Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

R63/30

L'ORIGINE
DES DIEUX
DU PAGANISME;
ET
LE SENS DES FABLES DÉCOUVERT PAR UNE EXPLICATION SUIVIE
DES POÉSIES D'HÉSIODE.

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie, Principal du Collége de Besançon, Associé à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la même Ville.

Numquid faciet sibi homo Deus, & ipsi non sunt Dii.
JÉRÉM. 16, 20.

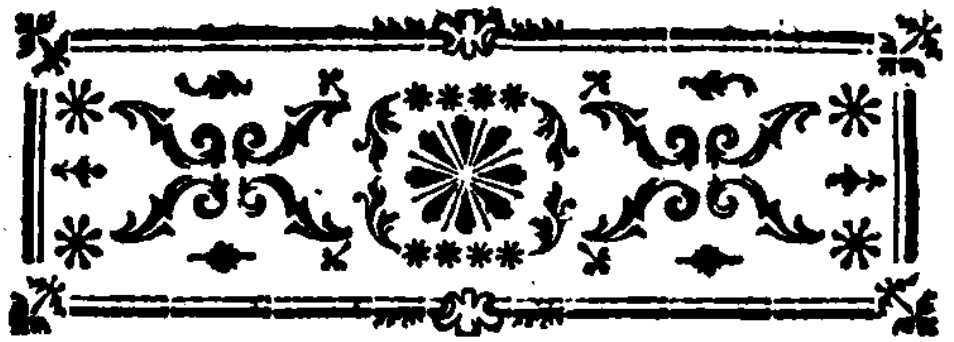
TOME I. PARTIE I & II.

COLLEGIUM ANG. SOCIETATIS SAN. JESU

Coydy Vic. Aubiau

A PARIS,
Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près St. Yves.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE COMTE DE CLERMONT,

PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Les plus grands Princes se sont fait gloire de protéger les Lettres: il en est peu qui se soient appliqués à les cultiver; leur nom tient dans

l'Histoire une place d'autant plus distinguée, que cet exemple est plus rare. VOTRE ALTESSE SERENISSIME *n'avoit à desirer aucun des avantages que peuvent donner la naissance, le rang, la fortune; touchée d'une gloire encore plus pure, elle emploie à l'étude de la Religion, des Sciences & des Arts, le cours d'une vie dont elle a consacré les prémices au service de l'état & à l'apui du Trône. Un goût si noble,* MONSEIGNEUR, *est digne du sang auguste qui coule dans vos veines. Il fait l'éloge du regne sage, éclairé, pacifique sous lequel nous avons le bonheur de vivre. Heureuse la Nation dont les Princes aiment les Lettres, & sont capables de donner des leçons de sagesse! Dans un siecle où il est ordinaire de faire ostentation de philosophie, où il n'est pas moins commun d'en abuser,* VOTRE ALTESSE SERENISSIME *donne l'exemple d'un res-*

pect ſincere pour la Religion, elle daigne protéger & encourager ceux qui travaillent à la défendre. C'eſt à ce ſeul titre qu'elle a bien voulu m'accorder l'honneur de lui préſenter cet Ouvrage; & c'eſt, MONSEIGNEUR, *une des plus flatteuſes récompenſes que je pouvois attendre de mes veilles. Les recherches ſur la Mythologie ne ſont point abſolument étrangeres à l'étude de la Religion: examiner les voies par leſquelles tant de peuples ſont tombés dans l'erreur; enviſager l'excès & les ſuites de leur égarement, eſt un motif de plus pour nous attacher à une Religion qui nous a préſervés du même malheur. Si* VOTRE ALTESSE SERENISSIME *daigne honorer de ſon ſuffrage ce foible eſſai ſur une matiere toujours très-obſcure, je me croirai aſſuré de l'approbation publique. Je la ſupplie du moins d'agréer ce témoignage du très-*

profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

De votre Altesse Sérénissime;

Le très-humble &
très-obéissant serviteur
BERGIER.

AVANT-PROPOS.

Plan & Division de cet Ouvrage.

LE systême de Mythologie que l'on propose, n'est pas nouveau pour le fond, puisque l'on a tâché de l'appuyer principalement sur l'autorité des anciens ; mais l'arrangement, la méthode, les principes que l'on a suivis pour l'établir, n'ont rien de commun avec ceux qui sont adoptés aujourd'hui par les Savans. Quoiqu'il ait été indiqué sommairement dans quelques Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, il avoit besoin d'être développé, soutenu de ses preuves, confronté avec les autres systêmes, suivi dans ses conséquences ; c'est ce que l'on a tâché d'exécuter dans le Discours préliminaire. Il falloit encore l'appliquer aux fables principales, & le vérifier en détail ; on ne pouvoit le faire plus commodément qu'en s'attachant au texte d'Hésiode qui est

après Homere (a) le plus ancien Mythologue, qui a fait de la généalogie des Dieux, une suite & un recueil complet. On s'est donc trouvé dans la nécessité de traduire la Théogonie, d'y ajouter un commentaire, de montrer la source & le sens des fables grecques selon les principes discutés dans le Discours. Comme il n'y a point encore eu de traduction françoise d'Hésiode, il convenoit d'ajouter la description du *Bouclier d'Hercule* & le Poëme intitulé : *Les Travaux & les Jours*. Ils renferment quelques fables qui ne sont point dans la Théogonie, & donnent lieu à des observations qui ont paru nécessaires pour bien entendre les anciens Poëtes.

L'ouvrage se trouve ainsi naturellement divisé en trois parties. La premiere est le Discours où l'on établit les preuves & les conséquences du systême proposé. La seconde contient les trois Poëmes d'Hésiode traduits en françois : la troisieme, les remarques nécessaires pour en prendre le vrai sens. Ces remarques renfermant une infinité de discussions de grammaire & d'étymologies, ne peuvent être au goût du plus grand nombre des Lecteurs qui ne veulent s'instruire de la Mythologie que par maniere d'a-

(a) Le sentiment le plus commun est qu'Hésiode a vécu cent ans après Homere, comme l'assure Porphyre.

mufement. On pourra dans la ſuite ajouter en leur faveur une table alphabétique raiſonnée, où l'on expliquera ſimplement les fables, en renvoyant aux preuves contenues dans les remarques. Cette table ſervira d'un Dictionnaire poétique & mythologique dégagé de tout appareil d'érudition, mais où l'on aura tout ce que l'on peut communément deſirer de ſavoir ſur les Divinités principales & les plus fameux héros du Paganiſme.

On doit prévenir le Lecteur qu'il trouvera ici des idées ſingulieres, contraires aux principes communément reçus, & qui paroîtront peut-être trop hardies; mais nous ne ſommes plus dans le ſiecle des préjugés : il eſt déſormais permis de chercher le vrai ſans prévention; de peſer les raiſons, ſans avoir égard à l'autorité. En conſervant pour nos maîtres le reſpect qui leur eſt dû, nous pouvons ſans ſcrupule nous écarter de leurs opinions. Suppoſer qu'ils ont tout vu, qu'il ne reſte rien à examiner après eux, eſt le parti le plus commode, mais ce n'eſt ni le plus raiſonnable ni le plus ſûr. Il en coûte de les ſuivre pas à pas, dans une défiance continuelle, d'examiner, de vérifier, de comparer les preuves & les témoignages : ſi après une marche ſi pénible on croit découvrir ce qu'ils n'ont pas apperçu,

pourquoi hésiteroit-on de le dire ? Dans le sujet que l'on traite, l'erreur est sans conséquence, mais la découverte de la vérité ne peut jamais être indifférente. Si l'on pouvoit se flatter d'y être enfin parvenu, il en résulteroit de nouvelles lumieres pour distinguer dans les anciens ce qu'il y a de vrai, ce qu'on doit regarder comme douteux, & ce qui est évidemment faux & fabuleux.

Dans le grand ouvrage de M. l'Abbé Banier, le systême du sens historique des fables est développé & prouvé autant qu'il pouvoit l'être; ceux qui ont écrit depuis, n'y ont rien ajouté. L'opinion contraire, quoique plus ancienne, n'a pas encore eu le même avantage; jusqu'ici l'on n'en a point rassemblé les preuves, l'on n'a point tenté de la dépouiller du ridicule dont plusieurs Ecrivains se sont efforcés à l'envi de la couvrir. Quand le Lecteur aura vu ce que l'on peut dire pour l'établir, il sera en état de choisir avec connoissance de cause, & de se décider sans prévention.

L'accueil favorable que l'Académie de Nancy a daigné faire à la premiere ébauche de cet ouvrage, a engagé l'Auteur à faire de nouveaux efforts pour le rendre moins imparfait : un suffrage d'un si grand poids doit rendre excusable la confiance qu'il a de le publier, & sem-

ble lui promettre, malgré le préjugé dont on ne peut trop redouter l'empire, l'approbation des Savans.

Déjà ce préjugé semble moins universellement établi. On voit par les derniers Mémoires de l'Académie des Inscriptions, que le sens historique des fables n'est plus l'opinion dominante de cette savante Compagnie. Outre M. de la Barre, dont on verra le systême ci-après, M. Freret, tome 23; M. l'Abbé Foucher, tome 27; M. de Bougainville, tome 29, ont posé des principes contradictoires à ceux de M. l'Abbé Banier. Le savant Auteur du *Méchanisme du langage*, tome 1, n. 25, pag. 88, a suivi la même route: en marchant sur les traces de ces habiles maîtres, nous ne pouvons plus craindre de nous égarer.

Deux Ecrivains célebres, que l'on ne peut soupçonner de s'être copiés, ont encore attaqué récemment le sentiment des Mythologues Historiens. L'un soutient que » l'homme a commencé par » animer tous les êtres dont il sentoit » l'action; que faute de connoître les » bornes de leur puissance, il l'a suppo- » sée illimitée, & en a fait des Dieux; » qu'ainsi l'univers s'est trouvé rempli » de Dieux sensibles: que les astres, les » vents, les montagnes, les fleuves, les » arbres, tous les ouvrages de la nature » ont été les premieres Divinités des mor-

» tels « (*a*). L'autre enseigne que » dès » qu'il y a eu des hommes, c'est-à-dire, » des animaux foibles & capables de rai- » son, ils ont reconnu aisément qu'il est » quelque chose de plus puissant qu'eux, » ils ont senti une force dans la terre qui » fournit leurs alimens, une dans l'air » qui souvent les détruit, une dans le feu » qui consume, & dans l'eau qui sub- » merge. Quoi de plus naturel dans des » hommes ignorans que d'imaginer des » êtres qui présidoient à ces élémens « ? Telle est, selon lui, la source du Polythéisme (*b*). Il pense encore que les plus anciennes fables sont évidemment allégoriques, comme celles de Vénus, de Minerve, de Prométhée (*c*).

A Dieu ne plaise que l'on suive la doctrine de ces deux Auteurs & les conséquences qu'ils prétendent tirer de leurs principes; mais enfin après tant d'exemples, on peut désormais sans témérité contredire l'opinion communément reçue sur l'origine du Polythéisme & de l'Idolâtrie; & peut-être qu'après que l'on aura pesé les raisons de part & d'autre, on aura peine à comprendre comment cette opinion a pu régner si longtems.

(*a*) Emile, tome 2, page 316.
(*b*) Diction. Philos. art. *Idolâtrie*.
(*c*) *Ibid.* art. *Fables*.

TABLE
DU PREMIER VOLUME.

PARTIE I.

L'ORIGINE DES DIEUX DU PAGANISME.

DISCOURS *sur l'Origine des Fables & sur les differentes manieres de les expliquer.* Page 1
CHAP. I. *Systême des Mythologues historiens & ses difficultés.* 13
CHAP. II. *Autre opinion sur l'Origine des fables & ce qu'on y peut opposer.* 29
CHAP. III. *Exposition plus détaillée d'un nouveau systême.* 38
CHAP. IV. *Premiere preuve du systême que l'on vient d'exposer, le témoignage des Auteurs sacrés.* 53
CHAP. V. *Seconde preuve du même systême, le sentiment des Philosophes & des Poëtes.* 65
CHAP. VI. *Troisieme preuve ; la Mythologie des Romains, & ce qu'elle avoit ajouté à celle des Grecs.* 81
CHAP. VII. *Quatrieme preuve ; conformité de l'ancienne Idolâtrie avec la mo-*

derne, & avec les idées populaires. 93
CHAP. VIII. *Cinquieme preuve, tirée de la Mythologie des Egyptiens & du culte qu'ils rendoient aux animaux.* 115
CHAP. IX. *Sixieme preuve; l'aveu des Mythologues historiens, la contradiction de leurs principes; la foiblesse de leurs raisons.* 129
CHAP. X. *Premiere conséquence du systême que l'on vient de prouver; la plûpart des fables sont des allégories; nécessité de recourir au sens allégorique dans tous les systêmes; quelles sont les allégories que l'on doit rejetter.* 153
CHAP. XI. *Seconde conséquence; les principales sources des fables sont une explication grossiere des phenoménes de la nature, les équivoques du langage, l'abus du style poétique.* 170
CHAP. XII. *Troisieme conséquence; les dogmes ridicules, les pratiques superstitieuses, le cérémonial minutieux du Pag. sont nés de la même source que les fables.* 191

PARTIE II.

CHAP. XIII. *Que doit-on penser des Héros? leurs fables sont-elles de même nature que celles des Dieux.* 219
CHAP. XIV. *Quatrieme conséquence; les*

l'fables grecques ne sont point venues d'Egypte ni de Phénicie. 246
CHAP. XV. *Cinquieme conséquence ; utilité de la comparaison des Langues pour expliquer les fables ; défauts que l'on y doit éviter.* 270
CHAP. XVI. *Examen de deux autres systêmes, & réponse à quelques objections.* 281
CHAP. XVII. *Pourquoi l'on suit Hésiode ; idée de la Version françoise de ses Poésies & des Remarques qui l'accompagnent.* 300
POÉSIES D'HÉSIODE TRADUITES EN FRANÇOIS. 307
THÉOGONIE. PART. I. *Invocation des Muses.* 309
PART. II. *Regne de Cœlus ; génération des Etres.* 314
PART. III. *Regne de Saturne & des Titans ; 2e époque de la Religion Grecque.* 317
PART IV. *Regne de Jupiter & des autres Dieux ; établissement des Sacrifices : troisieme époque de la Religion grecque.* 330
PART. V. *Hommes placés au nombre des Dieux ; quatrieme époque de la Religion grecque.* 346
LE BOUCLIER D'HERCULE. 351
LES TRAVAUX ET LES JOURS. 371

Fin de la Table du premier Volume.

L'ORIGINE

L'ORIGINE DES DIEUX DU PAGANISME.

DISCOURS

Sur l'Origine des Fables, & sur les différentes manieres de les expliquer.

DEPUIS long-tems on travaille à éclaircir l'ancienne Mythologie, peut-être n'est-il aucun sujet sur lequel les Savans se soient plus exercés; malgré tant de recherches, il n'en est point qui soit encore enveloppé de plus épaisses ténébres. Comment un systême aussi monstrueux que celui de la religion grecque a-t-il pu se former? Par quelle voie un peuple, si éclairé d'ailleurs,

eſt-il tombé dans cette eſpece de délire dont la philoſophie même n'a pu le guérir ? Qu'étoit-ce que ces divinités bizarres auxquelles il offroit ſon encens? Etoit-ce des perſonnages réels ou des êtres imaginaires ? Ces queſtions ſans doute ont de quoi piquer la curioſité. Les Romains, en adoptant les idées ridicules de la Gréce, les ont communiquées à tous les peuples qu'ils ont ſoumis à leur empire ; les Dieux d'Athénes & de Rome ont été pendant long-tems les Dieux de nos peres. Bannis des temples & des autels que la ſuperſtition leur avoit érigés, ils regnent encore ſur nos théâtres ; la peinture, la poéſie, la ſculpture, nous les reproduiſent ſans ceſſe : ne ſaurons-nous jamais l'origine de ces perſonnages toujours ſi intéreſſans, à la deſtinée deſquels ſemble attaché le ſort des beaux arts ?

L'hiſtoire des différentes opinions que l'on a ſuivies pour en découvrir la naiſſance, ſeroit très-longue & très-inutile ; les unes ſont preſqu'enſevelies dans l'oubli, les autres ont eu peu de partiſans. Si par un heureux hazard on trouve enfin un ſyſtême plus vrai ou plus probable, qu'importe de ſavoir en quoi tous les autres ſont défectueux ?

Après une lecture attentive de la Théogonie, Poème d'Héſiode, où le plan de l'ancienne Mythologie eſt dé-

veloppé, il a paru 1°. que les Dieux des Grecs ne sont point des hommes ou des Rois qui aient vécu dans aucune contrée de l'univers ; mais des génies, des intelligences que l'on supposoit occupées à diriger les différentes parties de la nature. L'ignorance des ressorts qui la font mouvoir, l'admiration stupide de ses phénomènes, ont persuadé aux anciens peuples que des esprits en étoient les auteurs ; & nous verrons que ce préjugé est encore aujourd'hui répandu chez toutes les nations barbares, dans toutes les parties du monde. Selon cette physique puérile & grossière, Jupiter est le génie qui anime le ciel ; Junon, celui qui produit les agitations de l'air ; Neptune, le pouvoir qui domine sur la mer & sur les eaux ; Pluton, l'esprit qui réside dans l'intérieur de la terre ; Minerve, l'industrie qui a inventé les arts ; Cérès, l'intelligence qui dirige l'agriculture ; Bacchus, l'influence bienfaisante qui fournit aux hommes les différentes especes de boissons, &c. Aux yeux des peuples sauvages tout est animé dans l'univers, tout respire, tout est mû par des esprits occupés des besoins de l'homme & chargés d'y pourvoir. S'ils lui sont favorables, ils le comblent de bienfaits ; s'ils sont irrités, ils font pleuvoir sur lui les fleaux & les malheurs. L'intérêt & la reconnoissance, la crainte &

la douleur l'engagent de concert à rendre un culte à ces êtres puissans, qu'il envisage comme les arbitres de sa destinée. Telle est la premiere source du polythéisme, de cette multitude infinie de Dieux que les Payens ont adorés.

2°. Pour rendre présent l'objet de son culte, pour le mettre sous ses yeux; l'homme a voulu peindre les Dieux; il les a représentés d'abord par des figures informes, par des symboles arbitraires; ensuite par des statues; il s'est persuadé que ces esprits avides d'hommages, de respects, d'offrandes, venoient habiter les temples, les autels, les symboles qu'il leur consacroit. C'est l'origine de l'idolâtrie proprement dite, du cérémonial & des superstitions payennes. Ce fait sera prouvé dans la suite.

3°. L'on a donné d'abord aux Dieux le nom même des êtres physiques auxquels on a supposé qu'ils présidoient; chaque peuple les a désignés dans son langage selon cette idée; ce procédé étoit naturel. Dans la suite des siecles, ces noms sont devenus surannés & inintelligibles au commun des hommes, lorsque les langues ont changé, & souvent on a perdu de vue leur signification primitive. Les opérations des Dieux, c'est-à-dire, les phénomènes de la nature, exprimés de même, ont été pris pour des actions humaines, le style fi-

guré des Poëtes, a augmenté le prestige; l'esprit frivole & léger des Grecs, a saisi le merveilleux par-tout où il a cru l'appercevoir. De-là sont nées la généalogie, les alliances, la postérité, les aventures des Dieux, en un mot, toutes les fables & les imaginations bizarres de la Mythologie.

4°. Il y a eu des héros ou des hommes célebres honorés d'un culte religieux après leur mort & placés au nombre des Dieux, on en convient; mais on soutient qu'il y en a très-peu dont l'existence soit suffisamment constatée. Chez tous les peuples cet usage est postérieur de plusieurs siecles à l'établissement de la religion publique & à la naissance des fables: il n'est point la source du polythéisme ni de l'idolâtrie, il en est seulement une conséquence: il n'a rien changé aux idées ni aux pratiques anciennes du paganisme. Les fables que l'on a débitées sur ce héros, ont été composées selon la même méthode que celles des Dieux.

Tel est en abrégé le systême que l'on a tâché d'établir dans ce Discours; on le compare aux autres systêmes principaux; on en rassemble les preuves, on en développe les conséquences. Malgré la force des autorités & des raisons sur lesquelles il paroît fondé, on ne se détermine qu'avec répugnance à le publier. Il est toujours dangereux de contredire

les opinions qui regnent parmi les Savans. Depuis long-tems ils nous ont accoutumés à regarder les Dieux de la Gréce comme des Rois, des conquérans, des hommes célebres par leurs exploits ou par leurs talens, qui ont vécu dans les premiers âges du monde, quoiqu'on ne s'accorde pas sur les lieux où l'on doit placer la scene de leurs aventures. Ils nous ont appris à chercher dans les fables l'histoire ancienne altérée par les fictions des Poëtes; ici on présente ces objets sous un coup d'œil bien différent, & la Mythologie se trouve étrangement dégradée. Les Dieux sont des êtres imaginaires, enfantés par l'ignorance, par l'admiration, par la peur: les fables sont de pures allégories, aussi grossieres que ceux qui en sont les auteurs. C'est l'histoire naturelle; non telle que des observateurs instruits ou des philosophes auroient pu la faire, mais telles que des hommes encore sauvages l'ont envisagée & déguisée sous des expressions dont leurs descendans ne comprenoient plus le sens, ou dont ils ont volontairement abusé. Pourra-t-on goûter cette métamorphose? Les Dieux qui trouverent autrefois des apologistes si zélés, même parmi les Savans pour justifier leur culte, manqueront-ils aujourd'hui de défenseurs pour révendiquer leur état?

Ce n'est encore là que la moindre des

inconvéniens. Dès que l'on part du principe directement opposé à celui des Mythologues historiens, il faut nécessairement suivre une méthode différente de la leur pour expliquer les fables, & en chercher le sens ailleurs que dans l'histoire. Si les Dieux ne sont autre chose que les êtres naturels personnifiés, quelle relation peut-il y avoir entre les fables & les événemens civils ou politiques de la Gréce? Une physique grossiere, les équivoques & l'abus de l'ancien langage, sont les seules ressources qui restent pour débrouiller le chaos de la Mythologie. Ce fond qui semble fort stérile au premier coup d'œil, devient d'une fécondité surprenante quand on le considere de près. Mais cet examen entraîne des discussions minutieuses, des détails épineux & désagréables. Remonter à la signification primitive des noms & aux élémens du langage, comparer, analyser, disséquer des mots, insister continuellement sur le double sens & sur l'abus des termes, trouver par un procédé si uniforme, & par-là même si insipide, le sens de plusieurs fables qui semblent n'avoir rien de commun; ne montrer sous le pompeux verbiage des Poëtes, que les objets les plus simples & des observations souvent puériles, quelle occupation pour un écrivain! Quel spectacle à présenter au lecteur! Mais enfin,

si cette méthode est la plus vraie, doit-on l'abandonner à cause des difficultés & des obstacles qu'il faut surmonter ?

Il est aisé de comprendre tout l'avantage qu'ont eu ceux qui ont expliqué les fables par l'histoire ; ils ont présenté des faits. Il leur étoit aisé d'en faire un récit agréable & intéressant, en supprimant le faux merveilleux dont les Poëtes les avoient enveloppés. Par cette distinction commode de l'historique & du fabuleux, ils sont devenus maîtres de leur sujet. Dans le systême des allégories, l'on se trouve également gêné par la matiere & par la forme. Il faut rendre raison de tout, faire un assemblage lié & suivi de mille circonstances qui semblent enfantées par une imagination en délire ; expliquer toutes les énigmes par une seule clef, par les bizarreries du langage. Souvent on s'expose à révolter le lecteur par la futilité des objets sur lesquels on a fait les plus beaux vers du monde. Si malheureusement ce systême n'est pas vrai, on ne me fera pas du moins le même reproche qu'aux anciens allégoristes ; on ne m'accusera pas de l'avoir suivi pour ma commodité.

De tous les genres de travail il n'en est peut-être aucun qui prête davantage à la satyre : or, en France plus qu'ailleurs, & dans notre siecle plus que jamais, avoir pour soi les rieurs, c'est avoir

essentiellement raison. Quelle ridicule! dira-t-on; un systême renouvellé des Grecs, dont on a démontré cent fois l'absurdité, un systême bâti sur des étymologies, fondement le plus fragile & le plus arbitraire qui fut jamais! Ceux qui l'envisageroient ainsi, me permettront de m'inscrire en faux contre ce double reproche.

1°. Ce que j'emprunte des Grecs, c'est à-dire, des anciens philosophes, c'est que les Dieux du paganisme étoient les génies que l'on supposoit répandus dans toute la nature, & non pas des hommes; que leurs fables sont des allégories & non pas des histoires. A-t-on démontré que ce sentiment est faux? J'entreprens de prouver qu'il est vrai & de répondre à tout ce que l'on y oppose. L'on a montré sans doute l'absurdité des allégories que les anciens avoient imaginées pour cacher le ridicule des fables; mais a-t-on fait voir qu'il est impossible d'en trouver de plus raisonnables & de mieux proportionnées à la grossiéreté du génie des anciens Grecs? C'est le point qui reste encore à décider.

2°. Ce n'est point l'étymologie du nom des Dieux forgée d'avance qui nous a forcés de renoncer à la Mythologie historique; c'est le défaut de preuves, les raisons qui établissent l'opinion contraire, la lecture attentive de la

Théogonie. Dès qu'il a paru certain que les Dieux n'étoient pas des hommes, il a fallu nécessairement conclure que leurs fables ne sont pas des histoires, mais des allégories, & l'on s'est trouvé engagé à en rechercher la source. On a cru l'appercevoir dans les obscurités & les équivoques de l'ancien Grec, & l'on ne peut en assigner aucune qui soit plus analogue à l'ignorance & à la grossiéreté d'un peuple encore barbare. La nécessité de rechercher les divers sens des noms, est donc une conséquence & non pas une preuve de la these principale. Quand toutes les étymologies que l'on a données seroient fausses, ce qui n'est gueres possible, le sentiment des Mythologues historiens n'en seroit pas pour cela mieux établi, & l'on doit se souvenir qu'ils ont souvent recours eux même aux étymologies pour expliquer les circonstances de plusieurs fables, que dans aucun systême on ne peut s'en passer.

La Mythologie présente trois questions à éclaircir; on prie le lecteur d'y faire attention. Premiérement, de quelle nature sont les Dieux du paganisme? sont-ce des hommes ou des génies? On soutient ici que ce sont des génies & non pas des hommes; ce point paroît démontré, autant que la matiere en est susceptible. On en conclud que les fables

ne ſont point des hiſtoires, mais des allégories; la conſéquence paroît inconteſtable. Secondement, les héros qui dans la ſuite des ſiecles ont été adorés comme des Dieux, ſont-ils tous des perſonnages réels, qui ayent véritablement exiſté? Cette queſtion fournit la matiere à pluſieurs doutes: on les a détaillés dans le chapitre 13. Mais on prétend qu'en ſuppoſant même l'exiſtence de tous ces héros, il eſt très-vraiſemblable que leurs fables ſont de même eſpece que celles des Dieux, & ont été compoſées ſelon la même méthode. Troiſiémement, quelle eſt la ſource où les Grecs ont puiſé ces fables? Ici l'incertitude augmente, parce que différentes cauſes ont pu contribuer à l'erreur. On a cru appercevoir qu'une phyſique groſſiere eſt le principal objet des fables des Dieux, que la géographie mal entendue a fourni la matiere de celles des héros, que les équivoques & l'abus du langage ont également influé dans les unes & les autres. On ne pouvoit le montrer que par une explication ſuivie des fables ſelon cette méthode; & il eſt aiſé de ſentir que l'on doit ici ſe borner à des conjectures. C'eſt la ſimplicité, l'uniformité, la liaiſon, la vraiſemblance de ces explications qui peut en faire tout le mérite; mais il eſt impoſſible que tous les eſprits en penſent

de même. Le plus ou moins de connoissances que l'on a des anciennes langues ; le goût, les préventions, les opinions particulieres que l'on peut avoir adoptées, doivent nécessairement influer beaucoup dans le jugement qu'en porteront la plûpart des lecteurs. C'est la partie de l'ouvrage la plus exposée à la censure ; heureusement c'est aussi la plus indifférente. Quand elle seroit un tissu de rêveries, les deux autres, & surtout la premiere, n'en recevroient aucune atteinte. Voilà ce qu'il faut perdre de vue, si l'on veut prononcer équitablement sur tout le systême, & ne pas confondre le fond avec l'accessoire.

Après ces observations qui ont paru indispensables, il est nécessaire de rappeller les principales opinions qui ont régné parmi les Mythologues, d'exposer ensuite plus en détail celle que l'on a suivie, d'en établir les preuves, d'en développer les conséquences.

CHAPITRE PREMIER.

Systême des Mythologues historiens & ses difficultés.

ON pense communément que les fables grecques ne sont autre chose que l'ancienne histoire, déguisée sous des expressions équivoques & chargée de circonstances merveilleuses imaginées à plaisir, pour exciter une frivole admiration. Les Grecs, sous les noms de leurs Dieux, ont adoré ou leurs propres ancêtres, ou les premiers Princes qui ont fondé des empires, qui ont réuni les peuples en corps de société, qui ont enseigné les arts les plus nécessaires. Ouranos ou Cœlus, Chronos ou Saturne, Zéus ou Jupiter, sont trois Monarques qui se sont succédés. La troupe des Dieux qui leur ont été associés, sont les principaux personnages qui ont vécu sous leur regne ou immédiatement après. Ce que l'on raconte de leurs guerres, de leurs conquêtes, de leurs crimes même, est vrai pour le fond, mais défiguré par des circonstances fabuleuses. Les Egyptiens & les Phénicieus qui ont amené différentes colonies dans la Gréce, ayant raconté quelques événemens arrivés chez eux, l'on entendit

§. 1.

§. 2.

leurs narrations de travers, tant à cause de l'obscurité de leur langage, que par le penchant invincible des Grecs pour le faux merveilleux, & on en fit de nouveaux épisodes à l'ancienne histoire. Ce mêlange bizarre de personnes qui ont vécu en différens tems, de faits arrivés en différens lieux, de noms dont on n'a pas pris le vrai sens, a formé un assemblage ridicule que les poëtes ont habillé selon leur goût. En ajoutant des personnages allégoriques à ceux qui ont existé réellement, ils ont augmenté la confusion. Ainsi s'est arrangée successivement l'espece de généalogie qu'Hésiode nous a donnée dans sa Théogonie, & qu'Homere avoit déjà suivie dans ses deux Poëmes. Pour démêler le vrai au milieu de tant d'accessoires étrangers, il faut chercher l'étymologie des noms grecs dans les langues de l'Orient, rapprocher autant que l'on peut l'histoire de la Gréce, de celle de l'Egypte & de la Phénicie, rapporter le tout aux idées & aux mœurs des anciens peuples.

§. 2. Ce systême, dont nous examinerons les preuves dans la suite, a été soutenu par Bochart, continué par le Clerc dans son commentaire sur Hésiode & dans quelques volumes de sa Bibliothéque universelle, adopté avec quelques changemens par M. l'Abbé Banier, dans son explication historique des fables,

développé dans plusieurs mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, supposé vrai par la plûpart des Savans qui ont écrit depuis. Rien ne manquoit à ces divers auteurs pour le mettre dans tout son jour ; connoissance parfaite du grec & des langues orientales, étude profonde & suivie de l'ancienne histoire & des mœurs des différens peuples, critique judicieuse des anciens, pour fixer le degré d'autorité qu'on peut leur donner ; lecture immense de tous les Mythologues. Avec des talens si rares, on voit qu'ils ne sont pas contens de leurs découvertes, qu'il reste toujours des doutes à éclaircir, des difficultés auxquelles on ne répond point. Souvent ils racontent plutôt ce que l'on a dit, qu'ils en donnent la raison pourquoi on s'est avisé de le dire. Comment les Grecs sont-ils parvenus au point d'aveuglement, d'adorer des hommes pour toute Divinité ? Quelle étoit auparavant leur croyance ? Par quelle progression de fausses idées sont-ils tombés dans cette erreur ? Ont-ils suivi pour s'égarer la même route que les autres peuples ? Tant que nous ne serons point appaisés sur ces questions, la Mythologie ne sera pas suffisamment expliquée.

Si le systême que l'on vient d'exposer n'est pas vrai, il est du moins hardi, & il convenoit de l'être à ceux qui l'ont §. 3.

imaginé. Les Latins, mieux instruits que nous de l'histoire grecque, parce qu'ils touchoient de plus près aux événemens, l'avoient partagée en trois époques principales : ils nommoient la premiere, les tems inconnus ; ceux-ci s'étendent depuis la création, ou plutôt depuis la dispersion des nations, jusqu'au déluge d'Ogygès, c'est-à-dire, jusques vers l'an 2200 du monde, 544 ans après le déluge universel, 1800 ans avant Jesus-Christ. La seconde comprend les tems fabuleux ou héroïques qui durent environ 1000 ans, depuis Ogygès jusqu'aux Olympiades, 776 ans avant Jesus-Christ ; époque à laquelle commencent les tems historiques. Nos Mythologues moins timides, prétendent retrouver l'histoire des tems héroïques, sous l'enveloppe des fables dont on l'a défigurée ; ils se flattent même de porter la lumiere dans le chaos des siecles inconnus : essayons si, avec le flambeau qu'ils nous prêtent, nous pourrons marcher en sûreté.

§. 4. premiere difficulté.

On commence par supposer un empire de Titans, ou des Rois devenus Dieux, dans des siecles où il n'y avoit point de villes bâties, ni d'arts cultivés dans la Gréce, où les peuples de ces contrées étoient encore sauvages & barbares. Selon l'opinion commune, les plus anciennes villes grecques, Athénes, Argos, Thébes, Sicyone, remontent à

peu près au tems d'Abraham & aux commencemens du premier empire des Assyriens, c'est-à-dire, environ à l'an 400 après le déluge. Etoit-ce trop de quatre siecles pour peupler toute l'étendue de l'Asie mineure, & amener insensiblement des colonies jusques dans la Gréce & la Thessalie? Comment s'est-il pu former un vaste empire avant cette époque?

Dom Pezron, pour sortir de cet embarras & soutenir le regne des Princes Titans, n'a point trouvé de meilleur moyen que de prolonger les tems, d'adopter la chronologie des Septante, de supposer que depuis le déluge jusqu'aux premieres époques de l'histoire profane, il s'est écoulé un plus grand nombre de siecles que l'on n'en compte communément. Sans entrer dans cette discussion chronologique, arrêtons-nous à une preuve de fait selon l'ordre des migrations du genre humain; les premiers empires ont du commencer dans le voisinage de la Mésopotamie, parce que c'est-là que les hommes se sont trouvés rassemblés après le déluge. Les états de l'Asie doivent donc être plus anciens que ceux de l'Europe; il est donc impossible que dès le commencement de la dénomination des Assyriens, avant la monarchie des Egyptiens, avant la naissance des royaumes de l'Asie Mineure, il y

ait eu à 400 lieues de plaines de Sennahar & au-delà des mers, un prétendu empire des Titans.

La maniere dont il a fini est encore plus incompréhensible que ses commencemens. Peut-on concevoir qu'un empire si étendu & si célebre n'ait laissé après lui ni succession ni vestiges certains ? A-t-il duré peu ou long-tems ? Quelles en étoient les bornes précises & le siege principal ? A la mort du dernier Souverain, comment ses états ont-ils été démembrés ? Que sont devenus Jupiter, Pluton, Neptune ? Rien de connu sur leur destinée. Des Princes qui naissent à l'un des bouts du monde pour aller régner dans un autre, dans un tems où la navigation n'étoit pas connue, qui font des conquêtes dans des pays où il n'y avoit pas de villes, qui fondent un empire chez des peuples aussi sauvages que ceux de l'Amérique, qui disparoissent tout-à-coup sans laisser aucun monument certain de leur regne ; cela est-il plus aisé à comprendre que les rêves de la Mythologie ?

Dans quel pays du monde ces Princes ont-ils vécu ? Les Grecs prétendent que c'est dans la Thessalie, les Egyptiens & les Phéniciens soutiennent que c'est chez eux : les uns les placent chez les peuples Atlantiques, sur les côtes d'Afrique, d'autres plus hardis les transportent

dans le fond du Nord. Il est fort probable que des Rois qui ont vécu en tant de lieux n'ont existé nulle part.

Dans les premiers tems, tous les Etats furent héréditaires; aussi l'on prétend que Saturne & Jupiter ont succédé à leur pere : mais après eux plus de succession; Jupiter, Pluton, Neptune, trois Monarques puissans n'ont point laissé d'héritiers : on leur attribue un grand nombre d'enfans qui ne font après eux aucune figure. Ils avoient appris aux Grecs les sciences & les arts, tout a disparu avec eux : après plusieurs siecles, il a fallu que des Etrangers, des Egyptiens, des Phéniciens vinssent de nouveau tirer les Grecs de la barbarie.

Quand donc le regne de Jupiter seroit aussi réel qu'il est fabuleux; il seroit impossible que l'histoire en fût parvenue aux siecles suivans, sur-tout une histoire détaillée qui nous eût appris une généalogie, les alliances, les enfans, les querelles, les crimes de ce Dieu prétendu. Chez les peuples sauvages, tels qu'ont été les anciens Grecs, même après le siecle des Titans, on ne trouve ni tradition ni monumens. L'histoire se tait, ou par la stérilité des événemens, ou par le défaut d'observateurs attentifs. Par-tout, le regne des Dieux a précédé celui des hommes; par-tout il y a eu des Rois, c'est-à-dire, des chefs de peu-

plades long-tems avant qu'il y eut des historiens.

§. 5. Deuxieme difficulté.

Homere, le plus grand conteur de l'univers, qui dit tout ce qu'il sait & souvent ce qu'il ne sait pas, qui ne finit point sur les généalogies & sur les antiquités vraies ou fausses de sa nation, qui n'omet rien de ce qui peut flatter la vanité des Grecs, n'a point connu ce fameux empire des Titans sur la terre. Il les place dans le ciel, il les peint comme des Dieux qui se mêlent de tout, qui gouvernent toute la nature; jamais il n'en parle comme de mortels qui aient vécu dans la Grece. Ceux qui ont écrit plusieurs siecles après, ont-ils recouvré d'anciens mémoires ou fouillé dans des archives que le Poëte n'avoit pas vus?

Hésiode qui a suivi Homere, parle encore sur le même ton; il s'explique même plus clairement; selon lui les Titans sont le ciel, la terre, le temps, le maître du ciel, la reine de l'air, le seigneur des eaux, le tombeau ou les enfers, le soleil, la lune, la nuit & toutes les parties de l'univers dont il fait la généalogie. Par quel enchantement des Rois, des conquérans, des hommes sont-ils devenus tout-à-coup des êtres physiques? Comment cette métamorphose a-t-elle pu se faire dans l'imagination des Grecs?

Dans le style de nos deux Poëtes, l'idée de la divinité emporte l'existence de tout tems, ils appellent souvent les Dieux, *la race divine des immortels qui existent éternellement*(a). Leur auroient-ils donné ce titre; s'ils avoient cru que les Dieux n'étoient point d'une autre nature que les hommes? Ils se sont contredits, à la verité, en attribuant une naissance aux Dieux; mais enfin jamais ils n'ont parlé de même des hommes; jamais Hésiode n'a fait mourir les Dieux, quoique M. l'Abbé Banier, par inattention, lui ait attribué cette erreur (b). Puisque les anciens Grecs étoient déjà assez instruits pour connoître l'immortalité de l'ame, comment ont-ils pu être assez stupides pour confondre la nature humaine avec la divine?

§. 6. Troisieme difficulté.

Hésiode sur-tout, auquel nous devons une attention particuliere, distingue nettement les Dieux d'avec les hommes les plus anciens. Les premiers hommes, selon lui, sont ceux de l'âge d'or (c). Tandis qu'ils vivoient sur la terre, Saturne régnoit dans le ciel; après leur mort ils sont devenus des démons, des génies du second ordre; c'est Jupiter,

(a) Iliad. L. 1, ℣. 290, 494. L. 14, ℣. 244. Théogon. ℣. 21, 33, 105.

(b) Explication historique des fables, tome 1. L. 5, cap. 3. pag. 420.

(c) Poëme des Travaux, ℣. 108. & suiv.

qui, en qualité de Dieu souverain, leur a fait cet honneur; mais s'il ne les a point transportés dans le ciel, séjour des Dieux. Les hommes des âges suivans, les héros ou demi-dieux sont dans les Champs Elysés, dans les Isles fortunées où ils sont gouvernés par Saturne. C'est par une grace spéciale, par une exception unique qu'Hercule a été transporté au ciel avec les Dieux: aucun mortel n'a partagé avec lui ce privilege. Encore y avoit-il avant lui un Hercule Dieu, avec lequel le héros s'est trouvé confondu.

Dans la Théogonie le Poëte fait la même distinction (*a*). Il fait naître sous Saturne les Nymphes Méliés ou intelligences subalternes qui distribuent aux hommes les bienfaits de la nature; mais elles n'ont rien de commun avec les Déesses immortelles qui habitent l'Olympe. Lorsqu'il parle du regne de Cœlus, de peur qu'on ne le prenne pour un Roi, il lui donne l'épithéte de lumineux Ἀστερόεντος, pour faire sentir qu'il parle du ciel physique où sont les astres (*b*). N'est-il pas étonnant qu'après des paroles si claires, on veuille nous faire regarder les Titans ou anciens Dieux, comme

(*a*) Théog. ℣. 187.
(*b*) Théog. ℣. 414.

des hommes qui ont vécu dans la Theſſalie ou ailleurs ?

Il y a lieu de penſer que la religion grecque étoit la même dans le fond, & venoit de la même ſource que celle des Egyptiens, des Phéniciens & des autres anciens peuples idolâtres ; mais les Phéniciens ni les Egyptiens, n'ont point adoré des hommes, nous le ferons voir dans la ſuite. Ils rendoient leur culte aux différentes parties de la natute, ou plutôt aux intelligences que l'on ſuppoſoit y préſider ; il en eſt de même des Libyens & des Arabes. Les Scythes, les Chaldéens, les Perſes, les Aſſyriens, les Cariens, les Lidyens, les Phrygiens, les Thraces, les peuples de la Scandinavie, les anciens Germains, les Gaulois n'adoroient point des hommes ; il ſeroit aiſé de le montrer. Par quelle fatalité les Grecs ſeuls ont-ils donné dans cette erreur ? §. 7. Quatrieme difficulté.

Quand on ſeroit parvenu à nous apprendre comment ils ont pu s'égarer au point d'adorer leurs propres ancêtres ou des Princes étrangers, nous n'en ſerions pas plus avancés pour découvrir l'origine de l'idolâtrie chez les autres nations, ni d'où vient la reſſemblance qui ſe trouve ſouvent entre les fables de la Gréce & celles de l'Egypte ou de la Phénicie. Si Jupiter & Saturne ſont des Rois de Theſſalie, comment ont-ils été adorés

à Memphis ou à Tyr? Si Vulcain a vécu dans la Gréce, comment a-t-on pu rêver sur les bords du Nil qu'il y avoit régné? Si au contraire ces personnages sont Egyptiens d'origine, comment les Phéniciens & les Grecs ont-ils pu quitter leurs premiers Dieux pour adorer des étrangers?

§. 8. Cinquieme difficulté.

N'est-il pas naturel, dit-on, que les anciens peuples aient été portés d'inclination à diviniser les fondateurs des empires, les Rois bienfaisans & vertueux, les Héros destructeurs des monstres, les inventeurs des arts; qu'après leur mort on leur ait attribué le pouvoir suprême comme une récompense du bien qu'ils avoient fait aux hommes? Rien de plus vraisemblable sans doute dans la spéculation; malheureusement les faits ne s'accordent point avec cette supposition. 1°. Les empires n'ont point été fondés chez les peuples devenus barbares après le déluge, mais chez les nations qui commençoient à se policer: l'idolâtrie au contraire, & les fables, sont nées dans les âges les plus grossiers; leur naissance a précédé presque par-tout celle des premieres monarchies. 2°. Les peuples qui passent pour les premiers auteurs de l'idolâtrie, n'ont point mis leurs Dieux dans la liste de leurs souverains. Les Egyptiens n'ont point enseigné qu'Osiris ait été le fondateur de leur

leur monarchie; selon eux le regne des Dieux avoit précédé en Egypte celui des Rois. Les Phéniciens n'ont point regardé Ouranos & Chronos comme la tige de leurs *Princes*; jamais ceux-ci n'ont prétendu en être descendus; la *Théogonie* des Phéniciens ne nous donne aucun lieu de le supposer. Les Grecs de même n'ont point envisagé Cœlus, Saturne, Jupiter, comme fondateurs de leurs premiers états: ceux-ci sont tous postérieurs de beaucoup à l'empire des Titans; & cet empire a disparu sans laisser de succession. 3°. Ces Rois prétendus, loin d'avoir mérité par leurs vertus les respects de la postérité, ont été de parfaits scélérats. Cœlus, selon la fable, étouffoit ses enfans. Saturne avaloit les siens & mutila son pere, Jupiter a détrôné Saturne, a rempli l'univers des fruits de ses débauches. La plûpart des héros Grecs dans un état policé auroient expiré sur la roue: le ciel des Poëtes étoit le séjour des crimes plutôt que le temple de la vertu. Il faut démentir l'histoire de tous ces personnages pour supposer que les honneurs qu'on leur a rendus, ont été la récompense de leurs mérites.

Certainement l'on auroit eu de la vénération pour ceux qui auroient détruit des monstres, mais y a-t-il eu réellement des monstres à combattre dans la Gréce?

Croirons-nous l'existence de l'hydre de Lerne, du sphinx de Béotie, de la biche aux cornes dorées & aux pieds d'airain, de la chimere, &c. Tuer des bêtes féroces a été un exercice commun à tous les premiers chasseurs; les Sauvages y sont accoutumés : jamais ils n'ont regardé la défaite d'un sanglier, d'un ours ou d'un lion, comme un exploit qui méritât des autels.

De même on auroit rendu de grands honneurs aux inventeurs des arts, si le même honneur avoit inventé seul un des arts les plus nécessaires, & l'avoir porté d'abord à la perfection par un effort de génie; mais ce n'est point ainsi que ces arts précieux ont été formés, c'est par des progrès successifs & très-lents, par des essais d'abord très-grossiers, mais que différens ouvriers ont perfectionnés peu-à-peu, & auxquels le hasard a souvent eu plus de part que l'industrie. Aucune des premieres tentatives n'a du paroître assez admirable pour faire décerner un culte à son auteur. En examinant l'histoire de ces Dieux que l'on a supposés présider aux différens arts, nous montrerons par des détails tirés de *l'origine des Loix, des Arts & des Sciences*, qu'on ne peut pas leur en attribuer la premiere invention; que le culte de ces Dieux nouveaux a commencé long-tems après la formation des sociétés, & lors-

que la Gréce étoit déjà policée. D'ailleurs les Européens qui ont étalé aux yeux des Sauvages de l'Amérique, des arts tous formés & les ouvrages les plus merveilleux, ont-ils reçu l'encens de ces peuples ?

Enfin, nous voyons l'idolâtrie & les fables régner aujourd'hui chez les nations qui n'ont eu ni souverains, ni héros, ni artistes ; il n'est donc pas vraisemblable que l'erreur ait eu chez les anciens l'origine qu'on lui attribue.

Les Grecs, sur-tout dans les premiers tems, ont mis une différence infinie entre les Dieux & les Héros ou demi-Dieux, ils n'ont point attribué la même puissance, ni rendu les mêmes honneurs à ceux-ci qu'aux premiers ; jamais ils ne les ont confondus, & nous verrons qu'Hésiode a grand soin de les distinguer. Dans le systême des Mythologues historiens, les uns & les autres sont de même nature ; entre Hercule & Jupiter, il n'y a d'autre différence que celle du tems où ils ont vécu. §. 9. Sixieme difficulté.

Quelque prévenu que l'on soit en faveur des hommss déïfiés, l'on est forcé d'admettre un très-grand nombre de Divinités purement allégoriques ; nous le verrons en expliquant la Théogonie. Jusqu'à présent on ne nous a pas montré quelle connexion il peut y avoir entre celles-ci & les autres. Ce mêlange bi- §. 10. Septieme difficulté.

zarre d'êtres physiques & de mortels divinisés est-il concevable ? N'est-il pas à présumer que tous les Dieux ont été de même espece & sont nés de la même source ?

§. 11. Voilà des difficultés auxquelles il ne paroît pas possible de satisfaire dans le systêmes des Mythologues historiens. Que sera-ce, si en l'examinant de plus près il ne se trouve fondé sur aucune preuve solide, mais sur des suppositions qui se contredisent, s'il est contraire aux monumens les plus certains de l'antiquité, si au lieu d'éclaircir les fables il les rend plus obscures ? Au cas que l'on découvre un systême plus simple, mieux lié, moins rempli de difficultés, qui nous montre mieux la source des erreurs & des folies de tous les peuples tant anciens que modernes, certainement les Savans ne doivent point trouver mauvais qu'on le prefere au leur.

CHAPITRE II.

Autre opinion sur l'origine des fables & ce qu'on y peut opposer.

IL y a sur la Mythologie une autre opinion qui paroît plus ancienne que la précédente, & qui a trouvé de même d'habiles partisans parmi les modernes, en particulier Messieurs de la Barre & Freret (*a*). En rendant justice aux savantes recherches de M. l'Abbé Banier leur confrere, ils n'ont pu goûter ses raisons ni sa maniere d'expliquer les fables. Ils pensent que les Dieux d'Hésiode sont des personnages purement allégoriques qui n'ont jamais existé, que la Théogonie n'est autre chose que l'histoire des différentes Religions qui ont régné dans la Gréce; or il y en a eu successivement trois, dit M. de la Barre; celle du ciel & de la terre, celle dont Saturne fut le chef, celle où Jupiter eut le premier rang. Selon Hérodote (*b*), les Pélasges qui ont été les premiers habitans de la Gréce, honoroient confuse- §. 1.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, t. 16, 18 & 23.

(*b*) Hérodote, édition de Henri Etienne, l. 2. n. 69.

ment plusieurs Dieux qu'ils ne distinguoient point, & auxquels ils ne donnoient point de noms : c'est le regne du Ciel ou d'Ouranos. Ensuite ils adorerent les différentes parties de la nature ou les Intelligences qui y présidoient, à la tête desquelles ils placerent Saturne, c'est-à-dire, la planete de ce nom ; tel est le regne de Chronos. Enfin ils reçurent des diverses colonies d'étrangers, & sur-tout d'Egyptiens venus dans la Gréce, le culte de Jupiter & des autres Dieux, auxquels ils en ajouterent plusieurs, & dont ils changerent les noms, la généalogie, les fonctions, en les ajustant à leurs vieilles traditions; Hérodote l'insinue (*a*). La naissance ou la généalogie des Dieux est donc l'époque de leur culte ; elle nous montre l'ordre des tems où les Grecs ont commencé à connoître chaque Divinité. Ainsi la chronologie est singuliérement observée dans un Poëme qui est l'histoire de la Religion.

Comme l'ouvrage de M. de la Barre est demeuré imparfait, il est à présumer que s'il y avoit mis la derniere main, il auroit changé ou éclairci plusieurs choses que l'on a peine à comprendre. Son systême qui paroît vrai pour le fond, donne lieu dans le détail à des objec-

(*a*) *Ibid.* n. 67.

tions aussi fortes que l'opinion précédente.

1°. L'on ne se persuadera jamais que la Religion ait commencé dans la Gréce par le polythéisme & l'idolâtrie ; le fait contraire est solidement prouvé. M. Boivin l'aîné, a fait voir (a) que les Grecs dans les premiers tems ont connu un seul Dieu éternel duquel sont venus tous les autres. Il rapporte à ce sujet les témoignages de Platon, d'Anaxagore, de Stace, de Pronapides, précepteur d'Homere, & du fragment de Sanchoniathon. Il soutient que, malgré l'affectation qu'ont eu les Poëtes de tout personnifier & de multiplier ainsi les êtres, on découvre cependant encore dans leurs ouvrages des vestiges de la tradition primitive, & l'on espere les montrer dans la Théogonie. Mais, comme Hérodote voyoit le polythéisme établi chez tous les peuples, il a cru qu'il étoit aussi de tous les tems, il n'a pu concevoir que ses compatriotes eussent jamais reconnu un Dieu unique & suprême, seul créateur & seul maître de l'univers. §. 2. Premiere objection.

2°. Il n'est pas plus aisé de comprendre ce qu'enseigne Hérodote que les anciens Grecs aient adoré plusieurs Dieux sans noms. Selon M. de la Barre, les enfans du Ciel, les freres aînés de Satur- §. 3. Seconde objection.

(a) Mém. de l'Acad. tome 3. page 1.

ne, Coéus, Créus, Phœbé, Hypérion; ne ſont que des noms d'honneur qui ne ſignifient rien. On ne ſauroit les prendre pour des êtres naturels; ce n'eſt ni le ſoleil, ni la lune, ni les aſtres, ni aucune choſe qui puiſſe tomber ſous les ſens. Voilà, dit-il, les Dieux ſans nom des Pélaſges. Mais nous verrons dans l'explication de la Théogonie que ces noms déſignent très-clairement des êtres naturels, que dans le ſtyle ordinaire du Poëte, les enfans du Ciel ſont différens noms du Ciel, que les deſcendans de la Terre ſont divers noms, divers attributs ou diverſes productions de la terre, que la poſtérité de la mer ſont de même autant de noms ou d'épithétes de la mer, &c. Les Pélaſges, ſelon Hérodote, ne diſtinguoient point les Dieux par différens noms ni par des attributs divers; la raiſon en eſt ſimple, c'eſt qu'ils n'en connoiſſoient qu'un ſeul: ainſi le témoignage d'Hérodote devient une nouvelle preuve du fait ſoutenu par M. Boivin.

§. 4. Troiſieme objection.

3°. Non-ſeulement on ne peut pas prouver que les Grecs ayent adoré ſous Saturne les différentes parties de la nature, ni que l'idolâtrie ait commencé avant le regne de Jupiter, mais Héſiode nous fournit pluſieurs témoignages du contraire. 1°. Selon lui, c'eſt à Méconé ou Sicyone, l'une des premieres villes de la Gréce, qu'eſt arrivée la diſ-

pute entre les Dieux & les hommes, pour savoir quels honneurs ceux-ci leur rendroient (a). Avant la fondation des villes, il n'y avoit donc encore point de culte public, ni par conséquent d'idolâtrie chez les Grecs. 2°. Hésiode nous peint Cœlus & Saturne comme des Dieux jaloux, qui ne vouloient point partager l'empire avec les Titans ou les enfans de la terre, qui retenoient dans une obscurité profonde ou qui dévoroient leurs propres enfans, par la crainte d'en être détrônés, qui vouloient conséquemment être seuls adorés. Il nous représente au contraire, Jupiter accordant des honneurs & des prérogatives à tous ceux qui l'avoient aidé à vaincre & à chasser les Titans, leur assignant à chacun leur département & le pouvoir sur certaines parties de la nature. Le polythéisme n'a donc été parfaitement établi que sous le regne de Jupiter. 3°. Hésiode dit expressément que sous Saturne, les hommes ne vouloient point adorer les Dieux comme il convient, c'est-à-dire, comme ils furent adorés dans la suite. Le passage est important : dans les travaux & les jours, V. 135, après avoir parlé de l'âge d'or, il raconte les désordres du siecle suivant. » Les hommes, dit-il, ne cessoient

(a) Voyez la Théogonie, V. 535.

» de commettre des injustices, ils ne » vouloient pas honorer les Dieux ni » offrir des sacrifices sur leurs autels, » comme il est juste & établi par l'usage. » Jupiter, fils de Saturne, irrité con- » tr'eux, les fit bientôt disparoître, par- » ce qu'ils ne rendoient point de culte » aux Dieux bienheureux qui habitent » l'Olympe «. Ce témoignage ne paroît point équivoque. Ovide suppose de même que, pour punir l'impiété des premiers hommes, Jupiter envoya le déluge de Deucalion (a). Si donc Hésiode appelle plusieurs fois les Titans *les anciens Dieux*, c'est qu'il parle selon les idées de son siecle, & non selon la maniere de penser des premiers tems de la Gréce.

§. 5. Quatrieme objection.

4°. Il est fort douteux, pour ne rien dire de plus, si Chronos est la planete de Saturne. Les anciens Grecs n'étoient sûrement pas astronomes; & cet astre n'est pas assez sensible pour avoir d'abord frappé leurs regards. On verra dans la Théogonie que le regne de Saturne a précédé la naissance des arts & des sciences dans la Gréce, & on sait d'ailleurs que le nom des Divinités n'a été donné que fort tard aux sept planetes. Le nom de Saturne n'a donc désigné autre chose qu'une planete.

(a) Métam. l. 1. Fab. 4. & suiv.

5°. L'opinion d'Hérodote que les noms des Dieux de la Gréce étoient originaires d'Egypte, n'a d'autre fondement que l'autorité des Prêtres Egyptiens & des Prêtres de Dodone ; or leur témoignage est fort suspect. Selon Messieurs de la Barre & Banier, les Grecs, en adoptant ces Dieux, en changerent les noms, la généalogie, les attributs ; comment donc a-t-on pu savoir si ces noms étoient Egyptiens dans leur origine ? Nous verrons en détail qu'ils peuvent très-bien être dérivés du Grec. Si les peuples de la Thessalie & du Péloponése ont eu assez d'esprit pour ajuster la Mythologie Egyptienne à leurs anciennes traditions, pourquoi n'en auroient ils pas eu assez pour se faire une Religion sans le secours des nations étrangeres ? Si les noms des nouvaux Dieux désignent presque tous les mêmes objets que ceux des Dieux Titans, comme on se flatte de le montrer, que deviennent les conjectures d'Hérodote ? Nous verrons ailleurs (*a*) de nouvelles raisons d'en douter. Dès qu'il a été assez peu instruit des antiquités Grecques pour croire que la Théogonie n'étoit pas plus ancienne qu'Homere & Hésiode (*b*), son opinion ne peut pas être

§. 6. Cinquieme objection.

(*a*) Chap. 12. ci-après.
(*b*) Hérodote, l. 2. n. 69.

d'un grand poids sur l'origine des Dieux. Pour raisonner conséquemment, il auroit fallu prouver que ces deux Poëtes avoient puisé leur doctrine en Egypte, & qu'elle n'étoit pas connue avant eux.

§. 7. Sixieme objection.

6°. Si la généalogie des Dieux n'est rien autre chose que l'époque de leur culte, Vénus est la plus ancienne Divinité de la Gréce; Selon Hésiode, elle est née long-tems avant Jupiter & sous le regne même de Cœlus ou du moins de Saturne (a). Cependant M. de la Barre suppose que les Grecs ont reçu son culte des Phéniciens avec celui de Bacchus. Au contraire Neptune, selon Hérodote, est un Dieu venu assez tard de Lybie (b), & selon Hésiode, il est contemporain de Jupiter & de Pluton. La naissance que ce Poëte attribue aux Dieux, ne désigne donc pas toujours le tems auquel ils ont commencé à être connus, ni le pays d'où ils sont originaires: elle peut cependant le désigner en certains cas, comme on le verra dans les notes sur la Théogonie.

§. 8. Septieme objection.

7°. Ce systême est sujet au même inconvénient que le précédent; il ne nous apprend point comment l'idolâtrie s'est glissée chez les Grecs & chez les autres nations. Que Jupiter soit venu d'Egypte

(a) Théog. V. 188. & suiv.
(b) Hérodote, ibid. n. 68.

ou d'ailleurs, qu'est-il dans sa premiere origine ? Est-ce un homme ou un être imaginaire ? Si les Egyptiens sont les premiers idolâtres, comment le sont-ils devenus ? Comment ont-ils pu faire adopter aux autres peuples les idées monstrueuses & les fables extravagantes que les Poëtes ont publiées ? M. de la Barre ni M. l'Abbé Banier n'éclaircissent point ce mystere. La question n'est pas d'indiquer le pays où l'idolâtrie a pris naissance, mais d'en montrer la premiere source & la vraie cause de ses progrès.

§. 9. Huitieme objection.

8°. L'on suppose toujours que les Phéniciens ou les Egyptiens ont fait changer de Religion aux Grecs. Si cela est, les peuples Sauvages de ces tems-là étoient plus dociles que ceux de nos jours, ou les premiers chefs de colonie étoient plus habiles qu'on ne l'est aujourd'hui. Avec toutes les raisons, tout le zele, tous les efforts imaginables, on ne peut venir à bout de convertir les Américains ni les Negres : plus ces peuples sont grossiers & sauvages, moins on peut réussir à les rendre raisonnables & à les humaniser. Comment des négocians Phéniciens ou des Egyptiens fugitifs, ont-ils pu avoir tant de crédit sur l'esprit des Grecs ? Nous examinerons plus en détail chap. 14, les raisons qui détruisent cette supposition.

Exposition plus détaillée d'un nouveau systême.

§. I. NE pourroit-on pas donner au systême que nous venons d'examiner un arrangement plus vraisemblable, & y ajouter les supplemens nécessaires ? Les Dieux d'Hésiode sont des personnages purement allégoriques ; cela paroît évident par la lecture attentive de la Théogonie. Les regnes de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, désignent trois états différens de la Religion Grecque, & il en faut ajouter un quatrieme qui est le culte des héros. Déjà l'on en avoit conçu cette opinion, avant que d'avoir vu le Mémoire de M. de la Barre; & l'on est charmé de s'être rencontré pour le fond avec cet habile Académicien, quoiqu'on ne s'accorde pas avec lui dans le détail. On croit comme lui que la Théogonie est moins l'histoire de la maniere dont les Dieux sont nés les uns des autres, que de la façon dont ils sont éclos successivement dans l'imagination des Grecs. Par ce dénouement plusieurs passages d'Hésiode qui ne paroissoient avoir aucun sens, deviennent clairs & intelligibles ; son poëme qui avoit l'air d'une rapsodie sans liaison, devient un

plan suivi, une narration dont on apperçoit enfin le dessein : en nous apprenant comment les Grecs sont devenus polythéistes & idolâtres, ils nous montrent comment les autres peuples, avant ou après eux, sont tombés dans la même erreur. Voici les différentes époques de la Religion Grecque, qu'il semble avoir voulu nous indiquer.

La premiere & la plus ancienne est §. 2.
le tems où l'on adoroit un seul Dieu, habitant dans le ciel sous le nom d'Ouranos ou de Cœlus, l'être céleste, l'être supérieur, celui qui demeure au-dessus de nous : tems qui paroît avoir été assez court, mais pendant lequel les Grecs ne rendoient aucun culte aux différentes parties de la nature que l'on n'avoit pas encore personnifiées. C'est en ce sens qu'Ouranos ou le Dieu suprême, seul en possession de l'empire, ne le partageoit avec aucun de ses enfans ni avec aucun des enfans de la terre : ce qui a fait dire à Hésiode qu'il les tenoit cachés dans les entrailles de leur mere, parce qu'on rendoit à lui seul les honneurs divins. Voilà le regne d'Ouranos ou de Cœlus, pendant lequel les Grecs conserverent la croyance d'un seul Dieu, qu'ils avoient reçue par tradition de leurs peres & de la famille de Noé.

La seconde époque est le regne de §. 3.
Chronos ou de Saturne & des Titans.

Avec le secours du tems & de l'expérience, les anciens Grecs apprirent à considérer le ciel & ses révolutions pour diriger leurs travaux ; ils distinguerent les différentes saisons, les jours, les semaines, les mois & les années. Cette succession fut appellée *Chronos*, ce qui tourne ; & par les Latins *Saturnus*, qui en est l'équivalent. De même que nous confondons souvent le tems avec le ciel, quand nous disons *le tems est serein*, *le tems est obscur*, confusion que le peuple fait encore quand il dit *qu'il y a de l'orage dans le tems*, c'est-à-dire, dans le ciel : ainsi chez les Grecs οὐρανὸς & χρόνος, le ciel & le tems, furent pris l'un pour l'autre, parce que ce sont les mouvemens du ciel qui marquent le tems (a). Au lieu que la Divinité avoit été nommée d'abord *Ouranos*, l'être céleste, on l'appella *Chronos*, celui qui fait tourner le ciel. C'est en ce sens que Chronos est fils d'Ouranos, que Saturne ou le Tems est fils du Ciel. C'est ainsi que Saturne a mutilé son pere, comme il a été mutilé lui-même par Jupiter : parce que ces noms nouveaux firent successivement oublier le nom plus ancien. On verra dans les notes les équivoques qui ont donné lieu à ces manieres de parler.

(a) Voyez le V. 269. de la Théog. où Μετάχρονος signifie *sublimis* ou *cœlestis*.

Dans ce même tems les Grecs frappés de l'ordre qui regne dans la nature, & du méchanisme admirable de toutes ses parties ne purent concevoir qu'un seul esprit fût assez puissant pour tout conduire; on crut que c'étoit assez pour lui d'être occupé à faire tourner le ciel. On lui associa donc des Intelligences particulieres pour avoir soin du reste, & on en mit par-tout; pas un seul élément, pas une seule créature mobile que l'on ne crût animée. La terre, la mer, le soleil, la lune, les vents, &c. furent regardés comme autant d'être doués d'intelligence & de raison. Voilà les démons ou génies, les Nymphes bienfaisantes ou Mélies, qui prirent naissance sous Saturne (*a*). On les appella du nom général de *Titans*, ou êtres supérieurs; cette étymologie sera prouvée (*b*). Ce n'est point encore là le commencement du polythéisme; nous avons vu (*c*) que ces Intelligences subalternes ne furent point honorées d'abord d'un culte religieux, du moins d'un culte suprême: Chronos étoit toujours l'unique Divinité. Mais l'idée n'en étoit plus aussi juste que sous le regne précédent, parce qu'elle étoit plus restreinte & plus bornée.

(*a*) Théog. ℣. 187.
(*b*) *Ibid.* ℣. 207.
(*c*) Ch. 2. Troisieme objection.

§. 4. La troisieme époque est le regne de Jupiter avec la troupe des Dieux qui lui furent associés, & avec lesquels on suppose qu'il partagea l'empire. Alors on ne se contenta pas d'admettre des Intelligences répandues dans toutes les parties de la nature, on en créa de nouvelles pour présider aux arts & aux sciences qui commencoient à être connus; ces nouveaux Dieux attirerent bientôt toute l'attention : l'on en fit une espece de république ou plutôt de monarchie, à la tête de laquelle on placa *Zéus* ou *Jupiter*, c'est-à-dire, le pere céleste, le maître souverain. On assigna à chacun des autres Dieux son département particulier, on lui fit une famille, une généalogie. On imagina entre les Dieux une société & une subordination semblable à celle que l'on voyoit se former dans les divers cantons de la Gréce qui commencoit à se policer. Ainsi les anciens Titans Saturne & ses ministres disparurent, ou furent beaucoup moins honorés; la nouvelle cour de Jupiter éclipsa tout. On vît bientôt établir pour les nouveaux Dieux, un culte extérieur & pompeux, des fêtes, des mysteres, des temples, des autels chargés des victimes; ainsi le cérémonial fut réglé. C'est en ce sens qu'Hésiode a dit que Jupiter avoit précipité Saturne & les Titans dans les ténébres du Tartare, qu'il avoit donné des privileges &

distribué des honneurs à tous ceux qui lui avoient aidé à les détrôner (*a*).

Enfin la quatrieme époque donc Hésiode fait mention, c'est lorsque l'on plaça des hommes au rang des Dieux, que certains héros reçurent le nom de quelque Divinité, que l'on appella plusieurs Rois fils de Jupiter, pour désigner leur dignité, plusieurs femmes filles de Vénus, pour exprimer leur beauté, &c. ce qui mit dans la Mythologie la la confusion qui y regne encore; c'est l'une des causes qui fit attribuer aux Dieux les aventures, les passions, les vices des hommes. Ainsi la Religion Grecque, très-simple & très-pure dans ses commencemens, dégénéra peu-à-peu en superstition & en libertinage. §. 5.

Les quatres regnes racontés dans la Théogonie, sont donc probablement quatre manieres différentes, dont on a envisagé & honoré la Divinité. Sous le regne de Cœlus, Dieu qui demeure dans le ciel, fut regardé précisément comme l'auteur & le seigneur de toutes choses; idée aussi saine que vraie. A cette époque, le Poëte rapporte la naissance du monde, la formation des êtres, telle qu'on l'avoir retenue par une tradition confuse & altérée dans plusieurs points, en supposant tous ces objets animés par une §. 6.

[*a*] Théog. ℣. 717 & 885.

Intelligence selon l'opinion commune de toute la Gréce. Sous Saturne, l'être souverain fut adoré comme le gouverneur du monde, l'arbitre des tems & des saisons, qui fait rouler les astres sur nos têtes, & regle ainsi les travaux des hommes. Il n'y a rien encore de faux ni de repréhensible dans cette idée; mais elle péche en ce qu'on ne comprenoit pas assez l'étendue du pouvoir de Dieu, & qu'on lui associoit des esprits inférieurs pour l'aider à gouverner le monde. Sous Jupiter on ne le connoît plus que comme l'auteur des météores, de la pluie & du beau tems, du tonnerre & des orages, qui exerce son pouvoir dans le ciel ou plutôt dans les airs, tandis que d'autres Dieux régnent sur la mer ou dans les entrailles de la terre, avec une autorité presqu'égale. On le représente comme un monarque puissant, qui a sous lui des inférieurs, qui fait des loix, qui punit & qui récompense, qui exige des honneurs extérieurs, & qui veut que l'on en rende de même aux autres Divinités. Ici, à proprement parler, commence le polythéisme. Sous la quatrieme époque où l'on confond les Dieux & les héros, la Religion n'est plus qu'un mêlange monstrueux d'erreurs & de crimes. Ainsi elle s'est altérée peu-à-peu, à mesure que l'on a borné les idées de la Divinité.

Il est à propos de remarquer que ces quatre époques sont exactement relatives à l'état contemporain de la société chez les Grecs ; on prie le lecteur d'y faire attention. La premiere a subsisté lorsque la Gréce n'étoit encore habitée que par quelques familles de Pélasges ou de Colons, dispersés dans le vaste continent de la Macédoine, de la Thessalie, de la Gréce proprement dite & des pays voisins, sans autre liaison qu'entre les peres & les enfans qui se séparent quand il leur plaît pour choisir d'autres demeures, & dans un tems où l'on n'étoit occupé que de chasse, de pêche, & des besoins les plus indispensables de la vie. Alors les Grecs encore sauvages, n'avoient qu'une notion confuse de la Divinité qu'ils croyoient résider dans le ciel. La seconde est arrivée lorsque ces familles ont commencé à se rapprocher pour former des sociétés, pour s'appliquer à l'agriculture ; il a fallu alors une espece de calendrier pour régler les assemblées, les travaux communs & les secours que l'on pouvoit tirer les uns des autres : l'on a honoré Dieu comme le dispensateur des saisons & l'auteur des fruits de la terre, qui gouvernoit toutes choses par des ministres inférieurs chargés de distribuer aux hommes ses bienfaits. La troisieme, lorsqu'on s'est trouvé en assez grand nombre pour bâtir des

§. 7.

villes & former des corps particuliers de république, & que des colonies d'étrangers sont arrivées dans la Gréce. Alors les arts ont commencé à être connus; on a exercé l'agriculture plus en grand, la maçonnerie, la métallurgie, on a fait des essais de navigation & de commerce, &c. On a cru que des Intelligences n'étoient pas moins nécessaires pour diriger tous ces talens, que pour présider aux différentes parties de la nature : & comme les divers états de la Gréce ont été dans leur origine autant de petites monarchies, comme tous les autres états du monde, on a introduit la même hiérarchie dans la Religion. La quatrieme révolution est arrivée par degrés; à mesure que les Grecs sont devenus successivement guerriers, polis & vicieux, ils ont déïfié la bravoure, les talens, les passions. Après s'être figuré des Dieux semblables aux hommes, il n'a pas été difficile de supposer des héros parfaitement égaux aux Dieux.

§. 8. On conçoit déjà par quels degrés l'erreur s'est ainsi emparée des esprits, mais il est bon d'insister encore sur ses progrès. C'est faute d'avoir suivi le fil des idées populaires, que les Mythologues n'ont pas fait assez sentir la vraie source des fables, qu'ils n'ont pas apperçu le dessein d'Hésiode, & qu'on a formé

tant de systêmes divers sur l'origine & les progrès de l'idolâtrie.

1°. Les anciens Grecs ayant conservé par tradition la notion d'une Divinité, la désignerent par un nom qui signifioit seulement *l'être supérieur*, l'être au-dessus de nous ; telle est l'énergie du nom de Dieu chez tous les peuples : le Clerc a très-bien remarqué que c'est la seule signification qui y étoit attachée chez les Grecs. Or ce nom *l'être supérieur*, renferme trois idées analogues ; il exprime l'être d'une nature plus parfaite que la nôtre, l'être qui est plus puissant que nous, l'être qui habite dans le ciel au-dessus de nous. Il n'étoit pas possible de mieux désigner l'être que nous nommons *Dieu* : & c'est dans le même sens qu'il est appellé dans l'écriture le *Très-haut*. 2°. L'on a cru les différentes parties de la nature animées par des Intelligences. C'est la premiere idée qui vient à l'esprit des peuples grossiers ; elle est fondée sur cette vérité incontestable & universellement connue, que tout ce qui se meut est mû par un esprit, que la matiere ne peut point se mouvoir elle-même, & nous retrouvons cette opinion chez tous les idolâtres modernes. 3°. Ces Intelligences paroissant avoir un pouvoir supérieur à l'homme, on leur a donné le nom de *Dieux*, parce qu'il exprime cette supériorité de pouvoir, comme on

vient de le remarquer. 4°. Ce pouvoir de nuire ou de faire du bien qu'on leur ſuppoſoit, a engagé les peuples à leur rendre un culte, & inſenſiblement ce culte s'eſt trouvé le même que celui que l'on rendoit auparavant à la Divinité ſuprême & unique. 5°. Ces Intelligences ayant été bientôt multipliées à l'infini, on a penſé qu'il devoit y avoir entr'elles de la ſubordination ; l'on a imaginé entr'elles la même diſtinction de rangs que l'on voyoit établie parmi les hommes, des peres & des enfans, des maîtres & des ſerviteurs, un Roi & des ſujets. 6°. Sur ce modéle on s'eſt perſuadé que le Roi des Dieux n'étoit que le premier & le plus puiſſant des individus de même nature, tout comme un Roi n'eſt qu'un homme ſupérieur en dignité & en autorité aux autres hommes. Ainſi ont été créés Jupiter & la troupe des Dieux du Paganiſme. 7°. Dès que la Divinité a été dégradée à ce point, il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour lui attribuer les paſſions & les défauts des hommes, & l'on y eſt aiſément parvenu. Les opérations des Intelligences qui gouvernoient la nature exprimées en ſtyle poëtique, ont été priſes pour des actions humaines : au lieu de dire ſimplement, le tonnerre gronde, la mer eſt agitée, une fontaine tombe dans une riviere, le crépuſcule précéde le jour, on a dit, Jupiter fait gronder

gronder la foudre, Neptune ébranle la terre de ses flots, une Nymphe épouse un fleuve, l'aurore est la mere du jour: voilà des hommes & des femmes tout formés. 8°. Il n'est pas surprenant qu'avec ces idées on se soit figuré qu'un homme pouvoit devenir Dieu après sa mort. Pour mériter cet honneur, il n'étoit pas nécessaire d'avoir eu de grandes vertus ou d'avoir rendu de grands services au genre humain, puisqu'en général on adoroit des Dieux que l'on supposoit très-mal-faisans & très-vicieux. L'intérêt & la crainte avoient beaucoup plus de part que l'admiration dans le culte que les Payens rendoient à leurs Divinités. Voilà pourquoi nous croyons que le culte des héros chez les Grecs n'est pas de la plus haute antiquité, & qu'il n'a commencé chez ces peuples que lorsqu'ils ont été policés. 9°. Un instinct naturel persuadent à tous les peuples, même aux Savages, que Dieu habite dans le ciel, que sa demeure est au-dessus de nous, aussi-bien que sa nature & son pouvoir; cette opinion a régné chez les Grecs comme chez nous, & c'est une conséquence du nom par lequel on désigne la Divinité. Il n'est donc pas surprenant qu'ils ayent nommé Dieu *Ouranos*, le ciel, *Chronos*, le tems, *Zéus*, le maître, le souverain; tous ces noms signifient ce qui est au-dessus de nous,

C'est, dit-on, la maniere de parler des Chinois, chez lesquels *tien*, désigne Dieu, le ciel, un maître, un gouverneur (*a*). L'équivoque subsiste même dans notre langue; nous disons, *le ciel vous assiste, le ciel vous préserve de malheur.*

§. 9. Ce fut donc un usage constant dans la Grèce, de dire que Dieu habitoit ὀλύμπῳ, dans le ciel; mais dès qu'une fois l'idée attachée au mot Ζεὺς Δίος, eût été altérée, & que par-là on entendit un personnage particulier, alors les Grecs, toujours fertiles en équivoques, prirent ὀλυμπος, le ciel, pour le mont Olympe, dans la Thessalie. De-là le prétendu regne de Saturne & de Jupiter dans la Thessalie, le combat des Dieux sur le mont Olympe, & toutes les rêveries des Poëtes.

Telle est la progression que l'erreur a du naturellement faire dans l'esprit des peuples ignorans, & qu'elle a faite effectivement par-tout. Si nous pouvons appercevoir le même ordre dans Hésiode, ne devons-nous pas présumer que nous prenons le vrai sens de son poëme & de la mythologie payenne?

§. 10. Le Clerc prétend que l'erreur est venue par la route contraire. Dès qu'on se fut avisé, dit-il, de prendre un Roi

[*a*] Hist. gén. des Voyages, tome 14, pag. 4 & suiv. Description de l'Empire de la Chine, par le P. Duhalde, tome 1, pag. 3, edit. in-4°.

de Thessalie pour le Dieu souverain, il fallut le placer dans le ciel avec tout son cortége, & l'on confondit ainsi le mont Olympe, lieu ordinaire de son séjour, avec l'Olympe ou le Ciel (a). On laisse juger au lecteur laquelle de ces deux manieres de raisonner est plus analogue à la marche de l'esprit humain. Par quel renversement de raison a-t-on pu se figurer tout à coup qu'un Roi de Thessalie étoit Dieu & le souverain des Dieux, qu'il n'y avoit jamais eu d'autres Dieux que ses ancêtres, homme comme lui? Par quel enchaînement de fausses idées en est-on venu-là? Ceux qui suivent ce systême, ne le montreront jamais. Quand ils pourroient y réussir, leur explication n'en seroit pas moins défectueuse. En nous découvrant la source de l'idolâtrie Grecque, ils nous laisseroient encore ignorer comment elle s'est introduite chez les autres nations. Le systême que l'on propose, sert également pour la Mythologie de tous les peuples, puisque tous ont eu à peu près les mêmes idées; nous le verrons dans la suite.

On peut contester sans doute sur le progrès que nous avons fait faire à l'imagination des Grecs, & sur le plan que nous avons tracé de leurs erreurs. On dira, peut-être, qu'il n'est pas vraisem- §. 11.

(a) Notes de le Clerc, sur la Théog. V. 71.

blable que des peuples si grossiers, aient procédé avec tant de méthode, & se soient égarés par une marche si réguliere : mais les ignorans, non plus que les autres, ne pensent point par hasard; il y a entre les erreurs, aussi bien qu'entre les vérités, un enchaînement naturel. Jusqu'à ce que les Mythologues historiens nous ayent tracé un plan plus satisfaisant, nous sommes fondés à nous en tenir à celui-ci; il est lié & suivi, donc il est vraisemblable. On peut soutenir encore que dans l'état de barbarie où les peuples furent plongés d'abord, leur premiere idée fut de croire que tout l'univers étoit animé par des génies répandus dans chacune de ses parties, que les Grecs n'eurent jamais la notion d'un seul Dieu, ainsi le prétendent quelques Philosophes modernes. Dans cette supposition, qui sera examinée chap. 16. ci-après, il s'ensuivroit seulement qu'Hésiode a fondé l'histoire de sa Théogonie sur une fausse tradition; mais on n'en pourroit rien conclure contre la these générale que nous soutenons. Il ne seroit pas moins constant que les Dieux de la mythologie sont des Intelligences occupées à conduire toute la nature, ou comme parloient les Grecs, des démons, des génies, & non pas des hommes. Tel est le point essentiel dont nous allons donner les preuves, nous en examinerons ensuite les conséquences.

CHAPITRE IV.

Premiere preuve du systême que l'on vient d'exposer, le témoignage des Auteurs sacrés.

LE principal reproche que l'on peut faire aux Mythologues historiens, c'est de n'avoir pas assez fait d'attention à ce que les livres saints nous apprennent de l'origine & des progrès de l'idolâtrie. Cette matiere est traitée avec toute l'exactitude possible dans le Livre de la Sagesse. On y apprend 1°. que les Payens n'ayant pas su reconnoître le Seigneur dans ses ouvrages, ont pris pour des Dieux, les élémens & les diverses parties de la nature, le feu, l'air, les vents, les astres, les eaux de la mer, le soleil, la lune, qu'ils ont envisagés faussement comme les seuls gouverneurs du monde. Chap. 13, ℣. 1 & 2. *Non potuerunt intelligere eum qui est, neque ex operibus attendentes agnoverunt quis esset artifex : sed aut ignem, aut spiritum, aut citatum aërem, aut gyrum stellarum, aut nimiam aquam, aut solem & lunam, rectores orbis terrarum Deos putaverunt.* 2°. Qu'ils ont représenté ces Divinités prétendues par des statues qu'ils ont ap- §.1.

pellées des Dieux, auxquelles ils ont adressés leurs vœux, leurs encens, leurs sacrifices, comme si le bois & la pierre eussent été capables de les entendre & de leur donner du secours. *Ibid.* ℣. 10. & suiv. *Appellaverunt Deos opera manuum hominum. . . . similitudines animalium, aut lapidem inutilem opus manus antiquæ; aut si quis artifex faber de sylvâ lignum secuerit. . . & assimilet illud imagini hominis aut alicui ex animalibus illud comparet. . . . & votum faciens pro sanitate infirmum deprecatur, & pro vitâ rogat mortuum, & in adjutorium inutilem invocat.* 3°. Qu'ils ont honoré de même l'image des personnes qui leur étoient cheres, d'un fils dont ils avoient pleuré la mort, d'un Prince dont ils éprouvoient les bienfaits; que ces nouvelles idoles ont reçu un culte comme les premieres, & sont ainsi devenues des Dieux. Chap. 14, ℣. 15 & suiv. *Acerbo enim luctu dolens pater citò sibi rapti filii fecit imaginem; & illum qui tunc quasi homo mortuus fuerat nunc tanquam Deum colere cœpit. . . evidentem imaginem Regis quem honorare volebant fecerunt, ut illum qui aberat, tanquam præsentem colerent.* 4°. Qu'à ce culte impie l'on a mêlé encore des crimes abominables, des sacrifices de sang humain, des mysteres nocturnes, l'impudicité, l'adultere, le mensonge, le parjure; qu'ainsi l'idolâtrie est deve-

nue la source & le comble de tous les maux. *Ibid.* ℣. 22 & suiv. *Aut enim filios suos sacrificantes, aut obscura sacrificia facientes, &c. infandorum enim idolorum cultura omnis mali causa est, & initium & finis.*

L'Auteur sacré distingue donc quatre degrés dans l'idolâtrie. 1°. Le culte des différentes parties de la nature. 2°. L'usage des statues ou des symboles, pour les représenter. 3°. L'honneur rendu aux hommes & à leurs images. 4°. Les sacrifices & les crimes dont ils étoient accompagnés. Le point capital, c'est que cette doctrine s'accorde avec les auteurs profanes pour nous apprendre que le polythéisme a commencé par adorer les différentes parties de la nature que l'on a cru animées, & que ce culte a précédé celui des hommes ou des héros. Mais elle est directement opposée aux différentes opinions des Mythologues, qui prennent les principaux Dieux des Payens, pour des Rois d'Egypte ou de Thessalie, pour les anciens patriarches, ou pour des symboles de l'écriture Egyptienne. §. 2.

Les Savans, prévenus pour le sens historique des fables, ont beaucoup insisté sur le troisieme passage que l'on vient de citer, ils en ont conclu que la premiere idolâtrie avoit été le culte rendu aux morts. Mais il n'y a qu'à suivre le §. 3.

texte du Sage & en remarquer la progression. Au commencement du chap. 13, il parle du culte rendu aux différentes parties de la nature & aux symboles faits pour les représenter : ce n'est qu'au milieu du chapitre 14, qu'il fait mention de l'honneur rendu aux morts & à leurs images. Voilà donc deux especes d'idoles clairement distinguées ; les unes ont été les Dieux naturels représentés sous des figures d'hommes, d'animaux ou de pierres brutes ; les autres, le portrait des morts que l'on vouloit honorer. Reste à savoir lesquelles ont été les premieres ; il est naturel sans doute que l'on ait représenté les hommes sous leur propre image, avant que l'on ait peint les Dieux sous la figure des hommes, qu'ainsi les idoles humaines ayent précédé celles des Dieux : mais avant que d'honorer ceux-ci par des statues, on les adoroit déjà sous des symboles d'animaux & de pierres taillées grossiérement : *similitudines animalium aut lapidem inutilem opus manûs antiquæ*, ch. 13 ℣. 10. Les idoles n'ont pas été dès le commencement : *Neque enim erant ab initio*, ch. 14 ℣. 13. On les a introduites dans la suite des tems, par un usage criminel qui s'est fortifié peu à peu : *Deindè interveniente tempore, convalescente iniquâ consuetudine*, ℣. 16. C'est donc mal prendre le sens de l'Ecriture,

que de nous donner les idoles humaines comme la source premiere de l'idolâtrie, puisque le culte des êtres naturels & de leurs symboles grossiers, avoit déjà précédé. Mais, dira-t-on, le Sage enseigne que *le commencement de la fornication ou de l'idolâtrie, est la recherche des idoles*, ch. 14, ℣. 12. Cela est vrai de l'idolâtrie humaine, poussée à l'excès, accompagnée de débauches & de crimes, de l'idolâtrie telle qu'elle étoit déjà au siecle du Sage; mais elle avoit été précédée par un culte moins criminel, quoiqu'il fût inexcusable, par le culte des êtres naturels & de leurs symboles, ch. 13, ℣. 6, 7 & 8. Ce culte qu'on appelle fétichisme, subsiste encore aujourd'hui chez des peuples qui n'ont jamais eu l'adresse de tailler une statue: & c'est incontestablement la premiere idolâtrie. En lisant attentivement ces deux chapitres de la Sagesse, on se convaincra que l'auteur sacré, comme tous les écrivains profanes dont nous verrons bientôt les témoignages, a distingué nettement deux especes de Dieux: les principaux, les plus anciens, & le plus grand nombre, sont les différentes parties de la nature que l'on croyoit animées, les derniers sont les héros divinisés. On les représenta les uns & les autres, & ces représentations furent également adorées; mais jamais on ne prou-

vera que le culte des héros & de leurs images ait fait abandonner le culte des Dieux plus anciens & de leurs symboles.

§. 4. Il est à propos de remarquer encore que l'auteur sacré nous indique en passant, la source du culte rendu aux animaux par les Egyptiens, c'étoient autant de symboles des Dieux naturels : car il y auroit eu de la folie à choisir des animaux pour représenter des hommes. Cette seule observation nous fait entrevoir le véritable objet de la Religion Egyptienne, sur lequel on a tant disputé, & dont nous parlerons ci-après.

§. 5. Le Sage confirme la même destinée, ch. 15 ℣. 17. L'homme, dit-il, est un être supérieur aux Dieux qu'il adore : il est vivant quoique sujet à la mort ; pour eux ils n'ont jamais vécu. *Melior est ipse his quos colit, quia ipse quidem vixit cùm sit mortalis, illi autem nunquàm.* Paroles qui ne seroient pas exactement vraies, si les principaux Dieux des Payens ou le plus grand nombre avoient été des hommes.

§. 6. Le Psalmiste nous apprend la même chose, *Ps.* 95, 2. Il ne dit point que les Dieux des nations sont des hommes, mais que ce sont des démons ou génies, c'est-à-dire, de prétendues Intelligences occupées à conduire l'univers : *Omnes Dii gentium Dæmonia.* Quand il par-

le de l'idolâtrie des Chananéens, dont les Israélites s'étoient rendus coupables, il dit qu'ils ont sacrifié leurs enfans aux Démons : *Ps.* 105, 37. *Immolaverunt filios suos & filias suas Dæmoniis.* Cette expression si souvent répétée dans l'Ecriture, n'a jamais signifié les ames des morts ; & il est aussi impossible de la concilier avec les diverses opinions des Savans, que la doctrine du livre de la Sagesse. Bientôt nous verrons que les profanes s'expriment de même.

Enfin Moyse nous fait assez comprendre quels étoient les Dieux des Egyptiens & des Chananéens, par les termes dont il se sert pour préserver les Israélites de l'idolâtrie. Il leur défend, *Exode* 20, *v.* 4, & *Deut.* 5. 6, de faire des idoles ni aucune représentation de ce qui est dans le ciel, sur la terre, ou dans les eaux pour l'adorer. Si les Egyptiens ou les Chananéens avoient adoré des hommes, est-il à présumer que Moyse n'eût rien dit de cette espece de culte ? §. 7.

Il leur répète la même défense, *Deut.* 4. 15 : » Lorsque le Seigneur, leur dit-» il, vous a parlé sur la montagne » d'Horeb, au milieu des flammes, il ne » s'est montré sous aucune figure, de » peur que séduits par cette apparence, » vous ne vous fissiez quelque statue ou » quelqu'image de mâle ou de femelle, » d'animaux, d'oiseaux, de reptiles ou

» de poissons : de peur encore qu'élevant » vos yeux vers le ciel, & frappés de la » beauté du soleil, de la lune & des » astres, vous ne fussiez assez insensés » pour adorer des créatures que Dieu a » formées pour l'utilité de tous les peu- » ples de la terre ». Il ne défend en aucun endroit d'adorer des hommes vivans ou morts, ni de rendre un culte à leur image : preuve certaine que du tems de Moyse cette espece de l'idolâtrie n'étoit point encore en usage parmi les Egyptiens ni les Chananéens.

§. 8. Puisque l'Auteur du livre de la Sagesse est le premier des écrivains sacrés qui en parle, nous devons conclure que le culte des hommes & de leurs images, s'est introduit pendant les 450 ans qui se sont écoulés depuis Moyse jusqu'à Salomon. Selon le systême des Mythologues historiens, les colonies d'Egypte & de Phénicie l'ont communiqué aux Grecs dès le tems d'Abraham, c'est-à-dire, plus de 900 ans avant le regne de Salomon. Il est évident que cette supposition est démentie par l'histoire sainte.

§. 9. Un Auteur célebre de nos jours qui s'est fait un plan de contredire en tout les écrivains sacrés, a prétendu que l'on accusoit mal à propos d'idolâtrie les Grecs, les Romains, les Egyptiens & les autres peuples anciens. Selon lui, » ni les derniers tems du paganisme, ni

»les plus réculés n'offrent pas un seul »fait qui puisse faire conclure que l'on »adorât une idole.... Les anciens ne »croyoient pas qu'une statue fût une »Divinité ; le culte ne pouvoit pas être »rapporté à cette statue, à cette idole... »Consultez, dit-il, tous les Auteurs qui »parlent des statues de leurs Dieux, »vous n'en trouverez aucun qui parle »d'idolâtrie, ils disent expressément le »contraire.... Il y a mille témoigna»gnes que les sages abhorroient non»seulement l'idolâtrie, mais encore le »polythéisme ». (*a*)

Cette assertion téméraire n'est pas difficile à réfuter ; l'on va voir des témoignages irréprochables du contraire. Personne n'ignore la supercherie dont les Prêtres Chaldéens s'étoient servis pour persuader au Roi de Babylone que la statue de Bel étoit une Divinité vivante, qui buvoit & mangeoit les provisions que l'on avoit soin de lui offrir tous les jours. L'histoire en est rapportée dans le livre de Daniel (*b*) ; mais puisque l'on ne veut ajouter foi qu'aux écrivains profanes, nous nous en tiendrons à leur témoignage.

Diogène-Laërce nous apprend (*c*) que le philosophe Stilpon fut chassé d'Athé-

(*a*) Diction. Philos. art. *Idoles*, *Idolâtrie*.
(*b*) Chap. 14.
(*c*) Liv. 2.

nes, pour avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit pas une Divinité.

Nous lisons dans Tite-Live (a), que Herdonius s'étant emparé du capitole avec une troupe d'esclaves & d'exilés, le Consul Publius-Valerius, représenta au peuple que Jupiter, Junon, & les autres Dieux & Déesses étoient assiégés.

Ciceron, dans ses harangues contre Verrès (b), dit que les Siciliens n'ont plus de Dieux dans leurs villes auxquels ils puissent avoir recours, parce que Verrès a enlevé leurs simulacres de leurs temples.

Pausanias parlant de la statue de Diane Taurique (c), auprès de laquelle les Spartiates foüettoient leurs enfans jusqu'au sang, qu'il est comme naturel à cette statue d'aimer le sang humain, tant l'habitude qu'elle a contractée chez les Barbares s'est enracinée en elle.

Porphyre enseigne (d) que les Dieux habitent dans leurs statues & qu'ils y sont contenus comme dans un lieu saint.

Jamblique avoit fait un ouvrage par lequel il montroit que les idoles étoient divines & remplies d'une substance divine (e).

(a) L. v. 3, chap. 17.
(b) Act. 4.
[c] L. 3. c. 16.
[d] *Apud Euseb. præp. Evang.* l. 5, c. 15.
[e] *Apud. Phot.* Bibliot. Cod. 216.

Vous vous trompés, dit un Payen dans Arnobe (a), nous ne croyons point que l'airain, l'argent, l'or & les autres matieres dont on forme les simulacres soient des Dieux, mais nous honorons les Dieux mêmes dans ces simulacres, parce que dès qu'on les a dédiés, ils y viennent habiter.

De-là, tant de miracles racontés par les Payens, des statues qui avoient parlé ou fait des signes & rendu des oracles; de-là l'usage d'enseigner les statues des Dieux, pour enchaîner la Divinité même qui les habitoit, de rendre aux idoles dans les temples les mêmes services que l'on auroit rendus à la personne des Dieux, &c.

Il est donc certain par l'aveu des Payens, & des Philosophes mêmes, qu'ils regardoient les statues de leurs Dieux comme animées en vertu de leur consécration; que leur culte avoit pour objet ces statues comme séjour de la Divinité; que l'Ecriture Sainte ne leur impose point, quand elle les accuse d'adorer & de diviniser le bois, la pierre, le métal. Cette opinion, aussi ancienne que le paganisme, subsistoit encore, même après la publication de l'Evangile, lorsque les Philosophes confondus par les Auteurs chrétiens avoient déjà fait tous leurs efforts pour dépouil- §. 10.

(a) L. 6. n. 27, p. 198.

ler l'idolâtrie du ridicule & des absurdités qui l'accompagnoient. Il est donc faux qu'en général les sages de la Gentilité eussent en horreur l'idolâtrie proprement dite ; nous verrons dans le chapitre suivant, qu'il est encore plus faux qu'ils aient condamné le polythéisme ; plusieurs au contraire l'ont soutenu de toutes leurs forces. Conséquemment les Auteurs chrétiens ont eu raison d'appeller indifféremment polythéisme, paganisme, l'idolâtrie, la religion des Grecs & des Romains. Ce point ne peut plus être contesté, & il étoit nécessaire de l'établir, pour justifier ces mêmes expressions dont on se sert dans cet ouvrage.

§. II. Par-là, on conçoit encore l'injustice du parallele que le même Auteur affecte de faire entre le culte que les Payens rendoient à leurs idoles, & celui que nous rendons aux images de Dieu, de Jesus-Christ & des Saints. 1°. Les idoles du Paganisme ne représentoient pour la plûpart que des objets imaginaires ; ces prétendus démons ou génies, maître de la nature, n'existoient que dans le cerveau des Payens : c'étoit un aveuglement inexcusable de leur rendre un culte pompeux, tandis que l'on n'en rendoit aucun au Créateur de l'univers. 2°. Les unes représentoient des objets scandaleux & abominables, tels que Bacchus, Vé-

nus, Cupidon, Priape, le Dieu Pet, &c. les autres des objets monstrueux, tels qu'Anubis, Atergatis, les Tritons, les Furies, &c. 3°. C'étoit une opinion folle de croire qu'en vertu d'une consécration prétendue, les démons ou génies venoient habiter dans les statues, comme l'assuroient gravement les Philosophes. Peut-on nous faire sérieusement aucun de ces reproches? Lorsque nous rendons un culte religieux aux images de Dieu, de Jesus-Christ, des Saints, honorons-nous par-là des personnages faux, inventés par une imagination abusée? Ce culte déroge-t-il à l'adoration d'un seul Dieu? y mêlons-nous l'indécence ou le crime? supposons-nous les images animées par une vertu divine?

Le lecteur doit pardonner à l'importance de la matière, une digression qui n'est point étrangere à la question que nous examinons. L'opinion des Payens sur la présence des Dieux dans leurs simulacres, est une nouvelle preuve que ces Dieux n'étoient point des hommes dont on eût fait l'apothéose. On ne croyoit point que les ames des morts habitassent dans les statues, mais autour des tombeaux, dans les Champs-Elysés, dans l'isle Achillé ou ailleurs; pour avoir commerce avec elles, il falloit les évoquer par des sacrifices & des enchantemens; au lieu que l'on conversoit im- §. 11.

médiatement avec les Dieux dans leurs temples & aux pieds de leurs autels. Nous aurons encore occasion de toucher ce point dans la suite.

CHAPITRE V.

Seconde preuve du même systême, le sentiment des Philosophes & des Poëtes.

DANS un siecle où il est si commun de trouver des esprits prévenus contre l'autorité de l'histoire sainte, on exige d'autres témoignages pour appuyer les faits anciens. Mais si nous parvenons à montrer que les Philosophes & les Poëtes grecs ont parlé comme les Auteurs sacrés sur l'origine de l'idolâtrie & sur son véritable objet, il y a lieu d'espérer que cette conformité pourra faire impression.

§. I. Sentimens des Philosophes.

Or, en premier lieu, les Philosophes ont enseigné constamment que les Dieux anciens & principaux du Paganisme, n'étoient autre chose que les différentes parties de la nature animées. C'est le sentiment que l'Épicurien Velleïus, attribue à Chrysipe, chef des Stoïciens, dans le premier livre de Cicéron de la nature des Dieux (*a*); c'est ce que sou-

[*a*] *De nat. Deor.* l. I, n. 39.

tient Balbus, Philosophe de la même secte, dans le livre second; son discours peut servir de commentaire à ce que nous avons cité des livres saints, & à la doctrine d'Hésiode. Une courte analyse en convaincra le lecteur.

Balbus enseigne, n. 20. & suiv. que le monde étant animé & doué d'intelligence, est Dieu; n. 30, qu'il y a de la raison & du sentiment dans toutes les parties de la nature; n. 39 & 42, que les astres sont animés & raisonnables, conséquemment autant de Divinités; n. 60, que l'on a donné le nom de *Dieux* aux bienfaits de la nature & à tout ce qui paroît excellent; n. 63 & suiv. que des raisons physiques ont fait imaginer la plûpart des Dieux, Saturne, Jupiter, Junon, Neptune, Cérès, Proserpine, Janus, Vesta, les Dieux Pénates, Apollon, Diane, Venus; n. 70, que ces Dieux nés de la physique transformés en hommes dans la suite, ont donné lieu aux fables & aux superstitions; n. 17 & 154, que le monde a été créé pour être la demeure des hommes & des Dieux; n. 61 & 62, que l'on a aussi déifié les passions qui agitent violemment la nature & les hommes qui ont fait du bien à leurs semblables comme Hercule, &c. §. 2.

Velleius attribue encore la même opinion à Platon (a). Pour ce qui regarde §. 3.

[a] *De nat. Deor.* n. 30.

» Platon, dit-il, il faudroit un long dis-
» cours pour exposer ses variations sur
» cette matiere. Dans le Timée, il dit
» que le pere de ce monde ne sauroit
» être nommé, & dans ses livres des
» Loix, qu'il ne faut pas être curieux
» de savoir proprement ce que c'est que
» Dieu. Quand il prétend que Dieu est
» incorporel, c'est nous parler d'un être
» incompréhensible & qui ne pourroit
» avoir ni sentiment, ni sagesse, ni plai-
» sir, attributs essentiels aux Dieux. Il
» dit aussi, & dans le Timée & dans les
» Loix, que le monde, le ciel, les as-
» tres, la terre, les ames, les Divinités,
» que nous enseigne la Religion de nos
» peres, il dit que tout cela est Dieu;
» opinions qui, prises en particulier,
» sont évidemment fausses, & prises tou-
» tes ensemble, se contredisent prodi-
» gieusement. «

La prétendue contradiction que Velleïus objecte à Platon, est imaginaire, & il ne lui fait qu'une objection frivole. Ce Philosophe admettoit, comme l'on voit, un premier être spirituel, pere de ce monde, dont on ne peut dire le nom ni comprendre la nature; mais il admettoit en même tems des Intelligences subalternes qui gouvernoient les différentes parties de l'univers, qui en étoient comme l'ame & qui faisoient l'objet de la religion populaire : *quos Majorum insti-*

tutis accepimus. Il avoit tort sans doute de les nommer des Dieux, mais il ne se contredisoit pas. Il falloit être Epicurien déterminé, c'est-à-dire, matérialiste aveugle, pour objecter qu'un pur esprit seroit incapable de sentiment, de sagesse & de plaisir.

Dans le *Cratyle*, Platon fait dire à Socrate que les anciens Grecs ont eu les mêmes Dieux que les Barbares, le soleil, la lune, la terre, les étoiles, le ciel; a-t-on des preuves qu'ils en ayent changé?

Ce même systême est aussi celui qui §. 4.
paroissoit le plus vraisemblable à Cicéron (*a*), comme il le témoigne à la fin du 3e. livre, & son suffrage est ici d'un grand poids; il avoit lu les Poëtes, les Historiens, les Philosophes, ceux même que nous n'avons plus; il traite la question avec soin. Malgré les subtilités des Epicuriens, & les objections des Académiciens, au milieu des doutes & des difficultés qui l'arrêtent, il semble persuadé comme Balbus, que parmi les Dieux les uns étoient des êtres purement physiques, les autres des passions violentes de l'humanité, quelques-uns des hommes célebres par leurs talens & leurs exploits.

Enfin M. l'Abbé Banier convient qu'à §. 5.

[*a*] Varron pensoit de même. Voyez son Texte, ch. 9. §. 15.

l'exception des Epicuriens, c'étoit le sentiment commun de tous les Philosophes; nous en verrons de nouvelles preuves dans le chapitre 8; mais il suppose que c'étoit une innovation à l'ancienne théologie des Payens (*a*). Plutarque nous atteste le contraire; selon lui, Isis, Osiris, Typhon, les Géans & les Titans des Grecs, étoient plutôt des démons que des hommes: ainsi en ont jugé Pythagore, Platon, Xénocrate, Chrysippe, *qui ont suivi en cela*, dit-il, *les opinions des vieux & anciens Théologiens.* (*b*). Diodore de Sicile nous apprend la même chose (*c*). Ce sont donc plutôt les Mythologues historiens qui ont innové en prenant tous ces personnages pour des hommes; & il est singulier que l'on prétende être mieux instruit, après deux mille ans, d'une chose que les anciens Philosophes paroissoient avoir examinée de près.

§. 6. Leur opinion subsistoit encore à la naissance du Christianisme. Lorsque St. Paul voulut prêcher aux Athéniens la divinité de Jesus-Christ & sa Résurrection; les Epicuriens & les Stoïciens qui l'entendirent, crurent qu'il leur annonçoit de nouveaux démons ou génies:

[*a*] Tome I, l. I, chap. 2, pag. 25.
[*b*] *De Iside Osir.* n. 11 & 12.
[*c*] Voyez son témoignage, ch. 8, ci-après.

novorum dæmoniorum videtur annunciator esse (*a*).

» Pourquoi, dit l'Épicurien Celse, » n'adorèroit-on pas les Génies ? ne sont » ce pas eux qui administrent toutes choses selon la volonté du souverain Dieu? » Tout ce qui se fait ou par Dieu, ou » par les Anges, ou par les Génies, ou » par les ames des héros, ne se fait-il » pas selon les ordres du Dieu souverain? » chacun de ces Génies n'a-t-il pas été » préposé par le souverain Dieu sur quel» qu'espece de Créatures, & n'a-t-il pas » reçu de lui le pouvoir de les adminis» trer? Est-ce donc que celui qui honore » le Dieu souverain, n'adore pas avec » raison celui à qui le souverain Dieu a » fait part de son pouvoir (*b*) ? ou il ne » faut pas venir en ce monde, ou si l'on » y vient, il faut rendre graces aux Gé» nies qui président aux choses terrestres; » il faut, tant que nous vivons, leur » offrir des prémices & des prieres, pour » mériter leurs faveurs (*c*). Car il seroit » injuste de jouir des choses dont ils ont » la dispensation, sans leur payer un » tribut d'honneur (*d*). «

Selon Julien, le Dieu souverain a ordonné aux Dieux inférieurs de créer

[*a*] Act. 17, 18.
[*b*] Orig. contre Celse, L. 7, n. 68.
[*c*] Orig. contre Celse, L. 8, n. 33.
[*d*] *Ibid.* n. 55.

les hommes & les animaux (*a*). » En » disant, continue-t-il, que le souverain » Dieu que nous adorons comme le sou- » verain Seigneur de toutes choses, a » commis un Dieu inférieur à chaque » Nation pour en avoir soin, de même » qu'un Roi commet un Gouverneur à » chaque province, nous pensons mieux » que Moyse, qui adore le Dieu d'une » petite portion de la terre comme le » Créateur de toutes choses (*b*). Les » Juifs, dit-il encore, sont religieux en » partie, puisque le Dieu qu'ils adorent, » est le Dieu très-puissant & très-bon, » qui gouverne le monde visible & que » nous adorons nous-mêmes sous d'au- » tres noms, comme je ne puis en dou- » ter. Ainsi je ne saurois les blâmer de » cet attachement à leurs Loix. Ils se » trompent seulement en ce qu'ils lui » rendent un culte exclusif & ne veulent » point adorer les autres Dieux (*c*) «.

On voit par ces témoignages combien l'on peut se fier au Critique que nous avons déjà réfuté dans le chapitre précédent, & qui soutient que les sages du Paganisme abhorroient le Polythéisme. Sans doute il ne refusera pas de mettre Celse & Julien, au nombre des sages :

[*a*] Dans S. Cyrille, l. 2.
[*b*] *Ibid.* l. 4.
[*c*] Julien, Lettre 63, à Théodore I, Pontife.

il

il est vrai que leur sagesse ressembloit souvent à la folie.

S. Justin, Philosophe Platonicien, après sa conversion au Christianisme, n'avoit pas encore entiérement perdu les idées de son ancien Maître. Il croyoit que Dieu ayant créé l'univers, avoit confié aux Anges le gouvernement des differentes parties de la nature, que ces Esprits étant devenus amoureux des femmes, les avoient rendues meres des Génies que les Payens adoroient (*a*). C'étoit une erreur sans doute ; mais on doit la pardonner à un Philosophe récemment éclairé des lumieres de la foi, & qui a eu le courage de mourir pour elle. Toujours est-ce un témoignage que la croyance des Intelligences, maîtresses de l'univers, avoit constamment persévéré dans les écoles de philosophie ; que ce n'étoit point une opinion nouvelle, imaginée après la naissance du Christianisme pour sauver le ridicule de la Religion payenne, & pour la justifier des reproches que lui faisoient les Peres de l'Eglise. §. 7.

Bien plus, si nous voulons en croire un fameux Critique, le germe de cette opinion se trouve encore dans les divers systêmes de la philosophie moderne. En rapportant ses paroles, nous ne prétendons point approuver toutes ses §. 8.

[*a*] Premiere Apologie, pag. 170.

» réflexions. Nous tournons en ridicule, » dit-il *(a)*, le ſyſtême des anciens » Payens, leurs Naïades, leurs Oréa- » des, leurs Namadriades, &c, & nous » ſommes très-bien fondés quand nous » condamnons le culte que l'on rendoit » à ces êtres; car nous ſavons par l'E- » criture, que Dieu défend tout culte » de religion qui ne s'adreſſe point à lui » directement & uniquement (*b*). Mais » quand on ſe repréſente la raiſon de » l'homme abandonnée à elle-même & » deſtituée du ſecours de la révélation, » on comprend fort aiſément, ce me » ſemble, qu'elle a du ſe figurer ce vaſte » univers comme pénétré par tout d'une » vertu très-active, & qui ſavoit ce » qu'elle faiſoit. Or, afin de donner rai- » ſon de tant d'effets différens les uns des » autres, & même contraires les uns » aux autres, qui ſe voyent dans la » nature, il a fallu imaginer ou un être » unique qui diverſifie ſon opération ſe- » lon la diverſité des corps, ou un grand » nombre d'ames & d'Intelligences, » pourvues chacune d'un certain emploi, » & prépoſées les unes aux ſources des » rivieres, les autres aux montagnes, » les autres aux bois, &c. Il y a eu des » gens parmi les Payens, qui, dans le » culte de Cérès & de Bacchus, n'ont

[*a*] Bayle, Diction. Crit. *Caïnites*, Rem. D.
[*b*] Cette propoſition a beſoin de correctif.

» prétendu honorer que l'Etre suprême,
» en tant qu'il produit les grains & le
» vin. D'autres ont prétendu vénérer l'In-
» telligence particuliere, qui, dans la
» distinction des charges du grand uni-
» vers, avoit eu le département des ter-
» res ensemencées & des vignobles. Ce
» fondement une fois posé, on ne sait
» plus où s'arrêter : le nombre des Dieux
» se multiplie sans fin & sans cesse : on
» sacrifie à la peur, à la fievre, aux
» bons vents & à la tempête : il s'éleve
» une hiérarchie dont les degrés sont in-
» nombrables ; les combinaisons d'inté-
» rêts se diversifient à l'infini parmi ces
» Intelligences qu'on ne voit pas, & que
» l'on admet pourtant comme des cau-
» ses très-actives ..... La foi des Intel-
» ligences préposées à divers emplois
» dans l'univers, est d'une aussi grande
» étendue que la croyance d'un Dieu ;
» car je ne pense pas que jamais peuple
» ait eu une religion, sans reconnoître
» des Intelligences moyennes. Les Phi-
» losophes les plus subtils, celui que l'on
» nomme le Génie de la nature, les
» Carthésiens les plus pénétrans en ont
» reconnu. Les sectateurs d'Aristote en
» mettent par-tout encore aujourd'hui
» sans s'en bien appercevoir : car ils met-
» tent dans tous les corps une forme subs-
» tantielle, qui a pour son apanage un
» certain nombre de qualités avec quoi

» elle accomplit ses desirs ; elle repousse
» l'ennemi & se conserve le mieux qu'elle
» peut dans son état naturel. N'est-ce
» point admettre dans les plantes une
» Intelligence préposée à faire végéter
» une partie de l'univers, en agissant pour
» cette fin sous les ordres de l'être su-
» prême ?.... Celui d'entre les Carthé-
» siens qui a le plus fait valoir les volon-
» tés simples & générales de Dieu, (Mal-
» lebranche) insinue très-clairement en
» divers endroits de ses livres, qu'il y a
» un très-grand nombre de causes occa-
» sionnelles que nous ne connoissons pas.
» Or ces causes occasionnelles ne sont
» autre chose que les volontés & les de-
» sirs de certaines Intelligences. Il en
» faut admettre par-tout où les loix de la
» communication du mouvement ne sont
» pas capables de produire certains ef-
» fets. Cela va loin : on ne peut com-
» prendre qu'elles suffisent à la construc-
» tion d'un navire ; personne ne fait diffi-
» culté d'avouer que jamais le mouve-
» ment ne produiroit une horloge sans
» la direction d'une Intelligence particu-
» liere. Par conséquent, ces loix-là sont
» incapables de produire la moindre
» plante, le moindre fruit ; car il y a
» plus d'artifice dans la construction d'un
» arbre & d'une grenade, que dans celle
» d'un navire. Il faut donc recourir à la
» direction particuliere d'une Intelligen-

» ce pour la formation des végétaux, &
» à plus forte raison pour celle des ani-
» maux ..... Encore un coup cela va
» loin, & nous conduit à un Génie qui
» préside à la fabrique des machines ani-
» mées. Mais les minéraux, mais les
» météores sont-ils bien aisés à faire ?
„ n'y a-t-il point beaucoup d'artifice
„ dans leur construction ? plus qu'on ne
„ pense. Les Scholastiques, au lieu de
„ Génie ou d'Intelligence, se servent des
„ mots de *forme substantielle*, *vertu plas-*
„ *tique*, *&c.* mais les noms n'y font
„ rien «.

Encore une fois, l'on ne garantit point la vérité de toutes ces réflexions : mais elles prouvent du moins qu'il y a dans l'humanité un penchant universel à croire des Intelligences préposées aux différentes parties de la nature ; & cette inclination doit être encore plus forte & plus marquée dans le peuple, que chez les Savans & les Philosophes. Il est donc très-vraisemblable qu'elle a été chez toutes les nations, la source du Polythéisme. §. 9.

En second lieu, les Poëtes plus attentifs que les Philosophes à se conformer aux idées populaires, ne nous représentent les Dieux que comme des Démons ou Génies ; chez les Tragiques, les noms Θεὸς & Δαίμων sont parfaitement synonymes, on pourroit en apporter §. 10. Sentimens des Poëtes.

cent exemples ; & ils ne disent rien qui puisse faire soupçonner qu'ils ayent regardé les Dieux comme des hommes qui avoient autrefois vécu sur la terre. Il est évident par la maniere dont ils font parler leurs personnages, qu'ils ont cru le monde peuplé de Démons & de Génies, les uns bons, les autres mauvais, auxquels ils ont attribué tous les événemens heureux ou malheureux ; & l'on doit présumer qu'ils ont suivi en cela l'opinion la plus universellement répandue.

Dans l'Œdipe de Sophocles, acte 1, la peste qui ravageoit la ville de Thèbes, est attribuée à un génie ; le Chœur conjure Minerve & Jupiter de l'exterminer. » Mettez ensuite cette divinité » barbare, ce Mars exterminateur, qui, » plus redoutable que le Dieu des com- » bats, nous fait impitoyablement pé- » rir ..... Grand Jupiter, écrasez ce » Génie de vos foudres (a) «. Eschile, dans sa tragédie des sept Chefs devant Thèbes, suppose Etéocle & Polynice, animés par un noir Génie qui les acharnoit l'un contre l'autre (b).

Dans l'Electre d'Euripide, acte 4, Oreste incertain s'il doit commettre un parricide ordonné par Apollon, s'écrie: » ah ! si c'étoit un mauvais Démon qui » m'eût trompé sous la forme d'un

[a] Théâtre des Grecs, tome 1, pag. 266.
[b] Tome 3, pag. 251.

Dieu « (*a*). Dans l'Hyppolite du même, acte 4, le Chœur invoque le Génie tutélaire de la Maison de Thésée (*b*). Electre, dans la tragédie de son nom chez Sophocles, invoque les Dieux de sa famille.

Iphigénie en Tauride, acte 3, s'explique ainsi au sujet d'un rêve : » vous » Génies que l'on appelle savans, votre » science n'est pas moins vaine que les » songes. Je le vois, l'erreur est le par- » tage des Dieux aussi-bien que des foi- » bles hommes « (*c*).

Dans les Troyennes, acte 4, Hécube fait cette apostrophe singuliere à Jupiter : » puissant moteur de l'univers, » vous dont la terre même est le trône ; » être impénétrable à nos lumieres, qui » que vous soyez, soit une nature néces- » saire, soit l'esprit des mortels, je vous » adore. C'est vous dont l'équité par des » routes secrettes conduit les choses hu- » maines à ses fins « (*d*). Si Jupiter avoit été regardé comme un homme, y auroit-il rien de si ridicule que ce langage ?

De-là, l'usage familier à tous les héros tragiques de raconter leurs infortunes au ciel, au soleil, en leur adressant la parole, d'invoquer cet astre & les autres parties de la nature, comme la

[*a*] Tom. 2. pag. 49.
[*b*] *Ibid.* pag. 236.
[*c*] Tome 3, pag. 40.
[*d*] Théâtre des Grecs, tom. 4, p. 521.

terre & la nuit, de les prendre à témoins dans les ſermens, de jurer par le ſoleil, par l'air, &c. Ces coutumes ſe ſeroient-elles introduites, ſi l'on n'avoit pas cru ces differens êtres animés ?

Homere, le maître & le modele de tous les Poëtes, avoit donné l'exemple de ces manieres de parler. Dans l'Iliade, le ſommeil exige un ſerment de Junon, il la fait jurer non-ſeulement par le ſtyx, mais encore par la terre & par la mer, *afin*, dit-il, *que nous ayons pour témoins tous les Dieux infernaux qui ſont avec Saturne* ; ce ſont ceux que le Poëte appelle enſuite les Titans (*a*). Il n'eſt donc pas ſurprenant que Jeſus-Chriſt ait défendu ces ſortes de ſermens dans ſon Evangile (*b*). Ils pouvoient être regardés alors comme un acte d'idolâtrie. Junon dit dans le même poëme que tous les Dieux ſont nés de l'océan & de Téthys (*c*).

Dans l'Odyſſée, Homere parlant du ſoleil, dit qu'il voit & entend toutes choſes (*d*). Il lui rend ſes hommages dans une hymne particuliere, il fait la même choſe à la lune ; & dans une autre adreſſée à la terre, il appelle celle-ci, la mere des Dieux, l'épouſe du ciel lumi-

[*a*] Iliad. l. 14. ℣. 270 & 279.
[*b*] Matth 5, 34.
[*c*] Iliad. l. 14. ℣. 302.
[*d*] Odyſſ. l. 12. ℣. 323.

neux (*a*). Se persuadera-t-on que le Poëte ait voulu nous faire regarder le ciel, la terre, le soleil, la lune, la mer, l'océan, le sommeil, comme des hommes parvenus à la Divinité ?

Un simple coup d'œil jetté sur Hésiode, suffit pour nous convaincre qu'il n'a pas pensé autrement que les autres. Au lieu d'une Théogonie, il nous donne réellement une Cosmogonie, c'est-à-dire, la généalogie des différentes parties de la nature, tels que les anciens la concevoient. En faut-il davantage pour juger de quelle espece étoient les Divinités du Paganisme ? Cette observation que plusieurs Savans ont déjà faite, auroit dû détromper les Mythologues historiens (*b*). §. 11.

(*a*) Hymnes d'Homere à la suite de l'Odyssée.
(*b*) Mém. de l'Acad. tome 27. Mém. sur Zoroastre, art. 3, pag. 390.

CHAPITRE VII.

Troisieme preuve ; la Mythologie des Romains & ce qu'elle avoit ajouté à celle des Grecs.

LES Romains avoient reçu des Grecs, leurs principaux Dieux & le fond de leur religion ; mais à ces Divinités §. 12.

empruntées ils en ajouterent un grand nombre d'autres : la maniere dont ces nouveaux personnages furent imaginés, semble nous indiquer la source d'où les Grecs avoient tiré les leurs. Sans doute ces deux peuples furent dirigés par le même esprit, & leur culte d'ailleurs si ressemblant, s'adressoit aux mêmes objets. Ce que l'Histoire nous apprend de l'origine de quelques-uns, suffit pour nous faire juger des autres.

§. 2. L'an de Rome 364, Cédicius, homme du peuple, vint dire aux Tribuns, que marchant seul la nuit dans la rue neuve, il avoit entendu une voix plus forte que celle d'un homme qui lui avoit annoncé d'aller avertir les Magistrats, que les Gaulois approchoient; comme Cédicius étoit un homme sans nom, & que d'ailleurs les Gaulois étoient une Nation fort éloignée, & par cette raison inconnue, on ne fit aucun cas de cet avis. Cependant l'année d'après, Rome fut prise par les Gaulois. Après qu'on fut délivré de ces ennemis, Camille pour expier la négligence qu'on avoit eue, en ne faisant point attention à la voix nocturne, fit ordonner qu'on éléveroit un temple en l'honneur du Dieu Aïus-Locutius, dans la rue neuve, au même endroit où Cédicius disoit l'avoir entendu. „ Ce Dieu, dit plaisamment Cicéron, lorsqu'il n'étoit connu de per-

„ sonne, parloit & se faisoit entendre ;
„ ce qui l'a fait appeller Aïus-Locutius.
„ Mais depuis qu'il est devenu célebre,
„ qu'on lui a érigé un autel & un tem-
„ ple, il a pris le parti de se taire & de
„ devenir muet „ (*a*). Que l'histoire soit vraie ou fausse, les conséquences sont égales ; on jugea qu'une voix si singuliere & qui avoit prédit l'avenir, venoit d'un Génie ou d'un Dieu attentif à la conservation de Rome, & qu'il convenoit de lui décerner un culte par reconnoissance (*b*).

Annibal, campé sous les murs de Rome, étoit prêt d'en faire le siege; frappé tout-à-coup d'une terreur panique, il renonce à l'entreprise, il s'en retourne sur ses pas, Rome est sauvée. Un événement si extraordinaire pouvoit-il venir d'ailleurs que d'un Dieu chargé de veiller au salut de la ville ? on lui bâtit une chapelle sous le nom de *Rediculus*, le Dieu qui fait retourner (*c*).

Rome délivrée de la vengeance de Coriolan, par les prieres de Véturie & des Dames Romaines, reconnoît dans ce bienfait l'assistance d'une Divinité tutélaire ; on consacre un temple à la fortune des Dames : *Fortunæ muliebri* (*d*),

(*a*) *De Divin.* l. 1.
(*b*) Plutarque vie de Camille.
(*c*) Tite-Live, l. 5. Aulugelle, l. 16, c. 17.
(*d*) Festus, au mot *Rediculus*.

Tullus Hostillius est abandonné par ses alliés au commencement d'un combat ; craignant que ses troupes ne fussent découragées par cette trahison imprévue, il fait vœu de bâtir des temples à la crainte & à l'effroi pour les empêcher d'exercer leur pouvoir sur son armée (*a*).

§. 3. Ainsi dans tous les événemens singuliers, Rome créa de nouvelles Divinités ; l'admiration & la reconnoissance, l'intérêt & la crainte, passions inquiettes & faciles à émouvoir, ne tarderent point de les multiplier à l'infini.

On en supposa pour diriger tous les événemens considérables, toutes les fonctions de la vie, pour présider à tous les travaux, à tous les sentimens de l'humanité, pour être présens dans tous les lieux. Les Grecs n'avoient pas compris qu'un seul Dieu pût suffire à gouverner tout l'univers ; les Romains ne conçurent pas mieux que les Dieux des Grecs fussent capables de prendre tant de soins différens ; on leur donna des substituts pour les décharger du détail.

§. 4. 1°. Outre la Fortune dont le culte fut toujours pompeux à Rome, on y adora le Dieu *Bonus-Eventus*, l'occasion, la nécessité, les Dieux préservateurs *Dii averrunci*, la Déesse *Pellonia*, la Renommée, la Victoire.

§. 5. 2°. Dans la Gréce, Junon, Latone,

(*a*) Tite-Live, l. 2.

Hécaté, étoient chargées de présider à la naissance des enfans ; l'imagination vive & peureuse des Dames Romaines, ne fut point satisfaite d'un si petit nombre de Divinités tutélaires. On établit un Dieu *Vitumnus*, pour protéger toute la vie ; *Hymen* & *Jugatinus*, pour avoir soin des mariages ; *Egeria* ou *Eugeria*, pour veiller sur la grossesse ; *Natio Natura*, *Partula*, *Partunda*, *Dii nixii*, pour soulager les femmes en travail ; *Genius* & *Genita Mana*, pour conserver l'enfant & diriger sa destinée ; *Levana*, pour engager son pere à le relever de terre ou à le reconnoître ; *Cunina*, pour garder son berceau ; *Vagitanus*, pour l'empêcher de pleurer ; *Rumilia*, pour donner du lait à la nourrice ; *Nundina*, pour inspirer le nom qu'on devoit lui donner le neuvieme jour ; *Edusa* & *Pota*, pour le faire manger & boire ; *Ossilago*, *Ossipanga*, pour former & fortifier ses membres ; *Statilinus*, pour l'affermir sur ses pieds ; *Fabulinus*, pour lui apprendre à parler ; *Fascinus* & *Paventia*, pour le préserver des maléfices & de la peur ; *Juventa* pour le conduire pendant sa jeunesse ; *Orbona*, pour protéger les orphelins. La plûpart de ces personnages sont féminins, parce qu'ils ont été forgés par des femmes, & pour aider celles-ci dans leurs occupations. Elles révéroient encore les Génies spécialement affectionnés

à leur sexe, sous le nom de *Junones* ou *Deæ Matres*; *Comus*, pour conserver leur beauté; *Viriplaca*, pour se racommoder avec leurs maris.

Les Romains non moins superstitieux que leurs épouses, avoient un Dieu *Domiducus* sous les auspices duquel ils les conduisoient chez eux; *Domitia*, qui inspiroit l'économie aux meres de famille, & plusieurs autres dont les fonctions n'étoient pas fort honnêtes, comme *Deus Crepitus*, &c. (*a*). *Nænia*, *Libithina*, *Morta* étoient les Déesses des funérailles.

Il est clair que tous ces Dieux, enfans de l'imagination, avoient été formés sur le modele de ceux des Grecs, & que la même cause avoit donné naissance aux uns & aux autres.

§. 6. 3°. La multitude des accidens auxquels sont exposés les fruits de la terre, & les divers obstacles qui empêchent souvent les travaux des Laboureurs, ne pouvoient manquer de rendre les peuples des campagnes excessivement craintifs, & de multiplier parmi eux les dévotions arbitraires. Ceux de la Gréce se contentoient d'honorer Bacchus & Cérès, Mercure & Minerve; ceux d'Italie inventerent d'autres Divinités, & leur assignerent à chacune son emploi particulier. *Palès* & *Rurina* présidoient en général aux champs & aux paturages;

[*a*] S. Aug, l. 6, *de Civ. Dei*, c. 9.

Redarator, *Vervactor*, *Occator*, à la charrue & au labourage; *Sterculius*, aux engrais; *Sator*, *Sera*, *Seïa*, *Segetia*, *Imporcitor*, aux semailles; *Runcina* & *Sarritor*, au sarclage. On invoquoit *Nodinus*, quand le chaume commençoit à se nouer; *Patella*, quand l'épi se formoit; *Robigo* ou *Rubigo*, quand on craignoit la rouille; *Lactucina*, quand le grain étoit en lait; *Messia* ou *Metina*, lorsque la moisson approchoit; *Deverra*, quand on nettoyoit la grange; *Volutrina*, quand on vannoit le blé; *Mola*, quand on le faisoit moudre; *Tutelina*, pour le conserver; *Vacuna*, quand les travaux étoient finis. *Pomona* & *Fructesca* veilloient sur les fruits; *Mellona*, sur le miel & sur les abeilles; *Hippona* ou *Epona*, sur les chevaux; *Puta*, sur la taille des arbres; *Intercidona*, sur la coupe des bois. *Spinensis Deus* étoit chargé d'empêcher les épines de croître; *Terminus*, de s'opposer aux usurpations des voisins; *Furina* ou *Laverna*, d'écarter les voleurs; *Hostilina*, *Pellonia*, *Populonia*, d'arrêter les incursions des ennemis; *Stata*, de prévenir les incendies. On honoroit encore *Februa* & *Lua*, Déesses des expiations; *Vejovis* ou *Vedius*, Divinité malfaisante; *Strena*, la Déesse des étrennes ou des profits imprévus: on sacrifioit aux saisons, aux vents, aux tempêtes. Ce procédé nous ramene à l'idée que

les Grecs s'étoient d'abord formée de leurs Dieux ; c'étoit autant d'Intelligences occupées à les délivrer de leurs maux & à les combler de biens : *Dii datores bonorum.*

§. 7. 4°. Cicéron a très-bien compris la raison qui avoit fait diviniser les passions & les sentimens de l'humanité ; c'est qu'ils exercent sur l'homme un pouvoir auquel il est difficile de résister. » Ainsi, » dit-il, on a consacré les noms de l'a- » mour sensuel & de la volupté, quoique » ce soient des passions vicieuses & con- » traires à la nature; mais ces vices mê- » mes la maîtrisent souvent, & comme » leur empire est tel qu'on ne peut le ré- » gler sans un secours divin, on les a- » regardés eux-mêmes comme autant de » Dieux « (*a*). *Mens*, l'esprit ; *Sentia* ou *Sentinus*, le sentiment ; *Consus*, le bon Conseil ; *Volumnus* & *Volumna*, la bonne volonté ; *Cura*, le soin ; *Salus*, la santé ; *Stimula*, la vivacité ; *Strenua*, l'activité : la prudence, la précaution, l'espérance, la liberté, l'honneur, la bonne foi, la concorde, l'amitié, la piété filiale, la persuasion, la pudeur, la chasteté, ont eu leurs temples & leurs autels. On en a érigé même aux passions opposées, à la volupté, à la joie, aux ris & aux jeux folatres, au silence, au sommeil, aux songes, à la violence, à

(*a*) *De Nat. Deor.* l. 2, n. 61.

la fureur, à l'envie, à la pareſſe, à la douleur, à la fievre, à la peſte, à la punition, à la médecine, ſous le nom de *Meditrina*. N'eſt il pas à préſumer que Vénus, Mars, Néméſis, les Muſes, Eſculape, &c. perſonnages analogues aux précédens & nés chez les Grecs, étoient de même eſpece, puiſqu'ils avoient les mêmes fonctions ?

5°. Les Dieux locaux furent extrêmement multipliés chez les Romains. *Tellumon*, *Tellus*, étoit le Génie ou la divinité de la terre ; *Palès*, celle des campagnes ; *Vallona*, des vallées ; *Portumnus*, des ports de mer ; *Feronia*, des bois & des vergers ; *Sylvanus*, *Faunus* & *Fauna*, des forêts ; *Lares* & *Pennates*, du foyer ou de la maiſon ; *Forculus*, *Limentinus*, *Carna*, des portes ; *Fornax*, des fours & des fournaiſes ; *Antia* étoit la déeſſe d'Antium ; *Ferentina*, de Ferentum ; *Roma*, de Rome ; *Palatua*, du mont Palatin, &c. Croirons-nous que Jupiter, Junon, Pluton, Neptune, Vulcain, Veſta, imaginés par les anciens Grecs & attachés aux différentes parties de la nature, comme ceux dont nous venons de parler, étoient des êtres plus réels, des hommes auxquels on avoit confié après leur mort, le ſoin des élémens & des divers objets qui ſe meuvent dans l'univers ? §. 8.

A la vérité, la coutume s'établit à Rome de déïfier les Empereurs après §. 9.

leur mort ; mais ces apothéoses, loin de prouver l'opinion des Mythologues historiens, semblent au contraire la détruire. 1°. Cet usage est postérieur à la premiere naissance du polythéisme chez les Romains ; il ne s'introduisit qu'après la chûte de la République. La prétendue consécration de Romulus, immédiatement après sa mort, est une fable des siecles suivans. Plutarque, dans la vie de Numa, soutient » que ce Législateur » défendit à son peuple de représenter » Dieu sous la forme d'un homme ou » d'un animal, & de le peindre sous au- » cune figure ; que pendant les 170 ans » qui suivirent la fondation de Rome, » on ne vit aucun simulacre dans les tem- » ples, qu'alors on étoit persuadé que » l'esprit seul peut avoir l'idée de Dieu. « L'excès d'adulation envers un souverain, ne peut avoir lieu dans un état aussi pauvre & aussi borné qu'étoit alors celui de Rome ; on n'en trouve d'exemple que dans les grands empires. Si les anciens Romains avoient pensé à placer entre les Dieux leur premier Roi, le sage Numa, son successeur, n'auroit-il pas eu plus de droit de prétendre à cet honneur (*a*) ? Il n'est pas vraisemblable que

(*a*) Comme ils avoient imaginé un Dieu *Quirinus*, c'est-à-dire, protecteur de la Ville, leurs descendans se figurerent que ce Quirinus étoit Romulus leur fondateur, même préjugé que chez les Grecs.

l'on eût attendu jusqu'à Jules-César, pour renouveller cette cérémonie, & que l'on se fût contenté d'ériger des statues à tant de grands hommes qui avoient vécu sous la République.

2°. Ces Empereurs déïfiés étoient toujours fort différens de Jupiter & des autres Dieux apportés de la Gréce. On ne leur attribuoit point le même pouvoir, on n'en avoit point la même idée. On supposoit que Jupiter daignoit leur donner une place parmi les immortels, mais non pas qu'ils partageoient avec lui par leur nature, les privileges de la divinité. L'inscription *Dîs Manibus*, les honneurs que l'on rendoit aux morts, ce que l'on publioit des Enfers & de l'Elysée, témoigne assez que l'on mettoit une distinction essentielle entre les mortels & les Dieux. Que ceux-ci ayent voulu associer à leur bonheur les ames des grands hommes pour récompenser leurs vertus, cela se conçoit; mais si l'on avoit commencé par déïfier les hommes, par quelle voie les êtres naturels ou des Intelligences imaginaires seroient-ils entrés avec eux dans le Ciel ? §. 10.

Il est donc certain que les hommes déïfiés dans la suite des siecles, sont un nouvel objet ajouté à l'ancien culte, une nouvelle idolâtrie entée sur la premiere, par une progression d'idées très-naturelle, mais qu'ils ne sont point les

premiers, ni les principaux Dieux auxquels les Grecs & les Romains ont offert leurs encens.

§. 11. On demandera peut-être pourquoi les Romains n'avoient pas comme les Grecs, une mythologie particuliere, des fables fondées sur la description de leur pays & sur les équivoques de leur langue ? La même cause n'a-t-elle pas du produire le même effet chez les deux peuples ?

Je pourrois répondre que les Romains n'ont pas eu besoin de forger de nouvelles fables, parce qu'ils avoient adopté celles de la Gréce, parce que leur imagination n'étoit pas aussi féconde ; où si l'on veut, aussi folle que celle des Grecs ; & ces deux raisons paroissent suffisantes. Mais il est faux que les Romains n'ayent pas eu des fables particulieres. Outre celles qu'Ovide avoit prises dans l'histoire Grecque, source inépuisable, il en a plusieurs qui appartiennent à l'Italie, & qui viennent, comme les premieres, de l'abus des noms propres & de la situation des lieux ; nous aurons occasion d'en citer quelques-unes dans la suite. La source de l'erreur des uns & des autres est donc absolument la même dans son objet & dans ses circonstances.

Contentons nous d'en rappeller deux exemples. Dans les hymnes Romaines des Saliens, une expression qui, dans le langage primitif, signifioit *ancienne mé-*

moire, avoit fait imaginer un *Veturius Memurius*, dont on croyoit chanter l'éloge (*a*). Les jeux séculaires se célébroient à Rome, à la révolution du siecle, pour demander aux Dieux la santé & des tems heureux ; les deux termes *Volvere* & *Valere*, qui y avoient rapport, donnerent lieu de supposer qu'un certain *Valerius Volusius* étoit l'instituteur de ces jeux. Voilà comme l'oubli de l'ancien langage & l'abus des termes, ont fait naître des fables chez tous les peuples.

(*a*) *Varro*, *de Linguâ Lat.* l. 5, n. 6.

CHAPITRE VII.

Quatrième preuve ; conformité de l'ancienne Idolâtrie avec la moderne, & avec les idées populaires.

LA regle la plus sûre pour juger des idées des anciens peuples, est sans doute de les comparer avec celles des peuples modernes placés dans les mêmes circonstances. Par-tout les hommes se ressemblent, ils sont toujours affectés de même par les objets extérieurs ; ce qui a été pour eux une source d'erreurs depuis le commencement du monde, continuera de les abuser jusqu'à la fin des siecles, à moins qu'une lumiere surnaturelle ne les éclaire. §. 14

Les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs se sont égarés par la même voie ; leur croyance étoit à peu près la même ; il est à présumer que l'idolâtrie qui subsiste encore aujourd'hui chez les Nations barbares, est de même espece que celle des peuples anciens, & n'a pas une autre origine. Or quelles sont les opinions des différens peuples idolâtres qui occupent les climats de l'univers les plus éloignés ? Un court extrait de l'histoire générale des Voyages, & de quelques autres monumens, suffira pour nous l'apprendre, & nous convaincra que leur Religion & leur Mythologie ne sont point différentes dans le fond de celles des Grecs & des Romains.

§. 2. Pour commencer par l'Europe ; il est à propos de donner d'abord une notion de la croyance des anciens peuples du nord, telle qu'on la trouve dans l'*Edda*, ou livre mythologique des Islandois (*a*). Ces peuples admettoient un Dieu suprême, auteur de toutes choses qu'ils nommoient le pere universel, & l'immortalité de l'ame. Ils enseignoient que le Dieu suprême, éternel, invisible, incorruptible, qu'ils n'osoient nommer par crainte & par respect, avoit établi des Divinités inférieures pour gouverner le monde. Ils appelloient *Nornes*, c'est-à-dire fées ou

(*a*) Introd. à l'Hist. de Dannemarck, tom. 1, p. 60, 73, 105, 113, 154 & 155.

Parques, les Génies qui préſident à la naiſſance des enfans & à leur deſtinée. Ils en ſuppoſoient de différentes eſpeces; l'on trouve chez eux la théorie complette de la féerie & de tout ce qu'en ont dit les Romans: idée féconde avec laquelle on peut ſe paſſer de la phyſique & rendre raiſon de tout. Ils avoient un Jupiter, un Mars, un Neptune, un Apollon, une Vénus comme les Crecs, mais ſous des noms différens. Enfin l'on remarque queles ſuperſtitions, la magie, les terreurs paniques ſont toujours ſubſiſtantes chez les montagnards du nord, que les anciennes loix de Norvége défendent d'adorer les Génies des lieux, des tombeaux & des fleuves.

Aujourd'hui encore les Lapons & autres barbares du nord ſe croyent éternellement infeſtés par de mauvais Génies qui ne cherchent qu'à leur faire du mal & à troubler leur repos; ils ne ſont occupés qu'à les appaiſer par leurs prieres & leurs ſacrifices, & à ſe les rendre favorables. De-là, leur confiance exceſſive aux ſorciers & à la magie. Ils n'ont pour idoles que des pierres brutes, ils regardent les animaux féroces comme des eſpeces de Génies auxquels ils demandent pardon, lorſqu'ils en ont tué quelqu'un [a]. §. 31

(a) Mythol. de Banier, tome 2, l. 7. c. 7, pag. 731. Du culte des Dieux, Fétiches p. 61. Hiſt. gén. des Voyages, tom. 58, p. 371 & 380.

§. 4. En Asie, le principal objet du culte des Chinois est l'être suprême qu'ils regardent comme le principe de toutes choses. Ils honorent aussi, mais d'un culte subordonné, les esprits inférieurs qui dépendent du premier être, & qui président, suivant la même doctrine, aux villes, aux rivieres, aux montagnes, &c. Les sectaires de Fó ont divisé les esprits en différentes classes. Ils ont chargé les uns du soin des champs & des terres cultivées; les autres de présider aux villages, de veiller à la santé des habitans & d'entretenir la paix parmi eux. Aux autres, ils ont consigné les pays déserts & montagneux, sous le titre d'*Esprits des hautes montagnes*. Enfin, ceux qu'ils placent dans les grandes villes, sont les Dieux tutélaires des habitans contre les calamités publiques. Les sectateurs de Fó sont persuadés que ces esprits opérent souvent des prodiges & se présentent en songe sous la forme humaine. L'ignorance grossiere de la physique dont les autres Chinois ne sont pas plus exempts que le peuple, leur fait attribuer les plus simples effets des causes naturelles à quelque mauvais Génie. Cette opinion est presque généralement établie, sur-tout dans l'esprit du peuple & parmi les femmes. Quelquefois ce mauvais Génie est une de leurs statues, ou plutôt, selon la remarque

du

du P. Duhalde, c'est le Démon qui l'habite. Pour d'autres, c'est une haute montagne, un grand arbre, un dragon imaginaire, ou quelqu'autre animal. Lorsque la fievre fait rêver un malade, c'est visiblement le Démon qui le tourmente, &c (*a*).

Les Tartares Chinois reconnoissent une Divinité qu'ils nomment le *grand Dieu du Ciel*; mais ils admettent un autre Dieu auquel ils attribuent l'empire sur les choses terrestres, sur leur famille, leur blé, leurs troupeaux; ils lui demandent du beau tems, des fruits, des enfans & d'autres biens: avant leur repas, ils répandent un peu de bouillon hors de leur porte, à l'honneur des Esprits; ils croyent aussi la Métempsycose (*b*). §. 5.

Les sectateurs Tonquinois de Confucius reconnoissent un Dieu souverain qui dirige & conserve toutes les choses terrestres, mais ils honorent aussi les Esprits, jusqu'à leur rendre une sorte d'adoration. Ils croyent l'air rempli d'Esprits malins, sans cesse occupés à nuire aux vivans (*c*). §. 6.

Les Siamois croyent un Dieu, mais §. 7.

[*a*] Hist. gén. des Voyages, tom. 23, p. 4, 73, 94, 97. Description de la Chine par le P. Duhalde, tom. 2, p. 3 & 46, édit. in-4°.

[*b*] Tome 27, pag. 121.

[*c*] Hist. gén. des Voyages, tom. 33. p. 322.

ils entendent par ce grand nom un Etre composé d'esprit & de corps. Ils prennent à témoins de leurs bonnes œuvres, les Anges qui président aux quatre Nations du monde ; ils versent de l'eau en implorant le secours de l'Ange *gardienne* de la terre ; car ils établissent une différence de sexe parmi les Anges. Leur office est de veiller éternellement à la conservation des hommes & au gouvernement de l'univers. Chaque partie du monde, les astres, la terre, les villes, les montagnes, les forêts, le vent, la pluie, &c. ont une de ces puissances qui les gouverne. C'est aux Anges ou Génies que les Siamois s'adressent dans leurs besoins, & qu'ils croyent avoir obligation des graces qu'ils reçoivent (*a*).

§. 8. La religion dominante de l'Indoustan est le Mahométisme ; elle est celle des personnes du premier ordre : le second ordre est composé de différentes especes de Payens ou Banians, dont les Prêtres se nomment *Bramines*, qui tiennent la Métempsycose, & ont horreur de tuer aucune espece d'animal. Une de leurs sectes la plus nombreuse, croit l'univers créé par une premiere cause qui gouverne & conserve tout avec un pouvoir immuable & sans bornes ; mais elle lui donne trois substituts.

Les Parsis, autre secte venue de Per-

[*a*] *Ibid.* tome 34, p. 330.

ſe, n'ont rien de ſi ſacré que le feu, qui eſt pour eux le ſymbole de la Divinité. Ils reconnoiſſent un Dieu conſervateur de l'univers, qui agit immédiatement par ſa ſeule puiſſance; ils lui donnent ſept Miniſtres, pour leſquels ils ont auſſi beaucoup de vénération. Au-deſſous de ces ſept Miniſtres, ils en comptent vingt-ſix autres dont chacun exerce différentes fonctions pour l'utilité des hommes & pour le gouvernement de l'univers. Quoiqu'inférieurs au premier Etre, ils ne font pas difficulté de les adorer & de les invoquer dans leurs néceſſités (*a*).

En Afrique, la Religion des Négres de la côte de Guinée ou de la côte d'Or mérite une atrention particuliere. Ces peuples croyent un ſeul Dieu auquel ils attribuent la création du monde & de tout ce qui exiſte, mais ils ne lui attribuent point les productions ni les bienfaits de la nature, ſi ce n'eſt la pluie & la formation de l'or. Ils ne lui font ni offrandes ni prieres, ils les réſervent pour les *Fétiches*. Ils attribuent au Diable ou à une puiſſance maligne, toutes leurs infortunes : ils croyent les apparitions des Eſprits qui prennent plaiſir à les venir effrayer, & une eſpece de tranſmigration des ames. Le nom de *Feitiſſo* ou *Fétiche* eſt Portugais dans ſon origi- §. 50

[*a*] Hiſt. des Voyages, tom. 38, pag. 162, 204, 233.

ne, & signifie proprement *Charme* ou *Amulette*. Tout ce qui sert au culte de la Divinité des Négres, prend le même nom, de sorte qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer leur idole des instrumens de son culte; mais ils n'adorent point tous les Fétiches comme des Divinités. Il y en a de personnels pour chaque particulier, de communs à toute une famille, à toute une bourgade, à toute une contrée. Ce sont les Prêtres qui les forment à leur fantaisie, & qui y attachent autant de vertus particulieres qu'il leur plaît. Les peres de famille ont dans leur maison un Fétiche auquel ils croyent les yeux sans cesse ouverts sur leur conduite, pour récompenser leurs actions & punir les crimes. Outre les Fétiches domestiques, il y en a de publics qui passent pour les protecteurs du pays ou du canton. C'est quelquefois une montagne, un arbre, un rocher ou une pierre, quelquefois un poisson ou un oiseau. Ces Fétiches tutélaires prennent un caractere de Divinité pour toute la Nation. Les Négres adressent leurs prieres aux arbres fétiches, & prétendent y voir quelquefois sous la figure d'un chien noir, le Diable qui leur répond avec une voix humaine. Ils s'imaginent que les plus hautes montagnes, celles d'où ils voyent partir les éclairs, sont la résidence de leurs Dieux, ils ne rendent pas

moins de respect aux rochers & aux collines. Les lacs, les rivieres & les étangs, ont aussi part à la superstition des Négres. Ils en regardent un comme le messager de toutes les eaux du pays, ils le prient de porter leurs vœux à ces eaux pour une abondante moisson. Ils sont persuadés que leur fétiche voit & parle, & lorsqu'ils commettent quelqu'action que leur conscience leur reproche, ils le cachent soigneusement sous leur pagne, de peur qu'il ne les trahisse : ils jurent par leur Fétiche, & craignent d'être punis s'ils se parjurent. Ils redoutent excessivement le tonnere, & ont peur d'être enlevés par les Fétiches, lorsqu'il fait de l'orage. Dans les occasions où leurs affaires les obligent de consulter leurs Divinités domestiques, ils s'écrient : *faisons le Fétiche, & voyons ce que notre Dieu pense là-dessus.* C'est un principe généralement établi parmi les Négres, que leurs Prêtres conversent familiérement avec les Fétiches, qu'ils apprennent d'eux tout ce qui se passe dans les lieux les plus secrets & à toute sorte de distance, & qu'ils sont revêtus du pouvoir de ces Divinités. C'est ce qui fonde le crédit prodigieux de ces Prêtres ou *Fetisseros*, & la vénération excessive que les Négres ont pour eux. Une superstition qui est commune aux Négres & à presque toutes les nations du monde,

c'eſt de rapporter tout ce qui leur arrive d'extraordinaire à quelque cauſe ſurnaturelle (*a*).

§. 10. Les Hottentos du Cap de Bonne-Eſpérance reconnoiſſent un Dieu créateur de tout ce qui exiſte. Ils diſent que c'eſt *un excellent Homme* qui ne fait de mal à perſonne, de qui l'on n'en doit jamais craindre, & qu'il demeure bien au-delà de la lune. Mais il ne paroît pas qu'ils aient aucun culte inſtitué pour l'honorer. Ils rendent des adorations à la lune, ils lui offrent des ſacrifices à chaque pleine lune, ils félicitent cet aſtre de ſon retour, ils lui demandent un tems favorable, des pâturages pour leurs troupeaux, & beaucoup de lait. Ils honorent auſſi comme une Divinité favorable, certain inſecte de l'eſpece des cerfs-volans qui eſt particulier à cette région. Ils rendent une eſpece de culte ou de vénération religieuſe à leurs Saints, c'eſt-à-dire, aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus & par leurs bonnes œuvres. Ils reconnoiſſent auſſi une Divinité maligne qu'ils appellent *Touquoa*, ſource de tout le mal qui arrive dans le monde. Pluſieurs raiſons portent à croire qu'ils ſont perſuadés de l'immortalité de l'ame : ils rendent un honneur aux ames des morts, ils crai-

[*a*] Hiſt. des Voyages, tom. 13, pag. 439. juſqu'à 493.

gnent les revenans, ils croyent que les sorciers peuvent faire revenir ces Esprits (*a*).

En Amérique, on sait que l'Idolâtrie des Péruviens consistoit à adorer le soleil & la lune (*b*). §. 11.

Les Indiens du Brésil n'ont aucune sorte de temples ni de monumens religieux, mais ils ne sont point dans une ignorance absolue de la Divinité; ils lui rendent même une sorte d'hommage en levant souvent les mains vers le soleil & la lune, avec des marques d'admiration qu'ils expriment par des interjections fort vives. Ils croyent l'immortalité de l'ame, des punitions pour le crime & des récompenses pour la vertu. De mauvais Esprits qu'ils nomment *Aymans*, & dont ils se plaignent d'être souvent maltraités dans cette vie, sont les bourreaux qu'ils croyent destinés dans l'autre à tourmenter les méchans. Une autre preuve qui peut leur faire attribuer quelque lueur de Religion, c'est qu'ils paroissent persuadés que leurs Devins sont en commerce avec des puissances invisibles, dont ils reçoivent le pouvoir d'inspirer de la force & du courage aux guerriers, & de faire croître les plantes & les fruits. Enfin leurs fêtes ne laissent aucun §. 12.

[*a*] Hist. des Voyages, tom. 18, pag. 81 & suiv.

[*b*] *Ibid.* Tome 52, pag. 10/& 173.

lieu de donner qu'ils n'aient la connoissance d'un être ou d'un principe supérieur à la race humaine (*a*).

§. 13. Ceux de la Virginie croyent un Dieu plein de bonté, qui demeure dans les Cieux & dont les bénignes influences se répandent sur la terre; mais ils ne l'adorent point, parce qu'ils pensent que Dieu, quoiqu'auteur de tous les biens, ne se mêle pas de les distribuer aux hommes; au lieu que s'ils n'appaisoient pas le mauvais Esprit, il leur enleveroit tous ces biens, leur enverroit la guerre, la famine, la peste, que pendant que Dieu jouit de son bonheur dans le ciel, ce méchant Esprit est sans cesse occupé de leurs affaires, qu'il les visite souvent, qu'il est dans l'air, dans le tonnerre, dans les tempêtes. Souvent ils élevent des pyramides & des colonnes de pierre qu'ils peignent & qu'ils ornent, pour leur rendre ensuite une espece de culte; non comme à la Divinité suprême qu'ils n'adorent point, mais comme à l'emblême de sa durée & de son immortalité. Ils rendent aussi des honneurs aux rivieres & aux fontaines, parce que leur cours perpétuel représente l'éternité de Dieu (*b*). En un mot, ils élevent des

[*a*] Hist. gén. des Voyages, tome 54, p. 272.

[*b*] L'on prête ici des idées bien spirituelles & bien subtiles à des peuples sauvages; il est à craindre que l'Auteur de la relation ne leur ait attribué ses propres pensées.

autels à la moindre occasion, & quelquefois pour des raisons mystérieuses (a).

La Religion des Mexicains est mieux connue. Solis prétend que, malgré la multitude des Dieux du Mexique, que les premieres relations font monter jusqu'à deux mille, on ne laissoit pas de reconnoître dans toutes les parties de l'Empire, une Divinité supérieure à laquelle on attribuoit la création du ciel & de la terre; mais que cette premiere cause de tout ce qui existe, étoit pour les Mexicains un Dieu sans nom, parce qu'ils n'avoient point dans leur langue, de terme pour l'exprimer. Ils faisoient seulement comprendre qu'ils la connoissoient, en regardant le ciel avec vénération. Cette idée, ajoute le même Historien, servit peu à les désabuser de l'idolâtrie. Il fut impossible de leur persuader tout d'un coup que le même pouvoir qui avoit créé le monde, fût capable de le gouverner sans secours. Ils croyoient Dieu oisif dans le ciel. Ce qui paroît de plus clair dans leurs opinions sur l'origine des Divinités qu'ils adoroient, c'est que les hommes commencerent à les connoître à mesure qu'ils devinrent misérables & que leurs besoins se multiplierent. Ils les regardoient comme des Génies bienfaisans, dont ils 5. 14.

[a] Hist. des Voyages, tom. 55, pag. 361 & 373.

ignoroient la nature & qui se montroient lorsque les mortels avoient besoin de leur assistance. Ainsi c'étoient les nécessités de la race humaine qui donnoient l'Etre, suivant des notions si confuses aux différens objets de leur culte. Herrera, dit qu'ils confessoient un Dieu suprême, & que c'étoit le principal point de leur croyance ; qu'ils contemploient le ciel, qu'ils lui donnoient les noms de créateur & d'admirable, mais qu'outre leurs Idoles ils adoroient le soleil, la lune, l'étoile du jour, la mer & la terre (*a*).

Lorsque les Espagnols proposerent aux Mexicains d'embrasser le Christianisme, ils répondirent que le Dieu des Espagnols étoit très-grand & peut-être au-dessus des leurs, mais que chaque pays devoit avoir les siens, que leur République avoit besoin d'un Dieu contre les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moissons, d'un autre pour les assister à la guerre & de même pour les autres nécessités, parce qu'il étoit impossible qu'un seul Dieu fût capable de suffire à tant de soin (*b*).

Il ne nous reste à examiner que la Religiondes Sauvages ou des peuples septentrionaux de l'Amérique. Entre le pre-

[*a*] Hist. des Voyages, tom. 48, pag. 46.
[*b*] *Ibid.* Tome 46, pag. 394.

mier Etre & d'autres Dieux que les Sauvages confondent souvent avec lui ; ils admettent une infinité d'Esprits subalternes ou de Génies bons & mauvais, qui sont les objets de leur culte. On ne s'adresse aux mauvais Génies, que pour les prier de ne pas nuire, mais on suppose que les autres sont commis à la garde des hommes & que chacun a le sien. C'est à leur puissance bienfaisante que l'on a recours dans les périls & dans les entreprises, ou pour obtenir quelque faveur extraordinaire. Il n'est rien dans la nature qui n'ait son *Esprit* pour les Sauvages, mais ils en distinguent de plusieurs ordres & ne leur attribuent pas la même vertu. Dans tout ce qu'ils ne comprennent point, ils supposent un Esprit supérieur, & leur expression commune est de dire alors : *c'est un Esprit.* Ils l'employent aussi pour ceux qui se distinguent par leurs talens ou par quelque action extraordinaire ; ce sont des Esprits, c'est-à-dire, ils ont un Génie protecteur d'un ordre éminent. Ces Esprits sont honorés par différentes sortes d'offrandes & de sacrifices. On jette dans les rivieres & dans les lacs, du tabac & des oiseaux égorgés en l'honneur du Dieu des Eaux ; pour le soleil on les jette au feu. La crainte du moindre danger fait rendre le même honneur aux Esprits malfaisans. L'opinion qui

paroît la mieux établie parmi eux, est celle de l'immortalité de l'ame. Quand on leur demande ce qu'ils pensent des ames, ils répondent que ce sont les ombres ou les images animées des corps; & c'est par une suite de ce principe qu'ils croyent tout animé dans l'univers. Les ames des bêtes ont aussi leur place dans le pays des ames, car ils ne les croyent pas moins immortelles que les leurs propres : ils leur attribuent une sorte de raison, & non-seulement chaque espece d'animaux, mais chaque animal a son Génie comme eux. Ils admettent enfin une espece de Métempsycose, des Champs-Elysés, des fables semblables à celles d'Homere & de Virgile, une aventure pareille à celle d'Orphée & d'Eurydice, dans laquelle il n'y a que les noms de changés (*a*).

Le P. Lafiteau, frappé de cette ressemblance, établit pour principe que tout le fond de la Religion ancienne des Sauvages est le même que celui des premiers Barbares qui occupoient la Gréce & qui se répandirent dans l'Asie, le même qui servit ensuite de fondement à toute la Mythologie Payenne & aux fables des Grecs (*b*).

[*a*] Hist. des Voyages, tome 57, pag. 74 jusqu'à 83. Mœurs des Sauvages Américains, tom. 1, pag. 145, 179 & 402.

[*b*] Mœurs des Sauvages, tom. 1, pag. 113.

Il est donc prouvé que la croyance des Génies, moteurs de la nature, & le penchant à les honorer, est un préjugé répandu de l'un des bouts de l'univers à l'autre, qu'il est le fondement de toute l'idolâtrie, tant ancienne que moderne. M. l'Abbé Banier l'a compris lui-même, & il en a tiré cette conclusion remarquable, » que, malgré le raffinement des Nations les plus policées, » on a pensé à peu près de même dans » les lieux du monde où la véritable Religion n'a pas été connue (a) «. §. 16.

Sur ce principe qui est puisé dans la nature, nous sommes très-bien fondés à douter que les anciens peuples aient jamais pris des hommes pour principal objet de leur culte, que *les Grecs n'aient eu guere d'autres Dieux que des hommes déïfiés*, comme M. l'Abbé Banier l'a soutenu (b), qu'ils aient rendu si communément les honneurs divins aux inventeurs des Sciences & des Arts. Car enfin les idolâtres modernes n'ont point encore poussé l'aveuglement jusqu'à confondre des hommes vivans ou morts avec leurs Dieux ; jamais les Sauvages n'ont érigé des autels à ceux des Européens qui leur ont enseigné quelqu'usage utile & qui leur ont prouvé que nous sommes plus habiles qu'eux. Croirons- §. 17.

[a] Mœurs des Sauvages, tom. 1, l. 2. c. 7.
[b] *Ibid.* l. 5, c. 2, pag. 412.

nous les anciens Grecs plus superstitieux & plus imbécilles que les Sauvages ; toujours prêts à quitter l'ancien culte des Génies qu'ils avoient adorés de tout tems, pour leur substituer des hommes, & à recevoir des nouvelles Divinités de l'Egypte ou de la Phénicie ?

§. 18. Mais n'allons point chercher au-delà des mers & dans des climats barbares, les idées grossieres qui ont été la source du Polythéisme & de l'idolâtrie. Elles subsistent encore parmi nous, & se reproduisent tous les jours sous mille formes différentes. Dans le sein même du Christianisme, au milieu des connoissances lumineuses que donne la vraie Religion, le peuple toujours ignorant & peureux demeure persuadé que le monde est plein de Génies qu'il nomme *Esprits*, *Lutins*, *follets* ou *revenans*, & il ne manque pas de leur attribuer tous les effets naturels dont il ne conçoit pas la cause. De-là tant de fables & tant d'erreurs parmi les habitans des campagnes. Selon leur opinion commune, les feux nocturnes ou exhalaisons enflammées qui paroissent sur les marais, sont produits par un *Esprit follet*, qui se plaît à égarer & à faire périr les voyageurs ; & cette croyance est très-ancienne, si nous en croyons Damascius (*a*). Le cochemar est encore pour eux le même

[*a*] Dans Photius, n. 242, pag. 1063.

lutin que les Grecs nommoient *Ephialtès* ; jamais ils ne concevront que les ſomnambules puiſſent faire en dormant les mêmes actions que font les autres hommes étant éveillés, panſer les chevaux, ranger un ménage, parcourir une maiſon du haut en bas ; conſéquemment ils croyent que ce ſont les ames des morts qui reviennent de l'autre monde, ou des Eſprits qui ſe plaiſent à faire du bruit & à inquiéter les vivans.

Ce même peuple inſtruit par ſa Religion que Dieu eſt l'auteur de tous les biens, que ſa providence les diſtribue comme il lui plaît, ne laiſſe pas d'attribuer à des Génies malfaiſans, les maux qui lui arrivent. Ce ſont des Sorciers ou des Démons qui produiſent les orages, qui tiennent leur *Sabat* & font du bruit dans les airs, qui envoyent des maladies cruelles & incurables : c'eſt par leur entremiſe que de prétendus Magiciens jettent de ſortileges ſur le bétail, empoiſonnent les pâturages, corrompent le lait, tirent le vin des celliers. Souvent un Eſprit foible tourmenté par des vapeurs, ſe croit poſſédé du Démon. L'on ne prétend point inſinuer par-là qu'il n'y ait jamais rien eu de réel dans la magie ni dans les poſſeſſions, mais qu'il y a eu très-ſouvent de l'illuſion ou de la fourberie. Le pouvoir des Démons, ſur-tout avant la venue de Jeſus-Chriſt, eſt clai-

rement prouvé par l'Evangile, & on ne peut le révoquer en doute sans impiété. Il y a même des faits modernes si bien constatés que l'on ne peut les nier sans donner dans le pyrrhonisme historique. Dans une matiere aussi obscure, l'incrédulité opiniâtre & la crédulité aveugle sont deux excès également blâmables, également ridicules. Mais pour un fait réel le peuple en suppose cent qui sont imaginaires. Le Démon peut s'emparer des corps, notre Religion nous l'enseigne : donc toute maladie singuliere & que l'art ne peut guérir, est une opération du Démon ; on peut jetter des sortileges sur les hommes & sur les animaux, cela est prouvé juridiquement & par des faits incontestables ; donc toute maladie du bétail est l'effet d'un sortilege : voilà comme le peuple grossier raisonne, & toutes les instructions du monde ne le corrigeront jamais.

L'on en trouve d'assez simples pour se persuader que dans les vieux châteaux, dans les ruines des anciens édifices, il y a des Esprits occupés à garder les trésors qui y ont été enfouis, que souvent l'on voit aux environs ou que l'on entend des chasseurs & des meutes de chiens, des fantômes, &c. L'on ne finiroit pas, si l'on vouloit faire un détail exact de tous les préjugés populaires en ce genre. Il n'est pas surprenant que les Savans n'y

ayent pas fait attention ; élevés dans le monde poli, peuvent-ils penser à chercher la copie des anciens Grecs dans les habitans grossiers des campagnes ?

Ces erreurs ont été dans tous les tems §. 19.
l'apanage de l'humanité, les terreurs paniques, la crainte des Intelligences, maîtresse de la nature, ont été la maladie de tous les siecles surtout des siecles ignorans & grossiers. Ce n'est point la philosophie qui nous en a guéris, c'est l'Evangile. Si la maxime de Pétrone, que les premiers Dieux ont été enfantés par la crainte : *primus in orbe Deos fecit timor*, n'est pas absolument vraie, elle l'est du moins à l'égard des Dieux du Paganisme ; presque tous sont nés d'une imagination effrayée, & la même cause est toujours prête à les reproduire (*a*). Si la foi d'un

[*a*] Les Grecs ont souvent imaginé des Génies à bon marché. Comme il arrivoit quelquefois aux chevaux qui couroient dans la lice à Olympie de s'épouvanter, de culbuter le char & celui qui le montoit, on jugea que la chose valoit la peine de créer un Génie *Taraxippus*, *l'effroi des chevaux*, fils de Neptune *Hippius*, ou de Neptune Cavalier, & on lui érigea une statue dans la lice même. Il y avoit dans un portique d'Athénes, une tête de marmouzet qui paroissoit sortir de la muraille. Il plût aux Athéniens d'en faire un Dieu sous le nom d'*Acratus*. Ἄκρατος signifioit proprement tête ou élévation ; mais en le confondant avec Ἄκρατον *Merum*, vin pur, on décida qu'*Acratus* étoit un Génie de la suite de Bacchus. *Voyez Pausan. L. 6, c. 40 & l. 1, c. 2.*

Dieu unique, Souverain maître de l'univers venoit à s'effacer de l'esprit des peuples ignorans, à quoi tiendroit-il qu'ils ne rendissent un culte à tous ces Etres dont ils ont l'imagination frappée, & que l'on ne vît renaître toutes les pratiques dont on se servoit autrefois pour les rendre propices ? Voilà dont un monument toujours subsistant de l'origine du Polythéisme, & de la maniere dont il s'est introduit chez les Nations les plus sages.

§. 20. Mais il y a encore loin de cette premiere erreur jusqu'à l'adoration des hommes. En général, les peuples ne sont pas fort enclins à rendre les honneurs divins à leurs semblables. Lorsque des Rois ou des conquérans par un excès de vanité ont exigé de leurs sujets cette basse flatterie, elle n'a duré qu'aussi-long-tems qu'ils ont été en état de se faire craindre. L'apothéose des Empereurs Romains étoit plutôt dans son origine un hommage servile rendu au successeur, qu'une marque sincere de respect pour la mémoire du mort. On peut se former une grande idée des Esprits que l'on suppose maîtres de la nature, parce qu'on ne les voit pas, & que leurs opérations nous étonnent ; mais on voit les héros, & ordinairement ils perdent beaucoup à être vus de près. Si nous pouvions rapprocher de nous ceux de la

Gréce, nous trouverions bien à rabattre de leur réputation. Il a donc fallu plusieurs siecles, pour leur donner le tems de croître par l'éloignement, & aux conteurs de fables le loisir d'enrichir les uns sur les autres. Ce n'est que par une longue suite d'erreurs que les idées religieuses d'une nation se sont perverties, jusqu'à croire que certains hommes avoient été semblables aux Dieux. Soutenir que cette révolution a été en Egypte l'ouvrage de quelques années, que l'esprit de vertige, qui a saisi tout-à-coup les Egyptiens, a tourné en peu de tems toutes les têtes dans la Phénicie & dans la Gréce, c'est un étrange paradoxe que l'on pourroit croire à peine, quand même il paroîtroit appuyé sur des preuves démonstratives.

CHAPITRE VIII.

Cinquieme preuve, tirée de la Mythologie des Egyptiens & du culte qu'ils rendoient aux animaux.

CE n'est pas une des moindres difficultés de la Mythologie que de trouver la raison du culte que les Egyptiens rendoient à certains animaux, & de montrer comment il a pu s'introduire §. 1.

parmi eux. Ce que l'on a écrit sur ce sujet, n'a point tranché le nœud principal ; on n'a point encore fait sentir la liaison de cet usage bizarre avec le principe général du Polythéisme, l'énigme demeure toujours aussi obscure. Quelque monstrueuses qu'aient été les idées des Egyptiens, elles ne leur sont point venues par hazard. Si l'on peut faire voir qu'ils ont, pour ainsi dire, extravagué par principes, que la même cause qui a donné naissance aux fables grecques, a du enfanter les folies Egyptiennes, il y aura lieu de croire que l'on touche enfin à la vérité.

§. 2. M. l'Abbé Banier, après avoir prouvé par une foule d'autorités irréprochables que le fait n'est pas douteux, que les Egyptiens ont réellement rendu un culte religieux à certains animaux qu'ils nommoient sacrés, observe (*a*) que ce culte étoit rélatif; ils n'honoroient point un animal pour lui-même, mais comme symbole de quelque Divinité. Osiris étoit représenté par un bœuf; Isis, par une vache; Pan ou Bacchus, par un bouc; Diane, par un chat, Anubis ou Mercure, par un chien. Il donne ensuite quatre raisons de cette coutume; 1°. comme on avoit désigné les douze signes du Zodiaque par des animaux, &

[*a*] Mœurs des Sauvages, tom. 1, l. 6, c. 4, page 508.

que l'on avoit commencé pour adorer les aſtres, il n'eſt pas ſurprenant que l'on ait rendu un culte à ces animaux céleſtes ; 2°. ſelon la fable, les Dieux pourſuivis par Thyphon avoient été obligés de ſe cacher ſous la figure de certains animaux, nouveau motif d'honorer ceux-ci ; 3°. la Métempſycoſe ou l'opinion établie en Egypte, que les ames des hommes paſſoient après la mort dans le corps des animaux avoit auſſi contribué à ce culte ; 4°. l'utilité qu'on retiroit des animaux, inſpiroit un fond de reſpect pour eux. Diodore de Sicile dit à peu-près la même choſe ſur le témoignage des Egyptiens mêmes (*a*).

Si l'on veut examiner de près toutes ces raiſons, l'on verra qu'aucune n'eſt ſatisfaiſante & ne réſout la difficulté. Pourquoi les Egyptiens ſe ſont-ils aviſés de prendre les animaux pour ſymboles de leurs Dieux, d'y loger les ames des morts, d'en faire les ſignes céleſtes ? Ces queſtions demeurent toujours indéciſes, & l'on fait ici pluſieurs ſuppoſitions ſans fondement. §. 31

1°. L'Auteur de l'hiſtoire du Ciel a montré que les 12 ſignes du Zodiaque n'ont aucun rapport à l'adoration des aſtres, mais qu'ils ſont relatifs aux productions & à l'état de la nature pendant

[*a*] Hiſt. univ. de Diodore, traduction de M. l'Abbé Terraſſon, tome 1, pag. 182.

les 12 mois de l'année. Le bélier a désigné le mois de Mars, parce qu'alors les brebis mettent bas leurs agneaux : le taureau est au mois d'Avril, parce que les veaux ont coutume de naître vers ce tems-là : au lieu des gémeaux qui marquent le mois de Mai, il y avoit autrefois deux chevreaux, parce que leur naissance succéde aux précédens. L'écrevisse nous apprend au mois de Juin que vers le solstice le soleil semble réculer ou ralentir sa course, ainsi du reste (*a*). Il est très-vraisemblable que les noms que nous donnons encore aux mois, font à peu près la même allusion à l'état de la nature, quoiqu'il seroit difficile de le faire voir en détail. Si l'on perd de vue ces idées simples, les seules dont les anciens peuples étoient susceptibles dans l'état de grossiéreté où ils étoient encore, on ne peut plus rendre raison de leurs usages.

2°. Il est évident que le Zodiaque n'a point été inventé par les Egyptiens ; la suite des mois ne nous représente point l'état de la nature en Egypte, où les saisons & les travaux sont fort différens des autres pays du monde. Il est prouvé d'ailleurs que les noms des signes leur ont été donnés par les Grecs, & que les Orientaux ne les caractérisoient pas de

[*a*] Hist. du Ciel, tome 1, pag. 17 & suiv.

même (*a*). Enfin le culte des animaux en Egypte paroît plus ancien que le Zodiaque ; puisque nous en voyons déjà des marques au tems de Moyse dans l'adoration du veau d'or.

3°. La fable du déguisement des Dieux est une imagination des Grecs ou des Egyptiens des derniers siecles, postérieure de beaucoup aux institutions religieuses des premiers tems ; le culte des animaux ne lui doit pas sa naissance, c'est la fable au contraire qui est née de l'allusion à ce culte ancien.

4°. La Métempsycose est un dogme aussi surprenant que l'usage que nous examinons ; l'un ne peut pas servir à expliquer l'autre, puisqu'il s'agit d'indiquer également leur origine.

5°. L'utilité des animaux n'est pas une raison suffisante pour leur décerner un culte religieux ; M. l'Abbé Banier en convient : autrement les Egyptiens auroient du adorer le bois, la pierre, les minéraux, parce qu'ils sont utiles.

Il faut donc remonter au principe de toutes ces imaginations. Nous avons déjà dit, & nous ne tarderons pas de le montrer, que l'ignorance des opérations de la nature, l'admiration stupide de ses phénomenes & les équivoques du langage ont été la source du polythéisme, de §. 4

[*a*] Origine des Loix, des Arts & des Sciences, tom. 6, pag. 124 & suiv.

l'idolâtrie & des superstitions grecques ; il y a bien de l'apparence que les mêmes causes ont produit les mêmes effets chez les Egyptiens.

Le préjugé commun à tous les peuples ignorans, a été de croire que toute la nature étoit animée par des Esprits : nous avons vu, chap. 6, que cette persuasion subsiste encore d'un bout de l'univers à l'autre. C'est une Intelligence, disoient les Grecs, qui conduit le soleil, qui dirige son cours avec cette régularité qui nous étonne, qui par sa chaleur bienfaisante donne la vie à toute la nature ; c'en est une autre qui préside à la mer, qui gouverne un élément tout-à-la-fois si utile & si redoutable, qui excite à son gré les vents & les tempêtes. C'est une Nymphe qui fournit les eaux d'une fontaine ou qui entretient le cours d'un fleuve : c'est à une Divinité que nous sommes redevables des fruits de la terre & des merveilles de la végétation. La matiere seule est incapable de se mouvoir & de produire des opérations si admirables. Il est donc juste de rendre un culte à ces Génies bienfaisans, qui ne sont occupés qu'à pourvoir à nos besoins. Telle est l'origine du Polythéisme.

§. 5. Or, parmi les phénomenes de la nature, en est-il un plus surprenant que l'industrie & les opérations des animaux? Pouvons-nous trouver mauvais que les Egyptiens

Egyptiens en ayent été frappés jusqu'à l'admiration ? Avec tous les raisonnemens de la philosophie, sommes-nous venus à bout de concevoir que la matiere seule puisse être le principe de ces opérations admirables, & le peuple le croira-t-il jamais? On connoît déjà la prévention de presque toutes les Nations sur cet article : personne n'ignore la tendre amitié des Arabes pour leurs chevaux, avec lesquels ils vivent dans la plus étroite fraternité ; l'opinion des Turcs qui pensent que l'aumône faite à un chien, est une œuvre très-méritoire pour l'autre vie; la croyance des Négres qui sont persuadés que les singes sont une espece d'hommes, & qu'ils s'abstiennent volontairement de parler, de peur qu'on ne les fasse travailler ; le préjugé des Sauvages qui croyent que les brutes ont une ame tout comme les hommes, le sentiment des Lapons qui regardent les animaux féroces comme des Génies, l'habitude des Bergers occupés à nourrir & à conduire des animaux, ils conversent avec eux comme s'ils parloient à leurs semblables. On a vu des paysans effrayés, faire le signe de la croix & s'enfuir pour avoir oui parler un perroquet, persuadés que le Diable inspiroit cet animal. Enfin, l'on se souvient que le ridicule des opinions philosophiques sur l'ame des bêtes a donné lieu parmi

nous à un amusement fort ingénieux, dont les Esprits simples auroient pu aisément être la dupe (*a*).

§. 6. Ce que l'on n'a proposé que par plaisanterie & comme un pur jeu d'esprit, les Egyptiens le croyoient fort sérieusement. Ils n'avoient pas appris de Descartes, que les bêtes sont de simples machines; conséquemment ils les croyoient animées par un Génie (*b*). Voici à peu près comme ils raisonnoient. C'est sans doute une Intelligence bienfaisante, qui fait revenir exactement la hupe avec le souffle des vents étésiens, pour manger les vers & les insectes qui endommageroient nos moissons: c'en est une autre qui ramene chaque année l'ibis ou la cigogne, pour détruire les serpens & les reptiles dont nos campagnes seroient infectées : c'est un Génie obligeant qui engage l'ichneumon à chercher les œufs du crocodile, & à les casser, pour empêcher ce dangereux animal de multiplier : c'est un esprit supérieur, qui donne au chien une sagacité singuliere & un attachement inviolable pour son maître. On ne sauroit assez remercier ces Dieux si officieux de tous les services qu'ils nous rendent.

[*a*] Amusement philos. sur le langage des bêtes, par le P. Bougehant.

[*b*] Mœurs des Sauvages Américains, tom. I, pag. 361.

Avec ces raisonnemens, est-il plus ridicule de voir un Egyptien prosterné religieusement aux pieds d'un barbet, que de voir un bel esprit grec immoler un taureau à la Nymphe d'un fleuve, ou le pieux Horace sacrifier gravement un chevreau à la fontaine de Blandusie? Je soutiens que celui-ci est moins raisonnable que le premier : il y a plus de marques d'intelligence dans le manege d'un chien que dans le cours d'une fontaine. Rien n'est si risible que d'entendre Juvenal s'égayer aux dépens d'un peuple qui honore les chiens, tandis qu'il ne connoît point Diane; comme si cette Divinité imaginaire eût été plus utile à un chasseur, qu'un limier de bon nez pour lancer le gibier, ou un fort lévrier pour le poursuivre. De quel front ose-t-il railler les Egyptiens sur leur respect pour les oiseaux, pendant qu'à Rome aussi-bien qu'en Gréce, on leur supposoit l'esprit prophétique, & que les augures les consultoient sur les affaires d'état? folie pour folie, l'une vaut l'autre; en fait d'opinions & d'usages bizarres, les Romains n'avoient rien à reprocher à personne.

Toutes ces rêveries venoient évidemment de la même source, de la persuasion répandue chez tous les peuples, que des Esprits ou Intelligences faisoient mouvoir toute la nature, & du penchant

naturel à leur rendre un culte pour les bienfaits que l'on croyoit en recevoir.

§. 8. Les Philosophes mêmes avoient subtilisé sur cette opinion populaire. Selon quelques-uns, les abeilles avoient une portion de l'Intelligence divine, tout comme les hommes & les autres animaux. Virgile nous étale ce dogme dans ces beaux vers :

His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Æthereos dixere: Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum:
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas;
GEORG. *l.* 4, ℣. 219.

Les Egyptiens étoient-ils donc plus blâmables d'adorer l'Intelligence divine dans les animaux, que les Romains d'encenser leurs Empereurs ?

§. 9. Ce seroit ici le lieu d'examiner quelle relation les Eyptiens avoient imaginée entre telle divinité & tel animal, en vertu de laquelle l'un étoit le symbole de l'autre; mais comme cette discussion dépend des principes qui seront établis dans le chapitre 10, on se trouve obligé de renvoyer cet examen au chapitre 11, §. 20.

§. 10. De ce que l'on vient de dire, on peut déjà tirer plusieurs conséquences. En supposant que les Dieux des Egyptiens,

comme ceux des Grecs, étoient les Esprits moteurs de la nature, on comprend 1°. comment ils ont imaginé que plusieurs de ces Intelligences s'étoient logées dans les animaux utiles pour rendre service aux hommes, & comment la reconnoissance a engagé la multitude à rendre un culte à ces êtres bienfaisans. Malgré l'utilité des animaux, jamais les Egyptiens ne les auroient adorés, s'ils ne les avoient supposés intelligens. 2°. Par quelle raison la crainte les a portés à honorer les Esprits malfaisans qu'ils ont cru habiter dans les animaux nuisibles, tels que le crocodile, le loup, &c. 3°. Comment ils ont jugé ensuite que les ames des morts pouvoient aller occuper la même place que ces Génies prétendus, & résider comme eux dans les animaux. Ainsi le dogme de la Métempsycose est né de la même source que le culte dont nous parlons. 4°. L'on conçoit encore pourquoi les différentes villes d'Egypte n'honoroient point le même animal. Le dogme des Génies, bons ou mauvais, avoit sans doute persuadé aux Egyptiens, comme aux Grecs & aux Romains, que chaque ville avoit son Dieu ou Génie tutélaire particulier, qu'il ne manquoit pas de se loger dans celui des animaux qu'on lui consacroit & dont chaque ville portoit le nom. Ainsi les Romains se forgerent une

Déesse *Roma*; ceux d'Antium, une Déesse *Antée*; ceux d'Alabanda, un Dieu *Alabandus*, &c. conséquemment on devoit présumer qu'il y avoit souvent de la dissension entre ces Dieux locaux, tout comme il y avoit guerre entre les Dieux de Troye & d'Argos, entre ceux de Rome & de Carthage. De-là s'ensuit la coutume de tuer dans une ville les animaux que l'on adoroit dans une autre, les querelles & les combats occasionnés par cet acte d'hostilité, la haine héréditaire entre certaines villes pour ce sujet, &c. 5°. L'on comprend comment cette même croyance des Divinités locales, si analogue aux idées des peuples ignorans, a fait naître & perpétue chez les Négres le culte des Dieux fétiches, qui est le même que celui des Egyptiens, & la Métempsycose, sans qu'il soit besoin que ceux-ci les ayent portés dans ces divers climats. Nous le verrons dans le chap. 14. 6°. Que si les Egyptiens ont adoré les oignons & les autres plantes, ce culte étoit relatif aussi-bien que celui des animaux, ils pensoient honorer par-là le Génie auquel ils étoient redevables de ces alimens; tout comme les Grecs ont honoré Cérès pour leur avoir donné du blé, & Bacchus, pour leur avoir procuré du vin. 7°. Que tous ces cultes bizarres n'ont point été absolument incompatibles avec la croyance d'un Dieu

suprême, dont les Egyptiens paroissent avoir conservé l'idée, les uns sous le nom de *Phta*, les autres sous le nom de *Cneph*; puisque nous voyons Platon allier ensemble la connoissance d'un Dieu souverain & pere de ce monde, avec la foi des Dieux populaires ou des Intelligences du second ordre (*a*). C'étoit à la vérité une pitoyable philosophie, mais elle est bien plus pardonnable aux peuples de l'Egypte qu'au divin Platon.

Si l'on tient l'hypothése contraire, si l'on suppose que les Dieux de l'Egypte étoient originairement des hommes, tout devient inintelligible; il n'est pas surprenant qu'avec cette prévention les Mythologues n'ayent pas vu clair dans la Religion des Egyptiens. 1°. Jamais ils ne parviendront à nous montrer par quel enchaînement d'idées ces peuples ont passé de l'adoration des astres à celle des hommes, de celle-ci à la Métempsycose, au culte des animaux & des plantes, & quelle relation il y avoit entre ces différentes erreurs. 2°. Jamais ils n'accorderont leur systême avec le texte de l'Ecriture. Nous avons remarqué (*b*) que le Sage, pendant des divers objets de l'idolâtrie, place en premier lieu les êtres naturels, ensuite leurs symboles; enfin les hommes & leurs images. Par §. 11.

[*a*] Voyez ci-dessus, chap. 5, §. 3.
[*b*] Chap. 4, §. 2.

cet ordre ſucceſſif nous voyons que ce ſont les Etres phyſiques ou les Génies maîtres de la nature qui ont été adorés d'abord, avant que l'on rendît un culte aux héros & à leurs ſtatues. Que l'on ait métamorphoſé en homme ou en animal, un Génie que l'on ne voyoit pas, cela n'eſt pas ſurprenant; mais que l'on eût peint des hommes ſous la figure de bêtes, au lieu de les repréſenter dans leur état naturel, ce ſeroit une bizarrerie inconcevable. 3°. Jamais ces Mythologues ne ſeront d'accord avec eux-mêmes. M. l'Abbé Banier obſerve après Hérodote (*a*), que les Egyptiens ne connoiſſoient point de héros ou de demi-Dieux; nouvelle preuve qu'ils n'ont penſé que fort tard à déïfier des hommes & à confondre leurs Rois avec les Dieux, comme ils faiſoient du tems de Diodore de Sicile (*b*). Ce n'eſt donc pas eux qui ont porté ce culte dans la Gréce. 4°. Quand même on auroit quelques Auteurs anciens à nous oppoſer, nous ſerons toujours en droit de nous en tenir au ſentiment de Pythagore, de Platon, de Plutarque qui avoient voyagé en Egypte, & qui ont ſans doute examiné la Religion de ce pays avec des yeux philoſophes. Ils ont jugé qu'Iſis, Oſiris,

[*a*] Explication hiſt. des fables, tome 3, pag. 1.

[*b*] Voyez ſon texte, chap. ſuiv. §. 12.

Typhon & les autres Dieux Egyptiens étoient plutôt des Démons que des hommes ; que leurs fables étoient à peu près les mêmes que celles des Géans & des Titans de la Gréce, & ils ont suivi en cela les opinions des vieux & anciens Théologiens (*a*). L'explication des fables par l'histoire est donc contraire à la plus saine antiquité. Nous le verrons plus en détail dans le chapitre suivant.

[*a*] Plutarque, sur Isis & Osiris, n. 11 & 12.

CHAPITRE IX.

Sixieme preuve ; l'aveu des Mythologues historiens ; la contradiction de leurs principes ; la foiblesse de leurs raisons.

§. 1.

POurra-t-on douter encore de la vérité du systême que nous avons exposé sur l'origine du Polythéisme & sur le véritable objet de l'idolâtrie ancienne, s'il se trouve confirmé par les principes mêmes de ceux qui ont soutenu un sentiment différent ? M. l'Abbé Banier, malgré la persuasion où il étoit, que la plûpart des fables sont fondées sur l'histoire, que le grand nombre des Dieux du Paganisme ont été des hommes, n'a pas laissé d'enseigner & de prouver que le Polythéisme a commencé par le culte

des aſtres & des différentes parties de la nature. Il eſt difficile ſans doute de concevoir comment il a pu accorder ces deux opinions ; nous montrerons bientôt qu'elles ſont incompatibles : mais ſon aveu eſt important, l'on ne peut ſe diſpenſer de le rapporter & d'en ſuivre les conſéquences.

§. 2. Il prouve d'abord très-ſolidement *(a)* par le témoignage des Auteurs ſacrés & profanes, que l'idolâtrie a commencé par adorer le ſoleil & les aſtres ; que ce culte a été non-ſeulement le plus ancien, mais encore le plus univerſel ; qu'il ſe trouve également chez les peuples qui ont paru les premiers dans le monde, & chez les Nations récemment découvertes ; enfin que cette Religion, que l'on nomme le *Sabiſme*, a infecté preſque le monde entier. » Du culte des aſ» tres, dit-il (*b*), on paſſa à celui des » choſes matérielles, ſur-tout du ciel, » des élémens, des fleuves & des mon» tagnes ; enfin au culte des hommes, » que l'on plaça au rang des Dieux «.

Il montre enſuite par un détail exact (*c*), que l'on aſſigna une Divinité particuliere à chacune des parties de la nature, que l'on divinifa toutes les paſ-

[*a*] Explication hiſt. des fables, l. 3, c. 3, tome 1, pag. 170.

[*b*] Explication hiſt. des fables, c. 4. p. 181.

[*c*] *Ibid.* pag. 183.

sions & les affections de l'ame, les vertus & les vices, que l'on créa des Dieux pour tous les besoins de l'humanité, qu'outre ces personnages allégoriques dont le nombre est immense, on adora les hommes célebres & même les animaux. On prie le lecteur de remarquer cette progression ; c'est précisément la même que l'on a indiquée ci-devant : & il demeure pour constant que *les hommes déïfiés n'ont été que le dernier objet de l'idolâtrie*. Ce sont les propres termes de M. l'Abbé Banier (*a*).

Cela supposé, 1°. dès que l'on avoue qu'il y a eu un nombre immense de Divinités naturelles & allégoriques, quelles ont été les premieres, que tous ces Dieux étoient connus avant que l'on s'avisât d'adorer des hommes, comment peut-on soutenir que le très-grand nombre des Dieux ont été des hommes, que *les Grecs n'avoient gueres d'autres Dieux que des hommes déïfiés* (*b*). N'est-ce pas-là une contradiction palpable ? §. 3.

2°. Lorsqu'on objecte à M. l'Abbé Banier qu'il y a dans les Poëtes des choses qui ne peuvent s'entendre que d'une maniere allégorique, qu'à tout moment ils prennent Jupiter pour l'air ; Cérès, pour le blé ou pour le pain ;

[*a*] Explication hist. des fables, tome 1, l. 5, c. 2, pag. 412.
[*b*] *Ibid.*

Bacchus, pour le vin ; Neptune, pour l'eau ou les poissons ; que quand ils disent que l'océan est le pere des fleuves, que les Sirenes sont filles d'Acheloüs, ils font une allégorie évidente à la physique. » Je l'avoue, répond-t-il (a), » mais ce n'est pas-là l'ancien état des fa- » bles. Bacchus y est regardé comme un » Prince conquérant ; Jupiter, comme » un Roi de Crète ; Cérès, comme » une Reine de Sicile. Ce n'est que dans » la suite qu'on a attaché à ces fables an- » ciennes, l'idée des élémens & de tou- » te la nature ; ce qui prouve seulement » qu'il s'y est mêlé beaucoup d'allégo- » ries, ce qu'on ne nie pas ; & c'est » sans doute ce qui les rend si difficiles » à expliquer, les Poëtes passant tout » d'un coup de l'histoire à la physique «.

§. 4. Cette réponse paroît une nouvelle contradiction. Selon M. l'Abbé Banier & selon la vérité, l'idolâtrie a commencé chez tous les peuples par le culte des astres & des différentes parties de la nature : donc le plus ancien état des fables a été une allégorie ou une allusion continuelle à la physique & aux phénomenes les plus communs. Le culte des hommes ou des héros n'est venu que longtems après ; par conséquent le prétendu sens historique des anciennes fables est une imagination des siecles postérieurs.

[a] L. 1, c. 2, pag. 23.

Ainsi l'ont pensé Cicéron & Plutarque, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédens.

D'ailleurs nous devons en juger par les monumens. Le plus ancien état des fables dont nous ayons connoissance, se trouve dans les Poëtes, dans Homere & dans Hésiode ; nous ne voyons rien avant eux. Or les fables, telles qu'ils nous les donnent, sont évidemment allégoriques ; on le verra dans le commentaire sur Hésiode. C'est plusieurs siecles après eux qu'Euhemore & quelques autres ont cru voir dans les Dieux de purs hommes, & dans les fables, l'histoire ancienne de l'Egypte ou de la Gréce.

Admettons néanmoins la supposition de M. l'Abbé Banier, quoique contradictoire à ses principes. Puisqu'il est arrivé un changement dans l'idolâtrie & dans le sens des fables, voyons comment il s'est fait chez les différens peuples. §. 5.

Selon notre savant Mythologue, l'Egypte a été le berceau de l'idolâtrie. Osiris est le même que Mistraïm, fils de Cham, le premier qui ait conduit une colonie sur les bords du Nil (*a*). Il fut adoré peu de tems après sa mort, avec Isis son épouse & Orus leur fils. Mais, comme on auroit été choqué de voir que

[*a*] Explication hist. des fables, tome 1, l. 6, c. 1, p. 484.

l'on rendoit les honneurs divins à des personnes qui venoient de mourir, on publia apparemment que leurs ames s'étoient réunies aux astres ; on les prit dès-lors pour le soleil & la lune (*a*)

§. 6. Il y auroit lieu de contester d'abord sur la prétendue identité d'Osiris avec le fils de Cham, dont les noms ni les exploits n'ont aucun rapport ; sur la fantaisie de loger les ames des morts dans les astres, qui n'est certainement pas si ancienne ; sur la destinée d'Orus, auquel on n'a pas daigné accorder une demeure aussi brillante qu'à son pere & à sa mere ; mais passons là-dessus.

Voilà donc le premier chef de la colonie Egyptienne adoré peu de tems après sa mort ; par conséquent son culte est aussi ancien que sa Nation. Au lieu que chez les autres peuples, l'adoration des hommes a été le dernier période de l'idolâtrie, elle en a été le commencement chez les Egyptiens. Supposition contradictoire à ce que M. l'Abbé Banier a prouvé ailleurs, que chez les Egyptiens mêmes le culte des astres a été la premiere idolâtrie (*b*). Elle est démentie par les livres saints, qui au tems d'Abraham, c'est-à-dire, plus de 400 ans après le déluge, ne nous montrent encore en Egypte aucun vestige

[*a*] *Ibid.* Tome 1, l. 3, c. 4, pag. 182.
(*b*) Explication hist. des fables, c. 3, p. 473.

d'idolâtrie. Elle ne s'accorde point avec Hérodote, qui rapporte d'après les Egyptiens, que pendant 10340 ans aucun Dieu n'avoit paru en Egypte sous une forme humaine, & qu'un homme ne peut pas naître d'un Dieu, *l. 2, n. 92*. Enfin elle est contraire à la tradition des Egyptiens mêmes, qui regardoient le soleil, la lune & les élémens comme leurs premiers Dieux, & qui prétendoient que Menès ou Mistraïm étoit le premier qui leur avoit appris à honorer les Dieux (*a*).

Dans la Gréce, la révolution fut encore plus inconcevable. Cœlus, Rhéa, Jupiter, Vulcain, Neptune, avoient été de fameux personnages adorés à cause de leurs bienfaits; & tout-à-coup ils se trouvent confondus avec le ciel, la terre, l'air, le feu & l'eau, sans que nous puissions deviner la cause d'une métamorphose si singuliere (*b*). §. 7.

Point du tout, dira-t-on, cela s'est fait tout autrement. Les anciens Grecs adoroient les différentes parties de la nature, mais à l'arrivée des chefs de colonie venus d'Egypte ou de Phénicie, ils renoncerent à ce culte ancien pour honorer des personnages étrangers &

(*a*) Diodore, tom. 1, l. 1, pag. 23., 25. & 133.

(*b*) Voyez le passage de M. Banier ci-dessus, §. 3.

inconnus, auxquels ils donnerent les noms du ciel, de la terre, de l'air, des eaux, &c. l'un est-il plus aisé à comprendre que l'autre? Les peuples changent-ils donc si aisément & sans motifs, de mœurs & de religion? ou tombent-ils en délire de propos délibéré & comme il plaît au premier venu? nous reviendrons à cette question, chapitre 12.

§. 8. Dans le systême que l'on propose, rien de si simple que l'altération qui s'est faite dans le culte primitif; elle est arrivée de même par-tout & par les mêmes causes. De l'adoration du vrai Dieu, l'on a passé à celle des Intelligences, dont on croyoit la nature animée & auxquelles on en attribuoit les phénomenes. Ces effets physiques exprimés en ancien langage on en style poétique, ont été entendus grossiérement dans la suite par les peuples ignorans & pris pour des actions humaines. Pour dire que le vin croît sur les hauteurs, on a dit que Bacchus naissoit de Sémélé; parce que le tems est souvent pluvieux d'un côté & serein de l'autre, on a raconté que Jupiter se battoit avec Junon: si le soleil cause une chaleur excessive, c'est Apollon qui lance des traits meurtriers, &c. on est aisément parvenu à croire que ces divers personnages avoient été des hommes, parce qu'on leur attribuoit sur de simples équivoques les ac-

tions, les inclinations, les passions humaines.

Si au contraire l'on part du principe opposé, si l'on soutient que les premiers Dieux ont été des hommes, on met l'histoire & la fable dans une égale confusion; la Mythologie n'est plus qu'un chaos, & jamais les plus habiles ne parviendront à le débrouiller.

Examinons cependant les raisons ou plutôt les autorités par lesquelles M. l'Abbé Banier a prétendu prouver, *sans replique*, la these fondamentale de son systême: *que les Grecs n'avoient gueres d'autres Dieux que des hommes déïfiés.* Il en faut de bien positives pour appuyer une hypothese qui se soutient si mal. On les tire des Auteurs grecs, des Latins & des Orientaux (*a*). §. 9.

A la tête des premiers est Hérodote. »Les Perses, dit-il, n'ont ni statues, ni »temples, ni autels, & taxent de folie »ceux qui en ont: la raison en est, comme »je pense, parce qu'ils ne croyent pas »comme les Grecs, que les Dieux soient »nés des hommes (*b*)«.

Diodore de Sicile, dans les premiers livres de sa bibliothéque, suppose partout que Saturne, Atlas, Jupiter & les autres Dieux principaux du Paganisme, ont été des hommes illustres; il rapporte leur naissance, leur mort, &c.

(*a*) Diodore, tome 1, l. 5, c. 2, p. 411.
(*b*) Hérodote, l. 1, n. 36.

Les Historiens, les Mythologues, les Poëtes, à commencer par Homere & Hésiode, nous peignent les Dieux comme des hommes; & il faut se souvenir qu'ils n'ont fait que suivre les idées établies de leur tems & rapporter la tradition commune.

Les Philosophes mêmes, sur-tout les Stoïciens & les Platoniciens ont distingué deux especes de Dieux; les Dieux naturels & les Dieux animés: ils ont cru que l'on avoit mis au nombre des derniers tous ceux qui avoient inventé quelque chose d'utile. Ce fut donc le sentiment unanime de toute la Gréce, que les Dieux avoient été des hommes.

§. 10. Pour juger de la force de ces preuves, il faut distinguer trois opinions différentes sur la nature des Dieux. La premiere est celle du peuple & du commun des Grecs, qui pensoient, comme l'atteste Hérodote, que tous les Dieux, ou presque tous, avoient été des hommes. La seconde, celle des Philosophes & des Savans, qui distinguent entre les Dieux anciens & les Dieux nouveaux: ceux-là, qui sont les principaux & en plus grand nombre, étoient, selon eux, des êtres naturels; ceux-ci, des hommes ou des héros divinisés. La troisieme, est celle de quelques Ecrivains modernes, qui prétendent qu'il n'y eut jamais aucun homme qui ait été

adoré comme un Dieu. Les autorités que l'on vient de citer, réfutent très-bien cette troisieme opinion ; mais elles ne prouvent pas la premiere, ni la these générale avancée par M. l'Abbé Banier, que *les Grecs n'avoient gueres d'autres Dieux que des hommes déïfiés.* On va le montrer en détail.

1°. Hérodote n'a point suivi le préjugé populaire qui régnoit de son tems. On croyoit que les Dieux principaux avoient vécu dans la Thessalie & sur le Mont Olympe ; ainsi le racontoient les Poëtes ; Hérodote pensoit au contraire que ces personnages étoient venus d'Egypte, que les Egyptiens les avoient connus de tout tems (*a*), & il n'a insinué nulle part que ces Dieux anciens des Egyptiens eussent été des hommes. §. II.

En second lieu, Hérodote a distingué Hercule héros, d'avec Hercule Dieu ancien surnommé l'*Olympien (b)* ; il a donc admis deux sortes de Dieux aussi-bien que les Philosophes. S'il avoit été dans le sentiment qu'on lui attribue, est-il concevable que dans toute son histoire, il n'en eût dit que les deux mots que l'on a cités & qui ne prouvent rien ?

2°. Diodore de Sicile a parlé plus clairement ; & l'on ne comprend pas comment M. l'Abbé Banier a pu s'appuyer

(*a*) Hérodote, l. 2, n. 68.
(*b*) *Ibid.*

du témoignage de cet historien. Il est certain d'abord que Diodore a distingué, comme les Philosophes, deux especes de Divinités (*a*). » Les anciens, » dit-il, ont laissé à la postérité une » distinction des Dieux en deux classes; » les uns, selon eux, sont éternels & » immortels, comme le soleil, la lune & » les autres astres : ils y joignent les » vents & tous les êtres qui tiennent » de leur nature. Ils croyent que ceux-» là ont été de tout tems & qu'ils doi-» vent toujours durer. Les Dieux de la » seconde classe sont nés sur la terre & » ne sont parvenus aux titres & aux hon-» neurs de la Divinité, que par les biens » qu'ils ont fait aux hommes : tels sont » Hercule, Bacchus, Aristée & autres » semblables ». Ce passage est formel.

Selon Diodore, les Egyptiens ont eu pour premiers Dieux, le soleil & la lune, sous les noms d'Osiris & d'Isis, & les autres élémens qu'ils ont divinisés; & ils leur ont donné des noms propres dès la premiere institution de leur langue. Ils ont aussi admis des Dieux terrestres, nés mortels, & ce sont quelques-uns de leurs Rois auxquels ils ont donné le même nom qu'aux Dieux (*b*).

(*a*) Fragment de Diodore dans Eusebe, *præp. Evang.* liv. 2. Voyez Diodore, traduit par M. l'Abbé Terrasson, tome 2, pag. 337.

(*b*) Diod. tome 1, l. 1, sect. 1, pag. 23, 25, 28.

Il dit la même chose des Ethiopiens (*a*).

Enfin, Diodore a expliqué dans un sens allégorique plusieurs fables grecques, & les a rapportées aux phénomènes de la nature : celle de Minerve (*b*), celle de Prométhée (*c*), celle de Priape (*d*), celle du soleil & de Rhodé (*e*), celle de Cérès & de Jasius, & il insinue que les initiés aux mysteres les entendoient toutes de même (*f*), à moins qu'il n'ait voulu se contredire grossiérement, a-t-il pu soutenir que le grand nombre des Dieux ont été des hommes ?

A la vérité, cet historien a rapporté les traditions des différens peuples, sur la naissance & sur les aventures des Dieux, mais il n'en a guéri ni adopté aucune, il n'a donné à aucune la préférence sur les autres. Il rapporte indifféremment ce que disoient les Egyptiens, les Ethiopiens, les Atlantes, les Grecs, les Crétois, les Rhodiens, les Phrygiens ; mais il ne prend aucun parti sur ces narrations souvent contradictoires. C'est donc très-mal-à-propos qu'on l'accuse d'avoir pensé ou écrit, que tous ou presque tous les Dieux ont été des hommes.

(*a*) Page 348.
(*b*) *Ibid.* pag. 27.
(*c*) Page 38.
(*d*) Tome 2, pag. 13.
(*e*) Page 285.
(*f*) Page 275.

§. 13. Suppoſons néanmoins pour un moment, qu'Hérodote & Diodore ayent été dans cette opinion, il faudroit examiner leurs preuves & leurs raiſons. Ce n'eſt point ici un fait dont ils puiſſent dépoſer comme témoins oculaires; les Dieux & les fables étoient nés plus de 1500 ans avant le premier de ces hiſtoriens, & près de 2000 ans avant le ſecond; ils n'ont pu juger de la nature des anciens Dieux, que ſur le récit des Poëtes & des Mythologues : leur témoignage ſe réduiroit donc à la tradition commune. Or, c'eſt cette tradition même qu'il s'agit d'expliquer. Il ſeroit queſtion de ſavoir s'ils en ont mieux pris le ſens que les Philoſophes qui ont vécu avant & après eux, comme Pythagore, Platon & les Stoïciens. Ceux-ci ſe ſont inſcrits en faux contre le préjugé vulgaire, & ils avoient ſans doute examiné la matiere. La narration des deux hiſtoriens, contredite de leur tems même par les Philoſophes, ne ſeroit pas une preuve bien convaincante. Mais encore une fois, Hérodote ni Diodore n'ont pas parlé autrement que les Philoſophes.

3°. Nous ſommes diſpenſés de répondre à l'autorité de ceux-ci que M. l'Abbé Banier nous oppoſe; nous avons vu qu'ils contrediſent hautement ſon ſyſtême. Quant au récit des Poëtes, c'eſt le point même qui fait l'objet de la conteſ-

tation, il s'agit d'en donner le véritable sens ; & l'on se flatte d'en approcher de plus près que les Mythologues historiens.

Passons aux Auteurs latins. L'on ne doit pas apporter en preuve ce qui est dit dans le troisieme livre de Cicéron de la nature des Dieux (*a*), » que le ciel » est presque tout peuplé du genre hu- » main, que ceux que l'on nomme les » grands Dieux avoient été des hom- » mes ». C'est le langage d'un Académicien qui objecte contre l'existence des Dieux, la tradition populaire. Cicéron en le faisant parler n'approuve point son opinion, puisqu'à la fin de ce même livre, il trouve plus probable le sentiment des Stoïciens. §. 41.

Servius & Labeo, cités par M. l'Abbé Banier, nous attestent seulement qu'il y a eu des hommes devenus Dieux ; mais ils ne disent point s'il y en a eu peu ou beaucoup, si ce sont les Dieux du premier ou du second ordre. Servius, loin d'enseigner que la plûpart des Dieux ont été des hommes, observe au contraire que les anciens ont déïfiés les élémens, (*Æneid. l.* 1, ℣. 44,) que selon leur croyance il n'est aucun lieu qui n'ait eu son Génie particulier, (*Nullus locus sine genio*, l. 5, ℣. 95.) Que Jupiter est l'air ; Junon, les nues ; Cibè-

(*a*) N. 39 & 53.

le, la terre; Neptune, la mer; Vulcain, le feu; Pluton, l'enfer; Janus, le Dieu du jour & de l'année; il explique par la physique la plûpart de leurs fables. Ce sont-là cependant des Dieux principaux & des Dieux nouveaux. Pouvoit-il prendre les nymphes pour des femmes, après avoir lu dans Virgile, qu'elles sont la source des fleuves, *Nymphæ, genus omnibus undè est*, (l. 8, ℣. 71.) Si les nymphes sont des fontaines, que signifient toutes leurs aventures avec des Dieux ou avec des héros? Servius n'est donc rien moins que favorable au systême de M. l'Abbé Banier.

Selon Pline, les hommes ont partagé la Divinité en plusieurs parties, pour les honorer séparément selon leurs divers besoins *(a)*. Il ne croyoit donc pas que ces Dieux particuliers fussent autant de personnages réels ou d'hommes qui eussent autrefois vécu.

§. 15. On prétend que Varron a été plus hardi *(b)*; qu'au rapport de S. Augustin, il assuroit que dans les Ecrits des anciens, l'on auroit peine à trouver des Dieux qui n'eussent pas été des hommes. Mais il est difficile de concilier cette allégation avec ce qu'on lit dans S. Augustin, & avec ce qu'enseigne Varron lui-même.

(a) Hist. nat. l. 2, c. 7.
(b) Banier, tome 1, pag. 414.

Selon

Selon S. Augustin (*a*). Varron s'est efforcé de prouver que la plûpart des Dieux étoient le ciel & la terre déguisés sous des noms différens; il a eu recours à la physique pour expliquer les fables. Nous en retrouvons la preuve dans le texte même de Varron [*b*]. » Les » principaux Dieux, dit-il, ont été » le ciel & la terre; ils sont nommés par » les Egyptiens, Serapis & Isis; par les » Phéniciens, Taautés & Astarté; par » les Latins, Saturne & Ops. Ce sont-là » les deux grands Dieux, comme on l'ap- » prend dans les mysteres de Samothrace. » *Saturnus* vient de *Satu*, parce que le » ciel est le principe de toutes choses..... » Le ciel & la terre ont été ensuite ap- » pellés Jupiter & Junon; le premier est » pris pour l'air, pour le vent, pour les » nuées, pour la pluie, pour le jour: » c'est ce que signifie son ancien nom » *Diespiter*. Le Dieu de la bonne foi, » *Dius fidius*, est le même que Castor; » il est appellé *Sanctus* ou *Sancus*, dans » la langue des Sabins, & Hercule en » Grec: Junon, Ops, Tellus, Cérès, » Proserpine, sont différens noms de » la terre; Proserpine vient de *Serpo*. » La lune a été nommée *Juno Lucina*, » parce que la lune dirige la naissance » des enfans & le tems de la grossesse;

(*a*) *De Civ. Dei*, l. 7, c. 28 & c. 30.
(*b*) *De Linguâ Latinâ*, l. 4. n. 10.

» voilà pourquoi les femmes en travail » invoquent son secours, & lui consa- » croient autrefois leurs sourcils «.

Il n'est pas question d'examiner si Varron a bien rencontré dans l'étymologie des noms des Dieux & dans l'identité des personnages; mais il est clair que cet Auteur n'a point été dans le sentiment que M. l'Abbé Banier lui attribue, que ce n'est point l'autorité de de Varron, qui a fait penser à S. Augustin, que tous les Dieux avoient été des hommes. Non-seulement il a pris pour des êtres physiques les anciens Dieux, les Dieux Titans, Saturne, Ops, Rhea, Tellus, la lune; mais encore les Dieux nouveaux, Jupiter, Junon, Cérès, Proserpine, même les héros ou demi-Dieux, tels que Castor & Hercule. Son opinion est un des plus forts préjugés que l'on puisse opposer aux Mythologues historiens; il est à présumer que M. l'Abbé Banier n'a pas pris la peine de le consulter, & qu'il l'a cité sur la foi de quelqu'Ecrivain peu exact.

§. 16. Vainement on chercheroit dans les Orientaux, des preuves plus positives de la these générale que nous examinons, *que les Grecs n'avoient gueres d'autres Dieux que des hommes déifiés.* Les Ecrivains Hébreux & Phéniciens, sont parfaitement d'accord avec les Grecs & les Latins. Nous avons vu le sentiment des

Auteurs ſacrés dans le chap. 4. Le traducteur grec de Sanchoniathon, cité par M. l'Abbé Banier, ſemble avoir copié le fragment de Diodore que nous avons rapporté plus haut. » Les anciens, dit-il, avoient deux ſortes de Dieux; » les uns étoient immortels, comme le » ſoleil, la lune, les aſtres & les élémens: » les autres, mortels, c'eſt à-dire, les » grands hommes, qui par leurs belles » actions ou par l'utilité qu'ils avoient » procurée au genre humain, avoient » mérité d'être mis au rang des Dieux, » & avoient, comme ceux qui de leur » nature étoient immortels, des temples, » des colonnes, un culte religieux, &c «. Il eſt difficile de concevoir comment les Mythologues, prévenus pour le ſens hiſtorique des fables, peuvent s'autoriſer de pareils paſſages.

Il eſt vrai, que ſelon le même traducteur, Sanchoniathon avoit fait dans ſon ouvrage l'hiſtoire des anciens Princes qui avoient été mis au rang des Dieux, que *Taüt* ou *Taaut*, avoit de même écrit l'hiſtoire des anciens Dieux, que des Auteurs poſtérieurs avoient tournée en allégorie. Mais ou ces hiſtoires étoient conformes à la doctrine, que ce traducteur vient d'enſeigner lui-même, ou elles ne l'étoient pas; dans le premier cas, elles ne font rien contre nous. Dans le ſecond, elles ne prouvent rien; puiſque

le traducteur ne les a pas suivies, il ne les a pas regardées comme fort authentiques.

§. 17. M. l'Abbé Banier a cru devoir examiner dans un chapitre particulier, la fameuse *Histoire sacrée* d'Euhémere, ou cet Auteur prétendoit que les plus anciens Dieux, Cœlus, Saturne, Jupiter & leur postérité, avoient été des hommes. L'examen finit par convenir que cette histoire porte tous les caracteres d'un roman, que tous les anciens l'ont regardée comme une fable, & son auteur comme un athée. C'est le sentiment de Plutarque (*a*), & on l'a fait voir par des solides raisons dans une dissertation particuliere, insérée dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions (*b*). Tous les Savans semblent s'accorder aujourd'hui à la rejetter, & n'en font plus aucun cas. Il seroit donc inutile d'entrer sur cet objet dans une plus longue discussion.

§. 18. Il reste cependant encore une difficulté là-dessus. Les peres de l'Eglise & les plus anciens Apologistes de la religion chrétienne, semblent avoir regardé comme authentique & vraie, l'histoire d'Euhémere; ils s'en servent pour démontrer aux Payens l'absurdité de leur Religion, qui n'avoit pour objet de son

[*a*] Sur Isis & Osiris, n. 11.
[*b*] Sur Isis & Osiris, tome 8, pag. 107.

culte que des hommes mortels ; ils ont rejetté les explications allégoriques des fables données par les Philosophes comme un subterfuge inventé après coup : ils ont donc cru comme Euhémere que tous les Dieux de la gentilité avoient été des hommes.

Pour répondre à cette objection, il suffit de remarquer qu'il étoit fort indifférent à nos Apologistes que l'histoire d'Euhémere fut vraie ou fausse : il leur suffisoit qu'elle fut conforme à la croyance commune du peuple & à la maniere dont on entendoit vulgairement les fables. Ils attaquoient, non la Religion particuliere de quelques Philosophes, mais la Religion publique & les Dieux tels que le commun des Payens les adoroit. Or, à la vue des infamies que l'on en publioit, ces Dieux pouvoient-ils être envisagés autrement que comme des hommes & des hommes très vicieux? Peu importoit que les Savans en eussent une autre idée, leur sentiment étoit pour eux seuls. Dès qu'il se trouvoit un Ecrivain, tel qu'Euhémere, qui confirmoit par sa narration le préjugé populaire, les Peres avoient droit d'en tirer avantage & de l'objecter aux Payens comme un aveu tiré de leurs propres historiens. Ils n'étoient pas obligés de remonter à la premiere origine de l'idolâtrie sur laquelle les Payens eux-mêmes ne s'accor-

doient pas, ni d'examiner quelle avoit été la Religion des siecles passés; il suffisoit de montrer le ridicule de la Religion actuelle, de ce qu'on croyoit & de ce qu'on racontoit des Dieux tous les jours. Les allégories des Philosophes venoient trop tard, puisque l'erreur étoit universellement établie; elles étoient aussi trop subtiles pour que le peuple y pût rien comprendre. Les Peres ont eu raison de n'y point faire attention.

De toutes les preuves rassemblées par M. l'Abbé Banier, il résulte seulement qu'il y a eu dans le Paganisme deux especes de Divinités très-différentes, les êtres naturels & les héros déïfiés; mais il ne s'ensuit nullement que ceux-ci ayent été les plus anciens ni le plus grand nombre; il s'ensuit plutôt le contraire. Le culte des héros ne s'est introduit que fort tard, puisqu'il a commencé à Hercule, alors tous les grands Dieux étoient déjà connus & adorés. On verra qu'Hésiode a fait la même différence que les Historiens & les Philosophes entre ces deux especes de personnages, que l'on ne peut les confondre sans faire violence à son texte & sans embrouiller toute la Mythologie.

§. 19. Aussi M. l'Abbé Banier semble avoir retracté sa proposition trop générale. Il se borne à prouver dans la suite que les Dieux de toutes les Nations ont été des

hommes, *si vous en exceptez*, dit-il, *les astres & les autres parties de l'univers qui furent déïfiés* (*a*). Mais cette exception emporte au moins les trois quarts des Divinités payennes. On peut s'en convaincre par la lecture même de la Mythologie de M. l'Abbé Banier. Excepté les douze grands Dieux qu'il soutient constamment avoir été des hommes, la plûpart des autres sont évidemment des êtres naturels. Quand il parle des Divinités des eaux, dont la multitude est innombrable (*b*), il se trouve forcé de convenir que ce sont des personnages allégoriques. La plûpart de ceux que l'on a placés dans les enfers ne sont pas plus réels. Malheureusement cet aveu renverse tout son systême : car enfin les Poëtes & les Mythologues ont parlé de ceux-ci tout comme des Dieux du ciel & de la terre, ils leur ont également attribué une naissance, une demeure, une famille, des aventures. Si donc tout cela n'est qu'allégorie, pourquoi n'en seroit-il pas de même des autres fables ? Le mêlange bizarre d'histoire & de fiction que l'on y suppose, est un chaos & une imagination sans fondement. N'est-il pas

[*a*] Sur Isis & Osiris, tome 1, l. 5, c. 3, p. 424.

[*b*] Sur Isis & Osiris, tome 2, l. 2, c. 1, pag. 280.

plus ſimple de penſer que toute la Mythologie eſt de même eſpece ?

Nous verrons d'ailleurs que les êtres naturels déïfiés, occupent preſque toute la Théogonie d'Héſiode, que dans le petit nombre de héros dont parle le Poëte à la fin de ſon ouvrage, il en eſt encore pluſieurs dont l'exiſtence eſt fort douteuſe & qui paroiſſent des perſonnages entiérement fabuleux.

§. 10. L'on ſera ſurpris, ſans doute, que des Mythologues auſſi ſavans que ceux que nous ſommes obligés de réfuter, ayent fondé leur ſyſtême ſur des preuves ſi foibles. Si on avoit pu en donner de meilleures, ſûrement elles ne leur auroient pas échappé. On l'eſt encore davantage quand on voit la hauteur avec laquelle certains Savans ont traité ceux qui ſuivent l'opinion contraire : ils ſe plaignent de ce que le figuriſme, quoiqu'éternellement en contradiction avec la logique & le ſens commun, n'ait pu encore perdre aujourd'hui, dans ce ſiecle de raiſon, le vieux crédit dont il a joui durant tant de ſiecles. Malgré l'amertume de cette cenſure, on ſe flatte de montrer que ce figuriſme aujourd'hui ſi décrié, eſt cependant la méthode à laquelle le ſens commun & les contradictions des Mythologues hiſtoriens nous forcent de revenir : que pour le reconcilier avec la logique & la raiſon, il

n'eſt queſtion que d'en retrancher l'arbitraire & les abus, & que cette réforme n'eſt pas impoſſible. Telles ſont les conſéquences de notre ſyſtême dont nous allons développer la ſuite ; ce ſera autant de nouvelles preuves pour tout lecteur judicieux & non prévenu.

CHAPITRE X.

Premiere conſéquence du ſyſtême que l'on vient de prouver ; la plûpart des fables ſont des allégories ; néceſſité de recourir au ſens allégorique dans tous les ſyſtêmes ; quelles ſont les allégories que l'on doit rejetter.

DEs que l'on tient pour certain que les principales Divinités des Payens, ſont les différentes parties de la nature perſonnifiées ou les Génies dont l'univers leur paroiſſoit animée, on ne peut plus prendre à la lettre les hiſtoires que l'on a racontées des Dieux, les aventures qu'on leur attribue, la généalogie que l'on en a faite, les crimes dont on les ſuppoſe coupables. Les Philoſophes qui en ont eu cette idée, comme nous l'avons fait voir, ont donc été forcés d'entendre dans un ſens figuré les narrations des Poëtes. Cicéron nous le fait obſerver, lorſqu'il §. 1.

dit que les Dieux nés de la physique & transformés en homme dans la suite, ont donné lieu aux fables & aux superstitions. Platon en avoit jugé de même. Il dit qu'Hésiode, Homere & les autres Poëtes, n'ont pas su mentir avec décence, qu'ils ont représenté les Dieux & les héros tels qu'ils n'ont jamais été. Il leur reproche non-seulement les fables de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, les combats de Géans, la guerre que les Dieux & les héros ont faite à leurs plus proches parens, les folies de Jupiter & de Junon; mais encore ce qu'ils racontent de la fureur d'Achille, des bassesses de Priam, des brigandages de Thesée & de Pirithoüs : il assure que l'on ne doit point croire tout cela; il défend de proposer à la jeunesse toutes ces narrations, soit qu'on les regarde comme des histoires ou comme des allégories, parce que les jeunes gens ne sont pas capables de faire cette distinction. *De Republ. l.* 2. & 3. Il est aisé de voir par-là de quel œil Platon les envisageoit lui-même.

Strabon, l'un des plus judicieux auteurs de l'antiquité, enseigne assez clairement que les fables des Dieux nous apprennent sous des expressions mystérieuses, ce que les anciens pensoient des choses naturelles; *l.* 10, *pag.* 456 (*a*).

[*a*] De la Nat. des Dieux, l. 2, n. 70.

Mais il est nécessaire d'ajouter que tout ce qu'il y a eu d'hommes sensés chez les Grecs, ont pensé sur ce sujet comme les Philosophes : que si l'on n'admet cette supposition, l'on ne peut rien concevoir au langage des Poëtes ni à la maniere dont ils ont parlé des Dieux sur le théâtre d'Athénes, en présence du peuple le plus éclairé & en même tems le plus superstitieux qu'il y eut alors.

Voici comme Euripide fait raisonner Iphigénie en Tauride, acte 2, sur la prétendue cruauté de Diane (*a*). » Cette » Déesse écarte de ses autels les profanes » dont les mains impures sont souillées » d'un meurtre ..... & je croirai qu'el- » le prend plaisir à voir couler le sang » des victimes humaines ? Non, la » Déesse n'a point puisé dans le sein de » Latone, une si aveugle inhumanité. » Il n'est pas même croyable que le fes- » tin horrible de Tantale ait pu plaire » aux Dieux. Les sauvages habitans de » ces climats, parce qu'ils aiment le car- » nage, ont attribué à la Divinité leur » barbare inclination. J'en justifie les » Dieux, & je ne puis penser qu'aucun » d'eux soit coupable d'un crime «. §. 2.

Dans la tragédie d'Ion, ce jeune homme harangue ainsi Apollon sur les amours, acte 1 (*b*). » A quel dessein sé-

[*a*] Théâtre des Grecs, tome 3, pag. 25.
[*b*] *Ibid.* tome 5, pag. 136.

» duire des beautés mortelles & aban-
» donner leurs enfans au trépas ? songez
» qu'étant Dieu, vous devez des exem-
» ples de vertu. S'il est des méchans par-
» mi nous, vous les punissez : sied-t-il
» donc aux législateurs de violer les
» Loix ? si cela étoit, ce que je n'ose
» croire, les mortels vous puniroient à
» leur tour, & vos temples seroient
» bientôt déserts. Car enfin si vous suc-
» combez à d'indignes passions, il ne
» faut plus accuser les hommes, c'est à
» vous qu'il faut s'en prendre. Ils ne sont
» plus que les imitateurs de vos vices,
» vous êtes leurs maîtres «.

Dans les Troyennes, acte 4, lorsque Hélene rejette sur Vénus sa fuite avec Paris, Hécube lui répond : (a) » cessez
» de rendre les Divinités complices de
» vos crimes, ou plutôt de les avilir pour
» vous justifier. Vous ne trouverez nulle
» créance dans les esprits sensés. Quelle
» folie de croire que Vénus ait quitté le
» ciel pour accompagner Paris & pour
» favoriser un ravisseur ? hé, ne pouvoit-
» elle pas, sans sortir du séjour céleste,
» enlever Hélene avec toute sa Cour &
» son Palais ? c'est le fol amour de Pa-
» ris, c'est votre propre foiblesse qui
» vous a tenu lieu de Vénus, tout de-
» vient divinité pour les coupables mor-
» tels «.

[a] Théâtre des Grecs, tome 4, pag. 525.

Dans Hercule furieux, acte 5, lorsque Thésée veut consoler ce héros par l'exemple des infortunes & des crimes des Dieux, Hercule lui répond (a) : » Les exemples des Dieux sont étrangers à mon infortune. Non, je ne les » crois point capables des forfaits qu'on » leur impute. Jamais je ne compris » qu'un Dieu pût être le souverain d'une » autre Divinité. Un Dieu véritablement » Dieu n'a besoin de personne. Laissons » là les fables ridicules que nous débitent les Poëtes «.

Des Ecrivains qui avoient de si saines idées touchant la Divinité, des peuples qui écoutoient avec admiration toutes ces belles maximes, ont-ils pu attribuer aux Dieux des folies & des crimes autrement que dans un sens allégorique ?

Personne n'ignore les railleries sanglantes qu'Aristophane a fait des Dieux dans son *Plutus* & ailleurs ? Il n'est pas étonnant que cette hardiesse ait embarrassé les savans. Comment concilier ces jeux profanes avec le respect des Payens pour leurs Dieux, cette censure amere des fables avec leur attachement pour une Religion dont ces fables étoient l'unique fondement, la licence qu'ils accordoient aux Poëtes avec la sévérité qu'ils exerçoient envers les Philosophes ? §. 31.

(a) Théâtre des Grecs, tome 5, pag. 262.

§. 4. En vain, pour expliquer cette bizarrerie, l'on dira comme le P. Brumoy (a), qu'il y avoit chez les Grecs deux sortes de Religion, une Religion poétique & une Religion réelle; la premiere pour le théâtre, la seconde pour la pratique, une mythologie pour la poésie, & une théologie pour l'usage, des fables en un mot, & un culte tout différent d'elles, quoique fondé sur elles. C'est reculer la difficulté, & non pas la résoudre. Comment ces deux especes de Religion ont-elles pu s'établir & subsister ensemble?

Dans le systême des Mythologues historiens, on ne le concevra jamais. Si Jupiter, Apollon, Mercure, ont été des hommes, ou ils sont réellement coupables des crimes & des folies qu'on leur attribue, ou ils ne le sont pas. S'ils le sont, comment a-t-on pu se résoudre à les adorer? n'y avoit-il point d'hommes vertueux sur la terre, plus dignes que ces fameux scélérats de l'encens des mortels? ou le respect pour la vertu s'étoit-il éteint tout-à-coup dans tous les cœurs? s'ils ne le sont pas, comment cette mythologie poétique & ridicule a-t-elle pu s'introduire contre la vérité de l'histoire, malgré le penchant qu'ont tous les hommes à ne respecter que la

[a] Théâtre des Grecs, tome 6, pag. 303.

vertu dans des morts dont ils n'ont plus rien à craindre ?

Dans la ſuppoſition d'une mythologie allégorique, tout ſe conçoit. 1°. En prenant pour des Dieux les prétendus Génies, ſouverains de la nature, leurs opérations exprimées en ſtyle poétique ou en vieux langage, paroiſſent être des actions humaines ; il n'eſt donc pas étonnant qu'on leur ait attribué ſur de pures équivoques les vices & les paſſions des hommes. Il eſt poſſible que ſur ce fondement l'on ait cru vicieux les Génies que l'on avoit adorés de tout tems ; mais il ne l'eſt pas que l'on ait placé dans le ciel des hommes que l'on ſavoit avoir été des malfaiteurs, ni qu'on leur ait attribué l'empire ſur toute la nature. §. 51

2°. Dès que l'on a ſuppoſé que ces Génies, quoique vicieux & méchans, étoient cependant les maîtres de l'univers, les arbitres du ſort des hommes, leurs mauvaiſes inclinations n'ont pu empêcher le peuple de leur rendre un culte ; au contraire, ils n'en paroiſſoient que plus redoutables. Les hommes naturellement timides ont plus de crainte pour les méchans que de reconnoiſſance pour les bons : nous avons vu que pluſieurs Nations barbares rendent un culte religieux aux Eſprits malfaiſans dont ils croyent être infeſtés. L'on a donc pu attribuer des crimes aux Dieux, ſans

préjudice des honneurs intéressés que l'on étoit accoutumé de leur prodiguer. Les Poëtes ont pu se donner carriere, accuser ou louer, condamner ou justifier les Dieux sur le théâtre, sans que l'encens cessât de fumer dans les temples, sans que la Religion publique & pratique en fût affoiblie. Un fol amour pour le merveilleux faisoit imaginer les fables; un reste de bon sens & de respect pour la Divinité les faisoit mépriser ensuite & tourner en ridicule, sans que le culte extérieur y perdît rien.

3°. Si au contraire un Philosophe étoit soupçonné de ne pas croire à cette multitude de Génies qui étoient l'objet de l'adoration publique, on le regardoit comme un Athée qui sappoit la Religion dans ses fondemens. Ainsi, tandis que les Athéniens rioient des plaisanteries outrées d'Aristophane, ils condamnoient Socrate à boire la ciguë [a], ils chassoient Stilpon pour avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit pas une Divinité, ils exiloient Aristote pour avoir enseigné que le soleil étoit toute autre chose qu'Apollon monté sur un

[a] A dieu ne plaise que l'on prétende justifier les Athéniens de la mort de Socrate ou insinuer qu'ils agissoient conséquemment. La condamnation de ce grand homme, fût l'ouvrage d'une cabale odieuse qui saisit le plus léger prétexte pour satisfaire sa haine.

quadrige. C'eſt donc avec raiſon que le P. Brumoy a conclu de cette contradiction apparente, qu'il falloit néceſſairement ſuppoſer que les Grecs entendoient la plûpart des fables dans un ſens allégorique; & nous verrons que celles d'Héſiode ne ſauroient être entendues autrement.

Si quelqu'un vouloit ſe révolter au ſeul nom d'allégorie, on le prieroit de faire attention que dans tous les ſyſtêmes on eſt contraint d'y avoir recours. Les ſavans les plus prévenus en faveur du ſens hiſtorique des fables conviennent cependant que le grand nombre des circonſtances eſt allégorique, & ils ſe ſervent de cette clef pour les expliquer. Il n'eſt donc queſtion que du plus au moins, & de ſavoir ſi le fond de la mythologie n'eſt pas de même genre que les circonſtances. Il eſt à préſumer que tout eſt de même goût, & l'on eſpere d'en convaincre le lecteur par les remarques ſur les Poëmes d'Héſiode. §. 6.

Nous bornerons-nous donc à répéter les froides allégories dont les Philoſophes grecs ſe ſont ſervis autrefois pour cacher le ridicule des fables; à copier Héraclide de Pont, Zénon, Cléanthès, Chryſippe, Plutarque, Porphyre, Macrope chez les Latins, & parmi les modernes, Noël le Comte, le chancelier Bacon, & quelques autres? Ce feroit §. 7.

un travail bien mal employé. Les Savans ont rejetté avec raiſon toutes ces explications ſubtiles, & déjà l'Académicien Cotta s'en moquoit dans Cicéron (*a*). C'étoit des alluſions trop ingénieuſes & trop étudiées, au-deſſus de la capacité de ceux auxquels on les attribuoit. N'eſt-ce pas une imagination ridicule de prétendre que ſous l'enveloppe des fables, les Poëtes avoient voulu cacher les plus profonds ſecrets de la phyſique, de l'hiſtoire naturelle ou des arts? comme ſi ces Poëtes avoient été de grands Philoſophes, d'habiles naturaliſtes, ou des Artiſtes fameux. C'étoit les regarder comme inventeurs, & non comme hiſtoriens des fables, c'étoit ſuppoſer déjà connus des ſecrets qui n'ont été découverts que pluſieurs ſiecles après. Rien n'a tant contribué à décréditer le ſyſtême des allégories, quoique le mieux établi dans le fond; dès qu'une fois il a paru ridicule, on ne s'eſt plus donné la peine de l'examiner.

§. 8. Loin de tomber ici dans cette erreur, l'on part du principe oppoſé. Au lieu d'attribuer les fables à la ſcience ſublime des Poëtes, on les attribue à la profonde ignorance des peuples: on ne les regarde point comme des myſteres ingénieuſement déguiſés, mais comme des vérités ſimples & triviales entendues groſſiére-

[*a*] De la Nat. des Dieux, l. 3, n. 62.

ment. Cela doit paroître fort différent. Je ne crains point que l'on m'accuse d'avoir prêté trop d'esprits aux Grecs des premiers tems ; on me blâmeroit plutôt de les avoir supposés trop stupides. Heureusement l'exemple des Sauvages & des Idolâtres modernes est une bonne apologie contre ce reproche.

Comme nous n'avons aucun intérêt à déguiser les torts des anciens allégoristes, nous n'hésiterons pas d'en faire l'énumération, & d'enchérir encore, s'il se peut, sur les reproches des Mythologues historiens. 1°. L'on n'a pas distingué assez soigneusement, comme l'a fait Cicéron, les Dieux physiques ou identifiés, avec les différentes parties de la nature, tels que Jupiter, Vulcain, Neptune, d'avec les êtres purement moraux, comme Mars, Vénus, Néméfis, la Peur, la Concorde, &c. les premiers ont été imaginés par le peuple, par les hommes les plus grossiers ; ce sont les Génies adorés par les Sauvages, les Titans des Grecs. Les seconds furent créés par les poëtes & sont moins anciens. 2°. Faute de cette distinction, les Mythologues ne se sont pas accordés dans l'idée qu'ils ont eue des différens personnages : ils prennent Jupiter, tantôt pour l'air le plus pur, tantôt pour la lumiere du ciel ou le soleil, tantôt pour la planete de ce nom ; Neptune est quelque- 5. 9.

fois la mer, d'autre fois l'eau élémentaire ou la nature humide. 3°. Ils se sont encore moins accordés sur les allégories ou sur le sens de chaque fable, parce qu'ils n'ont pas remonté à la source qui y a donné lieu. Ils ne se sont pas mis à la place des peuples grossiers chez lesquels elles ont pris naissance; n'étant dirigés par aucune regle, chacun y a trouvé ce qui lui a plu. Rien n'étoit donc plus aisé que de rendre leur systême ridicule: c'étoit le meilleur moyen de le faire oublier; nous craignons bien moins de donner dans le faux, que d'apprêter à rire à nos dépens.

§. 10. Mais si l'on examine sans prévention la Mythologie historique, y trouvera-t-on moins d'inconséquences & d'idées arbitraires? J'en appelle à l'équité des lecteurs. D'abord on multiplie les personnages selon le besoin & à discrétion. Les uns admettent trois Jupiter, les autres cinq, les autres en plus grand nombre: on distingue celui de Créte, celui d'Argos, celui de Phénicie, d'Egypte, celui des pays atlantiques; il en est de même des autres Dieux. 2°. Sans faire réflexion aux mœurs des siecles barbares, où les peuples n'avoient ni la pensée, ni la hardiesse, ni les moyens de sortir de chez eux, l'on fait voyager Bacchus depuis l'Egypte jusqu'aux Indes, Pluton en Espagne, Saturne en Ita-

lie, Hercule au fond de l'Afrique, & l'on attribue des conquêtes brillantes à de prétendus Rois, qui devoient être à peu près aussi puissans que les chefs des Hurons ou des Esquimaux. Quand ceux-ci auront fondé un puissant empire dans leurs forêts, nous pourrons ajouter foi à celui de Saturne ou de Jupiter. 3°. Entre différentes traditions historiques également autorisées, ou plutôt également fabuleuses; on choisit celle qui s'accorde le mieux au systême que l'on a cru devoir suivre, sans tenir aucun compte des témoignages contradictoires. 4°. Après avoir d'abord tourné en ridicule les allégories, on est tôt ou tard forcé d'y revenir; on s'en sert pour expliquer les circonstances des fables auxquelles on ne peut pas donner un sens historique, & l'on fait ainsi des deux systêmes un mêlange arbitraire. 5°. En rejettant le figurisme comme un systême commode où l'on trouve tout ce qu'on veut, l'on a recours à un expédient qui ne l'est pas moins, aux langues orientales dont on se sert sans regle & sans mesure, & l'on y trouve aussi tout ce qu'on juge à propos. 6°. Après ces bizarreries, l'on triomphe sur les inconséquences du systême allégorique. S'il faut absolument dévorer des absurdités, comptons de quel côté il y en a le plus. Fussent-elles égales de part & d'autre, il faudroit en revenir aux preu-

ves directes pour se déterminer, & sur cet article les allégoristes ne redouteront jamais le parallele.

§. XI. Faisons mieux, retranchons du figurisme ce qu'il y a d'arbitraire & de ridicule; que pourra-t-on encore lui opposer ? Après en avoir prouvé la nécessité, on le réduit ici à des bornes fort étroites ; à la physique, telle qu'un peuple grossier, ignorant, barbare, est capable de la concevoir & de l'exprimer, & aux équivoques de l'ancien grec. Les fables des Dieux sont l'histoire naturelle de l'univers, les fables des héros sont l'histoire naturelle de la Gréce, on le verra plus en détail dans le chapitre suivant. Il ne dépend pas de nous de prêter au peuple des idées de physique dont il n'est pas capable, ni de changer la description que nous font de la Gréce les Géographes & les Historiens. Si donc on montre que toutes les fables se bornent à ces deux objets, nous accusera-t-on encore de donner des explications arbitraires ?

§. 12. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le Clerc, pour prouver le sens historique des fables, a voulu tirer avantage des allégories inventées par les Ecrivains grecs des derniers siecles. » Les Philosophes, » dit-il, ne pouvant digérer ce que les » anciens avoient écrit d'indécent & d'ab- » surde sur le chapitre des Dieux, ont

» eu recours à des allégories, ont em-
» ployé un ſtyle plus convenable à la
» Majeſté divine, & ont ainſi donné lieu
» aux Ecrivains poſtérieurs de corrom-
» pre l'ancienne hiſtoire. Mais ſi on veut
» y réfléchir attentivement, continue-t-
» il, on verra que ç'à été la croyance
» commune & très-ancienne de la Gré-
» ce, d'attribuer aux Dieux les paſſions,
» les vices, les miſeres de l'humanité. Si
» les anciens avoient penſé autrement,
» quelle raiſon auroit-on pu avoir d'ima-
» giner tout cela, & auroit-on oſé le
» dire à ceux qui auroient eu des opi-
» nions plus ſaines ſur la Divinité? Au
» contraire les Philoſophes ont été enga-
» gés par un motif de Religion & de bon
» ſens à corriger ces vieilles erreurs, &
» tout le monde a du applaudir à cette
» réforme. Or les anciens n'ont attribué
» les vices de l'humanité aux Dieux,
» que parce que ceux-ci ont été des hom-
» mes (a) «.

On ne peut diſconvenir que l'opinion qui attribuoit aux Dieux les vices de l'humanité, ne fut très-ancienne dans la Gréce, mais on ſoutient qu'elle avoit été précédée par une croyance plus raiſonnable : que cette erreur ne vient point de ce que les Dieux avoient été des hommes, mais de ce que les Grecs avoient §. 131

[a] Notes de le Clerc ſur la Théogonie, ℣. 922.

dégradé la Divinité en l'attribuant à de prétendus Génies répandus dans toute la nature, & avoient pris dans un sens grossier ce que l'on disoit de leurs opérations. Le Clerc auroit du sentir cette raison mieux qu'un autre, lui qui a souvent rapporté les circonstances des fables aux phénomenes de la nature. C'est donc en vain qu'il insiste sur les vieilles absurdités racontées par les Poëtes; jamais il ne nous persuadera que les Grecs se soient avisés de propos délibéré & sans raison, de révérer comme Dieu souverain un homme aussi méchant que leur Jupiter, fils dénaturé, mari infidéle, frere incestueux, maître injuste, fantasque, colere, libertin, vindicatif, & qui n'a jamais fait que du mal. Si les Grecs ont vécu sous la domination d'un tel monstre, il a du être détesté de ses sujets, & l'on a du regarder sa mort comme la plus heureuse délivrance. Des sujets opprimés penserent-ils jamais à consacrer la mémoire d'un tyran? Avant que d'adorer de tels hommes, ou les Grecs avoient déjà l'idée d'une Divinité, ou ils ne l'avoient pas. S'ils l'avoient, comment a-t-elle pu s'altérer au point qu'on l'ait attribuée, non-seulement à des hommes recommandables par leurs vertus & par leurs bienfaits, mais à des Rois méchans & vicieux? S'ils ne l'avoient pas, outre la fausseté de cette supposition,

ſuppoſition, qui eſt-ce qui leur en a donné cette opinion bizarre, dont on ne voit point d'exemple chez les peuples les plus ſauvages ?

Voilà la difficulté à laquelle le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens ne ſatisfait point, mais qui n'a pas lieu dans l'hypothéſe contraire. Dès que les Grecs ont pris pour des Dieux les Génies auxquels ils attribuoient les phénomenes de la nature, leur ignorance & les équivoques du langage ont aiſément donné lieu aux fables les plus abſurdes & aux ſuperſtitions les plus groſſieres. Cette révolution n'eſt pas arrivée tout-à-coup, mais inſenſiblement, & par des cauſes dont nous voyons encore tous les jours les effets. Le mal s'eſt répandu de même chez toutes les nations, & a gagné de l'un des bouts de l'univers à l'autre. §. 14.

Que les Philoſophes n'ayent pu y remédier, cela n'eſt pas ſurprénant ; il étoit trop enraciné, & l'on en avoit oublié la ſource. Plus ils ont mis d'eſprit & de ſubtilité dans leurs explications des fables, moins elles étoient propres à éclairer & à détromper le peuple. En rejettant l'opinion vulgaire, ils ne ſavoient quelle croyance y ſubſtituer ; jamais ils n'ont pu convenir entr'eux d'un même ſyſtême. Cicéron qui les avoit lus tous, n'en trouvoit pas moins obſcure la queſtion de l'exiſtence & de la §. 15.

nature des Dieux. Après avoir pesé les raisons de toutes les sectes, il panche pour le sentiment des Stoïciens qui déïfioient toute la nature, mais sans être pleinement convaincu. Il falloit un maître plus habile & plus puissant que les Philosophes pour détromper le monde, & ramener enfin à la vérité, les nations les plus barbares.

CHAPITRE XI.

Seconde conséquence ; les principales sources des fables sont une explication grossiere des phénomenes de la nature, les équivoques du langage, l'abus du style poétique.

§. 1. IL est donc inutile désormais de chercher dans l'Histoire la généalogie des Dieux & des Héros de la Gréce, l'origine des fables que l'on en a publiées & des monstres dont les Poëtes nous font la peinture ; tout cela n'est fondé que sur une physique grossiere & sur des équivoques de langage. Les fables des Dieux, on le répete, sont la cosmogonie ou l'histoire naturelle de l'univers, telle que les Grecs la concevoient dans les siecles d'ignorance ; c'est le récit des phénomenes les plus communs, selon le

ſtyle d'un peuple encore barbare, qui commence ſeulement à réfléchir ſur les objets dont il eſt environné, & que les Poëtes ont ſu ennoblir par l'harmonie de leurs vers. Les fables des Héros ſont l'hiſtoire naturelle particuliere de la Gréce & des environs, des topographies très-peu exactes & entendues à contre-ſens. Les fleuves, les montagnes, les rochers, les fontaines, les torrens, les gouffres, les écueils, ſont devenus des Rois, des Héros, des Nymphes ou des Monſtres dans l'imagination des Grecs ignorans : les travaux que les premiers Colons ont été obligés d'entreprendre pour rendre leur pays habitable, ſont pompeuſement décrits comme autant d'exploits de guerriers & de conquérans ; enfin, les changemens arrivés dans le culte public ſont dépeints ſous le nom de combats entre les anciens Dieux & les nouveaux. Tel eſt en abrégé tout le fond de l'ancienne Mythologie.

M. l'Abbé Banier rapporte l'origine des fables à pluſieurs autres cauſes ; mais ſi l'on y veut faire attention, la plûpart ne ſont que des cauſes éloignées, comme la vanité des peuples, la fauſſe éloquence des Poëtes & des Orateurs, le défaut de lettres & de monumens. Il y en a même quelques-unes dont on peut conteſter l'influence, & qui ne ſauroient avoir lieu que dans ſon ſyſtême. Preſque §. 21

toutes les autres peuvent se réduire aux deux sources que l'on vient d'indiquer ; avec cette clef on peut expliquer aisément toutes les fables. Avant que de le montrer en détail par les remarques sur Hésiode, il est nécessaire de poser les principes généraux sur lesquels ces remarques sont appuyées, & de montrer que plusieurs Savans modernes ont pensé comme nous sur ce sujet.

§. 3. On ne doit point envisager les fables comme des visions d'un esprit en délire, ou simplement comme les jeux d'une imagination qui cherche à s'égayer. C'est le peuple qui en est le premier auteur ; les Poëtes n'ont fait que les augmenter & les embellir. Si le fond des fables est l'histoire défigurée par des circonstances ridicules, le peuple n'est pas capable de l'avoir fait à dessein ; cela est donc arrivé par une erreur fortuite, & il faut en indiquer l'origine. Or de toutes les sources que l'on peut assigner des erreurs populaires, l'ignorance des causes naturelles & les équivoques du langage, ne sont-elles pas les plus communes & les plus fécondes ? Quand donc le fond des fables seroit historique, il faudroit encore revenir à notre systême pour en expliquer les circonstances.

§. 4. La vanité, il est vrai, est entrée pour beaucoup dans la composition des fables

Grecques, sur-tout des fables Héroïques. Les Grecs vouloient tous descendre des Héros, & ceux-ci étoient enfans des Dieux. Pour se perdre dans l'obscurité des tems anciens, il fallut multiplier les personnages & étendre les généalogies. On supposa que les rivieres, les montagnes, les rochers, les campagnes avoient pris leurs noms des Héros qui les avoient habitées : la même prévention a régné long-tems parmi nous. Ainsi la topographie de la Gréce, l'étymologie des noms de lieu furent les titres de la généalogie des Héros, & les monumens de leurs aventures.

D'un côté, les noms des Dieux qui désignoient les êtres naturels, de l'autre les noms des lieux donnés à des héros, fournirent aux poëtes un fond inépuisable de fictions ; en y ajoutant les êtres moraux personnifiés, en se jouant continuellement sur les équivoques de ces termes anciens, ils bâtirent leur Mythologie, édifice monstrueux dans son assemblage, & qui s'est accru dans la suite du tems, mais dont toutes les parties sont formées sur le même plan. Il est donc absolument nécessaire de remonter à la signification primitive de ces termes pour en démêler les équivoques, & retrouver les matériaux dont les Poëtes ont abusé : plusieurs Savans que je prends volontiers pour maîtres l'ont senti avant moi. §. 5.

§. 6. L'Auteur du Traité de la Formation méchanique des langues, est persuadé que »les anciens noms des Dieux mal »entendus, pris dans un sens équivoque, »altérés dans la prononciation ou rap»portés par les Grecs (peuple menteur »& ignorant en histoire étrangere) à »certains mots de leur langue assez »semblable pour le son, leur ont donné »lieu de débiter sur les histoires anciennes, »mille circonstances fausses & ridicules, »mille contes puériles, métamorphoses »& fables de toute espece; ce qui a donné »naissance à la *Mythologie*, c'est-à-dire, »à la chose du monde la plus absurde »& la plus dénuée de liaison, si on n'y »porte le flambeau de l'étymologie (*a*)«. Mais il paroît qu'en suivant ce principe on peut aller plus loin.

§. 7. Quand on dit que l'obscurité & les équivoques de l'ancien langage sont la source la plus féconde des fables, & des absurdités de la Mythologie, l'on n'entend pas seulement parler des langues orientales, mais du Grec même: on soutient que les Grecs des siecles postérieurs ne comprenoient plus le vieux langage de leurs ayeux, lors même qu'ils l'entendoient; ils se sont attachés de propos délibéré au sens des noms qui pouvoit prêter davantage à l'imagination & aux fables. La pre-

(*a*) Tome 1, n. 25, pag. 89.

miere de ces deux assertions est fondée sur le témoignage de Platon. Dans le Cratyles, Socarte dit que les noms, Δαίμων & Ἥρως viennent de l'ancien Grec, que les noms des Dieux ont changé, que l'on a ôte ou ajouté des lettres à plusieurs, & altérés la prononciation. Voilà pourquoi M. Freret juge qu'il faut absolument chercher le nom des anciennes Divinités dans le vieux Grec d'Hésychius (a). C'est la méthode que nous avons constamment suivie. Comme ce point est de conséquence, il faut nous y arrêter quelques momens.

1°. Lorsque les Grecs donnerent des noms aux différentes parties de la nature, leur langue n'avoit pas encore acquis la construction réguliere qu'elle reçut dans la suite; le vieux Grec étoit un langage barbare. L'on n'observoit point alors la méthode qui a été suivie depuis pour les déclinaisons des noms, pour les conjugaisons des verbes, pour la dérivation des uns & des autres; c'est un ouvrage des siecles postérieurs qui changea l'ancienne prononciation à plusieurs égards. Il n'en falloit pas davantage pour faire oublier la signification primitive des termes. M. de la Barre observe très-bien dans les Mémoires que nous avons cités, que le grec au tems de Platon étoit fort-différent de §. 8.

(a) Mém. de l'Acad. tome 27, pag. 16.

ce qu'il avoit été dans les commencemens ; voilà pourquoi ce Philosophe a ordinairement mal réussi à donner l'étymologie du nom des Dieux. On verra dans la Théogonie une infinité des ces termes devenus obscurs, parce qu'on n'en voyoit plus l'origine, & qu'ils ne subsistoient plus que dans les noms propres.

On n'apperçoit pas d'abord, par exemple, que Ἀμφίτριτη, la mer, est dérivé de Ἀμφίῤῥέω, *circumfluo* ; mais quand on fait attention à Ἀμφίῤῥυτος, on conçoit que l'on a pu prononcer Ἀμφιτρίτη pour Ἀμφίῤῥυτη, *circumfluens*, que les Grammairiens l'ont rapporté mal-à-propos à τρίζω, *strideo*, ou à τείρω, *tero*, ou à τρέω, *tremo* ; que Τρίτων Dieu Marin, & nom de plusieurs lacs ou rivieres, peut venir de même de Ῥέω, *fluo*, puisque Hésychius explique Τρίτων par Ῥεῦμα, *fluctus* ou *flumen*.

§. 9. 2°. Une autre raison qui a contribué à l'obscurité de l'ancien Grec, c'est la liberté que se sont donnés les Poëtes de changer des voyelles ou d'ajouter des syllabes superflues pour remplir la mesure du vers ; à tout moment ils mettent une longue pour une breve, c'est-à-dire, deux voyelles au lieu d'une : cette altération empêche de connoître la vraie signification des termes & les racines dont ils descendent. Μηδεία, par

exemple, paroît d'abord dérivée de Μέδω, *impero*; mais en écrivant Μηδέα, l'on comprend qu'il vient de Μαδάω, *madeo*. Δεώτη paroît mis pour Δείωτη qui vient de Δείω. Homere a écrit Δεῖος pour Δέος la crainte, &c. il n'en a pas fallu davantage pour tromper les lecteurs & pour faire naître les contes les plus absurdes.

3°. Une troisieme raison est l'imperfection & la pauvreté de toutes les langues dans leur origine; elles ont une foule de synonymes, & toutes les idées analogues y sont confondues : profondeur ou lieu profond, canal, fossé, aqueduc, ruisseau, fontaine, riviere, lac, gouffre, mer, eau ou liqueur en général, sont mis sans distinction l'un pour l'autre, sur-tout chez les Poëtes. Ces termes ne sont cependant pas exactement équivalens dans les langues cultivées. Cette inexactitude ne pouvoit manquer de mettre une confusion infinie dans les noms propres, & de donner lieu à bien des erreurs. §. 10.

4°. *Nous ne connoissons pas tous les* dialectes du Grec; le dictionnaire d'Hésychius peut nous en convaincre. On sait seulement qu'il y en avoit un propre aux Ioniens; & Hérodote nous apprend qu'il y avoit quatre différens langages dans la seule Ionie (*a*). L'on n'a §. 11.

(*a*) Livre 1, n. 38.

rien écrit en Macédonien ni en Laconien. Devons-nous être ſupris ſi chez les Grecs mêmes, un mot uſité dans un certain canton étoit inintelligible dans un autre? Il en étoit à peu près des dialectes du Grec, comme des divers patois uſités dans les provinces de France (*a*); c'étoit, à la vérité, des langages plus polis que celui des habitans de nos campagnes; mais ils n'étoient pas pour cela également entendus par-tout. De-là, les Savans ſont ſouvent obligés de faire des diſſertations aſſez longues pour montrer le vrai ſens d'un terme grec; les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions nous en fourniſſent pluſieurs exemples. De-là encore la variété prodigieuſe dans les étymologies, que les anciens ont données des noms & ſurnoms des Dieux; à peine en trouve-t-on un ſeul qui ait toujours été expliqué de même.

§ 12. On ne doit donc pas être ſurpris ſi l'équivoque des noms propres anciens, dont on ne comprenoit plus le ſens, a donné occaſion à pluſieurs. 1°. Les noms ſynonymes ont été pris pour des noms différens, & ont fait multiplier les perſonnages. 2°. Par la même raiſon, l'on

(*a*) Je ſais que l'on s'eſt élevé contre M. de Fontenelle pour avoir fait cette comparaiſon; mais après y avoir ſérieuſement réfléchi, on ne voit pas en quoi il a eu tort.

a ſouvent pris pour des Dieux nouveaux ceux qui étoient connus depuis longtems ſous un autre nom. 3°. De-là eſt venue la contradiction de pluſieurs généalogies & des différentes hiſtoires que l'on publioit ſur les Dieux. Nous aurons ſouvent occaſion de les remarquer.

Malgré la multitude des dictionnaires, nous n'avons qu'une connoiſſance très-bornée du grec; les meilleurs ſont ceux qui nous apprennent la ſignification des termes ſelon le bel uſage, & chez les Ecrivains polis : malheureuſement ce n'eſt point celle qui peut ſervir davantage pour l'intelligence des fables. Il faudroit connoître le ſtyle populaire & les termes ſurannés; c'eſt l'obſcurité de ceux-ci qui a fait naître les fables.

De même, l'on n'entend plus parmi nous le françois que l'on parloit il y a quatre ſiecles. Les noms propres des lieux, les ſobriquets que l'on donnoit alors, & qui ſont devenus des noms de famille, nous ſont preſqu'auſſi étrangers que l'arabe. Combien de fables n'a-t-on pas débitées ſur le compte de certaines familles, ſans autre fondement que l'alluſion de leur nom? La même choſe eſt arrivée chez les Grecs & chez les autres nations. Ce n'eſt pas dans les dictionnaires du françois moderne que nous puiſerons l'intelligence des termes rapportés par nos premiers Hiſtoriens ou §. 132.

par nos vieux Romanciers ; il faut des Glossaires comme celui de Ducange, encore celui-ci n'est-il pas assez complet : & il n'y a point eu de Ducange chez les Grecs.

§. 14. Cela supposé, examinons quel a du être & quel a été en effet le langage de la Mythologie. Dans le style d'Hésiode, les enfans du ciel sont divers noms ou épithétes du ciel, les enfans de la mer sont les différens termes qui signifient les eaux ou quelques-uns des phénomenes de cet élément ; la postérité du ciel & de la terre sont les êtres auxquels on ne pouvoit pas assigner d'autres ancêtres, & que l'on supposoit aussi anciens que le monde. Parce que deux noms de la mer sont l'un du masculin, l'autre du feminin ; le Poëte ne manque pas d'en faire deux personnages, l'un mâle, l'autre femelle (a), de conclure entr'eux un mariage dans les formes, de lui donner une famille & des descendans. De même, parce que le nom d'un animal imaginaire est du féminin, c'est un monstre qui a un visage de femme ; si c'est un mot de trois syllabes, le monstre prétendu a trois têtes ou trois corps, &c.

(a) Chez les peuples qui ne connoissent point la Grammaire, on ne peut désigner les genres que par les noms de mâle est de femelle : dans leur style, un ruisseau est un mâle, une fontaine est une femelle.

En un mot, un très-grand nombre de fables ont été compôsées selon la méthode que suivent encore aujourd'hui les faiseurs d'énigmes & de logogryphes.

Les Dieux sont donc mâles ou femelles selon le genre de leurs noms, & comme il plaît à la grammaire : Océan, Nérée, Pontus, trois termes qui désignent la mer, sont masculins, par conséquent trois Dieux : Téthys, Doris, Amphytrite, qui expriment la même chose, sont féminins ; ce sont donc trois Déesses, qui, par droit de parenté, ont du épouser les personnages précédens, & qui leur ont donné une nombreuse postérité. Nérée étant un des plus anciens noms de la mer, on l'a appellé le *vieux Nérée*, & on lui assigne pour descendans une foule de noms plus modernes ou d'épithétes, dont on a composé la famille des nymphes marines. Mais comme les regles du langage ne sont rien moins qu'immuables, on rencontre quelquefois des Dieux hermaphrodites, dont le sexe n'est pas certain ; ainsi l'on trouve un Dieu *Lunus* au lieu de *Luna*. Pour éviter les erreurs en ce genre, on prenoit la précaution salutaire de rendre les invocations conditionnelles : *Sive tu Deus, sive Dea es.*

Il n'est peut-être aucun terme dans la Mythologie plus équivoque que celui de §. 15.

fils ou enfant ; on le trouve employé par Hésiode dans huit ou dix significations différentes, & il en a pour le moins autant dans les langues orientales. 1°. Il ne signifie souvent qu'une existence postérieure ; ainsi le chaos ou le néant, qui a précédé tous les êtres, en est censé le pere : la nuit ayant été avant le jour, celui-ci est enfant de la nuit. 2°. Ils désignent quelquefois ce qui existe en même-tems, ce qui accompagne; les vents, par exemple, se levent ordinairement avec l'aurore, conséquemment celle-ci est appellée la mere des vents, parce que l'on n'a coutume de dormir & de rêver que pendant la nuit, le sommeil & les songes sont nés de la nuit. 3°. Il marque la cause & l'effet : Phaëton, la lumiere, ou ce qui brille, & Persés, la chaleur, ont le soleil pour pere ; la paix est fille de Thémis ou de la Justice. Plutus, Dieu des richesses, est fils de Cérès ou de l'agriculture. 4°. Une fontaine est souvent appellée fille d'un fleuve, parce qu'elle est moins considérable ; en bonne physique elle en est plutôt la mere. De même, les rivieres sont nommées filles de l'Océan ou enfans de Neptune, parce que celui-ci est le réservoir des eaux. 5°. Le nom de fils exprime le lieu où l'on est né, où l'on habite, d'où l'on est sorti ; les premiers habitans d'un pays sont toujours enfans de la Terre, les

peuples maritimes sont nés de la Mer, les colons voisins d'un fleuve lui doivent leur naissance ; une ville bâtie au pied d'une montagne en est la fille, un navigateur venu par mer de Libye ou d'Afrique, est fils de Neptune & de la nymphe Lybie. 6°. Il désigne la ressemblance ; ainsi les belles personnes sont filles de Venus, & les Rois descendent de Jupiter. 7°. Enfant est quelquefois le même que disciple, sectateur, imitateur ; les guerriers sont enfans de Mars, les Musiciens d'Apollon, les Médecins d'Esculape, les Forgerons de Vulcain. 8°. La naissance d'une Divinité désigne souvent le tems où elle a commencé à être honorée & connue ; dans ce sens, tous les Dieux, dont le culte a été introduit avec celui de Jupiter, sont appellés ses enfans. 9°. Selon les Mythologues historiens, ceux qui étoient nés d'un Prêtre ou d'une Prêtresse de quelque Dieu, ont passé pour fils du Dieu même, mais il seroit difficile d'apporter des exemples bien certains de cette filiation. 10°. Celle-ci n'exprime quelquefois qu'une succession de noms, comme on l'a dit à l'égard de Nérée ; de-là, le Dieu suprême ayant été d'abord nommé Cœlus, ensuite Saturne, enfin Jupiter, Cœlus est pere de Saturne, & celui-ci de Jupiter.

Nous verrons dans le chapitre suivant,

que les fonctions, les attributs, les aventures des Dieux, les cérémonies de leur culte, sont fondés sur de semblables équivoques.

§. 16. L'on aura sans doute beaucoup de répugnance à se persuader que les Grecs ayent établi leur Mythologie, c'est-à-dire, le fond de leur Religion publique sur des descriptions grotesques de la nature ou du sol de leur patrie, sur des allusions puérilès, sur des équivoques souvent ridicules; que leurs Poëtes se soient occupés sérieusément de ces bagatelles; & qu'à l'aide des graces dont ils ont su les revêtir, elles ayent pu passer à la postérité. Mais il faut se placer pour un moment dans les siecles où cette espece de phénomene est arrivée, & juger du goût qui pouvoit régner par celui que l'on a vu dominer long-tems parmi nous. Les énigmes, les logogryphes, les anagrammes, les jeux de mots, qui n'amusent plus aujourd'hui que les beaux esprits du village, faisoient les délices de nos peres. On a débité fort sérieusément dans les siecles passés des fables uniquement fondées sur des équivoques de l'ancien langage, tout comme les fables grecques: telle est l'histoire de Mellusine & quelques autres romans. Ce goût décidé pour les allusions, a subsisté bien plus long-tems chez les Grecs que chez nous; il régnoit encore

dans le plus beau siecle d'Athénes : les Poëtes tragiques, Eschyle, Sophocles, Euripide en sont pleins, & c'est le sujet le plus ordinaire des plaisanteries d'Aristophane. D'ailleurs, des fables nées chez un peuple encore très-grossier, ne sauroient être des prodiges de finesse : plus on y veut trouver d'esprit, plus on s'éloigne du véritable sens.

» Il paroît, dit l'Auteur que j'ai déjà » cité plus d'une fois, que les anciens » peuples d'Orient aimoient les jeux de » mots ; on reconnoît ce même goût » chez nos Sauvages modernes : & dans » le cours de mes observations, je l'ai » souvent remarqué chez les enfans qui » se plaisent à corrompre les mots qu'ils » savent fort bien, à dépraver les ter- » minaisons, à rapporter les mots à » d'autres à peu près semblables à l'o- » reille, & rient de bon cœur de leur » procédé (*a*).

On voit, par l'usage que les Poëtes ont fait du préjugé qui régnoit pour lors, combien il prête à l'imagination. Entre leurs mains, toute la nature est animée, tout vit, tout respire, l'homme est environné de Divinités ou de Génies occupés de ses besoins : la multitude des personnages fournit des tableaux variés à l'infini, & des scenes toujours nou- §. 17

(*a*) Traité de la formation méchanique des langues, tome 1, n. 64, pag. 210.

velles. Quoique la Religion ait changé nos idées, la poésie retombe toujours dans les anciennes par une pente presqu'invincible, à peine peut-elle se soutenir dans le secours des anciens Dieux. On avoit su intéresser la vanité des Grecs, en leur supposant des ancêtres fabuleux, en faisant de leur pays le théâtre des plus merveilleuses aventures; on auroit pu séduire à moins.

§. 18. N'oublions pas que nos premiers Ecrivains ont été les Romanciers, comme les Poëtes l'ont été chez les Grecs. Quelle réputation ne se seroit pas faite celui qui auroit su mettre dans ses fictions, avec l'harmonie du style, les agrémens, l'intérêt, le feu, la variété de peintures dont Homere a embelli ses poëmes ? On en auroit fait un livre classique, comme les Grecs avoient fait de l'Iliade & de l'Odyssée. Voilà ce qui mit en crédit les fables & les rendit si célebres; outre qu'elles établissoient par les plus beaux vers du monde une opinion déjà ancienne & sacrée, elles parurent lorsque les esprits étoient dans les mêmes dispositions qu'au siecle de nos romans, mais elles furent infiniment mieux écrites. Enfin, un autre avantage, c'est que les poésies grecques ont été les premieres; rien n'avoit paru avant elles, les livres des Hébreux n'étoient pas connus : au lieu que la réputation qu'ont acquise à

juste titre les Grecs & les Romains, fera toujours un tort infini à celle de nos meilleurs Ecrivains.

De cette comparaison même, on peut tirer une objection qu'il est à propos de prévenir. Il ne paroît point, dira-t-on, que la physique ni les équivoques du langage ayent été la source de nos fables; est-il probable qu'elles ayent eu plus de part à celles des Grecs & des Romains? §. 19.

Il est vrai que nous avons eu, comme les anciens, deux especes de fables. Les premieres sont les contes des fées; ils ont été apportés par les Nations du nord, on en retrouve la théorie dans l'*Eddà* des Islandois, ils sont nés de l'ignorance & de la peur. Ce sont les revêries des peuples barbares qui se répandirent dans toute l'Europe à la chûte de l'Empire Romain. Ces hommes grossiers & féroces, Payens la plûpart, croyoient l'univers peuplé de génies aëriens, d'esprits follets, de lutins malfaisans, de fées & d'enchanteurs, auxquels ils attribuoient tout ce qui arrive de sinistre dans le monde. Ces contes ressemblent pour le fond aux fables Grecques sur les Dieux; mais il n'y regne pas la même vivacité d'imagination, ils sont aussi froids que le climat où ils ont pris naissance. On y trouve seulement une peinture gigantesque de quelques phénomenes de la nature, & le tableau grossier

des mœurs du tems. Dans les romans des siecles suivans, les enchanteurs continuent de jouer un rôle considérable, comme les devins dans Homere & dans les Tragiques.

L'autre espece de fables sont les romans de chevalerie qui ont imité les fables héroïques ; ils sont postérieurs aux contes des fées ; on a commencé à les faire, lorsqu'une valeur aventuriere & la galanterie eurent tourné la tête à nos peres. Parmi les Paladins, comme parmi les Héros grecs, les uns ont véritablement existé, quoiqu'ils n'ayent peut-être pas fait la moitié des folies qu'on leur attribue ; les autres sont absolument fabuleux : mais on voit toujours dans leur histoire, les mœurs, les usages, les préjugés, les erreurs qui régnoient dans les siecles où elle a été composée.

Les unes ni les autres ne font point ordinairement une allusion marquée aux termes de notre langue, parce que les noms des personnages & les mœurs qui y sont décrites, sont venus en grande partie des Nations étrangeres ; parce que dans les siecles qui les ont vu naître, la barbarie n'avoit pas encore étouffé entiérement les anciennes connoissances ; enfin, parce qu'un reste de Christianisme qui subsistoit, malgré l'ignorance des peuples, les rendoit moins aveugles que les anciens Grecs. Il est donc

naturel que nos fables & les leurs, quoique les mêmes pour le fond n'ayent pas été écrites du même ſtyle.

Il eſt croyable, dira-t-on encore, §. 20.
que le bas peuple de la Gréce avoit oublié la vraie ſignification des noms ſur leſquels on avoit forgé les fables ; mais les Philoſophes n'ont pas pu tomber dans la même erreur. Comment ceux d'entr'eux, qui ont entrepris d'expliquer la mythologie, n'en ont-ils pas d'abord apperçu la ſource ? Ils avoient ſous les yeux les phénomenes de la nature & le pays dont les fables étoient la deſcription ; ils parloient la langue dont les équivoques avoient, ſelon nous, donné lieu aux fictions poétiques. Un François peut-il découvrir après deux mille ans ce qui a échappé aux regards des Savans de la Gréce, beaucoup plus à portée que nous de démêler la vérité ?

Cette difficulté, capable d'éblouir au premier coup d'œil, & que l'on peut faire contre toute eſpece de découvertes, n'eſt point difficile à réſoudre. 1°. On peut la rétorquer contre les Mythologues hiſtoriens ; ils voyent de l'hiſtoire des événemens réels, où les anciens n'ont vu que des menſonges ou des allégories. 2°. Parmi les Philoſophes, les uns ont regardé les fables comme de pures rêveries des Poëtes, les autres com-

me des emblêmes ingénieux ; cela est évident par le texte de Platon, cité plus haut. Les premiers ne se sont pas donné la peine d'en rechercher le sens ni l'origine ; on ne s'avise point d'expliquer les contes d'un homme qui ment de dessein prémédité. Les seconds les crurent plus sérieuses & plus importantes qu'elles ne sont : ils se flatterent d'y découvrir les mysteres les plus profonds de la physique & de la morale, idée séduisante qui donnoit à la philosophie un air d'antiquité respectable : voilà le piege auquel Zénon & ses sectateurs ont été pris. 3°. Platon & les autres, contens de savoir le langage d'Athénes, n'ont point songé à rechercher les termes usités dans les autres contrées de la Gréce ou parmi le peuple des campagnes. Y a-t-il beaucoup de Savans parmi nous qui sachent la signification des noms de famille ? C'étoit autrefois du françois, aujourd'hui ce sont des termes surannés. Si Hésychius & d'autres ne s'étoient donné la peine de rassembler les termes du grec barbare, sans la comparaison que nous en pouvons faire avec les autres langues, secours qui manquoit aux anciens, il nous seroit encore plus impossible qu'à eux d'expliquer les noms des Dieux.

Les Mythologues modernes, avec toutes les lumieres & l'érudition possi-

ble, ont donné dans le même écueil; ils ont conçu des fables une idée trop avantageuse. Imagine-t-on d'abord que les Poëtes ayent décrit en style si pompeux, des faits ou des phénomenes si peu intéressans ? D'ailleurs, pour en trouver le sens, il faut descendre à des minuties de grammaire, & les Savans réservent leurs veilles pour un travail moins ingrat. Si l'on a eu par hasard des idées plus vraies que les leurs, c'est que l'on a aussi des vues plus bornées; ici le succès est une mortification de plus pour l'amour propre.

CHAPITRE XII.

Troisieme conséquence; les dogmes ridicules, les pratiques superstitieuses, le cérémonial minutieux du Paganisme sont nés de la même source que les fables.

POur nous donner une histoire complette de l'Idolâtrie, les Mythologues ont eu soin de rapporter en détail toutes les superstitions & les erreurs dont elle étoit accompagnée, & de décrire le cérémonial que l'on y observoit. Cette attention étoit nécessaire. Mais on peut leur faire à cette occasion le même reproche que nous leur avons déjà fait §. 1

au sujet du culte des animaux pratiqué en Egypte; ils n'en ont point fait sentir la liaison avec le principe général du Polythéisme : ils ne nous ont pas montré comment une premiere erreur a été le germe de toutes les autres.

§. 2. On peut regarder comme une maladie épidémique des Payens, la divination ou l'envie de connoître l'avenir, & la persuasion qu'on pouvoit l'obtenir des Dieux, qu'ils le dévoiloient à leurs adorateurs par les oracles, par le cours des astres, par les entrailles des victimes, par le vol des oiseaux, par les songes, par les prodiges. Tous ceux qui ont parlé de ces pratiques, n'ont pas eu de peine d'en montrer le ridicule; il ne leur eût pas été moins facile de nous en développer l'origine, s'ils avoient mieux arrangé leur systême.

§. 3. Dans la supposition que les principaux Dieux du Paganisme ayent été des hommes, comment les peuples ont-ils pu se persuader que ces êtres autrefois semblables à eux avoient acquis tout-à-coup la connoissance de l'avenir? l'expérience nous convainc assez qu'elle n'est point l'apanage de l'humanité. La mort, en dégageant notre ame des liens du corps, ne lui donne point un privilege qui ne peut convenir qu'à une nature supérieure à la nôtre : mille autels érigés aux morts ne sauroient les rendre plus habiles.

Nous

Nous voyons, il eſt vrai, dès les premiers tems de l'idolâtrie, la coutume introduite d'évoquer les ames des morts pour apprendre d'elles l'avenir. Cette pernicieuſe pratique eſt défendue aux Iſraélites dans les livres de Moyſe (*a*). Mais il eſt probable que cette opinion n'eſt venue qu'à la ſuite d'une autre plus ancienne, dont elle étoit comme une conſéquence.

Les Payens, en admettant pluſieurs ordres de Génies, ont toujours été perſuadés que ces Dieux étoient par leur nature auſſi ſupérieurs aux hommes en connoiſſance qu'en pouvoir, que rien ne leur étoit caché, qu'ils voyoient ſans nuage la chaîne des deſtinées. Dès qu'on les croyoit portés à nous faire du bien, il étoit naturel de conclure qu'ils vouloient nous révéler ce que nous avons envie ou intérêt de ſavoir; qu'il n'étoit queſtion que de faire attention aux ſignes dont ils ſe ſervoient pour nous inſtruire. C'étoit le raiſonnement des Stoïciens (*b*). §. 4.

Par une nouvelle gradation, l'on a imaginé que les ames des morts ſe trouvant dégagées de la matiere, comme les Génies, pouvoient participer à leurs connoiſſances, ou qu'étant admiſes à la ſociété des Dieux ils leur communiquoient leurs lumieres. L'habitude d'in-

(*a*) *Deut.* 18, 11.
(*b*) Cic. de la Divin. l. 2, n. 101.

terroger les Dieux, a donc fait employer à peu près les mêmes pratiques pour consulter les ames ou les ombres des morts. Il y a un enchaînement entre les erreurs aussi-bien qu'entre les vérités ; un systême ne peut nous satisfaire qu'autant qu'il remonte au principe des unes & des autres.

§. 5. Selon le récit des Poëtes, on a toujours mis une différence infinie entre les morts que l'on évoquoit, & les Dieux que l'on consultoit. Quand Ulysse dans l'Odyssée évoque l'ombre de Tiréſias (*a*), quand Enée converse dans les enfers avec son pere Anchise (*b*), ils ne leur parlent pas comme à des Divinités : ils supposent même que ces morts ignorent ce qui se passe sur la terre. Tandis que les ombres sont errantes dans l'Elysée, & sont avides du sang des victimes, les Dieux habitent l'Olympe où ils s'enivrent de nectar ; jamais ces deux especes d'êtres n'ont été confondus.

Dans les siecles postérieurs, lorsque les Philosophes Platoniciens eurent mis à la mode la Théurgie, ou le prétendu commerce avec les Dieux, la distinction fut encore plus marquée entre ceux-ci & les ames des morts. Ces Philosophes avoient subtilisé tant qu'ils avoient pu les idées du Paganisme, mais ils n'en

(*a*) Odyss. l. 11, ℣. 90.
(*b*) Enéide, l. 6, ℣. 695.

avoient pas renversé le systême ; la différence entre les Dieux immortels & les ames sorties de ce monde, est aussi ancienne que l'idolâtrie.

Il paroît certain que si les Dieux de la Gréce avoient été des hommes, les oracles n'y auroient pas été si communs ; il n'y auroit pas eu tant de cavernes d'où il sortoit une exhalaison prophétique. A quel propos se seroit-on avisé de loger les ames des morts dans les cavernes ? les tombeaux sans doute auroient été le seul sanctuaire des Oracles. Mais dès qu'une fois l'imagination abusée eût peuplé de Génies tous les coins de l'univers, il étoit naturel d'en supposer dans tous les antres, dont l'aspect inspiroit une secrette horreur. Le son de la voix redoublé par les échos des rochers souterreins, un léger nuage souvent suspendu à l'entrée pendant les grandes chaleurs, le frisson dont on est saisi en y entrant, le bruit sourd qui se fait entendre au fond, pour peu que l'on y fasse du mouvement, la vapeur humide & puante que l'on y respire & qui peut quelquefois causer des vertiges, tout cela paroissoit merveilleux & surnaturel aux Grecs imbécilles, comme il le paroît encore aujourd'hui au peuple & aux enfans (*a*). Il y a sans doute un Génie §. 6.

(*a*) Voyez dans Pompon. Mela, l. 1, c. 13, la description qu'il fait d'une fameuse caverne de Cilicie.

qui habite cette grotte profonde : telle est la premiere conclusion que tire un esprit foible & peureux. Ce Génie qui se tient là oisif, pourroit nous instruire sur nos affaires, si nous venions le consulter ; nouvelle conséquence qui suit de la premiere. S'il se trouve là un fourbe assez habile pour profiter de l'occasion, voilà un Oracle établi (*a*).

Telle est vraisemblablement l'origine de celui de Delphes, le plus fameux de tous. Sans nous arrêter à ce que les anciens en ont raconté, il ne seroit pas étonnant qu'une caverne eût exhalé, sur-tout pendant les chaleurs, une vapeur capable de faire impression sur ceux qui la respiroient. Les premiers qui oserent en approcher furent sans doute effrayés de l'aspect affreux qu'elle présentoit & en parurent troublés ; c'en fut assez pour persuader qu'il en sortoit une vapeur divine.

Après toutes les précautions que l'on prenoit & toutes les cérémonies que l'on faisoit observer à la Pythie, avant que de l'asseoir sur le trépied sacré, il y auroit eu bien du malheur si la tête ne lui avoit tourné, & si elle n'avoit pas prononcé quelques paroles extravagantes. Il est probable que les femmes à vapeurs furent préférées pour cet impor-

(*a*) On ne prétend point adopter par-là le système de M. de Fontenelle.

tant ministere : le laurier qu'on leur faisoit mâcher étoit un secret admirable pour provoquer l'enthousiasme. Il n'est pas plus surprenant de voir les Grecs d'alors prendre cette maladie pour une fureur divine, qu'il l'est aujourd'hui de voir le peuple mal instruit la regarder comme un effet de la possession du Démon. Les ignorans se ressemblent partout.

Mais nous verrons sur le ℣. 497 de la Théogonie, que les noms *Pytho* & *Delphus* que portoit la ville de Delphes, aussi-bien que sa situation singuliere ne contribuerent pas peu à la faire regarder comme un lieu sacré, & à multiplier les fables.

Ce même Poëme nous apprendra que les astres avoient été déïfiés, c'est-à-dire, que l'on étoit persuadé qu'un Génie les animoit pour leur faire observer une marche si réguliere. On s'apperçut d'assez bonne heure que les diverses apparences de leur lumiere indiquoient souvent des changemens prochains dans la température de l'air : Virgile décrit avec son élégance ordinaire, les divers pronostics que l'on peut tirer du soleil & de la lune pour diriger les travaux champêtres (*a*). Selon lui, lorsque ces astres rendent une lumiere pâle, c'est un signe certain de pluie, s'ils paroissent §. 7.

(*a*) Georgie, l. 1, ℣. 351.

rouges, on eſt menacé du vent, s'ils ſont clairs & brillans, le beau tems eſt aſſuré. Voilà donc des êtres doués d'intelligence & de l'eſprit prophétique. De-là l'opinion de l'influence des aſtres, la folie des horoſcopes & de l'aſtrologie.

Le nom des Conſtellations entra pour beaucoup dans la vertu particuliere qui leur fut attribuée. Les Hyades, par exemple, ὑάδες, étoient ainſi nommées, parce qu'elles repréſentent un V ou Y ſur la tête du taureau : les Latins qui s'imaginerent que ce nom venoit de ὑς, ὑος, pourceau, les nommerent *Suculæ*; & comme il paroiſſoit encore dérivé de ὑέω, *Pluo*, les Hyades furent regardées comme une Conſtellation pluvieuſe, quoiqu'il ne pleuve pas davantage ſous ce ſigne que ſous un autre. Les Pléïades indiquoient le tems de la navigation, parce qu'on rapportoit leur nom à πλέω, *Navigo*. De même les Aſtrologues ont débité dans la ſuite que les enfans qui naiſſoient ſous le ſigne du taureau devoient être forts; méchans & cruels ſous celui du lion; juſtes ſous celui de la balance, &c. C'étoit une ſottiſe renouvellée des Grecs.

D'où leur avoit pu venir l'opinion
§. 8. bizarre que les oiſeaux connoiſſoient l'avenir & avoient le don de la prédire? il eſt vraiſemblable qu'une obſervation

fort ſimple y avoit donné lieu. On avoit remarqué que les oiſeaux par leur chant ou par leurs divers mouvemens, annonçoient ſouvent les changemens de l'air, le beau tems ou la pluie. Virgile fait encore cette obſervation (*a*). Lorſque la tempête approche, les Plongeons quittent la pleine mer, s'approchent du rivage & jettent des cris aigus : les Poules d'eau s'égayent ſur le ſable, le Héron ſort des marais & vole au plus haut des airs. Quand l'orage eſt amené par la biſe, les Grues ſe retirent dans les plus profondes vallées, l'Hirondelle vole à fleur d'eau ſur les lacs & les rivieres, les Corbeaux ſe raſſemblent & s'élevent dans les nues, les oiſeaux aquatiques ſe plongent la tête dans l'eau & la répandent ſur leurs plumes, la Corneille croaſſe & ſe promene ſeule ſur le ſable. Au contraire lorſque le tems eſt prêt à devenir ſerein, les Alcyons n'étendent plus leurs aîles au ſoleil ſur le rivage, la Chouette ſe fait entendre au coucher du ſoleil, l'Aigle marine s'éleve dans les airs & donne la chaſſe à l'Aigrette, les Courbeaux répétent leurs croaſſemens & paroiſſent plus gais que de coutume. Le Poëte ajoute fort judicieuſement que ces animaux n'ont pas pour cela l'eſprit de divination, que la diverſe tempéra-

(*a*) Georg. l. 1, *V*. 361.

ture de l'air agit puissamment sur eux & les affecte différemment. Mais le peuple ne portoit pas ses vues si loin ; il imagina que, puisque les oiseaux pouvoient prédire le beau tems & la pluie, le calme & les orages, ils pouvoient annoncer de même les divers événemens de la vie, que les Dieux leur avoient donné ce talent pour l'utilité des hommes. Malgré toutes les railleries que purent faire les Philosophes sur l'usage ridicule de les consulter, la gravité romaine ne s'en départit jamais ; & Cicéron qui n'y ajoutoit aucune foi, ne laisse pas de l'approuver (*a*).

§. 9. Dès que l'on avoit divinisé tous les êtres physiques ou moraux dont le pouvoir paroissoit supérieur aux forces humaines, nous ne devons pas être surpris que l'on eût fait un Dieu du sommeil. L'état où il nous réduit pendant plusieurs heures consécutives, les songes qui nous survienuent alors, cette espece d'extase où il semble que l'ame seule agisse, sans aucune dépendance du corps, paroissent aux Grecs des phénomenes incompréhensibles, qui ne pouvoient arriver sans l'intervention d'une Divinité. Selon leurs idées, les rêves étoient une conversation avec les Dieux, un moyen dont ils se servoient souvent pour nous donner des lumieres extraordinaires.

(*a*) De la Divination, liv. 1, n. 75.

Telle est l'idée que s'en formoit Quintus, dans le premier livre de la Divination. Cicéron lui démontre la fausseté de ce préjugé, par les bizarreries, les ridiculités, les absurdités de la plûpart des songes, mais Cicéron raisonnoit en Philosophe & les anciens Grecs n'en savoient pas tant. Leurs erreurs, toutes folles qu'elles sont, regnent encore parmi les esprits foibles & peu capables de réflexion ; c'est un monument toujours présent de la source où les Grecs avoient puisé les dogmes & les pratiques de leur Religion.

L'on conçoit encore plus aisément qu'ils devoient attribuer au pouvoir supérieur d'une Divinité tout ce qu'ils appelloient prodiges. Plus les peuples sont ignorans, plus ils en apperçoivent & plus ils en sont frappés : tout est pour eux merveille, signe, pronostic, annonce de quelqu'événement extraordinaire. Les Dieux sans doute ne font rien en vain ; il faut s'évertuer pour découvrir leurs desseins ; ainsi la superstition se nourrit par les monstres mêmes qu'elle s'est formés. §. 100.

Mais, en parcourant l'un après l'autre tous les genres de Divinations, quelle relation y trouvera-t-on avec la folie d'adorer des hommes ? aucune. En supposant au contraire des Génies d'une nature supérieure à la nôtre, ré-

pandus par-tout, qui se mêlent de tout, qui décident de tous les événemens, le chaos des superstitions Payennes se développe ; on voit du même coup d'œil le principe & l'enchaînement de tous les égaremens de l'esprit humain.

§. 11. On objectera peut-être qu'il est inutile de chercher de la suite & de la liaison dans les idées des Payens, que leur Religion n'est point un systême formé par réflexions & par principes, que c'est un assemblage bizarre de suppositions qui se détruisent. Si cela est, les Savans ont tous eu tort d'en rechercher l'origine : l'opinion des Mythologues historiens est aussi mal fondée que celle des allégoristes. On ne pense point à expliquer les rêves d'un homme en délire, ni à donner la raison des discours d'un insensé. Le Paganisme est un tissu d'erreurs, mais elles ont une cause : ce sont des hommes ignorans & grossiers, mais néanmoins raisonnables, qui en sont les auteurs. Il est donc à propos de les suivre dans la route qu'ils ont tenue pour s'égarer ; de démêler les fausses lueurs qui leur ont fait illusion : & il paroît que dans le systême du sens historique des fables, il est impossible d'y réussir.

§. 12. Le cérémonial du Paganisme a été puisé dans la même source que les fables mêmes ; les équivoques du langage, des

allusions souvent forcées & ridicules, ont donné lieu à la plûpart de ces institutions religieuses qui ne sont devenues respectables que quand on a eu perdu de vue leur véritable origine. C'est au vieux langage de la Gréce & à des rapports de convenance que les Dieux sont redevables de leur pouvoir, de leurs fonctions, de leurs talens, aussi-bien que de leur sexe & de leur famille. On a réglé sur le même fondement la maniere dont ils devoient être honorés, *les lieux qu'il falloit leur consacrer*, les victimes qu'il convenoit de leur offrir, les animaux & les productions sur lesquels ils avoient un droit particulier. Il est bon d'en apporter quelques exemples.

C'est le nom des Dieux qui a décidé de leurs emplois. *Hermés* en grec signifie une pierre, un tas de pierres, une borne placée sur le chemin; il désigne le gain, le profit, le commerce, la conversation: conséquemment Mercure a été le Dieu des voyageurs, des messagers, des orateurs, des ambassadeurs, des négocians, des voleurs; il a présidé à tous les négoces bons ou mauvais. Comme le nom de Diane signifie chasseuse & accoucheuse, on a donné à cette prétendue Vierge, le soin de présider à la chasse & aux accouchemens. §. 13.

Janus, chez les Romains, étoit le

soleil : Horace, *Sat.* 6, *l.* 2. *v.* 20, l'appelle *Matutinus Pater*. On le peignoit avec deux ou avec quatre visages, pour exprimer qu'il éclaire de toutes parts, ou qu'il voit tout, selon l'expression d'Homére ; mais, en rapportant son nom à *Janua*, on le prit pour le Dieu des portes, & on lui mit une clef à la main.

§. 14. L'allusion des noms a fait juger de la maniere dont les temples des Dieux devoient être placés. Jupiter étoit honoré sur les plus hautes montagnes, parce qu'il est le plus élevé parmi les Dieux ; de-là les titres de Jupiter Olympien, Idéen, Cénéen, Capitolin, Casius, &c. Mont-jou, Mont-joui, Mont-jeu, est un nom commun à plusieurs montagnes des Gaules ; il signifie haute montagne : comme on l'a traduit en latin par *Mons Jovis*, on n'a pas manqué de croire dans la suite qu'il y avoit eu des temples ou des autels de Jupiter sur toutes ces montagnes. Neptune avoit les siens sur plusieurs promontoires, parce que son nom signifie *ce qui domine sur la mer*, ou dans les lieux sous lesquels il y avoit des eaux souterreines. Voyez Pausan, *l.* 8, *c.* 10. Il en est de même d'Hermès ou de Mercure, parce que ce nom désigne un monceau, un tertre, une colline. Vulcain étoit honoré dans les lieux où il y avoit des Volcans. Le golphe appellé *Saronicus sinus*, à l'orient du Pélo-

ponnése, étoit nommé anciennement φοίβη, φοίβαιν; c'est le même nom que βίβη, ou βίβις, lac de Thessalie : l'un & l'autre signifient un lac, un lieu plein d'eau. Comme on crut que le premier faisoit allusion à φοίβη, Diane, il fallut lui bâtir un temple sur le bord de ce golphe.

Selon la même méthode, les villes grecques eurent soin de choisir des Divinités tutélaires dont le nom avoit quelque rapport au leur. Les Athéniens honoroient singuliérement Athéne ou Minerve, ceux d'Olympie, Jupiter Olympien; ceux d'Argos, Junon, à cause de son surnom Ἄργα ou Ἀργεία : l'isle de Cypre étoit consacrée à Vénus, nommée en grec κυπρίς. Ces allusions donnerent occasion d'imaginer dans la suite que ces Divinités étoient nées dans le lieu où on les adoroit. §. 15.

La plûpart des animaux consacrés aux Dieux avoient quelque rapport à leurs noms, à leurs fonctions, à leur caractere. L'aigle étoit l'oiseau de Jupiter, parce que c'est celui qui s'éleve le plus haut par son vol; le paon appartenoit à Junon, il est le symbole de l'orgueil : le cheval à Mars, parce qu'il sert à la guerre; mais on l'attribuoit aussi à Neptune par une confusion grossiere de *Hippos*, cheval, avec *Hippos*, eau, fontaine, riviere. On donnoit le lion à Vulcain, parce que c'est un animal des pays méridionaux, §. 16.

& par une allusion abusive de Λεαίνα, une lionne, avec χλιαίνω, échauffer. Le serpent & le coq étoient à Esculape Dieu de la médecine, parce que le premier est le symbole de la santé, & que le nom du second Ἀλεκτωρ peut signifier l'animal qui fait quitter le lit. Les pigeons & les moineaux étoient les oiseaux de Vénus, à cause de leur lubricité.

On immoloit des victimes blanches aux Dieux célestes, parce que le blanc est une couleur lumineuse, & des victimes noires aux Dieux infernaux, parce que le noir représente le ténébres de l'enfer. On sacrifioit des chiens à Hécaté, qui est la lune, parce que cet animal, en aboyant, chasse, disoit-on, les spectres envoyés par Hécaté, c'est-à-dire, parce que les chiens aboyent pendant la nuit & souvent au clair de la lune. Pour détourner les influences de la canicule, les Romains lui immoloient des chiens roux, près de la porte *Catularia*. A Cybéle qui est la terre, & à Cérès, on offroit des pourceaux, parce qu'ils fouissent la terre & endommagent les moissons. C'étoit la victime la plus commune dans les sacrifices, parce que c'est l'animal dont la chair a le moins besoin d'apprêt pour être mangée, & qui est la plus délicate au goût des peuples de la campagne. Les festins des amans de Pénélope dans l'Odyssée, consistoient

principalement en viandes de port, & ce mets fait encore aujourd'hui la base du régal dans les fêtes & les nôces du village. Aux Dieux Larès, on sacrifioit presque tous les animaux domestiques & les hirondelles, parce qu'elles nichent dans les cheminées; à Bachus, les chevres & les boucs, parce qu'ils broutent la vigne. Ainsi des autres.

Rien n'est plus connu que la vertu singuliere que les anciens ont attribuée à l'eau de quelques fontaines; l'équivoque d'un terme a souvent contribué à faire naître ce préjugé. Les eaux de la fontaine Salmacis, dans la ville d'Halicarnasse, étoient troubles & bourbeuses, (*Obscænæ*). En prenant cette épithéte dans un sens odieux, on imagina qu'elles avoient la propriété de rendre efféminés ceux qui s'y baignoient : Ovide a fondé sur cette opinion une de ses métamorphoses (*a*), & Strabon recherche vainement d'où cette erreur a pu naître (*b*). Le nom de la fontaine *Juturna* en Italie, dérivé mal-à-propos de *Juvo*, fit croire que son eau étoit salutaire pour les malades, & ils en alloient puiser dans cette confiance. On ne manqua pas d'en faire une Nymphe, sœur de *Turnus*, à cause de la ressemblance du

§. 175

(*a*) L. 4, fab. 11.
(*b*) Géogr. l. 14.

nom (*a*). Pline raconte que les brebis qui buvoient dans la riviere Mélas en Béotie, devenoient noires ; que celles qui buvoient dans le Xanthus près de Troyes, devenoient rousses ; il pense que ces deux rivieres avoient tiré leur nom de cette propriété. Tout au contraire, c'est l'allusion de Μέλας, noir, & Ξανθός, roux, qui avoit donné lieu à cette fable (*b*). Il y en a bien d'autres de cette espece dans Pline.

Bayle a observé que la superstition des Romains étoit excessive à l'égard des noms. » A Rome, quand on enle» voit des soldats, on prenoit garde que » le premier qui s'enrôloit, eût un nom » de bon augure. Dans les sacrifices so» lemnels, ceux qui conduisoient la vic» time, devoient avoir un de ces noms» là. Quand on procédoit à l'adjudica» tion des fermes publiques, on commen» çoit par le lac *Lucrinus*, & tout cela » *boni ominis ergo*, afin de porter bon» heur. Cette superstition étoit si gran» de, qu'au rapport de Festus, les da» mes Romaines offroient des sacrifices » à la Déesse Egérie pendant leur gros» sesse, parce que ce nom d'*Egérie* avoit » dans leur langue une grande relation » aux accouchemens « (*c*).

(*a*) Servius, in-12, Eneid. Varron, l. 4, n. 6.

(*b*) Hist. natur. l. 2, c. 103.

(*c*) Pensées sur la Comete, §. 31.

L'Auteur du *Traité de la formation mécanique des Langues*, dont nous empruntons volontiers les remarques, est persuadé de même, que la prononciation vicieuse d'un nom suffit pour introduire de fausses opinions. La *Tour Saint-Vrain*, près de Grenoble, est appellée abusivement par le peuple, *Tour sans Venin*, de-là on a conclu que les animaux venimeux mouroient dès qu'ils en approchoient; ce qui est démenti par l'expérience. Rien de moins rare, continue le même auteur, que de voir le nom ou la signification d'un mot, donner naissance à une histoire qui reste répandue dans le vulgaire long-tems après que la signification du mot est perdue pour lui. L'opinion populaire que le jugement dernier & universel se tiendra en Palestine dans la vallée de Josaphat, ne vient que de ce que le nom *Josaphat* signifie jugement de Dieu (*a*). §. 187.

Donnons-en un nouvel exemple tiré des anciens. Les Indiens avoient autrefois *deux langues*, c'est-à-dire, deux langages différens. En prenant de travers le terme de *langue*, un Ecrivain ancien a dit que les peuples de l'isle Tapobrane, aujourd'hui Ceylan, avoient la langue fendue en deux & double jusqu'à la racine, que par ce moyen ils pouvoient entretenir deux personnes à la fois en

(*a*) Tome I, n. 188, p. 141 & 267, p. 458.

deux langages différens, &c. (a). Equivoques des termes, fausses allusions, prononciation vicieuse des noms; telle est la source la plus abondante des fables anciennes & modernes.

Il n'est donc pas nécessaire de chercher de grands mysteres dans les erreurs & les cérémonies du Paganisme; ce ne sont point des Philosophes qui en sont les auteurs, mais des hommes simples, des peuples grossiers; la clef la plus nécessaire pour en pénétrer le sens, est de faire attention aux idées communes & aux usages des peuples de la campagne: ils se ressemblent dans tous les siecles. Dans le sein même du Christianisme, si l'on n'avoit soin de les tenir en garde contre les superstitions anciennes, ils ne seroient encore que trop enclins à y tomber; les équivoques du langage seroient un piege aussi dangereux pour eux, qu'elles l'ont été pour les Grecs & les Romains.

§. 19. Les mysteres institués en l'honneur de plusieurs Divinités, rappelloient encore aux Payens les anciennes idées qui avoient été le principe de leur Religion. Ceux de Cérès à Eleusis n'étoient d'abord qu'une représentation des usages & des travaux de la vie champêtre, du bonheur & de la paix dont on jouit dans

(a) Diodore de Sicile, l. 2, n. 31, tom. 1, p. 326.

cet état, par conséquent une leçon utile pour les mœurs, quoiqu'on y ait mêlé des abominations dans la suite (*a*). Ceux de Bacchus étoient dans leur origine, le tableau de la culture des vignes & des attentions nécessaires pour faire le vin : mais un excès de gaieté y ayant introduit la peinture des effets de cette boisson dangereuse, toute la cérémonie devint une école de libertinage (*b*). Ceux des Dieux Cabires dans l'isle de Samothrace, n'avoient pas un objet moins simple ni moins innocent, selon le témoignage de Cicéron. » Lorsqu'on vient » à les expliquer, dit Velleïus, & à » rendre raison de leur institution, l'on » y trouve plus de lumiere sur la physi- » que que sur la nature des Dieux « (*c*). Ainsi tout concourt à nous ramener au spectacle de l'univers, comme à la seule cause qui ait donné naissance aux Dieux du Paganisme.

L'on a dit ci-devant (*d*) que la Mytho- §. 20.
logie Egyptienne étoit fondée comme celle des Grecs, sur des allusions & des équivoques de langage, que c'étoit la seule raison qu'ils avoient eue de choisir certains animaux pour représenter telle

[*a*] S. Clément d'Alex. Exhort. aux Gentils, pag. 17.
[*b*] Hérodote, liv. 2, n. 68.
[*c*] De la Nat. des Dieux, l. 1, n. 119.
[*d*] De la Nat. des Dieux, ch. 8. §. 9.

ou telle Divinité ; c'eſt ici le lieu d'en donner la preuve ; mais il y a ſur cela quelques obſervations à faire.

1°. Il eſt fort incertain ſi les Dieux étoient abſolument les mêmes en Egypte & dans la Gréce, ſi Oſiris eſt Bacchus, Anubis Mercure, Bubaſtis Diane, &c. Ce ſont à la vérité des perſonnages qui ont quelque reſſemblance ; mais quand il a été queſtion de prononcer ſur leur identité, les auteurs ne ſe ſont point accordés. Les uns prétendent qu'Oſiris eſt le Soleil, d'autres le Nil, d'autres Bacchus : tantôt on nous dit qu'Iſis eſt la Terre, tantôt que c'eſt la Lune, Junon, Io, Cérès ; quelques-uns la prennent pour Téthys : Anubis eſt quelquefois Mercure, d'autres fois Eſculape. Diodore de Sicile a remarqué cette confuſion (a) : ce qui prouve que les Grecs ont connu très-ſuperficiellement les Dieux d'Egypte, qu'il y a peu de fonds à faire ſur leur récit. Il paroît que les Egyptiens eux-mêmes n'ont pas toujours attaché la même idée au même nom, que de-là eſt venue en grande partie l'obſcurité de leur mythologie.

2°. Nous ne ſommes pas mieux inſtruits du ſens qu'ils attachoient aux divers ſymboles uſités parmi eux. Il n'eſt pas certain qu'un bœuf ait toujours déſigné Oſiris ; un chien Anubis, un en-

[a] Hiſt. Univ. tom. 1, pag. 50.

fant Horus, &c. ni que le même symbole ait eu le même sens par-tout.

3°. Nous connoissons encore moins l'ancienne langue des Egyptiens que leur Religion, & les Grecs ne l'entendoient pas mieux que nous. Il est donc fort difficile de savoir ce que signifioient les noms qu'ils donnoient à leurs Dieux; jusqu'à présent on n'en a parlé que par conjecture, & l'on doit se défier beaucoup de ce qu'en ont dit les anciens & les modernes.

Au milieu de ces épaisses ténébres, il paroît cependant incontestable qu'Osiris étoit la principale Divinité des Egyptiens; aussi ce nom peut signifier en général maître ou seigneur. *Sir*, en hébreu, commander, avoir l'autorité: Ἄνασσος en grec, haut ou élevé, selon Suidas: *Œsar*, en Etrusque, étoit le nom de Dieu, à ce que dit Suétone. Il peut encore exprimer le Soleil, comme Σείριος chez les Grecs: enfin *Siris* étoit le nom du Nil chez les Ethiopiens, selon le témoignage de Pline, comme *Sihor* en hébreu, & il y a une riviere *Siris* en Italie près de Tarente. Pausanias nous fait observer que les fêtes d'Osiris avoient un rapport marqué avec le Nil (*a*). Ces diverses significations, que Plutarque a rapportées, ont occasionné les fables que l'on a débitées sur Osiris,

[*a*] Liv. 10, c. 32.

& la confusion de ce personnage avec plusieurs Divinités grecques.

§. 21. Porphire, cité par M. l'Abbé Banier (*a*), rapporte une priere des Prêtres Egyptiens, où le Soleil est appellé *la premiere Divinité*. Selon Diodore (*c*), Osiris & Isis; le Soleil & la lune ont été les premiers Dieux des Egyptiens: Hérodote semble insinuer que c'étoit Vulcain (*c*). C'est que l'on a quelquefois confondu Vulcain, Dieu du feu & de la chaleur, avec le Soleil, Dieu de la lumiere; voilà pourquoi les Egyptiens supposoient le Soleil fils de Vulcain.

Au contraire, Osiris pris pour le Nil étoit selon eux le pere des fleuves, le seigneur des eaux; & comme Dionysius ou Bacchus chez les Grecs étoit *le maître de toute nature humide*, selon l'expression de Pindare, il n'en fallût pas davantage pour faire dire à quelques-uns qu'Osiris étoit Bacchus, comme Hérodote le rapporte. C'est ainsi que sur la plus légere ressemblance les Egyptiens & les Grecs ont confondu leurs Dieux, sans y regarder de plus près.

§. 22. Mais de quelque maniere que l'on envisage Osiris, le bœuf a pu en être le symbole par une pure équivoque.

[*a*] Hist. Univ. tom. 2, l. 4, c. 1, p. 413.
[*b*] Tome 1, l. 1, pag. 23.
[*c*] Livre 3, n. 112.

1°. *Sar*, *Sir*, qui signifie en hébreu maître ou seigneur, désigne aussi un bœuf ou un taureau : de même en grec Ταῦρος désigne une montagne, un bœuf & un homme puissant : Ταῦροι, *magni* ou *magnates*. Il est donc à présumer qu'en Egyptien Osiris a eu le même sens & qu'il a fait la même équivoque, qu'il a signifié tout-à-la-fois le plus grand des Dieux & le plus gros des animaux.

2°. Le même terme qui exprime un rayon dans les langues orientales, exprime aussi la corne des animaux ; de-là les rayons dont la face de Moyse étoit environnée, ont été appellés des cornes. Par la même confusion l'on a pu désigner en Egyptien les rayons du soleil par les cornes d'un bœuf. Telle est l'origine de la coutume des Grecs d'immoler au Soleil un taureau avec les cornes dorées.

3°. Osiris pris pour le Nil ou pour le Dieu des fleuves, a pu être représenté de même. Dans la plûpart des langues le même mot signifie un bœuf & un fleuve ou un canal. Ταυρος en grec, selon Suidas, est le canal de l'uretre, & c'est le nom d'une riviere dans Sophocles. Ταυρίος est l'ancien nom du fleuve Hilycus, au rapport de Pausanias. (*a*). Les diverses branches d'une riviere où ses embouchures sont appellées des cornes

[*a*] Pausan. l. 2, c. 32.

Κέρατα. Aussi les Egyptiens selon Diodore (*a*), parloient d'une métamorphose du Nil changé en taureau ; les Grecs racontoient la même chose du fleuve Achéloüs. De-là l'histoire de la corne qui lui fut arrachée par Hercule, la coutume de sacrifier des Taureaux aux fleuves, les noms de *Taureus* & *Tauriceps* donnés à Neptune. Euripide dans Iphigénie, dit que Nestor portoit pour enseigne sur ses vaisseaux, la figure du fleuve Alphée aux pieds de Taureau. On voit la source de toutes ces imaginations & de l'usage où étoient les Sculpteurs de représenter les fleuves sous la figure de Taureaux : voyez Elien, l. 2.

4°. Enfin par la même équivoque Bacchus, Dieu des liqueurs est appellé par les Poëtes *Tauricornis*, *Tauriceps*, *Tauriformis*, *Tauriphagus* (*b*). Le Taureau a donc pu caractériser en Egypte Osiris pris pour Bacchus.

§. 23. Les mêmes allusions ont fait prendre la Vache pour symbole d'Isis, & lui en ont fait donner la tête. Isis étoit l'épouse d'Osiris, la Reine des Dieux ; le bœuf ou le mâle étant le signe du mari, la femelle devoit l'être de l'épouse, tout comme elle étoit chez les Grecs la vic-

[*a*] Diod. tom. 1, pag. 122.

[*b*] Diodore, rome 1, l. 3, page 462, observe que les Peintres & les Sculpteurs représentoient l'ancien Bacchus avec des cornes.

time

time dévouée à Junon. Isis confondue avec la Lune, avoit pour enseigne le croissant, dont les cornes de vache étoient la figure. Elle étoit ainsi représentée à Elis, selon Pausanias, l. 6, c. 24. Prise pour la Terre ou pour Cérès, elle avoit droit sur l'animal employé au labourage : enfin considérée comme Téthys ou la Mer, elle avoit la même relation avec les Vaches que Neptune avec les Taureaux. La plûpart des fables & des pratiques de l'idolâtrie ne sont pas fondées sur des titres plus authentiques ni plus sérieux que ceux-ci.

Il faudroit savoir plus sûrement ce que c'étoit qu'Anubis, pour deviner ce que signifioit sa tête de chien, & pourquoi l'on peignoit cet animal à côté de lui. Etoit-ce la canicule ? Dans ce cas, l'équivoque étoit la même en égyptien qu'en grec, où κύων signifie un chien & une lumiere étincelante, telle qu'est celle de l'étoile nommée pour ce sujet la canicule. Etoit-ce Mercure, Dieu des Voyageurs ? alors il lui falloit un chien, comme les Voyageurs ont coutume d'en avoir. Si c'étoit Esculape, Dieu de la santé, on ne voit plus quel rapport il avoit avec les chiens (*a*). Quoi qu'il en soit, on prétend qu'Anubis faisoit allu-

[*a*] Peut-être croyoit-on en Egypte, comme on le croit encore ailleurs, que les chiens en lêchant une plaie, peuvent la guérir.

ſion à l'hébreu *Nobeah*, aboyer ; c'eſt donc encore une équivoque qui eſt la ſource de cette repréſentation.

Il en eſt de même de Bubaſtis, Diane, Déeſſe de la chaſſe ; elle étoit repréſentée par un chat, parce que *Bubaſtis* exprimoit cet animal en égyptien, ſelon Etienne de Byzance, & parce que le chat en Egypte donne la chaſſe aux Aſpics & à pluſieurs autres animaux nuiſibles. C'eſt la remarque de Diodore (*a*).

§. 24. On peut ſe diſpenſer de pouſſer plus loin ce détail. Ceci ſuffit pour prouver que les idées ridicules des Egyptiens, auſſi-bien que celles des Grecs, n'étoient ſouvent fondées que ſur des alluſions puériles & ſur l'équivoque des noms propres, que la Mythologie & la Religion de ces deux peuples ont été formées ſelon la même méthode. Doit-on en conclure que les Grecs ont emprunté la leur des Egyptiens ? C'eſt ce que nous examinerons dans le chapitre quatorzieme.

[*a*] Tome 1, l. 1, pag. 184.

Fin de la premiere Partie.

L'ORIGINE DES DIEUX DU PAGANISME.

CHAPITRE XIII.

Que doit-on penser des Héros ? leurs fables sont-elles de même nature que celles des Dieux ?

LA persuasion dans laquelle ont été les Mythologues historiens, que tous les héros célebres dans les fables ont réellement vécu, n'a pas peu contribué à leur faire envisager les Dieux comme autant de personnages aussi réels : il est difficile de porter sur ces deux especes d'êtres un jugement différent. Leur existence est prouvée par

les mêmes témoignages, par le récit des Poëtes, par la tradition constante de toute la Gréce, par une multitude de monumens. L'on a fait sur les uns & sur les autres à-peu-près les mêmes fables: si celles qui ont pour objet les héros, sont des restes de l'ancienne histoire, on ne voit pas pourquoi celles des Dieux seroient autre chose. C'est donc par engagement de systême qu'il a fallu les expliquer de même.

Au contraire si l'on soutient que les Dieux sont des êtres imaginaires, & leurs fables des allégories, n'est-on pas forcé conséquemment de nier l'existence des héros ? voilà donc l'Histoire grecque & toutes les anciennes traditions relégnées au rang des fables. Malgré le témoignage exprès du Sage qui nous apprend que l'on a rendu un culte divin à des hommes, malgré l'attestation des Historiens & des Philosophes qui enseignent unanimement que l'on a décerné les honneurs suprêmes aux bienfaiteurs des Nations, nous voilà reduits à ne plus voir que des fantômes dans tous les êtres divinisés par les Payens. Il n'est pas nécessaire de relever toutes les conséquences que traîne à sa suite un systême si hardi.

Que la critique cesse de s'allarmer; on ne prétend point nier absolument l'existence de tous les héros de la Gréce:

cela n'eſt pas néceſſaire pour que le ſyſtême des allégories ſubſiſte en ſon entier; nous le verrons bientôt. Mais on ſoutient que cette exiſtence n'eſt pas auſſi certaine qu'on le croit communément, que quand elle le ſeroit, cela n'empêche pas que leurs fables ne puiſſent être allégoriques. Comme cette aſſertion paroîtra ſans doute fort extraordinaire, il faut apporter les raiſons ſur leſquelles elle eſt fondée.

Commençons d'abord par écarter l'argument que l'on veut tirer des paroles du Sage; il paroît qu'on l'applique mal à propos aux héros ou demi-Dieux de la Gréce. Il eſt beaucoup plus probable que l'auteur ſacré parle des Nations Aſiatiques, des Egyptiens, des Chananéens dont il étoit environné. C'eſt en Aſie ſur-tout que l'adulation pour les Souverains a été pouſſée juſqu'à leur rendre, même pendant leur vie, les honneurs divins. Nous voyons dans Daniel, les courtiſans de Nabuchodonoſor lui adreſſer leurs prieres comme à un Dieu (a), ce Prince ordonner par un Edit à ſes ſujets, ſous peine de mort, de ſe proſterner devant la ſtatue qu'il avoit fait élever (b). D'autres avoient pu faire la même choſe avant lui & dès le tems de Salomon: c'eſt l'abus qu'il a

[a] Dan. 6, ℣. 7.
[b] *Ibid.* c. 3.

désigné par ces paroles : *Tyrannorum imperio colebantur figmenta* (*a*). Mais on n'en peut pas conclure que la même idolâtrie ait eu déjà lieu chez les Grecs, ni qu'elle y ait commencé si-tôt ; encore moins peut-on prouver par-là que tous les héros de la Gréce ont réellement vécu, & qu'il n'en est aucun dont l'existence soit fabuleuse. Ce n'est donc pas contredire l'Ecriture sainte que de proposer des doutes contre cette existence.

1°. Ce n'est pas un attentat nouveau de rejetter absolument toute l'histoire héroïque, de donner ainsi atteinte à l'existence des héros les plus célebres ; plusieurs anciens auteurs ont eu cette hardiesse. Nous avons déjà vu que Platon s'est également inscrit en faux contre les fables des Dieux & contre celles des héros. Il ne veut pas que l'on ajoute foi à ce qu'Homere & les autres racontent de la fureur d'Achille, des bassesses de Priam, des brigandages de Thésée & de Pirithoüs ; des guerres que les héros ont faites aussi-bien que les Dieux à leurs plus proches parens (*b*).

2°. Les anciens mêmes n'ont jamais décidé nettement si Hercule & Bacchus étoient deux Dieux ou deux héros ; selon Hérodote, les Egyptiens les revendiquoient comme deux de leurs anciens

[*a*] *Sap.* 14, 16.
[*b*] *De Repub.* l. 2 & 3, pag.

Dieux, les phéniciens adoroient le second, avant qu'il fût connu des Grecs (*a*). Varron étoit persuadé qu'Hercule & Castor étoient le même personnage que *Deus fidius* ou *Sancus* chez les Sabins; or celui-ci n'étoit pas un homme (*b*). Hésiode met Bacchus au nombre des demi-Dieux; cependant Héraclide de Pont est persuadé que son nom n'exprime rien autre chose que le vin. Ceux qui expliquoient les fables des Dieux dans un sens figuré, entendoient de même ce que l'on publioit des héros. Le même Héraclide tourne en allégorie ce qu'Homere a dit des voyages d'Ulysse dans l'Odyssée, aussi-bien que les combats des Dieux chantés dans l'Iliade; s'il a cru l'existence d'Ulysse, il n'en a pas ajouté pour cela plus de foi à ses avantures.

3°. Dion Chrysostôme dans son discours XIe, soutient que jamais les Grecs n'ont pris Troye, & il le prouve par plusieurs raisons. Hérodote *l.* 2, *n.* 83, appelle l'histoire de ce siege, un discours insensé, Μάταιον λόγον. Le savant Bianchini regardoit l'Iliade comme une allégorie; Thucydide, dans le préambule de son Histoire, représente les premiers Grecs comme un peuple nomade & vagabond, qui n'avoit ni de meu-

[*a*] Hérodote, l. 2, n. 67 & 92.
[*b*] Voyez ses paroles, c. 9, §. 15.

re fixe ni aucun lien de société, il ne tient aucun compte de ce que l'on disoit des tems héroïques ou fabuleux. Après deux mille ans qui se sont écoulés depuis Thucydide, sommes-nous plus à portée de vérifier les faits, que cet habile historien ?

4°. Plusieurs Savans modernes, frappés de cet exemple, ne se font aucun scrupule de révoquer en doute l'existence des héros Grecs; nous nous contenterons d'en citer deux qui ont écrit récemment. » Dans les siecles d'ignorance » où l'on écrivoit l'Histoire sans critique, on faisoit venir les François de » Francus, petit-fils d'Hector, les Bretons de Brutus, les Medes de Medus, » fils de Médée; les Turcs de Turk, » fils de Japhet. On avoit toujours tout » prêt quelque Prince imaginaire d'un » nom identique à celui de chaque peuple dont on le disoit auteur. Malgré » le silence des monumens historiques, » son nom forgé sur celui de la Nation » suffisoit pour admettre son existence. » Je ne sai si l'Histoire, sur-tout l'Histoire ancienne est suffisamment dégagée de ces noms, de ces faits, de ces » étymologies inventées à plaisir. Le » plus sûr est de les regarder comme fabuleux, à moins que le récit ne soit » accompagné de particularités vraisemblables & bien liées avec l'histoire

» du tems, & de chercher ailleurs l'ori-
» gine du nom des villes & des na-
» tions «. Tel est le sentiment du savant auteur qui a traité de la formation méchanique des langues (*a*).

» Pour adopter, dit M. de Bougain-
» ville, cette transmutation de fables
» théologiques la plûpart, ou physi-
» ques, en faits réels, il faut se résou-
» dre à placer ces aventures prétendues
» des premiers Grecs dans un tems dont
» non-seulement l'histoire se seroit per-
» due, si elle avoit jamais existé, mais
» dont il ne pouvoit jamais exister au-
» cune histoire; puisqu'il ne s'y passoit
» alors aucun événement général, puis-
» qu'alors, suivant les plus anciennes tra-
» ditions des Grecs eux-mêmes, les na-
» turels tombés dans la plus grossiere
» ignorance, n'avoient pas encore pensé
» à se réunir pour former le plus ché-
» tif village ou la plus foible nation « (*b*).

Si l'on veut réfléchir un moment sur l'ancien état de la Gréce, on sentira combien ces observations sont solides. Les peuples barbares, tels qu'ont été les Grecs pendant un grand nombre de siecles, n'ont point de monumens historiques, ne pensent point à noter les événemens. A-t-on trouvé chez les Sauvages de l'Amérique des traditions fidel-

[*a*] Tome 2, n. 211, pag. 250.
[*b*] Mém. de l'Acad. tome 29, pag. 27.

les qui nous apprennent les noms, la famille, les actions de leurs premiers chefs? » on ne peut rien tirer des Sauva- » ges en général touchant leur origine, » dit un auteur, qui avoit soigneusement » étudié leurs mœurs ; n'ayant point de » lettres, ils n'ont point aussi de fastes » ni d'annales sur lesquelles on puisse » compter. Ils ont seulement une espece » de tradition sacrée qu'ils ont soin d'en- » tretenir « (a). Selon les Mythologues historiens, les fables sont venues en grande partie du défaut de lettres & de monumens ; cela n'est pas douteux : comment donc, sans lettres & sans monumens, a-t-on pu conserver pendant cinq ou six cens ans les noms, la généalogie, le regne, la postérité, les aventures des Dieux & des héros? Il y a bien moins d'inconvéniens de supposer les premiers tems de la Gréce absolument inconnus, que d'en faire un systême au hazard, où rien ne se trouve lié, où tout est fabuleux & fautif.

Quand il est question d'établir des faits historiques, il faut peser & non pas compter les témoignages. Les premiers Ecrivains Grecs ont été postérieurs de deux cens ans à la guerre de Troye où se sont trouvés les derniers héros. L'époque même de cette guerre n'est établie que sur le nombre des géné-

[a] Mœurs des Sauvages, tome 1, pag. 93.

rations, & les Poëtes ont pu augmenter ce nombre ou le diminuer à leur gré ; personne n'étoit en état de les démentir ; leurs contradictions & les embarras des Chronologistes nous en convainquent. Point d'écritures, point de monumens dans ces tems-là qui ayent pu conserver la multitude de généalogies dont Homere est l'auteur ou le compilateur. Quelle certitude ont pu avoir les historiens plus récens de la réalité des personnages que le Poëte a créés ou arrangés comme il lui a plu ? Ils ont recueilli, comme lui, les traditions des différens peuples, & ces traditions se contredisent.

Strabon nous apprend que les trois villes du Péloponnése, nommées *Pylos*, prétendoient toutes trois être la patrie de Nestor & le siege de son regne : si les traditions postérieures à Homere étoient encore si incertaines, que doit-on penser de celles des siecles précédens (*a*) ?

Lorsque les Grecs commencerent à jetter les yeux sur le chaos de leur Mythologie, cet édifice bizarre étoit construit depuis long-tems. Les fêtes, les mysteres, les cérémonies, les traditions étoient établies depuis plusieurs siecles, & la Religion avoit tout consacré. Comment vérifier des événemens auxquels on

[*a*] Strab. Geogr. l. 8, dans la description de l'Elide.

ne tenoit que par une chaîne imaginaire ? c'est comme si à la naissance des lettres dans les Gaules sous l'empire Romain, on avoit voulu découvrir quels avoient été les premiers Colons de nos provinces, & rechercher leur généalogie par le secours des poésies ou des cantiques des Bardes & des Druides.

La superstition grossiere des Grecs avoit couvert d'une nuit épaisse tous les siecles précédens ; par-tout on voyoit des monumens, mais récens & érigés par l'ignorance, par-tout on marchoit sur les fables. Le langage altéré par la succession des tems, ne laissoit plus appercevoir le sens des anciens noms : au lieu de voir qu'une montagne ou un torrent avoit été changé en personnage, on crut qu'un héros lui avoit donné son nom ; autant de nom anciens, autant de héros divers. Voilà les archives des Grecs & les titres de leurs traditions, la topographie de leur pays. Ceux qui voulurent aller chercher des lumieres en Egypte, en rapporterent de nouvelles erreurs. Ils furent tous étonnes d'y retrouver leurs Dieux ; pouvoient-ils ne pas y retourner la nature ? on leur montra même des personnages qu'ils s'obstinoient à regarder comme des héros nés chez eux : preuve convaincante de l'authenticité de leurs traditions. Avant l'établissement des Olympiades, tout est

fable, fiction pure dans l'histoire de la Gréce, sinon pour les personnages, du moins pour les événemens. Les Historiens, par toutes leurs recherches, les Philosophes avec toutes leurs lumieres, n'ont jamais pu démêler sûrement s'il y avoit dans l'histoire héroïque du vrai mêlé avec le faux : il est encore bien plus impossible aujourd'hui de discerner les personnages qui ont véritablement existé, d'avec ceux qui sont absolument fabuleux.

Quand les Philosophes auroient pu le faire, quand ils auroient découvert que la plûpart des héros étoient imaginaires, ils n'auroient pas osé le dire. Les Grecs étoient attachés à leurs héros encore plus étroitement qu'à leurs Dieux : ils étoient infatués d'une antiquité fabuleuse & de leur origine qu'ils rapportoient à ces hommes célebres. Pas une seule ville qui ne crut avoir chez elle le berceau ou le tombeau de son fondateur, quelques-unes étoient persuadées qne leur destinée en dépendoit : plusieurs avoient établi sur ces fausses traditions des privileges & des honneurs dont elles étoient jalouses à l'excès. Les principales familles devoient à ce même préjugé leur lustre & leur prééminence ; la plûpart des fêtes, des cérémonies, des jeux, des assemblées solemnelles du Paganisme tenoient aux mêmes opinions ;

les villes, les républiques, les peuples entiers étoient intéressés à les maintenir : telle est la regle qui avoit dirigé les Poëtes dans la composition des fables. Le P. Brumoy observe que les Athéniens vouloient être flattés par leurs Auteurs dramatiques ; & ils furent toujours servis à souhait. *L'Œdipe à Colone* de Sophocles avoit été fait pour exalter les Athéniens au préjudice des Thébains ; il en est de même de plusieurs autres tragédies. Les Philosophes auroient-il pu en sûreté attaquer ces traditions, que la vanité & l'intérêt rendoit sacrées ? Quand ils reclament, comme Platon, contres les fables, leur sentiment est d'un grand poids ; quand ils se taisent ou qu'ils parlent comme le vulgaire, leur voix non plus que leur silence ne prouve rien.

Est-il croyable, dit-t-on, qu'Homere n'ait voulu faire qu'un Roman ? je demande à mon tour, est-il croyable que Virgile n'ait débité que des fables ? le savant Bochart a cependant prouvé que jamais Enée n'a mis le pied en Italie ; mais, comme les Romains avoient le foible de vouloir descendre des Troyens, que leurs Historiens avoient adopté ce préjugé, Virgile a sagement fait de ne point le contredire ; il s'est concilié tous les suffrages en suivant dans l'Enéïde une tradition autorisée à Rome. Homere

ſans doute avoit fait de même. Il avoit recueilli dans toute la Gréce qu'il avoit parcourue les traditions dominantes, ce que l'on racontoit de l'origine de chaque ville en particulier, ce que l'on diſoit des Dieux & des héros ; il a concilié ces récits autant qu'il lui a été poſſible, il les a embellis par des circonſtances & par des perſonnages de ſon invention ; la vraiſemblance poétique y a mis le ſceau de l'authenticité. Mais il n'eſt pas moins vrai que toutes ces traditions étoient auſſi fabuleuſes que celles des Romains & que celles de nos premiers hiſtoriens.

Il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'hiſtoire d'Athénes dans l'*origine des Loix, des Sciences & des Arts*, ouvrage très-ſavant, très-judicieux, très-eſtimable à tous égards. On verra 1°. que l'auteur n'a pu apporter en preuve que le témoignage d'écrivains poſtérieurs de pluſieurs ſiecles, aux événemens dont ils parlent & auxquels ils ne tiennent par aucune chaîne. Il convient que les Grecs n'ont commencé que fort tard à écrire l'Hiſtoire ; ceux qui ont écrit les premiers ont donc été forcés de s'en tenir aux traditions populaires, & ces traditions ſont évidemment fabuleuſes. 2°. Le nom des Rois fabuleux fait une alluſion évidente à la phyſique ou à la géographie, & il n'en eſt pas de même de ceux dont

l'existence est constatée par les monumens. Aussi souvent l'on est obligé de doubler les premiers pour leur ajuster les événemens ; voilà pourquoi l'on suppose parmi les Rois d'Athénes deux cécrops, deux Pandions, &c. 3°. Il se trouve toujours entre ces Rois douteux & les Rois certains, un vuide qu'il est impossible de remplir, & l'Histoire attribue à ces derniers, les mêmes actions que la fable met sur le compte des premiers; ainsi les Rois d'Athénes, bien postérieurs à Cécrops, font les mêmes établissemens, les mêmes reglemens dont on dit que Cécrops est le premier auteur. 4°. Cela donne lieu à des Anachronismes monstrueux : le conseil des amphictions se trouve chargé de veiller à la conservation du temple de Delphes, avant que la ville & le temple fussent bâtis. Ne vaudroit-il pas mieux regarder tous ces faits comme des rêveries de la vanité des Grecs, qui vouloient à quelque prix que ce fût, être fort anciens, dans un tems où ils étoient encore très-modernes, & qui pour soutenir cette prétention folle, ont transformé des montagnes & des rivieres en Rois qui les ont gouvernés ?

Voilà une partie des raisons que l'on pourroit alléguer si l'on vouloit absolument nier l'existence des héros de la Gréce. Les Mythologues historiens étoient

intéressés à supprimer ces raisons ou à les affoiblir ; on les rapporte sans vouloir en tirer aucun avantage.

Car, encore une fois, le systême des allégories ne nous oblige point de révoquer en doute l'existence des héros ; en la supposant certaine, ils ont vécu dans un tems où la Gréce étoit barbare & à peu près dans le même état où sont aujourd'hui les Sauvages Américains, la ressemblance entre les mœurs de ceux-ci & celles des héros, a fourni la matiere d'un ouvrage estimable (*a*). Il est impossible que dans ces siecles de ténébres, on ait pu conserver par des titres & des monumens le souvenir de la généalogie, des alliances, des exploits de ces hommes fameux, l'histoire en a été forgée long-tems après leur mort sur la topographie des lieux qu'ils ont habités ou qu'ils ont parcourus ; il est tems d'en donner des exemples.

Athénes, dit-on, fut fondée par Cécrops, originaire de l'Attique selon les uns, Egyptien selon les autres, & qui étoit tout-à-la-fois homme & serpent. Il avoit épousé Agraule, fille d'Actæus ; il en eut un fils appellé Erysicthon, & trois filles, Aglaure, Hersé & Pandrose. Il eut pour successeurs Cranaïs, sous lequel arriva le siege de Deucalion, &

[*a*] Mœurs des Sauvages Américains, par le P. Lafiteau.

qui donna à l'Attique le nom de sa fille Atthis ; ensuite Amphiction, qui fut suivi par Ericthon. Il y eut contestation entre Neptune & Minerve, pour savoir lequel des deux produiroit le plus excellent ouvrage & donneroit son nom à la nouvelle ville. Neptune frappa la terre de son trident, & en fit sortir un cheval ; selon Apollodore, il fit paroître une source d'eau au milieu de la citadelle : Minerve, d'un coup de lance, fit naître l'olivier que l'on voyoit encore plusieurs siecles après dans le temple de Pandrose, & remporta ainsi la victoire. Conséquemment elle donna son nom *Athéné*, à la ville de Cécrops & promit d'y faire fleurir les sciences.

Qu'il y ait eu réellement un ou plusieurs Cécrops Roi d'Athénes, ou qu'il n'y en ait eu aucun, cela est égal. On soutient que son histoire est une pure fable forgée après coup, en confondant la physique, la topographie d'Athénes, & quelques faits peu intéressans, & en prenant les noms dans un faux sens. On prie le lecteur de se prêter pour un moment à cette ennuyeuse discussion.

Cécrops est la hauteur, ou la *croupe* de montagne sur laquelle Athénes fut bâtie d'abord, où l'on plaça ensuite la citadelle, nommée *Acropolis* & *Cecropia*, à cause de sa situation. C'est le même nom que Κρωπί ou Κρωφί, montagne d'Egypte dans

Hérodote. κρήνιτα, selon Hésychius, signifie lieux élevés. On ne peut méconnoître la ressemblance entre *Cécrops* & *Scrupus* des Latins, qui désigne une pierre ou un terrein raboteux. On a cru que Cécrops étoit Egyptien, en prenant Αἰγυπτὸς, lieu fermé, lieu environné d'une enceinte, pour le nom de l'Egypte. κικροψ Αἰγυπτίος, en vieux grec signifioit hauteur fermée ou entourée de murs. Par la même erreur on a regardé comme autant de chefs de colonies Egyptiennes Inachus, Danaïs, Ægialée, dont l'histoire a été bâtie sur le même fondement que celle de Cécrops.

Celui-ci épousa Agraule, fille d'Actæus. Ἀγραυλος est composé de Ἀγρὸς champ, campagne, & Αὐλὼν, vallée; Actæus vient de Ἀκτὴ, rivage. Agraule, fils d'Actæus & femme du Cécrops, est donc une campagne ou terre basse, qui touchoit d'un côté la mer, & de l'autre la hauteur sur laquelle on commença de bâtir Athénes. Comme cette montagne étoit escarpée d'un côté par le bas en prenant Τράχων lieu escarpé pour Δράκων un serpent, on a dit que Cécrops avoit le bas du corps d'un serpent. On racontoit encore la même chose d'Erichton, successeur de Cécrops, parce qu'Ἐρίχθων, à la lettre *terrein élevé*, désignoit le même lieu de Cécrops; voilà comme il étoit devenu son semblable & son successeur. Nous

reverrons plus d'une fois la même équivoque.

Cécrops & Agraule eurent pour enfans, 1°. Erysichton, c'est-à-dire, tiré de la terre ou fruit la terre. 2°. Aglaure, bon vent ou bel air. 3°. Hersé, la rosée. 4°. Pandrose, la pluie. On peut trouver la signification de tous ces noms dans les dictionnaires grecs les plus communs. Il est aisé de voir par cette postérité, quels personnages c'étoit que Cécrops & Agraule; elle nous fait comprendre que la plaine entre la hauteur d'Athénes & la mer, étoit cultivée; qu'avec le secours d'un bon air, de la rosée & de la pluie, il y croissoit du grain.

La fable de Neptune qui fait sortir de la terre, de l'eau, ou un cheval, est bâtie sur l'équivoque du mot ἵππος qui peut signifier une fontaine & une monture. Comme Neptune est le Dieu des eaux, il est aussi le pere des fontaines & des rivieres; selon le style ordinaire des Poëtes, celles-ci sont toutes filles de l'Océan. Mais en confondant *Hippos* de l'eau, avec *Hippos* cheval, on a dit que le cheval étoit une production de Neptune. La même équivoque a donné lieu à une infinité de fables que l'on verra dans les remarques sur Hésiode: en expliquant celle de Minerve, on dira pourquoi l'olivier lui étoit consacré, & pourquoi la ville d'Athénes l'avoit choisie pour Divinité tutélaire.

L'histoire des successeurs de Cécrops n'est pas moins authentique ni moins grave que la sienne. Selon Hérodote, les anciens Athéniens furent nommés *Cranai* & *Cécropides*, c'est-à-dire, habitans d'une hauteur ; on en a vu la raison : mais les Grecs postérieurs aimerent mieux rapporter ces noms aux Rois Cécrops & Cranaüs. Ἀττικὴν, l'Attique, fait évidemment allusion au substantif Ἀκτὴ, rivage, comme Strabon l'a observée, parce qu'elle est environnée de la mer, & non pas à une prétendue Nymphe Attis. Ἀμφικτίων, autre nom de Roi, est composé de Ἀμφὶ, *Circùm*, & de Κτίω, pour Κτίζω, *Habito*, d'où vient Κτίτης, *Habitator* ; il désigne les Colons de l'Attique ou ceux qui habitoient autour d'Athénes.

Par-là on conçoit ce que c'étoit que le conseil des Amphictions, si fameux dans l'histoire de la Gréce ; c'étoit dans son origine l'assemblée de la Commune, des habitans de la campagne avec ceux d'Athénes ; mais les historiens qui veulent que tout soit grand & pompeux chez les Grecs, en ont fait un conseil aussi respectable dès sa naissance, qu'étoit le Sénat Romain après la seconde guerre Punique. Ils ont fait de même de l'Aréopage. Mars, dit-on, tout Dieu qu'il étoit, fut obligé de comparoître à ce tribunal pour un homicide. Cette fable a été imaginée à l'occasion d'un usage assez

singulier. Les Athéniens, pour témoigner plus d'horreur de l'homicide, faisoient le procès à la hache qui avoit servi à tuer un homme; & comme Ἄρης, Mars, signifie aussi le fer & tout instrument tranchant, la hache ainsi poursuivie criminellement, est Mars jugé pour un homicide (*a*).

Il n'est pas une seule des villes sur laquelle on n'ait forgé des histoires semblables à celle d'Athénes, la lecture de Pausanias suffit pour en convaincre tout homme non prévenu; cet historien convient lui-même en plus d'un lieu de la vanité des Grecs sur cet article. C'est la topographie de ces villes & des environs que l'on a donnée dans la suite pour la généalogie de leurs Rois & de leurs fondateurs.

On voudra bien en souffrir encore un exemple. Voici ce que les Argiens racontoient sur la fondation de leur ville. Inachus, Roi du pays, donna son nom à un fleuve qu'il consacra à Junon; ce fleuve eut un fils nommé Phoronée, qui avec trois autres fleuves, Céphise, Asterion & Inachus son propre pere, fut arbitre entre Neptune & Junon, qui disputoient à qui auroit cette contrée sous son empire. Le différend fut jugé en faveur de Junon. Neptune en eut du ressentiment, & pour se venger, il mit

[*a*] Pausan. l. 1, c. 28.

tous ces fleuves à sec, d'où il arriva que ni le fleuve Inachus ni les autres, ne purent donner d'eau que tout au plus dans la saison où les pluies sont abondantes. En effet, durant la sécheresse de l'été, il n'y a dans cette contrée que le marais de Lerne qui ne manque point d'eau (*a*). C'est ce qui avoit fait donner à la ville d'Argos, le surnom de *Dipsium*, la ville qui a soif; c'est ce qui avoit rendu si célebre chez les Argiens le culte de Jupiter & de Junon, Dieux de la pluie. Ces peuples surpris de ce que leurs rivieres manquoient d'eau, tandis qu'il y en avoit tant chez leurs voisins, forgerent cette fable pour en rendre raison. On voit par-là combien la généalogie des descendans d'Inachus, si savamment débrouillée par les Mythologues historiens, mérite de considération.

Une description de l'ancienne Gréce, encore plus exacte que celle de Pausanias, une carte géographique du même pays, encore plus détaillée que celle de M. Danville, s'il étoit possible d'en faire une, seroient la meilleure clef pour l'explication des fables héroïques : une

[*a*] Pausan. l. 2, c. 15. Strabon, l. 8, contredit le récit de Pausanias, mais il convient que dans les tems de sécheresse les Argiens tiroient de l'eau de leurs puits qu'ils attribuoient aux Danaïdes.

carte même de la Gréce moderne, où les moindres objets seroient marqués, pourroit y contribuer. Mais si l'histoire même des héros n'est souvent qu'un tableau grossier de la nature, que doit-on penser de celle des Dieux ?

Les Grecs avoient tellement défiguré leurs origines, qu'ils ne comprenoient plus le sens des divers noms de leur Nation. Ils avoient imaginé autant de Rois ou de Chefs de colonie qui n'ont existé probablement que dans le cerveau des Poëtes. Si on les a nommés *Iones*, c'est à cause d'un certain Ion, fils de Xuthus, qui régna dans l'Attique. *Achæi*, *Achivi*, vient d'Achæus, frere du précédent : *Dores*, de Dorus, fils de Neptune & d'Alope : *Hellenes*, de Hellen, fils de Deucalion : *Pelasgi*, de Pelasgus, fils d'Arcas : *Myrmidones*, dans Homere, de Μύρμηξ, fourmi, parce que Jupiter, pour peupler la Gréce, changea des fourmis en hommes. Le Péloponnése a tiré son nom de Pélops, fils de Tantale. C'est dommage sans doute que tous ces héros dont on a raconté de si merveilleuses aventures, ressemblent si fort à des personnages en l'air. Les premiers Grecs, peuple nomade & vagabond, qui n'avoit ni demeure fixe, ni aucun lien de société, si nous en croyons Thucydide, étoient bien éloignés d'avoir des Rois.

Dans

Dans les Ecrivains sacrés la Gréce & les pays voisins sont nommés les Isles, les pays maritimes, non-seulement à cause du grand nombre des Isles de l'Archipel, mais encore parce que la Gréce est bordée de mers presque de toutes parts ; les noms précédens ne signifient pas autre chose.

Le premier qui ait conduit une colonie dans ces contrées, est appellé *Javan*, & ce nom désigne en hébreu, de la boue, du limon, par conséquent un pays aquatique: Pausanias, *l.* 6, *c.* 21, parle d'une riviere *Iaon*, dans l'Elide. En prononçant Ἴαν, comme les Grecs qui n'ont point d'J, ni d'V consonne, au lieu de *Jaon* ou *Javan*, l'on n'en change point la signification, puisqu'Ἴαν est le nom de plusieurs lacs ou rivieres, non-seulement de la Gréce, mais encore des autres pays du monde. Pausanias au même lieu, c. 22, fait mention d'une fontaine d'Elide, nommée les nymphes Ionides. Ion, est, dit-on, fils de Xuthus & de Creüise ; Ξοῦθος, dans Hésychius, signifie humide ; on conçoit ce que c'est que son épouse : Creüise est une fontaine de Béotie dans Strabon, l. 9.

Achæi, *Achivi*, est formé de *ach* qui est le nom générique d'eau dans toutes les langues. Ἀχαΐη, fontaine de Messenie dans Pausanias, Ἀχαιός, riviere de Scythie ; *Acheloüs*, *Achates*, *Acheron*,

Acherusia Palus, & une infinité d'autres noms grecs, viennent de la même source.

Dores est le même que Doris, l'un des noms de la mer dans Hésiode : voilà pourquoi on a supposé Dorus, fils de Neptune & d'Alope, celle-ci est une fontaine d'Eleusine, selon Hésychius ; *Hellopiæ* dans Pline, sont des eaux chaudes de l'Isle d'Eubée.

Hellen, *Hellennes*, désignent encore les eaux & la mer. Ἑλέη, est un vase ou un lieu profond. Il y avoit près de Corinthe, une fontaine appellée les bains d'Hélene, où jamais Hélene n'avoit mis les pieds (*a*). *Elané* est l'ancien nom d'un lac du Gévaudan ; *Alen*, riviere d'Angleterre ; *Alaine*, riviere du comté de Bourgogne ; Pausanias cite une riviere *Alens*, en Ionie. On suppose Hellen, fils de Deucalion : Deucalion & Pyrrha sont deux petites isles ou deux rochers du golphe de Magnésie (*b*) ; il est probable que dans un naufrage quelques personnes se sauverent sur ces deux éminences ; de-là on a fait deux fables : la premiere, que Deucalion & son épouse avoient repeuplé le monde après un déluge ; la seconde, qu'ils avoient délivré ceux qui fuyoient les Centaures. Λεύκαλιον, signifie Pierre mouillée, & πυῤῥαία, élé-

[*a*] Pausan. l. 2, c. 2.
[*b*] Strabon, l. 9, pag. 419.

vation ou éminence. Voyez Héſychius.

Pelaſgi, vient évidemment de Πέλαγος, la mer; & comme ce nom a été donné tantôt aux habitans du Péloponnéſe, tantôt à ceux de l'Attique, d'autres fois à ceux de l'Ionie, l'on a regardé ces Pélaſges comme un peuple vagabond, qui avoit d'abord habité le Péloponnéſe, enſuite l'Attique, & enfin l'Ionie.

Mirmidones, dans Homere, ſignifie peuple nombreux: Μυρμηδὼν, qui exprime en grec une fourmiliere, déſigne auſſi une grande quantité: nous parlons de même dans notre langue. Voilà comme les Grecs ſont nés des fourmis.

Le Péloponnéſe étoit nommé par les anciens, *Apia* & *Pelaſgia*; Ἀπία γῆ, ſelon Héſychius, ſignifie pays reculé, parce que le Péloponnéſe eſt comme ſéparé de la Gréce par l'Iſthme de Corinthe: *Pelaſgia* vient d'être expliqué. On l'appelle aujourd'hui *Morée* de *mor* ou *morre*, la mer, dans les langues du nord. Les Grecs qui en dérivoient le nom de Pélops, ajoutoient que celui-ci étoit fils de Tantale. Or Tantale eſt un marais de Phrygie ſelon Pauſanias. De-là eſt venue la fable de Tantale plongé dans les eaux. Il étoit fils de Jupiter & de Pluton, c'eſt-à-dire, fils de la pluie & d'un lieu profond. (*a*) Toutes ces gé-

[*a*] Pauſanias, l. 8, c. 7, & l. 2, c. 22.

néalogies se soutiennent & nous présentent toujours les mêmes objets.

La Gréce & ses différentes contrées ont donc tiré leurs noms de leur situation & non pas des premiers Colons qui les ont habitées ; ce seroit plutôt ceux-ci qui auroient emprunté le leur du pays dans lequel ils demeuroient. »Les noms de lieux, dit un judicieux »Ecrivain, sont eux-mêmes, comme »il est aisé de le remarquer en tous les »pays & en toutes les langues, dérivés »de leur position physique, des pro»ductions du terroir, de quelque qua»lité naturelle ou accidentelle à l'en»droit. » (*a*) Nous aurons souvent occasion de remarquer la justesse de cette observation, & peut-être de la confirmer (*b*).

N'y a-t-il donc pas lieu de regretter la peine que se sont donnée les Savans les plus habiles, pour fixer l'époque de la naissance, du regne, des exploits de tous ces héros fabuleux ? A supposer qu'ils aient véritablement existé, c'est beaucoup que les Grecs postérieurs aient pu en conserver seulement le nom.

Il est à propos de prévenir une objection. Accordons-le pour un moment,

[*a*] Traité de la formation méchan. des langues, tom. 2, pag. 299.

[*b*] Strabon a pensé de même, l. 9, p. 391.

dira-t-on ; la tradition des villes grecques, les fables des Poëtes, le culte fondé sur ces fables, ne prouvent point l'existence des héros ; mais de notre aveu, ces fables allégoriques ne la détruisent pas non plus. Ils peuvent avoir vécu, quoique dans la suite on ait composé leur histoire sur la topographie de la Gréce. Donc de même quand on réussiroit à tourner toutes les fables des Dieux en allégories, cela ne démontreroit point que les Dieux n'ont pas été des hommes vivans.

Je conviens qu'à envisager uniquement la nature des fables, elles ne démontrent ni la réalité ni la fausseté des personnages qui en sont l'objet ; elles suffisent seulement pour nous en faire douter ; mais il ne faut pas séparer cette considération d'avec les autres preuves qui montrent ce que c'étoit que les Dieux du Paganisme. 1°. Les mêmes témoignages qui peuvent nous persuader que les héros étoient des hommes, nous enseignent clairement que les Dieux n'en étoient pas, puisqu'ils les ont expressément distingués. 2°. Il n'est pas étonnant que les Grecs, après avoir déïfié tous les êtres naturels, en soient venus jusqu'à rendre les honneurs divins à des hommes ; on a montré la connexion de ces deux erreurs ; mais il est inconcevable que le Polythéisme ait commencé par

la derniere. 3°. Les circonſtances des fables nous obligent de faire la même diſtinction. Que deux héros tels que Bacchus & Hercule, aient vécu l'un à Thebes, l'autre à Tirynthe, il n'y a rien là que de naturel; mais ſi les Dieux ſont des hommes, comment s'eſt-on aviſé de placer Jupiter & Junon dans les airs, Neptune dans la mer, Pluton dans les enfers? Il n'eſt pas néceſſaire de répéter les autres raiſons que l'on a données pour prouver que les Dieux n'ont jamais été des hommes. 4°. Quand, à toutes ces raiſons, l'on ajoute l'examen des fables, & que l'on montre qu'elles ſont évidemment une peinture groſſiere de la nature, cette conſéquence tirée d'un fait déjà prouvé & vérifié dans le détail, devient une nouvelle preuve pour tout lecteur non prévenu.

CHAPITRE XIV.

Quatrieme conſéquence : les fables grecques ne ſont point venues d'Egypte ni de Phénicie.

§. 1. LEs partiſans du ſens hiſtorique des fables ſoutiennent qu'il eſt ſurvenu un changement dans la Religion des

Grecs, lorsqu'ils commencerent à se réunir en corps de société ; nous le supposons de même : nous montrerons qu'Hésiode l'enseigne en termes assez clairs ; & cette révolution par laquelle a commencé le culte de Jupiter & des autres Dieux, est, selon nous, la troisieme époque de la Religion grecque. Reste à examiner quelle part les étrangers ont pu y avoir. La nouvelle forme que l'on donna au culte public, les fables que l'on y mêla, furent-elles empruntées des colonies arrivées d'Egypte, comme M. l'Abbé Banier le prétend sur l'autorité d'Hérodote, ou des négocians Phéniciens, comme Bochart & le Clerc l'ont pensé ? Jamais question ne fournit une plus ample matiere de doutes & de disputes.

Il faut convenir d'abord que la date du changement dont nous parlons, qui est la fondation des premieres villes & des plus anciens états de la Gréce, est une circonstance favorable au sentiment de ces auteurs. Dans le même tems, ou à peu près, Sicyone fut fondée par Ægialée, Inachus donna naissance à la ville & au royaume d'Argos, Cécrops, à celui d'Athénes ; ce sont, à ce que l'on dit, trois Egyptiens : Cadmus avec une colonie de Phéniciens, vint bâtir Thébes dans la Béotie, c'est l'opinion commune. Par conséquent le commen- §. 2.

cement de l'idolâtrie grecque se rencontre juste avec l'arrivée de ces étrangers.

§. 3. Mais il s'en faut beaucoup que l'on puisse fixer certainement la date de l'arrivée de Cadmus, d'Inachus & des autres, ni indiquer le lieu de leur origine. Selon Bochart, Cadmus est un des Chananéens chassés de la Palestine par Josué : or au tems des guerres de Josué, il y avoit déjà plus de 500 ans que les premieres villes grecques étoient bâties. Si nous en croyons les anciens auteurs orientaux, cités par Hérodote dans le préambule de son Histoire, & qu'il ne contredit point, les Phéniciens sont venus pour la premiere fois dans la Gréce, peu après la fondation d'Argos, & ils y commirent des hostilités, puisqu'ils enleverent Io, fille d'Inachus, Roi & fondateur d'Argos. Ces auteurs ajoutent que jusqu'à la guerre de Troye, les Grecs n'avoient eu aucune relation avec les Asiatiques, que par des rapines & des brigandages mutuels : est-il probable que dans ces tems-là même une colonie de Phéniciens soit venue s'établir dans la Béotie, que les Grecs aient reçu leur Religion & leurs Loix, d'une Nation qu'ils devoient regarder comme ennemie ?

§. 4. Sicyone, dit-on, doit son origine à Ægialée ; ce nom signifie hauteur près de la mer, c'est la situation de Sicyone,

& il désignoit autrefois toute la contrée nommée dans la suite *Achaïa*. Argos fut bâtie par Inachus, & Inachus est la riviere qui baignoit les murs d'Argos. Thébes fut édifiée par Cadmus, & la montagne sur laquelle la citadelle de Thébes étoit assise, s'appelloit Cadmus ou Cadmé (*a*). Cécrops signifie la *Croupe*, la hauteur où la ville d'Athénes fut placée d'abord. Voilà des fondateurs bien suspects.

Si l'on s'en rapporte à l'ancienne tradition de ces villes, que Pausanias nous a conservée, elles doivent leur naissance à des hommes du pays même, à des Pélasges, non à des étrangers; & cette tradition est beaucoup plus probable que la précédente. Qu'est-ce que les Phéniciens ou les Egyptiens seroient venus faire dans un pays encore désert, chez des peuples sauvages qui n'avoient ni villes, ni sociétés, ni commerce?

Le savant auteur qui a recherché *l'origine des Loix, des Arts & des Sciences*, a prouvé par plusieurs témoignages (*b*) que les anciens Egyptiens avoient la mer en horreur, & regardoient les navigateurs comme des impies; qu'ils man-

[*a*] Voyez les remarques sur le ℣. 490. de la Théogonie.

[*b*] Voyez les remarques sur le ℣. 490. de la Théogonie, tome 2, l. 4, art. 2, pag. 235; tome 4, l. 4, ch. 1.

quoient des matériaux pour construire des vaisseaux, que contens des productions de leurs pays qui fournissoit abondamment à tous leurs besoins, ils ne s'occupoient point de commerce, qu'ils avoient pour maxime de ne point sortir de leur pays. Ils persisterent dans cet usage jusqu'au regne de Sésostris, c'est-à-dire, plus de 400 ans après la fondation des premieres villes grecques. Comment avec ces principes a-t-on pu croire que les Grecs devoient la fondation de leurs villes aux Egyptiens ?

§. 5. La situation seule de ces villes dépose contre l'origine qu'on leur attribue. Des Egyptiens accoutumés à cultiver les campagnes arrosées par le Nil, auroient choisi des plaines sur le bord des rivieres; les Phéniciens livrés au commerce, auroient occupé les ports & le rivage de la mer; point du tout : les premieres villes grecques, Athénes, Argos, Thébes, Sicyone furent placées d'abord sur des montagnes & sur des rochers, comme les vieux châteaux bâtis lorsque l'Europe étoit ravagée par des troupes de brigands.

Aussi Diodore de Sicile, moins crédule qu'Hérodote, a-t-il révoqué en doute ces transmigrations d'Egyptiens dans la Gréce dont ces peuples se vantoient; » nous ne les voyons soutenues, dit-il, » d'aucune preuve assez sensible, ni

» attestées par aucun monument assez » certain « (a).

Supposons néanmoins l'opinion commune mieux établie. Est-ce assez pour prouver que ces colons étrangers sont les auteurs de la Religion grecque ? Il faudroit prouver encore qu'à l'arrivée de ces colonies dans la Gréce, les Egyptiens & les Phéniciens étoient déjà idolâtres ; & cela n'est pas aisé. Plusieurs chronologistes placent les commencemens de Sicyone à l'an 1915 du monde, plus de 150 ans avant le voyage d'Abraham en Egypte. A la date même de ce voyage, l'Ecriture ne nous montre encore aucun vestige d'idolâtrie chez les Egyptiens ni chez les Chananéens ; elle nous insinue au contraire, que les uns & les autres connoissoient & adoroient le vrai Dieu. §. 6.

A la vérité, la plûpart des chronologistes modernes rapprochent de plusieurs siecles la fondation des villes grecques, & supposent Cécrops contemporain de Moyse. Nous n'en sommes pas plus avancés. Selon Pausanias (b), Cécrops est le premier qui ait fait adorer Jupiter comme Dieu suprême ; mais Jupiter n'étoit point le Dieu suprême des Egyptiens, c'étoit Osiris, & ces deux Dieux n'ont rien de commun. La Reli-

[a] Diod. tom. 1, pag. 60.
[b] Diod. tome 3, l. 8, c. 2, pag. 210.

gion grecque n'eſt donc point celle des Egyptiens ;. & il s'en faut beaucoup que le ſyſtême que nous examinons, ſoit fondé ſur des faits poſitifs.

§. 7. Comme rien n'eſt ſi incertain ni ſi fabuleux que l'hiſtoire des premiers tems de la Gréce, cherchons d'autres fondemens pour appuyer nos conjectures. Une queſtion ſe préſente d'abord. Si les Grecs ont reçu l'idolâtrie des Egyptiens ou des Phéniciens, de qui ceux-ci la tiennent-ils eux-mêmes ? de perſonne, ils en ſont les auteurs. Mais ſi les peuples de l'Egypte & de la Phénicie ont pu ſe former une fauſſe religion ſans aucun ſecours étranger, on ne voit pas pourquoi ceux de la Gréce n'ont pas pu en faire autant. Si les premiers policés plutôt, ont été aſſez aveugles pour avoir des idées abſurdes de la Divinité, ce n'eſt pas une merveille, que les ſeconds, placés dans les mêmes circonſtances, aient eu le même malheur. Nous avons montré que l'on a paſſé de la vérité à l'erreur par une progreſſion facile, & en ſuivant le fil des idées qui viennent naturellement à l'eſprit des peuples groſſiers. Il eſt donc à préſumer que les Grecs ont ſuivi pour s'égarer, la même route dans laquelle d'autres s'étoient déjà écartés avant eux, & que l'on doit aſſigner la même origine aux rêveries des uns & des autres. Nous avons fait voir que les

idées des ſauvages de l'Amérique ſont conformes à celles des Egyptiens ; les ont-ils puiſées en Egypte ? ſi les Dieux nouveaux des Grecs ont été formés ſelon la même méthode que les Dieux Titans ou les Dieux anciens des Pélaſges, comme on eſpere de le montrer, ceux-ci étant originaires de la Gréce, il n'y a pas lieu de croire que leurs ſucceſſeurs ſoient des Dieux étrangers.

Nous trouvons, il eſt vrai, en Egypte, en Phénicie, auſſi-bien qu'en Gréce, un Jupiter, un Saturne, une Vénus, ou du moins des perſonnages qui leur reſſemblent ; qu'en doit-on conclure ? que ces Dieux prétendus n'ont vécu nulle part, que ce ſont des noms allégoriques, des emblêmes, pour déſigner les mêmes idées & les mêmes objets, pour exprimer des nations familieres à tous les peuples. §. 8.

De ce qu'un culte paroît ſemblable, & cependant plus ancien dans l'Egypte ou dans la Phénicie que dans la Gréce, ce n'eſt pas une preuve ſuffiſante pour juger qu'il a paſſé d'un peuple à l'autre ; c'eſt néanmoins le ſeul argument d'Hérodote & de ceux qui l'ont ſuivi. Pour en ſentir le foible, il ſuffit de réfléchir à l'abus que l'on en a fait ſur un point très-important. Parce que l'on a cru appercevoir dans la loi de Moyſe, quelques cérémonies approchantes de celles que §. 9.

l'on fait avoir été pratiquées en Egypte, quelques Savans ont affecté d'en conclure que ce faint Légiflateur n'avoit fait que copier les rites Egyptiens & appliquer au culte du vrai Dieu, ce que l'on faifoit ailleurs pour honorer les Idoles. L'Auteur de l'hiftoire du ciel a réfuté folidément cette affertion téméraire ; il a fait voir que les pratiques principales ordonnées aux Juifs, avoient été en ufage chez tous les peuples, avant même la naiffance de l'idolâtrie, que c'étoit des reftes de la Religion primitive fortis de la famille de Noé, des rites obfervées par nos premiers parens ; que les idolâtres en les copiant en avoient perverti l'intention : que Moyfe au contraire les avoit rappellés à leur ancienne deftination & à leur premier objet. Il eft fâcheux que ce judicieux Ecrivain ait oublié fes propres principes. Parce qu'il a trouvé chez les Grecs des idées & des ufages femblables à ceux d'Egypte, il a conclu que l'idolâtrie grecque étoit empruntée des Egyptiens. Il devoit fentir mieux qu'un autre le défaut de ce raifonnement. Les idées des Grecs, quoique fauffes, ont été communes à tous les peuples ignorans, même aux fauvages ; ce font ou des erreurs populaires dont quelques-unes fubfiftent encore, ou des vérités triviales groffiérement exprimées & entendues : & nous avons mon-

tré que l'on ne pouvoit manquer de tomber dans des égaremens, dès que l'on a eu perdu de vue cette premiere vérité : qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur, conservateur, & souverain maître de l'univers.

La prétendue conformité des personnages n'est souvent qu'apparente, & quand elle seroit plus parfaite, elle ne prouveroit rien. Nous ne connoissons la croyance & les usages des autres nations que par le canal des Ecrivains grecs ; or, tout est grec entre les mains de ceux-ci. Lorsqu'ils nous parlent des Divinités étrangeres, ils les rapprochent tant qu'ils peuvent de leurs propres Dieux. Orus étoit peint en Egypte sous la figure d'un enfant ; Hérodote se persuade que c'est Apollon, parce que les Grecs représentoient celui-ci comme un jeune homme. Isis avoit un grand nombre de mammelles ; c'est donc la même que Cérès, dont le nom signifie nourrice ou nourriture. Osiris avoit quelques symboles semblables à ceux de Bacchus, c'est donc le même personage. Telle est la méthode des Grecs. Avec cette prévention, leur autorité est-elle d'un grand poids pour nous instruire de ce qui regarde les Dieux des autres Nations ? §. 101.

Il paroît qu'Osiris est le soleil ; Σείριος chez les Grecs, désigne ce même astre & la canicule. Isis est la terre ; c'est §. 11.

l'hébreu *Iſſis*, le bas, le fondement. Servius, ſur le huitieme livre de l'Enéide, nous apprend qu'il ſignifioit la même choſe en Egyptien. Orus, leur fils, eſt la fécondité ou le travail qui la produit. Son nom peut ſignifier ou le labourage ou les fruits de la terre ; & il a du rapport avec ὥρα en grec, la fleur de jeuneſſe & la beauté des fruits. Les Egyptiens vouloient exprimer par ces trois figures, que le ſoleil eſt le principe de la fécondité de la terre & des ſuccès du labourage ; ce n'eſt pas un grand myſtere. De même, ſelon les Grecs, Cérès, l'agriculture ou la fertilité, eſt fille de Rhéa, la terre eſt de Saturne, le ciel ou le tems ; mêmes idées chez les deux peuples. Mais il n'eſt pas ſurprenant qu'avec quelque variété dans les ſymboles, ils ſe ſoient rencontrés dans une choſe auſſi ſimple & auſſi triviale.

§. 12. Les Egyptiens repréſentoient ſouvent leur Orus dans un van ou un panier, avec une figure de ſerpent, ſymbole de la vie. De même, les Athéniens plaçoient leurs enfans nouvellement nés dans un van, & ils les y étendoient ſur des ſerpens d'or. C'étoit, diſoient-ils, en mémoire de ce que Minerve avoit fait pour Erichton : donc ils avoient tiré cet uſage de l'Egypte. Tâchons de démêler le ſens de la fable, nous verrons qu'il n'a pas été beſoin de l'aller chercher hors de la

Gréce. Minerve ou l'induſtrie, pour faire vivre Erichton, c'eſt-à-dire, pour faire renaître le grain, (Erichton ſignifie tiré de la terre ou fruit de la terre,) inventa l'inſtrument pour le vanner & le ſéparer d'avec la paille. On ajoute qu'elle confia le van, le panier, le crible ou le coffre qui renfermoit Erichton, à Aglaure, le vent; à Herſé, la roſée, & à Pandroſe, la pluie. Cela ſe conçoit : c'eſt une hiſtoire des ſemailles groſſiérement entendues, d'où les Athéniens prirent occaſion d'imaginer que, pour aſſurer la vie à leurs enfans, il falloit les mettre dans un van (*a*) avec des figures de ſerpent. Ce n'eſt pas ſeulement parce que le mot hébreu ou égyptien qui ſignifie la vie, déſigne auſſi un ſerpent; que celui-ci a été pris par-tout pour le ſymbole

(*a*) Il ne faut pas ſe perſuader que les anciens miſſent leurs enfans dans des berceaux faits comme les nôtres : ils les plaçoient dans des eſpeces de corbeilles ou de paniers creux; d'où eſt venu le latin *Cunæ*, *Cunabula*. Les Laboureurs qui avoient de ces paniers pour mettre leur grain ou pour le vanner, s'en ſervoient auſſi pour coucher leurs enfans. Cet uſage fort ſimple dans ſon origine, fut regardé comme myſtérieux, lorſque les fables eurent tourné la la tête aux Grecs. On a vu de pauvres gens placer leurs enfans dans un morceau d'écorce de chêne deſſéché : peut-être eſt-ce là l'origine de la fable qui a dit que les premiers hommes étoient nés des chênes.

de la santé, c'est encore parce qu'il est le plus vivace de tous les animaux ; tellement qu'étant coupé en plusieurs morceaux, il continue de remuer pendant long-tems. Delà le serpent d'Epidaure, l'histoire de son transport à Rome, &c. cette fable a donc pu naître en Gréce sans avoir aucun rapport avec l'Egypte. Il en est de même de toutes les autres.

§. 13. Pour raisonner conséquemment & par analogie ; de même que les fables Egyptiennes ont pu venir de l'abus des hiéroglyphes qui peignoient aux yeux des peuples les opérations de la nature ou les usages de la société, de même la mythologie grecque est née des équivoques du langage qui peignoit les mêmes objets aux oreilles, & il n'a pas été nécessaire que ces deux peuples empruntassent rien l'un de l'autre. De même encore que les Egyptiens se figurerent dans les siecles postérieurs, que leurs Dieux, Osiris, Orus, &c. qui n'étoient que des personnages allégoriques, avoient été des Rois qui avoient gouverné autrefois l'Egypte ; de même aussi les Grecs après eux imaginerent que Cœlus, Saturne, Jupiter qui n'étoient que des emblêmes, avoient été des Princes qui avoient régné dans la Thessalie. Même prévention, même erreur, même vanité par-tout.

§. 14. Une nouvelle preuve que les Divini-

tés Grecques, Egyptiennes, Phéniciennes, ne sont point les mêmes, c'est que les noms sont fort différens. Si l'une ou l'autre de ces Nations avoit introduit chez les Grecs & les Romains, ses propres Dieux, elle les eût fait connoître sans doute sous le même nom sous lequel elle les adoroit, ou sous des noms équivalens. Lorsque les Grecs dans les siecles postérieurs ont adopté quelqu'une des Divinités de l'Egypte, ils en ont scrupuleusement conservé le nom & les attributs. Dans les temples que les Athéniens, les Corinthiens, les Lacédémoniens avoient érigés à Isis, à Sérapis, ces Dieux étoient représentés & honorés comme en Egypte; nous le voyons dans Pausanias. Il est donc à présumer que si les Grecs plus anciens en avoient reçu quelques autres, ils en auroient de même gardé les noms & les caracteres. Point du tout. Ces noms que l'on suppose tous tirés des langues orientales, n'ont aucun rapport & signifient des objets totalement différens. Vénus, par exemple, étoit nommée chez les Phéniciens *Astarté*, & ce nom vient, dit-on, d'*Ascherah*, *lucus*, bois sacré. D'autres l'appelloient *Urania*, & c'est la même que Baaltis, la Reine des cieux. Aphrodité en grec, est dérivé selon le Clerc, d'*Aphradatah*, *separata à viro*, selon l'histoire du ciel, d'*Am-Pherou*,

doth, mater fructuum. Le latin *Vénus*, est une corruption de *Succoth-vénoth*, *tentoria puellarum.* Quelle relation y a-t-il entre ces noms divers ? pas un seul qui exprime le caractere que l'on donnoit à Vénus. Par quel hasard ont-ils désigné le même personnage ?

Apollon étoit Orus chez les Egyptiens, le travail ou le labourage. Son nom grec φοῖβος est le même que *Phé-oub*, bouche du fleuve ou du débordement, parce que le soleil en fondant les neiges des montagnes d'Ethiopie, fait déborder le Nil. Selon le Clerc, il vient de *Phé bo Hapollon*, *os in eo mirum.* Selon d'autres, *Apollon* vient de Ἀπολλύμι, il signifie *disperdens* ou *destruens.* Il semble que tous ces noms ayent été donnés en rêvant.

Isis, la terre, en Egypte est, dit-on encore, la même que Cérès ou Δημήτηρ. Celle-ci, selon le Clerc, est Dio, Reine de Sicile, qui apprit aux Grecs l'agriculture. Selon l'histoire du ciel, Δημήτηρ est formé de *Dè Matar*, abondance de pluie. *Cérès*, nom latin, vient de *Kerets*, *confractio*, il signifie le bouleversement du monde par le déluge, ou, comme veut le Clerc, de *Ghérés*, blé moulu. Cette méthode arbitraire d'expliquer les noms & de confondre les personnages, est moins propre à éclaircir la Mythologie qu'à la rendre plus obscure : ce

n'est pas sans raison que M. de la Barre l'a désaprouvée. Pour que l'on puisse juger qu'une Divinité est la même chez différens peuples, il faut que tous ses noms expriment la même chose. Dès qu'on ne se tient pas à cette regle, on ne fait plus que deviner au hasard.

La ressemblance même des noms n'est pas toujours une preuve concluante, lorsque le sens n'est pas le même, & souvent elle a donné lieu a de grossieres erreurs. En voici un exemple remarquable. Le nom *Isis*, qui signifie le bas, la terre, désigne aussi la profondeur & les eaux : *Isis* est une riviere de la Colchide, & il y en a une autre de même nom en Angleterre. Conséquemment ce terme désignoit un vaisseau chez les anciens Germains. Il y a lieu de présumer qu'il signifioit la même chose chez les Egyptiens par ces paroles de Lactance : *Isidis navigium Ægyptus colit* (a). Comme les Germains rendoient une espece de culte à ce symbole de la navigation sous le nom d'Isis, le judicieux Tacite en a conclu que les Germains adoroient l'Isis Egyptienne, & l'on a disserté savamment pour découvrir par quelle voie ce culte avoit pu pénétrer d'Egypte en Germanie. Parce que les Saxons appelloient *Irminsul*, le Dieu ou le symbole qu'ils adoroient ; en rapprochant ce terme du

§. 15.

(a) Divin. Instit. l. 1, c. 2.

terme grec *Hermès*, on a conclu qu'ils adoroient Mercure.

Il en est de même de la ressemblance des personnages. L'idolâtrie moderne des Indes, de la Perse, des pays du Nord, de l'Amérique, est la même que l'ancienne idolâtrie Egyptienne; M. l'Abbé Banier en est convenu (*a*), & nous l'avons montré en détail. Croirons-nous pour cela que tous ces peuples ont reçu leurs Dieux de l'Egypte? Selon les Grecs, Io, fille d'Inachus Roi d'Argos, est la même qu'Isis chez les Egyptiens; la source de l'erreur est palpable. Io ou Ino, car il paroît qu'on a confondu ces deux noms, étoit une fontaine d'Argos; c'est le même nom que Ἴνος, marais de Laconie, dans Pausanias (*b*), Inn, riviere d'Allemagne, Isne, riviere de Suabe, &c. On a dit qu'elle étoit fille d'Inachus & d'Ismene, parce qu'elle se déchargeoit dans l'une ou l'autre de ces deux rivieres; tout comme l'océan est appellé le pere des fleuves qui y conduisent leurs eaux. Comme elle avoit deux sources ou deux branches appellées en grec κέρατα, des cornes; voilà Io changée en vache. On a fait la même fable du Nil & de l'Acheloüs changés en taureaux. Or, l'Isis Egyptienne étoit souvent représentée avec une tête de

(*a*) Divin. Instit. tome 1, l. 5, c. 7. p. 444.
(*b*) L. 3, c. 23.

vache; c'eſt donc la même choſe qu'Io; le reſte du parallele eſt de même goût. Il ſe pourroit très-bien faire que la fontaine Ino eût été auſſi appellée Iſis, puiſque c'eſt un nom de riviere; la mépriſe dans ce cas étoit encore plus aiſée.

Le peu que nous ſavons des traditions & des rites de l'Egypte, eſt très-différent de ceux de la Gréce. Le culte des animaux & des productions de la terre, les hiéroglyphes ou figures ſymboliques, étoient des uſages univerſels chez les Egyptiens, & faiſoient une partie eſſentielle de leur Religion; nous n'en voyons aucun veſtige chez les Grecs. Il eût été à propos que les partiſans d'Hérodote nous donnaſſent quelque raiſon de cette différence. §. 17.

Embraſſerons-nous le ſentiment de Diodore de Sicile, qui accuſe Hérodote d'avoir inventé des fictions incroyables en parlant des Egyptiens, pour attirer ainſi l'attention de ſes lecteurs (a)? non aſſurément. Il eſt plus convenable de croire que cet hiſtorien a été dupe de la vanité des Prêtres d'Egypte. Il fut frappé de quelques rapports qu'il apperçut entre les Dieux Egyptiens & ceux de la Gréce: il en demanda la raiſon aux Prêtres, & ceux-ci ne manquerent pas d'aſſurer que toutes les Divinités §. 18.

(a) Diod. tome 1, pag. 149.

grecques avoient pris naiſſance chez eux & y avoient été connues de tout tems; ils appuyerent cette aſſertion ſur des généalogies & des dates qu'ils forgeoient à plaiſir, Hérodote les crut ſur leur parole.

§. 19. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'Hérodote & tous ceux qui l'ont ſuivi, en aſſurant que les Grecs ont tiré leurs Dieux de l'Egypte, ſe ſont retranchés à eux-mêmes la ſeule preuve qui pouvoit nous convaincre du fait. Les Grecs, diſent-ils, après avoir fait cet emprunt, ont changé exprès les noms, les attributs, les fonctions, la figure, la généalogie des Dieux, pour faire croire qu'ils étoient nés chez eux. Dans cette ſuppoſition, que nous reſte-t-il pour vérifier ce prétendu tranſport des Dieux Egyptiens dans la Gréce? ſi l'on diſoit : les Divinités grecques ont même nom, mêmes attributs, même figure que les Dieux Egyptiens; donc ils ont été apportés de l'Egypte : la conſéquence ſeroit du moins vraiſemblable. Mais pour nous prouver l'identité des perſonnages, on commence par avouer qu'ils n'ont plus rien de commun. Comment n'a-t-on pas vu qu'en admettant cette altération faite à deſſein, l'on retombe dans le ridicule que l'on reproche aux anciens Allégoriſtes? on ſuppoſe que les fables grecques ſont un ouvrage de réflexion,

flexion, composé avec discernement; au lieu que c'est une suite d'erreurs enfantées par l'ignorance & par la bizarrerie du langage. Dans le tems que les Grecs eurent besoin d'être instruits par des étrangers, ils n'en savoient pas assez pour composer par étude, ou pour défigurer exprès un systême de Religion.

Ceux qui ont soutenu que les fables grecques viennent de la Phénicie, ont-ils mieux rencontré, & nous donnent-ils de meilleures preuves de leur systême? Nous n'avons d'autre monument pour nous instruire de la Religion des Phéniciens, que le fragment de Sanchoniathon conservé par Eusébe, & ce fragment n'est pas une tradition fort certaine. Il faudroit avoir vu l'original, pour juger si c'est l'auteur ou le traducteur qui a cherché à se raprocher de la Mythologie grecque; car on ne peut pas y méconnoître cette affectation. Ce que les livres saints nous disent des Dieux des Syriens & des Chananéens est fort obscur; ceux qui en ont tenté l'explication, se sont toujours dirigés sur les fables grecques. Après avoir lu le livre de Selden, *de Diis Syris*, on est à peu près aussi instruit qu'auparavant. §. 20.

C'est une foible raison pour croire qu'une fable est Phénicienne, que des étymologies tirées bien ou mal de l'hébreu: l'envie de tout rapporter à cette §. 21.

lource, ſemblent ſouvent avoir faſciné ſes yeux des Mythologues. Rien de plus connu des anciens que deux petits lacs de Sicile, appellés παλικοὶ, *Palici*, c'eſt-à-dire, deux creux d'eau : Λίκ, ſignifie de l'eau dans les noms Ὑάλικα, Ἐλικών, Ἄλικος, &c. qui ſont des noms de lacs ou des rivieres. On nommoit encore *Delli*, ceux de Sicile; c'eſt le même nom que *Deulle*, riviere des Pays-bas, & *Andéle*, riviere de Normandie. Enfin on les appelle aujourd'hui *Nephti*; c'eſt le même ſens. Comme l'eau en eſt minérale & ſulphureuſe, on crut que deux Génies en étoient les auteurs : on les nomma *les Freres Palices*, enfans d'Adranus, riviere voiſine; on leur attribua la vertu de faire connoître les parjures, & on leur rendit un culte pompeux. Diodore de Sicile en fait une deſcription merveilleuſe dans ſon hiſtoire (*a*) » De ces deux lacs, dit-il, s'é-
» levent des étincelles qui paroiſſent
» ſortir d'une grande profondeur : on
» diroit que ce ſont des chaudrons po-
» ſés ſur un grand feu, & que l'eau
» qui en déborde eſt elle-même enflam-
» mée. On n'oſeroit approcher de cet
» embraſement pour en découvrir la
» cauſe; & la terreur que cet objet im-
» prime dans l'ame, y fait reconnoître
» quelque choſe de ſurnaturel & de di-

(*a*) Diod. l. 11, c. 36, tome 3, pag. 165.

»vin. « L'origine de leur Divinité est fort simple, comme on voit ; mais les Mythologues ont mieux aimé aller chercher ces deux personnages imaginaires en Phénicie, dériver leurs noms de l'hébreu *Palichin*, vénérables, leur donner pour pere Adramelech, l'un des Rois ou des Dieux des Chananéens. (*a*) C'est de l'érudition dépensée à pure perte & par engagement de systême.

Soutiendrons-nous donc opiniâtrement que les Grecs n'ont reçu aucun de leurs Dieux des Egyptiens ni des Phéniciens ? Non. Il y auroit de la témérité à prendre ce parti extrême dans une question si obscure, & cela n'est point nécessaire pour maintenir la vérité de notre systême. Que tous les Dieux honorés avec Jupiter, soient éclos du cerveau des Grecs, ou quelques-uns aient été apportés d'ailleurs, cela est fort indifférent pour décider de leur nature & du vrai sens de leurs fables : puisque par-tout on les a forgés à peu près de même. §. 22.

Essayons néanmoins s'il n'y a pas un moyen de distinguer les Dieux anciens des Grecs d'avec ceux qui ont pu venir des étrangers, Hésiode nous servira de guide. Il distingue des Dieux de deux especes : les premiers, sont les différentes parties de la nature, le ciel, la terre, §. 23.

(*a*) Mythol. de Banier, tom. 1, pag. 619.

la mer, les fleuves, le soleil, la lune, &c. ce sont les Dieux anciens ou les Dieux Titans. On y doit ajouter encore les passions de l'humanité personnifiées; comme Venus, Némésis, le Sommeil, la Discorde, les Furies, les Parques, la Mort, &c. aussi Hésiode les fait naître tous sous le regne de Cœlus ou de Saturne.

Les seconds sont ceux que l'on supposoit auteurs des Sciences & des Arts; ainsi Bacchus & Cérès n'ont présidé à l'agriculture; Vulcain, à la méchanique; Mercure au commerce; Mars à la guerre; Minerve, aux sciences; les Muses, à la poésie; Apollon & Esculape, à la médecine; les Graces au maintien extérieur, que quand on a commencé à cultiver ces talens divers. On a rendu un culte à Vesta & aux Dieux Larès, lorsqu'on a été réunis dans un foyer commun. Certains Dieux sont aussi devenus nouveaux par la nouvelle maniere de les envisager. Ainsi on n'a cru que Jupiter étoit le Roi des Cieux ou le Roi des Dieux; Pluton, le Roi des enfers; Neptune, le Roi des mers, que quand on a vu des Rois exercer l'autorité dans les villes de la Gréce. Voilà pourquoi Hésiode place la naissance de tous ces Dieux nouveaux sous le regne de Jupiter, & comme leur culte fut beaucoup plus pompeux que celui des Dieux anciens, & les fit presque oublier,

on a dit que Jupiter à la tête des nouveaux Dieux, avoit vaincu les anciens ou les Titans, & les avoit précipités dans le fond du Tartare.

Mais cette révolution ne prouve pas encore que ces Dieux nouveaux soient venus des pays étrangers. Les Grecs paroissent avoir reçu plusieurs arts des Egyptiens & des Phéniciens; il est à présumer qu'ils en ont reçu en même tems la Divinité à laquelle on attribuoit chacun de ces arts, à supposer qu'elle fut déjà honorée en Egypte ou en Phénicie. La difficulté est de déterminer en détail ce que les Grecs ont inventé & ce qu'ils ont appris des autres Nations, & quelles Divinités ont été adorées ailleurs avant que de l'être dans la Gréce. Dans cette incertitude, soutenir que les Grecs ont emprunté des autres peuples le fond de leur Religion & toute leur Mythologie, c'est un systême dénué non-seulement de preuves, mais encore de vraisemblance.

On peut cependant faire une objection. N'est-il pas probable que l'idolâtrie s'est glissée chez les Grecs adorateurs d'un seul Dieu, comme elle s'est introduite plus d'une fois chez les Hébreux? c'est toujours par la communication avec leurs voisins que ceux-ci ont adopté un culte étranger & oublié leur propre Religion. Mais il faut faire attention que le cas est fort différent. Que

les Israélites, réduits en servitude en Egypte, aient copié les mœurs de leurs maîtres : qu'ils aient souvent imité les Chananéens dont ils étoient environnés, dont l'exemple serviroit à les séduire, dont les fêtes pouvoient les attirer ; on les conçoit aisement. Mais que la Nation entiere des Grecs ait reçu les coutumes & les idées de quelques Egyptiens fugitifs ou de quelques négocians Phéniciens, cela ne se comprend plus : & indépendamment des autres preuves que nous avons données du contraire, cela est absolument sans exemple.

CHAPITRE XV.

Cinquieme conséquence ; utilité de la comparaison des Langues pour expliquer les fables ; défauts que l'on y doit éviter.

§. 1. QUAND il seroit encore plus évidemment démontré que les Phéniciens ni les Egyptiens ne sont point les auteurs de la Réligion grecque, il ne s'ensuit pas qu'il soit inutile de chercher l'étymologie des noms des Dieux dans les langues orientales, comme M. de la Barre le prétend. Si l'on peut blâmer les Savans qui ont suivi cette méthode, c'est parce qu'ils l'ont fait sur une supposition.

qui n'étoit pas prouvée d'ailleurs, & sans être assujettis à aucune regle certaine. Il seroit encore à souhaiter qu'ils n'y eussent pas eu recours sans nécessité, qu'ils n'eussent point affecté de puiser dans le Phénicien des étymologies forcées, peu naturelles & arbitraires, tandis que la langue grecque pouvoit en fournir de plus vraisemblables. Les Poëtes n'entendoient plus le vieux langage de leurs peres; au tems d'Hésiode, les fables avoient déjà plus de mille ans. La plûpart des noms propres étoient des termes surannés, comme ils le sont parmi nous. Il faut donc quelquefois en chercher le sens ailleurs que dans le grec; & où le trouver, sinon dans les langues plus anciennes ou dans celles qui sont émanées de la même source? Le phénicien, l'hébreu & le grec ayant été formés des mêmes élémens, le grec ancien devoit approcher davantage des langues orientales que le grec des siecles suivans. Les Latins ayant emprunté un grand nombre de termes du grec encore barbare, on peut en retrouver plusieurs dans leur langage.

Si nous avions à faire l'histoire des premiers tems de notre Monarchie, & qu'il nous fallut expliquer les noms propres des personnages, Merovée, Childeric, Dagobert, Hermengarde, Brunechilde, &c. seroit-ce dans la connois- §. 2.

ſance du françois moderne & dans nos dictionnaires, que nous trouverions beaucoup de ſecours ? Il nous faudroit des Gloſſaires de l'ancien Teuton ou des langues du nord qui en approchent. Telle eſt la néceſſité où nous ſommes à l'égard des noms propres des Dieux & des Héros ; c'eſt du vieux grec : on ne le parloit plus au ſiecle de Platon & de Démoſthéne. Les Dictionnaires formés ſur les écrits de ces derniers ſont inſuffiſans, il faut y ſuppléer par des Gloſſaires tels que celui d'Héſychius & par les langues des peuples voiſins de la Gréce.

§. 3. On continuera donc à ſuivre la méthode de Bochart & de le Clerc, en confrontant les langues, mais on le fera avec plus de réſerve, & en tâchant d'éviter les défauts dans leſquels ils ſont tombés. 1°. L'on aura recours aux langues de l'orient pour expliquer les noms des Dieux orientaux, Egyptiens ou Phéniciens ; il eſt évident que le grec ſeul n'eſt pas propre à nous en découvrir le ſens. 2°. L'on s'en ſervira pour montrer la ſignification d'un mot grec, lorſqu'il eſt unique en cette langue ; quand on ne peut pas y trouver des termes auxquels on puiſſe le comparer, alors on eſt forcé de recourir aux autres langues. 3°. Dans ce même cas on employera le latin pour expliquer le grec, ſur-tout lorſqu'on verra qu'un ter-

me est évidemment le même dans les deux langues. 4°. L'on ne fera même point de difficulté de rapprocher les objets qui sont certainement communs à tous les peuples. Quand un nom de montagne, par exemple, ou un nom de riviere, se trouve en Egypte, en Syrie, dans l'Ionie & dans la Gréce, en Italie & dans les Gaules, en Afrique, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, on peut croire sans hésiter, que ce nom a la même énergie chez tous les peuples de l'univers, quand même il y auroit une légere variété dans la prononciation. Quand on trouve ιον, riviere ou lac de Thessalie, ιον, riviere d'Elide dans le Péloponnése, Yung, riviere de la Chine; Yonne, riviere de Bourgogne; Vionne, riviere du Vexin; Yane, riviere de Picardie; Vienne, rivierre de Touraine; ces différentes inflexions de la même syllabe peuvent-elles empêcher d'assurer qu'elle a signifié de l'eau dans toutes les langues? Lorsque les Géographes nous citent huit ou dix montagnes nommées *Olympe* en différens pays, pouvons-nous douter que ce terme n'aît signifié hauteur ou élévation (*a*)? 5°.

(*a*) Ceux qui n'ont jamais examiné de près les anciennes langues, seront sûrement révoltés de la multitude des synonymes que l'on y suppose. Est-il vraisemblable qu'il y ait eu 80 ou cent mots pour désigner les eaux? voici ma ré-

Lorsque le grec seul fournira un nombre suffisant de termes de comparaison pour vérifier le sens d'un mot, l'on s'abstiendra de citer les autres langues; ce seroit alors un étalage d'érudition déplacée & inutile. Un Mythologue qui cherche le vrai, a du les consulter toutes, autant qu'il est possible, pour s'assurer de ses conjectures, mais il doit épargner cette rébutante discussion au lecteur.

Enfin l'on ne perdra jamais de vue ces deux principes: que le nom d'une Divinité doit exprimer son caractere & ses fonctions: que lorsqu'elle est différemment nommée dans les diverses langues, tous ces noms doivent avoir la même énergie, être synonymes ou équivalens; autrement ce n'est plus le même personnage.

§. 4. Avec toutes ces précautions l'on ne laisse pas de sentir combien l'explication

ponse. Par un recueil que j'ai été obligé de faire pour mon usage de tous les noms connus de rivieres & de montagnes, je suis en état de montrer 1°. que d'environ 150 racines que l'on peut former par la combinaison des lettres de l'alphabet, il n'en est aucune qui n'ait été le nom de quelque montagne & de plusieurs rivieres. 2°. Qu'il n'est aucun nom grec de riviere qui ne se retrouve dans quelqu'autre partie du monde. Je ne sai si ces deux faits paroîtront vraisemblables; quant à moi ils me sont démontrés. Je laisse aux Savans le soin d'en tirer les conséquences.

de la mythologie doit paroître insipide au commun des lecteurs, à ceux qui ne cherchent à s'instruire qu'en s'amusant. Rapprocher, comparer, décomposer des mots, disserter sur des minuties de Grammaire, relever les fautes des Commentateurs & des Dictionnaires, on laisse cette occupation aux Glossateurs, personne ne leur envie la satisfaction qu'ils peuvent y trouver; en vain l'on présente au public le résultat de tant de veilles, si l'on veut qu'il en partage l'ennui.

Mais, en relevant avec beaucoup de liberté ce qui a paru défectueux dans les autres Mythologues, on ne prétend point diminuer l'estime qui est due à leurs savans ouvrages. Il y auroit de l'ingratitude à les décrier après en avoir profité. En nous apprenant à comparer les langues, ils ont répandu un grand jour sur une infinité d'objets, & nous ont mis en état de pousser les découvertes plus loin. S'ils se sont trompés en plusieurs choses, c'est qu'il n'est pas donné aux yeux mêmes les plus clairvoyans de tout appercevoir d'abord. Peut-être que dans les remarques où l'on réfute leurs conjectures, on a pris quelquefois un ton qui semblera trop affirmatif, sur-tout dans une matiere où l'on ne peut avoir que des probabilités. Mais on prie le lecteur de se souvenir que la répétition §. 5.

continuelle des correctifs deviendroit à la fin ennuyeuse. Dès qu'un auteur a déclaré une fois qu'il propose ses explications, non comme évidentes, mais comme plus vraisemblables que les autres, personne ne doit plus être choqué de la liberté de ses expressions.

On jugeroit donc mal de cet ouvrage & des intentions de l'auteur, si on se persuadoit qu'il l'a entrepris en vue de diminuer la réputation donc jouit à juste titre celui de M. l'Abbé Banier. Ceux même qui n'approuvent point son systême, lui auront toujours obligation. C'est un recueil très-ample, très-complet & très-judicieux de Mythologie, où l'on peut puiser les raisons & les preuves des différentes opinions. On ne donne celui-ci que comme un foible supplément; ou, si l'on veut, que comme une légere correction à faire à celui de ce savant Académicien.

5. 6. Malgré la vraisemblance que l'on a cru apperçevoir dans les explications que l'on a données des fables principales, on ne se flatte point encore d'avoir dissipé tous les doutes ni éclaircit outes les difficultés; mais on croit avoir indiqué la vraie route qu'il faut suivre pour parcourir le labyrinthe de la Mythologie. Avec ce secours, il est à présumer que des Ecrivains plus intelligens découvriront dans la suite des explications en-

tore plus satisfaisantes & plus probables que celles qui sont proposées dans ce recueil. §. 7.

Si l'on osoit présumer qu'il doit être favorablement accueilli, c'est qu'il réunit en quelque façon tous les systêmes, & que l'on y suit en quelque chose toutes les différentes méthodes dont on a fait usage jusqu'ici pour expliquer les fables : celles de Bochart & de M. Fourmont, en ce que l'on cherche quelquefois comme eux le sens des noms dans les langues orientales : celle de le Clerc & de M. l'Abbé Banier, parce que l'on croit avec eux qu'il y a quelques fables historiques, mais non pas dans le sens qu'ils le prétendent : celle de M. Pluche, parce qu'on suppose que les fables font souvent allusion aux usages communs de la vie & sur-tout de la vie champêtre : celle de M. de la Barre, puisque l'on pense après lui que les Dieux sont des personnages feints & que le Poëme d'Hésiode est l'Histoire de la Religion grecque, enfin celle des Allégoristes, en ce que l'on découvre dans les fables, non une physique sublime & des mysteres profonds, comme ils ont fait, mais une physique grossiere & populaire & les vérités les plus simples. §. 8.

Peut-être cette apparence même de conciliation est ce que l'on goûtera le moins ; on ne la trouvera pas suffisante. Il auroit fallu, dira-t-on, garder un sa-

ge milieu entre les deux opinions ; tout systême exclusif est ordinairement défectueux, les Historiens & les Allégoristes ont également tort. Ce n'est qu'en se rapprochant les uns des autres qu'ils pourront enfin avoir raison. Il est vraisemblable que dans les fables il y a tout à la fois de l'histoire & de l'allégorie ; pour en donner une explication satisfaisante, il faut faire un choix prudent des faits qui paroissent les mieux prouvés ou les plus vraisemblables, & des allégories les plus naturelles ; ce n'est qu'en faisant usage à propos de ces deux clefs que l'on pourra pénétrer dans le sens de toutes les fables, contenter tous les esprits, réunir enfin tous les suffrages. Voilà, si je ne me trompe, la plus forte objection que l'on puisse m'opposer.

S'il se trouve jamais un Génie conciliateur assez habile pour allier ensemble deux choses aussi incompatibles que l'histoire & l'allégorie, ou autrement l'histoire naturelle avec l'histoire civile, je rendrai volontiers hommage à ses talens. Pour moi je renonce à la gloire d'un si beau projet ; je l'ai tenté souvent, & toujours sans succès ; ce n'est pas sans raison que je le crois impossible.

1°. Les fables sont une espece de systême suivi, les Dieux descendent les uns des autres ; la généalogie qu'en donne Hésiode, ne paroît point être de

son invention, elle s'accorde à peu près avec Homere, les divers Mythologues ne varient que sur quelques circonstances. Si dans la liste des Dieux vous placez un homme, la chaîne est rompue, comment expliquera-t-on sa naissance & sa postérité ? Qu'il y ait eu un Roi nommé Zéus ou Jupiter, ce fait isolé & dégagé de toutes ses circonstances est vraisemblable sans doute : examinez seulement le tems où il faut placer son regne, la vraisemblance disparoît. Dans des siecles de dispersion, où l'on peut à peine supposer quatre familles rassemblées, il n'y avoit pas des Rois. Rapprochez les lieux où il a vécu, l'embarras augmente : cinq ou six peuples différens révendiquent sa naissance : les Egyptiens, les Phéniciens, les Crétois, les Atlantes montrent chez eux son berceau ; à laquelle de ces traditions donnerons-nous la préférence ? Le ferons-nous voyager de l'un des bouts de l'univers à l'autre, & passer les mers dans un tems où la navigation n'étoit pas connue ? Que sera-ce, lorsqu'il faudra concilier sa généalogie, ses exploits, ses alliances, sa postérité, ses crimes ? Contradictions, rêveries, ridicules de toutes parts : où restera la vraisemblance ?

2.° pour faire un choix parmi des faits appuyés sur les mêmes traditions, sur les mêmes monumens, sur les mêmes té-

moignages, quelle est la regle qu'il faudra consulter ? pas un seul de ces titres qui remonte à l'origine ou au tems des événemens. Les fables sont nées plusieurs siecles avant que d'avoir été écrites, ou plutôt elles se sont augmentées de siecle en siecle : entre les divers auteurs qui les ont racontées, aucun ne mérite plus de croyance que les autres. Aucun n'a pu avoir de certitude des choses qu'il rapporte, puisqu'elles ont du se passer chez des peuples encore sauvages qui ne savoient rien transmettre à la postérité.

3°. Pourquoi employer sans raison plusieurs méthodes, lorsqu'une seule peut suffire ? dès qu'une fois le penchant des peuples sauvages à diviniser toutes les parties de la nature est prouvé, doit-on abandonner ce principe certain & démontré pour courir après un autre que rien ne peut nous garantir ? Supposer dans une même fable, selon le besoin, des circonstances qui sont historiques & d'autres qui ne le sont pas, c'est retomber dans le goût arbitraire que l'on a reproché à tous les systêmes. Avant que d'y avoir recours, il convient d'essayer si notre méthode ne peut pas rendre raison de toutes les fables.

4°. En un mot, voici un raisonnement simple auquel il ne paroît pas possible de répondre. La Mythologie des

idolâtres modernes ne renferme rien d'historique, donc il en est de même de celle des Grecs & des Romains. Il seroit donc ridicule de chercher un milieu où il n'y en a point, & où il ne peut point y en avoir.

CHAPITRE XVI.

Examen de deux autres systêmes, & réponse à quelques objections.

UN savant moderne qui a développé briévement, mais avec beaucoup d'éloquence, *l'origine, les progrès & la décadence de l'Idolâtrie* (a), prétend qu'elle a commencé avant le déluge, qu'elle est née de l'abus des hiéroglyphes ou de l'écriture symbolique, qui a été en usage non-seulement chez les Egyptiens, mais dès le premier âge du monde & chez les descendans d'Adam. Selon lui la coutume de peindre le soleil & la lune, pour former une espece de calendrier, d'adorer Dieu au lever du soleil & de s'assembler aux nouvelles lunes, fit d'abord déïfier ces deux astres. L'invention du Zodiaque, dont les Egyptiens ne sont point les auteurs & qui est plus ancien qu'eux, introduisit ensuite le culte des animaux. Les premiers qui firent réflexion §. II.

[a] Imprimé à Paris en 1757.

au mal physique & moral qu'ils apperce-voient dans l'univers, ne purent concevoir qu'un Dieu infiniment bon en fut l'auteur ; ils imaginerent deux principes, l'un bon, l'autre mauvais : bientôt on crut que deux ne suffisoient pas, qu'il en falloit plusieurs ; cette idée peupla l'univers d'intelligences du second ordre auxquelles on rendit un culte. Le respect pour les morts, le souvenir de leurs vertus & de leurs bienfaits engagerent les peuples à rendre de grands honneurs aux héros, & on ne tarda pas de passer jusqu'à l'adoration ; ainsi Jupiter, Pluton, Neptune, furent mis au rang des Dieux. On leur prodigua les mêmes titres que l'on donnoit auparavant aux astres, il n'en fallut pas davantage pour les confondre. Leurs statues placées en public & chargées d'affiches ou de symboles, furent la source de nouvelles erreurs. La premiere colonie qui peupla l'Egypte, y porta ce goût pour l'écriture symbolique plus ancien qu'elle ; mais il lui fallut de nouveaux caracteres pour désigner un ordre particulier de travaux qu'exigeoit le sol de l'Egypte fort différent des autres climats ; les signes anciens ne servirent donc plus que pour le culte Religieux. Dès-lors l'intelligence en fut réservée aux seuls Prêtres, & on la perdit entiérement lorsque l'écriture alphabétique plus

commode eût fait négliger l'ancienne. Delà sont nées les fables, les métamorphoses, l'adoration des animaux en Egypte & les autres folies du Paganisme. Les Grecs avides de merveilleux, & grands admirateurs des Egyptiens, approprierent les représentations symboliques de ceux-ci aux Dieux, que les navigateurs Phéniciens avoient apportés dans la Gréce, & créerent une foule d'autres personnages sur le même modele. Enfin Rome les adopta pour la plus grande partie; elle y joignit non-seulement ses propres Dieux, mais encore ceux des Nations qu'elle avoit soumises à son empire.

Ce systême, comme l'on voit, est à peu près le même que celui de l'histoire du ciel, excepté qu'il remonte plus haut; il est sujet à la plûpart des objections que l'on a faites contre cette opinion qui a toujours paru plus ingénieuse que solide.

On ne répétera point ce qui a été dit ci-devant contre cette prétendue adoption faite par les Grecs des Dieux d'Egypte & de Phénicie; on n'examinera point s'il y a une liaison bien réelle entre les divers progrès que l'on fait faire à l'erreur dans l'esprit des anciens peuples, & si ces progrès sont conformes à ce que nous apprend l'histoire. On se contentera d'observer que l'adoration

§. 28.

des aſtres, des animaux, & des autres parties de la nature, ſe trouve chez pluſieurs Nations qui n'ont jamais fait uſage du Calendrier, du Zodiaque, ni de l'Ecriture ſymbolique, & qui ne paroiſſent pas en avoir jamais eu aucune connoiſſance : nous l'avons montré en détail dans le chapitre ſixieme. L'idolâtrie a donc une autre origine que l'abus de ces différentes inſtitutions.

§. 3. C'eſt ce qu'a montré avec toute la ſagacité poſſible, le ſavant Magiſtrat qui a traité *du culte des Dieux fétiches* (a) : il a fait voir qu'aucun des ſyſtêmes propoſés juſqu'ici ſur l'origine de l'idolâtrie, ne peut rendre raiſon du culte extravagant que tous les peuples de l'univers, ſans en excepter les Grecs ni les Romains, ont rendu aux brutes & aux créatures inanimées ; que l'adoration des animaux n'avoient aucune relation avec les aſtres ni avec les héros déïfiés ; que ce culte étoit direct, abſolu, & non point ſymbolique ni relatif ; & il ſeroit difficile de rien oppoſer de ſolide aux raiſons qu'il en apporte. Mais, malgré les lumiéres ſupérieures de cet habile Ecrivain, il y a dans ſon ouvrage pluſieurs ſuppoſitions qui paroiſſent non-ſeulement dénuées de preuves, mais inconcevables, d'autres qui ſemblent ſe contredire.

[a] En 1760.

D'abord il donne la préférence à la méthode d'expliquer les fables par l'ancienne histoire ; il en prouve la justesse par le nom même de *Mythologie*, qui signifie, selon lui, *le récit des actions des morts*. Par-là, il insinue que les Dieux principaux des Grecs ont été *des morts* ou des hommes divinisés après leur trépas. Voyons si cette hypothese peut s'accorder avec ce qu'il nous enseigne ailleurs. §. 4.

1°. Il convient que cette méthode ne peut rendre raison de toutes les especes d'idolâtrie, du culte rendu aux astres, aux animaux aux êtres même inanimés ; qu'elle ne peut expliquer ce qu'on appelle le sabéisme & le fétichisme (*a*). Voilà déjà un grand défaut. Si donc on peut trouver un systême qui rende raison de toutes ces pratiques, il mérite sans doute d'être préféré. Or tel est celui que l'on a tâché de prouver jusqu'ici. §. 5.

2°. Il soutient que l'adoration des astres & des êtres naturels est plus ancienne que l'idolâtrie proprement dite, ou le culte des héros & de leurs images (*b*) ; que ça été la premiere Religion des Grecs aussi-bien que celle des Egyptiens & des Phéniciens (*c*) ; que le fétichisme & le sabéisme étoient dans les premiers §. 6.

[*a*] Page 10.
[*b*] Page 12 & 51.
[*c*] Page 150.

tems les deux seules Religions reçues en Egypte ; que l'érection des statues de figure humaine y étoit rarement d'usage, ou même n'avoit pas lieu, non plus que l'idolâtrie des hommes déifiés, à laquelle l'Egypte n'a presque pas été sujette (a) que, selon le fragment de Sanchoniathon, les anciens Phéniciens ont adoré de même les germes de la terre, le soleil, les vents, le feu (b). Cela supposé, comment peut-on avancer avec Hérodote que les Grecs ont emprunté leurs nouveaux Dieux ou héros divinisés de l'Egypte ou de la Phénicie ? Les Grecs ont-ils reçu le culte des héros de deux Nations qui n'adoroient pas les héros ? Les Egyptiens & les Phéniciens ont donc changé de Dieux & de Religion avant que d'en faire changer aux Grecs. Quelles sont les preuves, les causes, la date de ce changement ?

§. 7. 3°. *La Gréce*, dit-il après Hérodote, *donna dans la suite à ses vieux Bétyles, les noms des Dieux étrangers* (c). Cela se conçoit-il ? les Grecs avoient sans doute dans leur langue des noms pour exprimer leurs Divinités. *Mais ces noms propres sont tous orientaux* : c'est-à-dire, ils ont une signification dans les langues orientales ; mais ils en ont aussi

[a] Page 104 & 152.
[b] Page 114 & suiv.
[c] Page 158.

une en vieux grec & en latin, & même une plus naturelle que celle qu'on veut leur donner en les défigurant ; au besoin, on leur en trouveroit une en Chinois. Leur étymologie tirée au hasard du Phenicien est la plus foible de toutes les preuves.

4°. Notre savant Auteur a très-bien développé les diverses causes qui ont conduit généralement tous les peuples à l'adoration des Etres naturels (*a*). Le penchant de l'homme à concevoir tous les Etres semblables à lui-même, à supposer de la bonté ou de la malice aux choses inanimées qui lui plaisent ou qui lui nuisent, à personnifier les êtres physiques & les êtres moraux : voilà ce qui a fait croire dans tous les pays l'existence des Génies, des Fées, des Lutins, des Satyres, des Spectres, &c. voilà ce qui a peuplé l'univers d'intelligences, de nymphes, de divinités de toute espece. Il est donc inutile de chercher une autre origine à l'idolâtrie de tous les peuples, Grecs, Romains, Phéniciens, Sauvages anciens & modernes, au culte que les Egyptiens ont rendu aux animaux, enfin au fétichisme des Négres. Dans cette supposition, quelle relation les anciennes fables de la Gréce peuvent-elles avoir avec l'Histoire ? §. 8.

Mais ce penchant, dira-t-on, peut-il conduire les hommes au point d'adorer §. 9.

[*a*] Page 215 & suiv.

un arbre ou un caillou? voilà le doute que laisse toujours dans l'esprit le savant ouvrage que nous examinons; & la principale difficulté demeure indécise.

Pour la résoudre, il faut se rappeller une observation que notre Auteur a faite (*a*) & que nous avons déjà rapportée d'après les voyageurs (*b*), que les objets du culte des Négres ne sont pas toujours des Dieux proprement dits, mais des choses que l'on suppose douées d'une vertu divine, des oracles, des amulettes, des talismans préservatifs; que ces fétichés ne sont pas tous les objets matériels en eux-mêmes, mais ceux qu'il a plû aux Négres de choisir & de faire consacrer par leurs Prêtres. Il faut se souvenir encore de ce que ces mêmes Voyageurs rapportent de la confiance excessive que les Négres ont en leurs Prêtres: ils croient que ces fourbes conversent familiérement avec les Esprits ou Génies qui sont leurs véritables Dieux, qu'ils sont dépositaires de toute leur puissance. Il n'est pas surprenant qu'ils soient persuadés en conséquence que leurs Prêtres ont le pouvoir d'attacher la vertu & la protection des Génies à certains talismans ou fétiches, qu'en vertu de la consécration faite par ces Prêtres, un caillou peut servir de gage de la présence & du

[*a*] Page 11.
[*b*] Chap. 6. §. 9.

secours

ſecours des Génies dont on ambitionne les faveurs & dont on redoute la colere, que dans cette opinion ils rêverent à l'excès ces fétiches ou amulettes, comme autant de marques de l'aſſiſtance & de la protection de leurs Dieux, qu'ils les croient même animés, tout comme les Grecs ont cru autrefois qu'en vertu de la conſécration des Statues, des Idoles ou des Bétyles, les Dieux y habitoient réellement & y recevoient les hommages de leurs adorateurs. Il eſt clair que toutes pratiques des Négres ſuppoſent néceſſairement la croyance des Eſprits ou Génies répandus dans tout l'univers, telle que les Voyageurs la leur attribuent, que cette croyance eſt la vraie origine du culte des fétiches, de l'idolâtrie grecque, de la magie, & de toutes les autres folies du Paganiſme. Dès que l'on perd de vue ce dogme fondamental, on ne conçoit plus rien.

Il reſte une autre objection à réſoudre. Selon le ſentiment du même Auteur, nous ſuppoſons fauſſement que les Grecs ont eu d'abord la connoiſſance d'un ſeul Dieu, & qu'ils ſont tombés enſuite dans le Polythéiſme & l'Idolâtrie. Tous les peuples ſauvages & ignorans, tels qu'ont été les Grecs, ſont incapables des notions intellectuelles & de l'idée de Dieu telle que nous l'avons. L'on n'arrive à cette connoiſſance que §. 10.

par degrés, par un examen attentif de la nature, par des réflexions qui passent la portée des peuples sauvages: leurs idées bornées & grossieres, les conduisent assez naturellement au Polythéisme (*a*); ce qui a fait conclure aux plus habiles Métaphysiciens, que depuis la dispersion du genre humain, le Polythéisme a toujours été la premiere Religion des hommes.

§. II. Nous avons déjà observé (*b*) que ce fait est absolument étranger à l'objet principal de nos recherches, à la question de savoir si les Dieux des Grecs ont été des hommes ou les êtres physiques personnifiés. Quand la premiere Religion des Pélasges ou des anciens Grecs auroit été le Polythéisme, comme Hérodote l'assure, il s'ensuivroit seulement qu'Hésiode a été dans une erreur de fait, en nous donnant Cœlus, ensuite Saturne pour l'unique objet du culte de ces peuples : ou tout au plus il s'ensuivroit que nous prenons mal le sens de son Poëme sur ce point particulier. Dans ce cas-là même, il y auroit peu de chose à changer dans le progrès que nous avons fait faire aux erreurs de l'esprit humain ; il faudroit seulement supprimer la premiere époque où nous avons envisagé la Religion grec-

[*a*] Pag. 191 & suiv.
[*b*] Chap. 3, §. II.

que : au lieu d'avancer que les Grecs ont connu d'abord un seul Dieu, comme plusieurs Savans le prétendent, il faudroit supposer qu'ils ont commencé par croire toute la nature animée par des Génies auxquels ils ont rendu leur culte. Le fond de notre systême sur la nature des Dieux & sur le sens des fables, n'en recevroit aucune atteinte.

En second lieu, c'est mal-à-propos qu'on nous accuse de supposer les anciens Grecs parvenus par voie de raisonnement à la connoissance d'un seul Dieu : c'est par tradition que cette idée s'est conservée chez les premiers chefs de colonie, sortis de la famille de Noë. Une croyance si essentielle a pu sans doute être transmise des pères aux enfans pendant plusieurs générations & pendant plusieurs siecles, même chez les hommes devenus sauvages, tout comme nous voyons les peuples des forêts de l'Amérique communiquer à leurs descendans les notions grossieres & imparfaites qu'ils ont de la Divinité, avec les erreurs qu'ils y ont ajoutées. Il n'a donc pas été nécessaire que les Grecs arrivassent à cette connoissance par degrés & par un examen attentif de la nature. Ces Métaphysiciens dont on nous vante l'habileté, commencent par supposer ou que la connoissance

d'un ſeul Dieu n'a pas été donnée par révélation & par tradition aux premiers hommes, ou que cette tradition a été d'abord anéantie après la diſperſion des peuples; l'un & l'autre de ces faits eſt également faux & contraire au texte des livres ſaints.

§. 12. Enfin, il s'en faut beaucoup que le ſentiment des Métaphyſiciens qu'on nous oppoſe, ſoit infaillible ou démontré: des Ecrivains qui paſſent parmi nous pour de grands Philoſophes, après avoir peſé les raiſons, ſe ſont décidés pour l'opinion contraire.

Il eſt naturel, diſent-ils, qu'une famille ou une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ſes moiſſons, maltraitée par la bourgade voiſine, éprouvant tous les jours ſa foibleſſe, ſentant par-tout un pouvoir inviſible, ait bientôt dit: il y a quelqu'Etre au-deſſus de nous qui nous fait du bien ou du mal; il y a un pouvoir ſupérieur, qui tantôt nous favoriſe & tantôt nous maltraite. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'elle ait dit d'abord: *il y a deux pouvoirs*; car pourquoi pluſieurs? on commence en tout genre par le ſimple, enſuite vient le compoſé, & ſouvent enfin on revient au ſimple par des lumieres ſupérieures. Telle eſt la marche de l'eſprit humain.

Quel eſt cet Etre que l'on aura d'a-

bord invoqué, sera-ce le soleil, sera-ce la lune? il n'y a pas d'apparence. Les enfans ne font point attention à la beauté, à l'utilité, au cours régulier des astres, ils y sont accoutumés; mais que le tonnerre gronde, ils tremblent, ils vont se cacher. Les premiers hommes ont sans doute agi de même. Ce sont des especes de Philosophes qui ont remarqué les premiers le cours des astres.

Un village se sera donc borné à dire: il y a une puissance qui tonne, qui grêle sur nous, qui fait mourir nos enfans, appaisons-là par de petits présens, comme on calme les gens irrités. Il faut bien aussi lui donner un nom: le premier qui s'offre est celui de chef, de maître, de seigneur. *Kneph* chez les Egyptiens, *Adoni* chez les Syriens, *Baal*, *Bel*, *Moloch* chez leurs voisins, *Papée* chez les Scythes, signifient seigneur & maître. *Ouranos* ou *Cœlus*, premier Dieu des Grecs, a désigné la même chose.

Ce n'est point par une raison supérieure & cultivée que tous les peuples ont ainsi commencé à reconnoître une seule Divinité; s'ils avoient été Philosophes, ils auroient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village; ils auroient examiné ces rapports infinis de tous les Etres qui prouvent un Etre créateur & conservateur; mais ils n'exa-

minerent rien, ils sentirent. Chaque bourgade imaginoit un Etre tutélaire & terrible, résidant dans la forêt voisine, ou sur la montagne, ou dans une nuée; elle n'en imaginoit qu'un seul, parce qu'elle n'avoit qu'un seul chef à la guerre.

Il est bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, & leur esprit ayant acquis des connoissances confuses, ils aient bientôt multiplié leurs Dieux & assigné des Génies moteurs aux élémens, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux astres. Plus ils auront examiné ces globes lumineux, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le soleil, quand on adore la Divinité d'un ruisseau? Dès que le premier pas est fait, la terre est bientôt couverte de Dieux, & on descend enfin des astres aux chats & aux oignons.

Cependant il faut bien que la raison se perfectionne; le tems forme enfin des Philosophes qui voient que ni les oignons, ni les chats, ni même les astres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces Philosophes, Babyloniens, Perses, Egyptiens, Scythes, Grecs & Romains, admettent un Dieu suprême, rémunérateur & vengeur.

On n'ose d'abord le dire au peuple; mais on le dit sécretément & dans les

mysteres. Toutes les autres Divinités ne sont que des Etres intermédiaires. On place des héros, des empereurs au nombre des Dieux, c'est-à-dire, des bienheureux. Mais il est sûr que Claude, Octave, Tibere & Caligula, ne sont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot, il paroît prouvé que du tems d'Auguste, tous ceux qui avoient une Religion, reconnoissoient un Dieu supérieur, éternel, & plusieurs ordres de Dieux sécondaires, dont le culte fut appellé depuis idolâtrie (*a*).

Assurément nous ne pensons pas que ces réflexions soient une preuve démonstrative, plusieurs sont très-sujettes à contestation; mais enfin jusqu'à ce qu'on ait prouvé que la chose s'est faite autrement, nous sommes en droit de supposer avec le plus grand nombre des savans, que les Grecs, comme les autres peuples, ont admis d'abord un seul Dieu sous la notion confuse d'*Etre supérieur*, avant que d'en venir à cette multitude de Génies ou de Puissances intermédiaires qu'ils ont adorés dans la suite. §. 13.

Mais quelque systême que l'on suive sur la maniere dont ce culte s'est introduit, il demeure pour certain que les principaux & les plus anciens Dieux du

[*a*] Diction. Philos. art. Religion, deuxieme question.

Paganiſme, ont été les Génies moteurs de la nature, que le culte des héros a été inconnu à tous les peuples barbares, qu'il n'a commencé par conſéquent que fort tard chez les Grecs, & lorſqu'ils ont été policés, qu'il n'a rien changé au culte des Dieux plus anciens. L'explication de la Théogonie achevera de mettre cette vérité dans la derniere évidence, ou du moins la portera au ſouverain degré de la probabilité.

§. 14. Il reſte cependant toujours une objection dont tous les eſprits ſont d'abord frappés. Eſt-il vraiſemblable que dans un objet auſſi important que la Religion & le culte divin, les anciens peuples aient pris des êtres imaginaires pour des perſonnages réels, des allégories pour des narrations ſérieuſes, que les ſeules équivoques du langage aient pu opérer un aveuglement ſi inconcevable?

On pourroit répondre que le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens ſuppoſe des faits infiniment plus incroyables que celui-ci. Eſt-il vraiſemblable qu'il y ait eu un *puiſſant* Empire chez des peuples ſauvages, qui s'eſt formé on ne ſait comment, & qui a diſparu de même; que les Grecs aient commencé par adorer des ſcélérats; qu'après avoir rendu un culte aux êtres naturels, ils l'aient quitté pour honorer des étrangers; que pouvant multiplier à direction ces héros

vrais ou fabuleux, ils y aient encore ajouté des personnages chimériques, la nuit, la discorde, le sommeil, la mort, &c. qu'ils aient fait ainsi dans leur Religion le mêlange le plus bizarre ? On ne répétera point les autres objections que l'on a faites contre ce systême.

Mais il faut résoudre directement la difficulté. Je soutiens que la supposition dont les esprits prévenus révoquent en doute la possibilité, devient très-vraisemblable quand on veut réfléchir sur la marche de l'esprit humain, telle qu'on l'a tracée, chapitre 3, §. 8, sur les fables, sur les erreurs, sur les pratiques populaires qui subsistent encore aujourd'hui, & qui paroissent avoir la même origine que chez les Grecs.

1°. Il y a chez nous comme chez eux, deux especes de fables, les unes physiques, les autres historiques, telles que les romans. L'on doit mettre au rang des premiers tout ce que l'on raconte sur les feux nocturnes, sur le cochemar, sur les follets qui pansent les chevaux, sur les différentes especes de lutins : erreurs dont les unes sont nées des opérations des somnambules, les autres de la malice de quelques fourbes. Parmi les romans anciens, il en est quelques-uns dont les principaux personnages ont existé, comme ceux de Richard sans Peur, de Robert le Diable, de Pierre

de Provence, &c. d'autres où tout est fabuleux, Gargantua, l'Espiégle qui est un recueil de tours & de filouteries, &c. N'est-il pas à présumer qu'il en étoit de même chez les Grecs ?

2°. Les principales erreurs des anciens se retrouvent encore parmi les peuples grossiers des campagnes, malgré l'attention que l'on a de les instruire; ils croient encore aux influences de la lune, aux songes, aux présages, aux jours heureux & malheureux, aux talismans, aux sorciers & au sabat, &c. Ne doit-on pas juger que les mêmes préventions venoient autrefois de la même source, de l'ignorance des causes naturelles, de la croyance d'un pouvoir supérieur agissant dans tout l'univers, & des Génies répandus dans ses différentes parties ?

3°. Dans notre Religion même, malgre les lumieres qu'elle donne aux plus simples, malgré le zele & la vigilance des pasteurs, il s'est introduit souvent parmi le peuple, des erreurs & des pratiques, les unes innocentes, les autres superstitieuses, qui n'étoient fondées que sur l'ignorance & l'abus du langage : l'inscription *vera Icon*, placée sous une image de la face du Sauveur, a fait naître une *Sainte Véronique*; d'autres noms anciens mal-entendus ont fait honorer des Saints imaginaires & des Reliques apocryphes, dont les Critiques ont

prouvé la fausseté, & dont les Evêques les plus sages ont souvent eu bien de la peine de déraciner le culte. Il y a eu des dévotions particulieres fondées sur la simple allusion des noms : l'on a invoqué S. *Fort*, pour fortifier les membres, S. *Genou*, pour le mal des genoux, &c. ce culte n'avoit rien de mauvais, puisque l'intercession des Saints peut être utile contre toutes sortes de maux ; mais l'idée particuliere que s'en formoit le peuple, venoit uniquement du langage. Il s'est glissé parmi les ignorans des pratiques superstitieuses établies sur le même fondement, comme la coutume de plier les pieces de monnoie que l'on donnoit pour offrande, la confiance à l'eau de quelques fontaines auxquelles on avoit donné le nom d'un Saint, & plusieurs autres usages dont il seroit inutile, peut-être même dangereux de rappeller le souvenir. N'est-il donc pas vraisemblable que les erreurs, les fables, les superstitions anciennes, ont eu la même origine ?

CHAPITRE XVII.

Pourquoi l'on suit Hésiode; idée de la Version françoise de ses Poésies & des Remarques qui l'accompagnent.

§. 1. POur développer le systême de l'idolâtrie, on ne pouvoit choisir un meilleur guide qu'Hésiode. M. l'Abbé Banier observe que pour bien expliquer les fables, il faut les prendre dans les Poëtes les plus anciens : après Homere, Hésiode est le premier Mythologue, & ils s'accordent assez entr'eux. La Théogonie est l'histoire des Dieux la plus complette & la plus suivie; ceux qui l'ont continuée, n'ont fait qu'ajouter quelques fables plus récentes. Dès que l'on peut réussir à expliquer celles de notre Poëte, il est aisé de découvrir l'origine & le sens de toutes les autres; elles ont été bâties sur le même fond & selon la même méthode.

§. 2. On ne s'arrêtera point à faire remarquer la beauté du génie d'Hésiode, les graces naïves de son style, le sublime même auquel il s'éleve quelquefois. La description du combat des Titans, celle de la naissance de Typhon, celle du bouclier d'Hercule, peuvent être

mises en paralléle avec les plus beaux endroits d'Homere. Si on ne trouve pas le même feu, la même vivacité dans le reste de ses ouvrages, c'est que la matiere ne le comportoit pas. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait répandu tous les agrémens dont elle étoit susceptible : aussi Quintilien lui donne-t-il le premier rang parmi les Poëtes qui ont écrit dans le style médiocre.

Quand on dit que sous les regnes allégoriques de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, Hésiode a voulu nous indiquer les divers états de la Religion grecque, on ne prétend pas assurer que c'ait été son dessein exprès, ni qu'il l'ait ainsi conçu distinctement lui-même. Peut-être a-t-il eu seulement en vue de nous apprendre ce que l'on publioit communément par tradition sur les Dieux anciens & nouveaux. Mais on soutient que cette tradition telle qu'Hésiode la rapporte, nous indique en termes obscurs les révolutions arrivées successivement dans la croyance des Grecs. Il est cependant probable que le Poëte en a soupçonné quelque chose, qu'il a parlé en termes énigmatiques, pour ne pas blesser l'opinion reçue, & pour n'avoir pas à craindre le même sort que Socrate subit dans la suite. Quoi qu'il en soit, nous regardons Hésiode, non pas comme auteur ou inventeur, mais comme §. 32

ſimple hiſtorien des fables, quoiqu'Hérodote ait penſé le contraire (*a*).

§ 4. Pour en venir à la verſion françoiſe, on conçoit qu'il étoit impoſſible de la rendre exactement littérale ; un Poëte ne doit point être ſervilement traduit. Notre langue ne ſouffre point les épithétes entaſſées qui ne ſervent que pour l'harmonie du vers, ni les répétitions ſi familieres aux anciens. Pluſieurs expreſſions qui n'étoient peut-être pas indécentes chez les Grecs, feroient un très-mauvais ſens en françois. La traduction que l'on donne, ne doit point être lue ſans les remarques.

Le lecteur s'appercevra aiſément que l'on s'eſt ſervi de l'excellente édition d'Héſiode donnée par le Clerc, on n'y peut rien ajouter pour la correction du texte ni pour l'exactitude de la verſion latine. Que pouvoit-on faire de mieux que de la ſuivre conſtamment ? C'eſt-là qu'il faut avoir recours, s'il ſurvient des doutes ſur la fidélité de la traduction françoiſe.

§. 5. Les remarques, outre leur objet principal, qui eſt de développer le vrai ſens d'Héſiode, & le ſyſtême de la Théogonie, ſont encore deſtinées ſouvent à montrer que celles de le Clerc ne ſont pas toujours auſſi bien fondées qu'elles le paroiſſent, que le plus grand

[*a*] Hérodote, l. 2, n. 69.

nombre de ses étymologies tirées des langues orientales, comme celles de Bochart, sont forcées & arbitraires, que l'opinion de ces deux Auteurs, tant sur l'origine de la mythologie, que sur la multitude des colonies Phéniciennes, n'est rien moins que solide. L'on n'a cependant fait aucune difficulté de copier quelques-unes des notes du premier, lorsqu'elles ont paru justes & nécessaires pour l'intelligence du texte.

On a partagé le Poëme de la Théogonie en cinq parties : la premiere, qui sert comme de Préface, est une Invocation des Muses ; les quatre suivantes sont relatives aux quatre époques de la Religion grecque que l'on a distinguées ci-devant, & dont ce Poëme est l'histoire. §. 6.

En s'appliquant à ce travail, on ne l'a point envisagé comme un objet de pure curiosité ; il a semblé propre à établir deux vérités importantes. La premiere, que tous les anciens peuples ont connu d'abord un seul Dieu, que c'est du moins l'opinion la plus probable, & que l'idolâtrie n'est point de la plus haute antiquité. La seconde, qu'aucune Nation livrée à elle-même n'a conservé long-tems de saines idées sur la Divinité ; qu'il falloit par conséquent une révélation surnaturelle, éclatante & revêtue des caracteres les plus frap- §. 7.

pans pour établir & conserver la vraie Religion sur la terre. C'est ici en même tems une application du principe que l'on a tâché de développer ailleurs, que l'étude des élémens primitifs des langues & leur comparaison peuvent servir à dissiper peu à peu les ténébres répandus sur l'Histoire des anciens peuples, & nous faire distinguer avec plus de certitude les événemens réels d'avec les imaginations fabuleuses.

§. 8. Mais quand ce principe seroit encore plus évidemment démontré dans cet ouvrage, il sera toujours fort aisé de le tourner en ridicule, en suivant la méthode employée par quelques Savans pour décrier ce genre d'érudition. L'on affectera de choisir quelques-unes des étymologies qui paroîtront les moins plausibles au premier coup d'œil, en les détachant de ce qui peut les appuyer & les rendre probables. On présentera ces lambeaux décousus & déplacés, comme un échantillon par lequel on peut juger du reste : on conclura que toutes ces observations grammaticales sont absolument destituées de la plus légere vraisemblance. On pourra étayer encore cette décision par des réflexions générales sur les abus de la science étymologique, sur l'incertitude de ses applications, sur le danger de s'y livrer. Le lecteur ainsi prévenu par

le compte infidéle qu'on lui rend d'un systême dont on ne combat que l'accessoire, ne se donnera pas la peine de consulter le livre même, d'en examiner les principes, d'en suivre les conséquences, de voir si l'Auteur raisonne de suite, ou s'il s'écarte de propos délibéré comme on l'en accuse.

Par ce procédé peu équitable & qui est assez à la mode, l'on parviendra très-sûrement au point auquel nous touchons déjà de fort près, à faire mépriser souverainement l'étude des anciennes langues, à décréditer toute espece d'érudition, à ne plus estimer d'autre talent que celui d'écrire avec légéreté & avec grace : & il n'est pas nécessaire de montrer jusqu'où cette façon de penser peut nous conduire.

Qu'on me permette de le répéter & de finir par où j'ai commencé. Pour porter un jugement sensé & réfléchi de cet ouvrage, il y a deux choses à faire : la premiere, d'examiner la question principale, si les Dieux du Paganisme ont été des êtres réels ou imaginaires, si la mythologie est fondée sur l'Histoire ou si elle est allégorique ; & de peser les preuves que l'on a rassemblées. La seconde, de suivre, du moins sommairement, l'application de la méthode que l'on propose pour l'explication des fables : on a déjà fait observer qu'elle ne porte §. 5.

que sur des conjectures, & qu'il est impossible qu'elles soient toujours également heureuses. Mais quand il y en auroit encore un plus grand nombre de hasardées, ces défauts de détail sont-ils un motif suffisant de rejetter un systême, quand il est prouvé d'ailleurs ? Avec cette prévention, quel livre, quel genre d'étude peut être à l'abri de la critique & du mépris des Censeurs les plus ignorans ? Tant que l'on n'a pas montré le foible ou la fausseté des preuves directes dont un Auteur s'appuie, il est ridicule de le chicaner sur les conséquences.

On ne se flatte pas néanmoins de persuader ceux qui ont déjà pris parti sur cette matiere. Un Ecrivain obscur doit-il assez compter sur la force du vrai pour espérer de renverser par un premier effort une opinion qui a pour elle les plus grands noms & les suffrages les plus respectables ? c'est beaucoup, si l'on daigne seulement jetter un coup d'œil sur ses raisons & sur sa méthode. Mais il se trouve toujours un certain nombre de lecteurs équitables & non prévenus, qui ont égard aux preuves plus qu'à l'autorité, qui cherchent de bonne foi dans chaque question ce qu'il y a de vrai ou de plus vraisemblable ; c'est pour eux principalement que l'on a composé cet ouvrage.

POEMES
D'HÉSIODE;
TRADUITS
EN FRANÇOIS.

THÉOGONIE,

PREMIERE PARTIE.

Invocation des Muses.

COmmençons nos chants par invo- 1.
quer les Divinités qui préſident à
la muſique & qui habitent ſur le mont
Hélicon, les Muſes de ma patrie qui
s'exercent à danſer autour de la belle
fontaine & de l'autel de Jupiter. Après 5.
s'être baignées dans les eaux ſacrées du
Permeſſe, de l'Hippocrène & de l'Ol-
mius, elles continuent leurs aimables
jeux ſur le ſommet de l'Hélicon.

Enveloppées d'un nuage léger, elles 10.
paſſent les nuits à célébrer dans leurs
concerts le ſouverain des Dieux, la Rei-
ne d'Argos Junon à la brillante chauſſu-
re, la fille de Jupiter Minerve aux yeux
pers, Apollon Phœbus, Diane la chaſ- 15.
ſeuſe, Neptune qui environne & qui
ébranle la terre avec ſes flots, la reſpec-
table Thémis, Vénus aux yeux pleins

de douceur, Hébé couronnée d'or, la belle Dioné, l'Aurore, le Soleil, la Lu-
20. ne, Latone, Japetus, le rusé Saturne, la Terre, le vaste Océan, la Nuit ténébreuse & toute la Cour céleste des immortels.

Ce sont ces Nymphes divines qui inspirerent autrefois Hésiode, lorsqu'il gardoit ses moutons au pied de leur monta-
25. gne sacrée; tel est le discours que lui adresserent les Muses de l'Olympe, les filles du souverain Jupiter: Bergers, oisifs habitans des campagnes, gens inutiles qui ne pensez qu'à manger, écoutez nos leçons. C'est nous qui enseignons l'art de composer d'ingénieuses fictions & de dire agréablement la vérité.

30. En prononçant ces paroles, elles me mirent à la main une branche de laurier, symbole de leur pouvoir; je me sentis animé d'un esprit divin, l'avenir & le passé se dévoilerent à mes yeux: elles m'ordonnerent de célébrer la naissance des heureux immortels, & de ne jamais
35. les oublier elles-mêmes dans mes Vers. Mais où me conduira ce propos?

Que les Muses soient donc mon premier objet: ce sont elles, qui par leurs concerts, réjouissent Jupiter dans l'Olympe. Elles présentent à ses yeux l'ordre des destinées, le présent, le passé,
40. l'avenir: leur voix ne s'affoiblit jamais, & leur douce harmonie répand la joie

dans le séjour du tonnerre ; le sommet de l'Olympe en retentit, & toute la cour céleste y est attentive. Elles chantent dans leurs éternels concerts, les Dieux qui dès le commencement sont 45
nés du ciel & de la terre, les Intelligences bienfaisantes qui leur ont succédé & qui régnent sur toute la nature. Le pere des Dieux & des hommes, le souverain Jupiter est le principal sujet de leurs louanges ; elles exaltent son regne & sa puissance ; elles récréent leur pere en lui racontant les actions des hommes 50
& les exploits des héros.

C'est de Jupiter même que les Muses ont reçu la naissance, c'est dans la Piérie qu'il leur donna le jour, pour faire oublier aux malheureux mortels les chagrins qui les dévorent. Mnémosyne, fille de Jupiter qui regne sur les hauteurs 55
d'Eleuthere, eut avec lui un commerce secret : après l'année révolue, le tems de son enfantement étant arrivé, elle mit au monde neuf filles d'une ressemblance parfaite, dont l'esprit toujours tranquille n'est occupé que de chant & de poésie. Le sommet glacé de l'Olympe est le séjour ordinaire où se rassemble leur cour ; les graces, la volupté, les plaisirs de la table ne les abandonnent jamais ; elles chantent les loix, les mœurs, les exploits des immortels.

La premiere fois qu'elles allerent sur

l'Olympe faire la cour à leur pere, le
son agréable de leur voix, le bruit de
70. leurs danses firent retentir les échos. Il
regne dans le ciel d'où il lance la foudre
& fait gronder son tonnerre : après avoir
vaincu son pere Saturne, il a réglé les
rangs parmi les immortels & leur a dis-
tribué à tous leurs emplois.
75. Voilà ce que chantent les neuf filles
de Jupiter dans le céleste palais : Clio,
Euterpe, Thalie, Melpoméne, Terp-
sichore, Erato, Polymnie, Uranie,
Calliope ; celle-ci est la plus puissante
de toutes ; elle doit toujours accompa-
gner les Rois.
80. Lorsque les Muses jettent un regard
favorable sur un Prince que Jupiter a
placé sur le thrône, elles répandent une
douce rosée sur sa langue ; les paroles
coulent de sa bouche comme un tor-
85. rent de miel, il fixe les regards du peu-
ple, lorsqu'il monte sur son tribunal
pour rendre la justice. Un seul discours
prononcé avec dignité, suffit pour ap-
paiser les plus vives contestations. C'est
pour cela que le ciel a donné aux Rois
la prudence, afin qu'ils fassent régner
l'équité, qu'ils sachent prévenir ou ré-
90. parer les crimes par les graces insinuan-
tes de leurs discours. Dès qu'un Roi di-
gne de la couronne se montre à ses peu-
ples, il voit la foule se prosterner à ses
pieds, lui rendre les mêmes hommages
qu'à

qu'à la Divinité, il tient dans une attention respectueuse la plus nombreuse assemblée. Tels sont les dons précieux que les Muses accordent à leurs Eleves. Ce sont les Muses & Apollon, 95
Dieu redoutable par ses traits, qui forment les Musiciens & les Poëtes; mais c'est Jupiter qui place les Rois sur le trône.

Heureux le favori des Muses! Les graces & la persuasion naissent de sa bouche. Qu'un malheureux soit plongé dans la plus amere tristesse; dès qu'un Poëte inspiré par les Muses commence à 100
chanter les exploits des héros, les louanges des habitans de l'Olympe, l'homme affligé oublie ses peines, la sérénité renaît dans son ame; il céde au pouvoir enchanteur des Déesses qui l'entraîne.

Venez, filles de Jupiter, mettez dans ma bouche des chants dignes des immortels que je vais célébrer. Dites-nous quels 105
Dieux sont nés de la terre, du ciel, de la nuit, ou de l'humide élément: racontez-nous comment la terre, les fleuves, la mer orageuse, le ciel, les astres ont été les premiers Dieux; comment leur 110
ont succédé les Intelligences bienfaisantes qui répandent les richesses de la nature, qui président à ses différentes fonctions; comment ils ont partagé entr'eux les emploits; comment ils ont commencé à demeurer sur les hauteurs de l'Olympe. Di-

vines Muſes, qui habitez le ciel depuis la
115. naiſſance du monde, aprenez-nous cet important ſecret, & quel a été le premier de tous.

SECONDE PARTIE.

Regne de Cœlus, génération des Etres.

℣. 116. LE Chaos fut avant toutes choſes, enſuite la terre, ſéjour tranquille des immortels qui habitent les ſommets glacés de l'Olympe, le ténébreux Tartare dans les profondes entrailles de la terre,
120. & l'Amour le plus beau des Dieux, qui charme les ſoucis des Dieux & des hommes, qui triomphe du courage & de la prudence.
125. Du Chaos ſont nés l'Erebe & la Nuit obſcure, de la Nuit jointe à l'Erebe ſont ſortis le Jour & la Clarté.

La Terre produiſit d'abord le Ciel auſſi étendu qu'elle, tout parſemé d'étoiles, pour qu'il lui ſervit de couverture
130. & de ſéjour aux Dieux. Elle enfanta encore les hautes montagnes où habitent les Nymphes qui ſe plaiſent à errer ſur les hauteurs & dans les forêts; elle engendra même la Mer profonde & orageuſe ſans le ſecours de l'Amour.

Bientôt unie au Ciel, elle mit au mon-
135. de l'Océan & ſes gouffres profonds;

Céus, Créus, Hypérion, Japetus, Théa, Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phœbé avec sa couronne d'or, & l'aimable Téthys. Le rusé Saturne est le dernier & le plus violent de ses enfans, il fut ennemi de son pere dès sa naissance.

La Terre enfanta de nouveau les redoutables Cyclopes, Bronté, Stérops & le vaillant Argé, qui ont donné le tonnerre à Jupiter & lui ont forgé la foudre. Ils étoient en tout semblables aux Dieux, mais ils n'avoient qu'un œil rond au milieu du front; c'est de-là qu'on leur a donné le nom de Cyclopes : leur force & leur adresse éclatoient dans les ouvrages qui sortoient de leurs mains.

Il nâquit encore du Ciel & de la Terre trois enfans d'une taille monstrueuse & d'une force extraordinaire, dont on ne parle qu'en tremblant, Cottus, Briarée, & Gyges, race terrible, qui avoient chacun cinquante têtes & cent bras, & les autres membres à proportion.

Tous ceux qu'ont enfanté le Ciel & la Terre ont été d'une grandeur & d'une force plus qu'humaine; mais ils étoient odieux au Ciel leur pere : à mesure qu'ils naissoient, il les cachoit dans les entrailles de leur mere, ne leur laissoit point voir le jour, & se faisoit un jeu de cette brutale violence. La Terre en gémissoit

& en séchoit de douleur ; le ressentiment lui suggéra un trait de vengeance également adroit & cruel. Lorsqu'elle eût tiré de son sein le fer & les métaux, elle en fit une faux tranchante, & s'ouvrit à ses enfans de son dessein. » Vous voyez, » leur dit-elle, la conduite cruelle de
165. » votre pere, si vous voulez me croire, » nous vengerons les outrages qu'il vous » fait & la maniere indigne dont il vous » traite «. La crainte dont ils étoient saisis ne leur permit pas de répondre ; mais le rusé Saturne plus hardi que les autres
170. lui répliqua : » ma mere, je me charge » de l'exécution : le crime dont notre » pere se rend coupable, me dispense » d'avoir pour lui les sentimens d'un » fils «. La Terre satisfaite le plaça dans un lieu secret où il ne pouvoit être ap-
175. perçu, lui mit à la main la faux tranchante qu'elle avoit préparée, & lui dit l'usage qu'il en devoit faire. Sur le soir, le Ciel répandit sur la terre les ténébres de la nuit, & lorsqu'il s'étendoit pour
180. s'approcher de son épouse, Saturne d'une main hardie mutila son pere, & jetta bien loin derriere lui ce qu'il lui avoit coupé.

Mais le sang du ciel ne pouvoit cesser d'être fécond ; autant il en tomba de gouttes sur la terre, autant il en sortit
185. de nouveaux Etres. De-là sont nées les terribles Furies, les Géans armés &

exercés à la guerre, & les Nymphes qui errent sur la terre sous le nom de Mélies.

TROISIEME PARTIE.

Regne de Saturne & des Titans : seconde époque de la Religion Grecque.

SATURNE jetta incontinent au milieu ℣. 188.
des flots agités de la mer ce qu'il
avoit ôté à son pere ; cette portion d'un 190.
corps immortel flotta long-tems sur les
eaux De l'écume qui s'en forma nâquit
une nouvelle Divinité qui aborda à l'isle
de Cythere & bientôt après en Cypre ;
par-tout où se montroit la charmante 195.
Déesse, les fleurs croissoient sous ses
pas : on l'appelle Aphrodité ou Vénus,
Reine de Cythere, elle est toujours cou-
ronnée de fleurs. Ce nom que lui ont
donné les Dieux & les hommes, fait
allusion à l'écume de la mer dont elle est
née. On la nomme encore Cytherée, à
cause de l'isle où elle aborda, Cypris, 200.
parce que c'est auprès de Cypre qu'elle
a reçu le jour ; & ses inclinations ne
démentent point son origine. L'Amour
& le beau Cupidon sont toujours à sa
suite, & ils l'accompagnent dans l'as-
semblée des Dieux. Les ris, les jeux de 205.

la jeunesse, les entretiens galans, les supercheries de l'amour, les plaisirs, les caresses, la volupté lui sont échus en partage. Tel est le sort que lui ont assigné les Dieux & les hommes.

Le Ciel irrité contre son propre sang donna alors à ses enfans le nom odieux de Titans, les menaçant du châtiment
210. qu'ils recevroient de leur révolte & de leur crime, dont la vengeance devoit retomber sur toutes les races futures.

La Nuit enfanta la Parque cruelle, le Destin odieux & la Mort, le Sommeil & la troupe des Songes sans le secours
215. d'aucune autre Divinité. Elle accoucha de Momus, du Chagrin dévorant, des Hespérides qui gardent au-delà de l'océan les pommes d'or que portent les arbres de leurs jardins. Les Déesses fatales, les Parques impitoyables, Clo-
220. tho, Lachésis, Atrops, sont encore filles de la nuit; ce sont elles qui distribuent le bonheur & le malheur aux hommes à leur naissance, qui punissent les crimes des mortels & des Dieux, qui ne cessent de poursuivre les malfaiteurs jusqu'à ce qu'elles en aient tiré vengeance. Enfin l'odieuse Nuit mit au monde Néméfis, Divinité si pernicieuse
225. aux hommes, la Fraude, les Amours criminels, la Vieillesse infirme, la Discorde.

Celle-ci à son tour enfanta le Travail

& les Soucis, l'Oubli, la faim, les douleurs cuisantes qui nous arrachent des larmes, les combats, les meurtres, la guerre, le carnage, les querelles, le mensonge, les procès, le mépris des loix, le crime, tous freres étroitement 230.
unis, le serment qui cause de si grands maux quand on ose le violer.

La Mer au contraire eut pour fils aîné le bon Nérée qui ne meutit jamais ; on l'appelle le vieux Nérée, parce qu'il est sincere & bienfaisant, ami de l'équité, 235.
rendant justice à tout le monde.

De l'union de la Mer avec la Terre sont nés Thaumas, le vaillant Phorcys, la belle Céto & l'impitoyable Eurybie.

Nérée & Doris son épouse, fille de 240.
l'Océan, ont produit la nombreuse famille des Nymphes marines ou des Divinités aimables qui vivent dans les eaux : Proto, Eucraté, Sao, Amphitrite, Eudora, Thétis, Galené, Glaucé, Cymothoé, Spio, Thoë, la belle 245.
Thalie, la gracieuse Mélite, Eulimené, Agavé, Pasithée, Erato, Eunicé aux doigts de roses, Doto, Proto, 250.
Pherusa, Dynamené, Nesée, Actée, Protomedie, Doris, Panope, & la belle Galathée, l'agréable Hippothoë, & Hipponoé aux mains blanches, Cymodocé & Cymatolegé qui appaisent les vents orageux & les flots de la mer ; Amphitrite aux pieds délicats, Cymo, 255.

Eioné, Halimede avec sa belle couronne, la gaie Glaucomomé, Pontoporie, Liagoré, Eugoré, Laomedie, Polynomé, Autonoë, Lysianasse, Euarné dont le caractere est aussi beau que son visage, l'élégante Psamathé, la divine
260. Ménippe, Néso, Eupompé, Thémisto, Pronoë, Nemertès qui a le génie divin de son pere. Telle est la postérité du bon Nérée, cinquante jeunes Nymphes d'une conduite irréprochable.
265. Thaumas eut pour épouse Electra, autre fille du profond Océan; celle-ci enfanta Iris, les Harpyes avec leur longue criniere, Aello, Ocypeté, qui égalent de leurs aîles rapides la vîtesse des vents & des oiseaux, & qui s'élevent au plus haut des airs.
270. Céto eut de Phorcys les Grées, blanches dès leur naissance, que les Dieux & les hommes ont nommées pour ce sujet les vieilles, Pephrédo & Enyo tou-
275. jours couvertes d'un superbe voile. Elle fut encore mere des Gorgones qui habitent au-delà de l'océan du côté de la nuit où sont les Hespérides, Stheno, Euryale, & l'infortunée Méduse: celle-ci étoit mortelle, les deux autres immortelles & incapables de vieillir. Neptune eut commerce avec elle sur la ten-
280. dre verdure, & Persée lui ayant coupé la tête, il en sortit le grand Chrysaor & Pégase. Celui-ci fut ainsi nommé parce qu'il étoit né auprès des sources de

l'océan, l'autre parce qu'il portoit à la 285.
main une épée d'or : il s'est envolé de
dessus la terre au séjour des immortels,
où il habite le palais de Jupiter, & il
porte le tonnerre & la foudre.

Chrysaor devenu époux de Callirhoë,
fille de l'océan, fut pere de Géryon
monstre à trois têtes ; celui-ci fut dé-
pouillé de ses armes par Hercule qui lui
enleva ses bœufs dans l'isle Erythie, & 290.
qui en conduisit le troupeau à Tirynthe,
après avoir franchi le vaste océan, tué
le chien Orthos, & le bouvier Erythion
dans la caverne obscure où il se retiroit.

Callirhoë enfanta encore dans un an- 295.
tre profond un autre monstre qui n'eut
jamais rien de semblable parmi les Dieux
& les hommes, la redoutable Echidna,
moitié nymphe à visage agréable, aux
yeux noirs, & moitié serpent dont la 300.
vue fait horreur, qui est taché de diver-
ses couleurs, qui se nourrit de carnage
dans le sein de la terre. Il se tient dans
une caverne profonde sous un rocher
loin des Dieux & des hommes. Telle 305.
est la demeure que les Dieux ont assi-
gnée à la cruelle Echidna, nymphe im-
mortelle qui ne vieillit point ; elle y est
renfermée dans les montagnes. On dit
que Typhon, vent orageux & violent,
a eu commerce avec cette belle aux yeux
noirs, que de-là sont venus Orthos,
chien de Geryon, ensuite Cerbere, chien 310.

de Pluton, monstre à cinquante têtes, d'une taille & d'une force extraordinaire, d'une voix terrible & d'une cruauté égale. Il en est venu encore l'hydre de
315. Lerne qui fit tant de ravages : Junon l'avoit nourrie par haine contre Hercule ; mais le fils de Jupiter, aidé du courageux Iolaüs & des conseils de Minerve, tua ce monstre à coup d'épée.
320. Echidna enfanta encore la Chimere, animal cruel, monstrueux, d'une vîtesse extrême : il avoit trois têtes, l'une de lion, l'autre de chevre, la troisieme d'un dragon, & ressembloit à ces trois animaux, au lion par le devant du corps, à la chevre par le milieu, à un serpent par derriere, & vomissoit des torrens
325. de flammes. Le vaillant Bellerophon, à l'aide de Pégase, s'en rendit le maître.

La Chimere unie au chien Orthos mit au monde le Sphinx qui fit tant de maux à la postérité de Cadmus, & le lion de Nemée. Junon épouse de Jupiter l'avoit élevé elle-même, & l'avoit lâché dans
330. les forêts d'où il ravageoit les environs de Nemée & du mont Apesas. Il fut encore tué par Hercule.

Enfin Céto & Phorcys engendrerent le dragon terrible qui garde les pommes d'or dans les vastes campagnes des Hes-
335. pérides : telle est en détail leur postérité.

De Téthis & de l'Océan sont sortis les fleuves les plus fameux, le Nil ;

l'Alphée, le Po & ses gouffres profonds,
le Strymon, le Méandre, le majestueux 340.
Danube, le Phase, le Rhésus, le clair
Acheloïs, le Nessus, le Rhodius, l'Haliacmon, l'Heptaporus, le Granique,
l'Œsapus, le divin Simoïs, le Penée,
l'Hermus, le Caïcus remarquable par la
beauté de ses eaux, le Sangar, le La- 345.
don, le Parthenius, l'Evenus, l'Ardescus & le divin Scamandre.

Téthys est encore la mere des Nymphes qui habitent les fontaines auxquelles les jeunes gens consacrent leur chevelure, aussi-bien qu'au grand Apollon
& aux fleuves. Tel est le sort qu'ont 350.
reçu de Jupiter Pitho, Admete, Janthé,
Electre, Doris, Prymno, Uranie,
Hippo, Clymene, Rhodia, Callirhoë,
Zeuxo, Clythie, Idyie, Pasithoë, Plexaure, Galaxaure, l'aimable Dioné,
Melobosis, Thoë, la belle Polydore,
Cerceïs, Pluto, Perseïs, Janire, Acas- 355.
te, Xanthé, Petrée, Menestho, Europe, Métis, Eurynomé, Telestho, Crisié, Asia, l'aimable Calypso, Eudoré, 360.
Tyché, Amphiro, Ocyroë, & la Styx
qui est la plus respectable de toutes.

Telle est la postérité de l'Océan &
de Téthys, telles sont leurs filles aînées; 365.
mais il en est un plus grand nombre dispersées par toute la terre & qui demeurent au fond des eaux. Il est de même une infinité d'autres fleuves nés de Te-

thys & de l'Océan, qu'il n'eſt pas poſ-
370. ſible à un mortel de nommer, mais qui ſont connus des peuples qui en habitent les bords.

Thia épouſe d'Hypérion enfanta le Soleil, la Lune & l'Aurore qui éclaire les mortels ſur la terre & les Dieux immortels dans le ciel.

375. Eurybie, femme de Crius, fut mere d'Aſtræus, de Pallas, de Perſés plus habile que ſes freres. Aſtræus, marié à
380. l'Aurore, fit naître les vents impétueux, Argeſtès & Zephyre, le rapide Borée, l'humide Notus. L'Aurore accoucha encore de l'étoile du matin & des aſtres brillans dont le ciel eſt ſemé.

Pallas & Styx fille de l'océan, pro-
385. duiſirent l'ardeur bouillante & la victoire, la force & la valeur, illuſtres enfans qui habitent le palais de Jupiter,
390. & accompagnent par-tout le maître du tonnerre : ainſi l'obtint Styx leur mere, dans ce jour mémorable où le Dieu qui fait gronder la foudre ſur l'Olympe, fit venir devant lui tous les immortels. Il promit à tous ceux qui combattroient pour lui contre les Titans, de ne point leur ôter les privileges dont ils jouiſſoient pour lors, mais de les leur confirmer à jamais. Il ajouta même que tous ceux
395. qui avoient été laiſſés dans l'oubli ſous le regne de Saturne ſeroient élevés aux honneurs ſous le ſien, chacun ſuivant ſes

mérites. L'immortelle Styx, conduite par les avis de l'Océan son pere, arriva la premiere sur l'Olympe avec toute sa famille. C'est en récompense de son zele que Jupiter lui a accordé les plus flatteuses distinctions; il a voulu qu'elle fût le lien redoutable du serment des Dieux, 400.
& a pris pour commensaux tous ses enfans. Il a tenu de même aux autres tout ce qu'il leur avoit promis, parce qu'en qualité de maître souverain il avoit le pouvoir de le faire.

Coéus associa Phoébé à son lit & la 405.
rendit mere de Latone, fille charmante aux yeux des Dieux & des hommes, & qui fait dans l'Olympe l'ornement de la cour immortelle. Phoébé mit encore au monde la brillante Astérie, dont Persés 410.
fit son épouse dans la suite, & qui fut mere d'Hécaté.

Jupiter a fait à celle-ci les plus insignes faveurs, & lui a donné les plus grands privileges; il lui laisse exercer son pouvoir sur terre & sur mer. Déjà sous le regne du lumineux Cœlus, elle avoit les mêmes honneurs, & les Dieux immortels la respectoient infiniment. 415.
De même aujourd'hui, si quelqu'un offre des sacrifices ou fait des expiations en suivant le rite prescrit, il ne manque jamais d'invoquer Hécaté, & son respect ne demeure point sans récompense; la Déesse écoute favorablement ses vœux; 420.

elle répand sur lui les richesses & l'abondance, parce qu'elles sont en son pouvoir. De tous les enfans du Ciel & de la Terre aucun n'a eu d'aussi grandes prérogatives; Jupiter ne lui a retranché aucune de celles dont elle jouissoit déjà
425. sous le regne des Titans ou des anciens Dieux : elle a conservé sa dignité, telle qu'elle lui est échue dès le commencement. Quoique Déesse unique, elle n'en est pas moins révérée; son pouvoir s'étend comme auparavant sur toute la terre, dans le ciel & sur mer : il est même augmenté, parce que Jupiter lui accorde ses bonnes graces. La Déesse protége &
430. fait prospérer qui elle juge à propos, elle le rend respectable dans l'assemblée du peuple. Lorsque les guerriers prennent leurs armes pour marcher au combat, il dépend d'elle de leur accorder la victoire & de faire triompher leur valeur. Elle est assise à côté des Rois, lorsqu'ils prononcent des arrêts : elle se trouve au milieu des combattans sur l'aréne, pour animer l'ardeur de celui
435. qu'elle veut favoriser; bientôt victorieux par son secours il se couvre d'une gloire immortelle, & qui réjaillit sur toute sa famille. Fidelle à suivre les cavaliers dans leurs courses & les navigateurs dans
440. leurs voyages, elle les exauce, lorsqu'ils adressent leurs vœux à Hécaté & au bruyant Neptune. Souvent la Déesse

accorde une proie abondante à celui qui l'invoque, souvent elle l'arrache à celui qui croyoit déjà la tenir. Elle est occupée avec Mercure à multiplier les troupeaux dans les étables, les bœufs, les chevres, les moutons : elle les fait croître ou diminuer comme il lui plaît. Quoiqu'elle soit le seul enfant de sa mere, elle exerce ce pouvoir immense parmi les Dieux ; Jupiter l'a chargée encore de conserver le jour aux enfans qui viennent de naître & de les faire grandir. Tels sont les privileges.

Rhéa, épouse de Saturne, eut d'illustres enfans, Vesta, Cérès, Junon à la chaussure dorée, le terrible Pluton qui exerce dans les lieux souterreins un cruel empire, Neptune qui fait entendre au loin le bruit de ses flots, le sage Jupiter pere des Dieux & des hommes, dont la foudre fait trembler le ciel & la terre.

Saturne les avaloit à mesure que leur mere les mettoit au monde, parce qu'il ne vouloit pas qu'aucun autre des enfans du Ciel lui disputât l'empire sur les immortels. Il avoit appris de la Terre & du Ciel ses parens que par l'ordre des Destins, malgré toute sa force, il seroit un jour vaincu par son propre fils & par les desseins de Jupiter. Il ne s'arrêta point à de vains projets, mais attentif à épier le moment, il dévoroit ses enfans à leur naissance.

Rhéa désolée en gémissoit ; mais lorsqu'elle se sentit prête d'enfanter Jupiter pere des Dieux & des hommes, elle
470. supplia la Terre & le Ciel ses parens de l'aider de leurs conseils, de lui suggérer le moyen de mettre à couvert le fils qu'elle alloit mettre au monde, & de le dérober à la fureur de Saturne son pere qui ne manqueroit pas de le dévorer
475. comme les autres. Touchés des prieres de leur fille, ils lui découvrirent tout ce que les Destins avoient réglé sur le sort de Saturne & de son fils. Ils l'envoyerent en secret à Lyctus dans l'isle de Créte, lorsqu'elle étoit sur le point d'accoucher. La Terre elle-même reçut dans ses bras Jupiter naissant, le nourrit & l'éleva
480. dans l'isle de Crète. D'abord sa mere le porta à Lyctus au milieu des ténébres de la nuit, & le cacha de ses propres mains dans une caverne profonde au pied du mont Egée. Ensuite Rhéa prit une grosse pierre, & l'ayant enveloppée de langes, elle la présenta au fils du
485. Ciel, à Saturne ancien souverain des Dieux. Le malheureux prit la pierre & l'avala sur le champ, sans prévoir qu'un jour son fils reparoîtroit sain & sauf, lui arracheroit le trône par la violence
490. & régneroit à sa place.

La force & les membres du jeune Prince croissoient avec une promptitude merveilleuse; après l'année révolue, par

le ſecours des conſeils artificieux de la Terre, le grand Saturne tout ruſé qu'il étoit, fut obligé de laiſſer reparoître 495.
ſon fils & ſuccomba bientôt ſous ſa violence & ſes intrigues. D'abord il vomit la pierre qu'il avoit avalée récemment; Jupiter la planta & l'affermit dans la terre auprès de Pytho, dans un des enfoncemens du Parnaſſe, pour ſervir de monument & de ſpectacle aux hommes. Il 500.
tira de priſon les fils du Ciel ſes oncles que ſon pere avoit chargés de chaînes par une aveugle jalouſie. En récompenſe de ce bienfait ils lui mirent entre les mains le tonnerre, la foudre, les éclairs 505.
que la terre avoit cachés dans ſon ſein; & c'eſt avec ces armes redoutablés qu'il commande aux Dieux & aux hommes.

Japetus prit en mariage Clyméne, fille de l'Océan, qui fut mere du vaillant Atlas. Elle enfanta encore le fameux 510.
Menœtius, l'induſtrieux & ruſé Promethée, & l'inſenſé Epimethée qui cauſa bientôt un grand préjudice aux hommes. C'eſt lui qui épouſa la premiere femme que Jupiter s'aviſa de former.

Le Roi des Dieux irrité des crimes de Menœtius, le frappa de la foudre & le précipita dans l'Erebe pour punir 515.
ſon audace & ſa férocité. Atlas, aſſervi à une loi rigoureuſe, ſe tient debout aux extrêmités de la terre prés des Heſpérides, & porte le ciel ſur ſa tête

& sur ses bras sans se lasser jamais ; tel
520. est le poids énorme dont Jupiter l'a chargé. Il a étroitement enchaîné Promethée, & l'a attaché par des liens indissolubles à une colonne, où un aigle éployé lui ronge éternellement les entrailles. Autant l'oiseau cruel en mange pendant le jour, autant il en croît pen-
525. dant la nuit.

Le vaillant Hercule, fils d'Alcméne, a délivré le fils de Japetus de ce supplice & a tué l'oiseau qui le dévoroit. Jupiter l'a permis du haut de l'Olympe
530. où il regne, afin d'augmenter la gloire de l'Hercule Thébain, & de le rendre fameux par toute la terre : tel est l'honneur qu'il a voulu faire à son fils. Quoique violemment irrité, il a oublié son ressentiment & l'audace de Promethée qui osa disputer d'habileté avec le souverain des Dieux.

QUATRIEME PARTIE.

Regne de Jupiter & des autres Dieux; établissement des Sacrifices ; troisieme époque de la Religion grecque.

V. 535. LOrsque les Dieux étoient en dispute avec les hommes à Méconé, Promethée partagea exprès un bœuf

en deux parts pour tromper Jupiter. D'un côté il enveloppa dans la peau les chairs, les entrailles & la graisse, les cachant avec le ventre du bœuf : de l'autre il rangea adroitement tous les os & les couvrit de graisse. Alors Jupiter, pere des Dieux & des hommes lui adressant la parole : fils de Japet, mon ami, lui dit-il, le plus puissant des Rois, tu as bien mal fait les parts. 540 545

Jupiter, à la connoissance duquel rien ne peut échapper, lui parloit ainsi pour lui reprocher sa mauvaise foi. Promethée toujours dans les mêmes dispositions, lui répondit, en souriant : glorieux Jupiter, souverain des Dieux éternels, c'est à vous de choisir celle que vous jugerez à propos. Cette réponse n'étoit qu'un artifice, mais Jupiter éclairé d'une lumiere éternelle n'ignoroit aucune de ses pensées. Il forma sur le champ contre les hommes un funeste projet, qu'il ne tarda pas d'accomplir. Après avoir détourné la graisse qui cachoit les os du bœuf, il conçut un dépit secret dont il donna bientôt des marques ; c'est dès ce moment que les hommes ont suivi la coutume de brûler les os des victimes sur les autels des Dieux. Fils de Japet, continua Jupiter indigné, tu as trop d'esprit & tu en fais mauvais usage. 550 555 560

Dès-lors Jupiter irrité & ne pouvant

oublier cet outrage, n'accordoit plus l'usage du feu aux malheureux mortels. Mais le fils de Japet trouva encore le
565. moyen de le tromper ; il déroba le feu qu'il cacha dans une tige de férule, & le ralluma ainsi sur la terre.

Jupiter appercevant du haut des cieux la lueur du feu parmi les hommes, en
570. conçut un nouveau ressentiment & résolut de les punir de ce vol. Il donna ordre à Vulcain de former avec de la terre la figure d'une fille également belle & modeste ; Minerve prit le soin de la parer & la revêtit d'une robe blanche, lui mit sur la tête une coëf-
575. fure artistement rangée, une guirlande des plus belles fleurs, une couronne d'or d'un travail exquis, où Vulcain avoit déployé toute son industrie pour
580. plaire au souverain Jupiter Il y avoit gravé la figure de la plûpart des animaux qui vivent sur la terre ou dans les mers, avec tant d'art qu'ils paroissoient vivans, & qu'on ne se lassoit
585. point de les admirer. Après avoir ainsi formé avec un soin infini cette dangereuse merveille, il la fit paroître dans l'assemblée des Dieux & des hommes avec toutes les graces dont Minerve s'étoit plue à l'embellir. Les uns & les autres virent avec une admiration égale, le don séduisant mais funeste que l'on
590. alloit faire aux hommes. De-là est

venue cette race foible & délicate des femmes, que les mortels gardent parmi eux pour leur malheur. Jamais amies de la pauvreté ni de l'épargne, elles n'ont de goût que pour le luxe & la dépense; semblables aux frelons qui se nourrissent du travail des abeilles auquel ils n'ont point eu de part, qui, tandis que ces diligentes ouvrieres sont occupées du matin jusqu'au soir à faire leur miel, se tiennent oisifs dans la ruche, ne pensant qu'à dévorer le fruit des peines d'autrui. C'est ainsi que Jupiter a fait aux hommes le funeste présent des femmes pour partager leurs travaux & leurs fatigues.

Il ne les a pas moins affligés d'une autre maniere : quiconque craignant les ennuis du mariage & l'embarras d'une femme, demeure dans le célibat, s'il vient à vieillir, il est privé des secours les plus nécessaires à la vieillesse : s'il est riche, une troupe de parens éloignés partageront ses biens après sa mort. Celui qui a été assez heureux en se mariant pour rencontrer une femme sage & fidelle, trouve dans ses maux mêmes une ressource puissante : mais si par malheur on l'a prise d'un mauvais caractere, c'est un chagrin qui ronge éternellement le cœur, & auquel il n'y a point de remede. Ainsi l'on ne peut échapper à la vengeance de Jupiter ni

615. tromper ses desseins ; le fils de Japet ; Promethée avec toute son adresse, & malgré son innocence, n'a pu se soustraire à sa colere ni au funeste lien dont il est garotté.

Jupiter non moins irrité contre Briarée, Cottus & Gygès, les enchaîna de même, quoiqu'il ne pût s'empêcher d'ad-
620. mirer leur force & leur taille énorme. Il les fit descendre dans les entrailles profondes de la terre & aux extrêmités de l'univers, où ils souffrent sans relâche & déplorent vainement leur triste sort.

625. Mais Jupiter & les autres Dieux enfans de Saturne & de Rhéa, les ont rendus de nouveau à la lumiere, comme la Terre le leur avoit conseillé. Elle leur fit comprendre que ces géans devoient partager avec eux les hazards du combat
630. & la gloire de la victoire. Car il y a eu une longue guerre & de sanglantes batailles entre les Dieux Titans & les enfans de Saturne. D'un côté les Titans campés sur l'Othrys, de l'autre les Dieux bienfaisans, enfans de Rhéa &
635. de Satúrne retranchés sur l'Olympe, se battirent avec acharnement pendant dix années entières, sans que l'on pût savoir comment finiroit la guerre, ni de quel côté seroit l'avantage.

Enfin le pere des Dieux & des hommes, Jupiter, les ayant un jour rassasiés
640. de nectar & d'ambroisie, & régalés

ſplendidément de tous les mets dont les Dieux ſe nouriſſent, voyant que leur courage s'enflammoit ſur la fin du feſtin, il leur tint ce diſcours : illuſtres enfans du ciel & de la terre, ſoyez attentifs à mes paroles ; voilà déjà long-tems que nous combattons contre les Titans pour leur enlever la victoire & l'empire ; redoublez aujourd'hui votre valeur & vos efforts contre ces ennemis redoutables ; rappellez-vous les bienfaits dont je vous ai comblés, les ténébres profondes & les liens cruels dont j'ai ſu vous délivrer. Alors le vaillant Cottus prit la parole : nous ſavons, Seigneur, répliqua-t-il, la vérité de ce que vous dites ; nous connoiſſons par expérience toute l'étendue de vos lumieres & de votre ſageſſe. C'eſt par elle que vous avez ſu venger l'opprobre des immortels ; c'eſt elle qui nous a tirés des chaînes & de la priſon obſcure où nous gémiſſions. Comptez, fils de Saturne, que nous n'omettrons rien pour vous aſſurer l'empire, & que nous combattrons les Titans avec plus d'ardeur que jamais.

Toute l'aſſemblée des Dieux applaudit à ce diſcours & ſe ſentit animée d'un nouveau courage. Tous, Dieux & Déeſſes, anciens Titans ou enfans de Saturne, combattirent dès-lors avec plus de fureur. Jupiter mit en face de l'ennemi les géans qu'il avoit fait ſortir du ſein de l'Erébe,

670. monstres redoutables par leur force & leur figure ; ils avoient chacun cent bras & cinquante têtes, & les membres d'une grosseur énorme. Ils lançoient d'un seul
675. bras des rochers tout entiers. De l'autre côté les Titans étoient rangés avec un air fier & menaçant, & déchargeoient les plus terribles coups. Les flots de la mer en fureur mêloient leur bruit confus à celui des combattans ; la terre en retentissoit & en poussoit de tristes gémissemens.
680. Le vaste Olympe étoit ébranlé par les efforts des Dieux ; leur marche impétueuse, le tumulte de leurs mouvemens, la violence de leurs coups se faisoient sentir jusqu'au fond du noir Tartare. Ils s'accabloient mutuellement d'une grêle de
685. traits ; les cris de fureur qu'ils poussoient pour s'exciter, pénétroient jusqu'aux cieux. Jupiter donna l'essor à son courage & fit les plus grands efforts de valeur : son bras puissant lançoit du haut du ciel & de l'Olympe le foudre avec un fracas de
690. tonnerre & des éclairs continuels. La terre en mugissoit prête à être embrasée, & les forêts entieres étoient en proie aux
695. flammes. Une chaleur brûlante se faisoit sentir sur toute la face du globe & faisoit bouillir les flots de la mer ; les Titans mêmes ne purent en éviter les ardeurs ; des tourbillons de flammes s'é-
700. levoient jusqu'aux nues : l'œil ne pouvoit soutenir l'éclat du foudre qui embrasoit jusqu'à

jusqu'à l'Erebe. On croyoit voir & entendre le ciel s'approcher comme autrefois de la terre, & celle-ci prête à être réduite en poudre par le poids de sa chûte : tel étoit le fracas que faisoient les Dieux acharnés au combat. Les vents déhaînés élevoient des tourbillons de poussiere & mêloient leurs sifflemens aigus au bruit du tonnerre & des foudres que lançoit Jupiter. Le tumulte alloit toujours croissant, & le combat s'échauffoit par la violence du carnage. Enfin cetre fureur martiale commença à se ralentir. Les deux armées d'abord rangées de front avoient fondu avec impétuosité l'une sur l'autre ; mais Cottus, Briarée, & le fougueux Gygès avoient porté les plus terribles coups ; ils avoient lancé de leurs mains vigoureuses jusqu'à trois cens rochers. Ils accablerent enfin les Titans sous la multitude de leurs traits ; ils les précipiterent dans les entrailles de la terre, & les y enchaînerent avec tout leur orgueil.

Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant il y a d'espace entre la terre & le fond du Tartare. Une enclume tombée du ciel demeureroit neuf jours & autant de nuits avant que de toucher à la terre, & il lui faudroit un tems égal pour tomber depuis la terre jusqu'au fond du Tartare. Un mur de fer l'environne de toutes parts, & des ténébres

trois fois plus épaisses que la nuit en
ferment l'entrée. Au-dessus sont les fon-
730. demens de la terre & de la mer. C'est-
là que les Titans sont plongés dans une
obscurité profonde par ordre de Jupiter ;
triste demeure, éloignée du séjour des
mortels & dont ils ne peuvent sortir :
Neptune les y a renfermés avec des por-
tes de fer & un mur impénétrable : c'est-
là encore qu'habitent les fidéles Satelli-
tes de Jupiter, Gygès, Cottus & Bria-
735. rée. C'est-là enfin que commencent &
finissent tour-à-tour, la terre obscure,
le Tartare ténébreux, l'inépuisable mer,
& le ciel lumineux : lieu affreux que les
Dieux mêmes ont eu en horreur, chaos
immense, dont un mortel ne pourroit
740. atteindre le fond dans une année : à
peine auroit-il passé l'entrée, qu'il se-
roit emporté de côté & d'autre par un
mouvement impétueux & des secousses
violentes : séjour abhorré des Dieux mê-
745. mes, qui n'est habité que par la nuit &
ses épaisses ténébres. Le fils de Japetus,
Atlas, débout à l'entrée soutient le ciel
sur sa tête & sur ses bras, sans se lasser
jamais. C'est-là que le jour & la nuit se
suivent alternativement & sans interrup-
tion, & passent tour-à-tour par une porte
750. de fer. A mesure que l'un entre, l'autre
sort, sans que jamais ils se trouvent en-
semble au même lieu. Dès que l'un est
parti pour parcourir la terre, l'autre at-

tend paiſiblement qu'il ſoit de retour
pour recommencer la même courſe. L'un 755.
porte la lumiere aux habitans de la terre, l'autre leur conduit le ſommeil frere de la mort. C'eſt donc là que ſe tient la nuit ténébreuſe avec ſes enfans le ſommeil & la mort, Divinités odieuſes que
jamais le ſoleil n'éclaire de ſes rayons, 760.
ſoit lorſqu'il monte au plus haut des cieux, ſoit lorſqu'il deſcend ſur la fin du jour. Le premier parcourt tranquillement toute l'étendue de la terre & le vaſte eſpace des mers pour donner le
repos aux hommes; l'autre avec un cœur 765.
de fer & des entrailles d'airain, attaque impitoyablement le premier qu'elle rencontre, & ſe fait haïr des Dieux mêmes ſur leſquels elle n'a aucun pouvoir. Là eſt le triſte palais des Dieux infernaux,
du redoutable Pluton & de Proſerpine; 770.
l'entrée en eſt gardée par un chien hideux & cruel exercé à un manége artificieux; il careſſe & fait accueil à ceux qui entrent, mais il ne leur permet plus de ſortir, & dévore inhumainement ceux qui veulent s'échapper de ce ſombre ſéjour.

Là ſe trouve encore la fontaine Styx, 775.
fille aînée de l'Océan, l'horreur des Dieux immortels. Elle eſt dans un antre écarté, ſous un vaſte rocher ſoutenu par des colonnes auſſi brillantes que l'argent, & qui s'élevent juſqu'aux

780. cieux. La fille de Thaumas, la prompte messagere Iris est quelquefois obligée de franchir les mers, lorsqu'il s'éleve des dissensions parmi les Dieux. Si quelqu'un des habitans des cieux se rend coupable de mensonge, Jupiter envoie Iris cher-
785. cher dans un vase d'or l'eau glacée de Styx, qui est le lien du serment des Dieux. Elle tombe goutte à goutte du sommet d'un rocher, & forme sous terre un ruisseau toujours couvert d'une sombre nuit, & qui se jette dans l'o-
790. céan. De dix parties de cette eau, il y en a neuf qui coulent autour de la terre & forment un clair ruisseau qui se décharge dans la mer : la dixieme partie qui tombe du rocher est destinée à la punition des Dieux. Quiconque des immortels habitans de l'Olympe se parjure sur cette eau, demeure pendant un an sans parole, sans respiration & sans vie,
795. privé de l'ambroisie & du nectar, étendu sur un lit dans un engourdissement total. Au bout de l'année, quoique gué-
800. ri de cette maladie, il n'est pas à la fin de ses peines. Il est séparé pour neuf ans de la compagnie des Dieux immortels, il n'est point admis pendant tout ce tems à leurs assemblées ni à leurs festins ; enfin à la dixieme année il rentre dans
805. tous ses privileges. Telle est la peine que les Dieux ont attachée au parjure commis sur l'eau de Styx, fontaine

révérée de tout tems & qui coule dans des précipices.

C'est-là que commencent & finissent tour-à-tour la terre obscure, le Tartare ténébreux, l'inépuisable mer, le ciel brillant d'étoiles, lieu hideux, affreux, que les Dieux ont en horreur. Là des 810.
portes d'airain sont suspendues à des poteaux immobiles, & dont rien ne peut ébranler la solidité. C'est-là que demeurent les Titans, loin des Dieux, 815.
dans le fond du chaos ténébreux. Les fidéles Satellites de Jupiter, Cottus & Gygès sont placés aux sources de l'océan. Neptune a fait Briarée son gendre par estime pour son courage, & lui a donné sa fille Cymopolie en mariage.

Lorsque Jupiter eût chassé du ciel les 820.
Titans, la Terre unie au Tartare eut pour dernier fils Typhon, dont les pieds & les mains avoient une force plus qu'humaine, mais dont les cent têtes semblables à celles d'un serpent ou
d'un dragon horrible, laissoient échap- 825.
per de leur gueule une langue noire, jettoient le feu par les yeux & vomissoient des flammes. Toutes ensemble
faisoient des cris affreux semblables à 830.
ceux de différens animaux & qui étoient entendus jusqu'aux cieux; tantôt elles poussoient des mugissemens comme un taureau en fureur, tantôt des rugissemens aussi terribles que ceux d'un lion,

tantôt des hurlemens comme un chien : souvent il faisoit un bruit dont les mon-
835. tagnes retentissoient au loin. Il seroit sans doute arrivé quelque chose de funeste à sa naissance, il se seroit rendu maître des Dieux & des hommes, si Jupiter le pere commun n'y avoit pourvu.
840. Il fit gronder son tonnerre à coups redoublés ; le bruit en retentit non-seulement jusqu'aux extrêmités de la terre, mais jusqu'au plus haut des cieux & au fond des abîmes de l'océan. L'Olympe trembla sous les pas du Roi des immortels, & la terre en poussa des gémisse-
845. mens. Le feu de la foudre éclatoit de toutes parts, & faisoit rouler des tourbillons de flamme ; le ciel, la terre, la mer en ressentirent également les ardeurs. Les vagues en fureur se brisoient avec violence contre les rivages ; l'émotion des Dieux causoit dans tout l'uni-
850. vers un bouleversement affreux. Pluton en fut effrayé dans l'empire des morts, les Titans précipités avec Saturne au fond du Tartare, en oüirent le bruit & en ressentirent la secousse. Jupiter en courroux redoubla les coups de tonnerre, fit briller les éclairs, & du haut de
855. l'Olympe frappa le monstre en lançant contre lui la foudre. Il réduisit en cendres ses horribles têtes, le fit tomber sous ses coups redoublés, & la terre
860. retentit du bruit de sa chûte. La flamme

gagna les forêts & les montagnes ; elle embrasoit la terre & la faisoit couler comme les métaux fondus s'échappent de la fournaise, & comme Vulcain fait 865.
sortir du sein des montagnes des torrens de fer devenu liquide par la violence du feu. Ainsi la terre tomboit en dissolution par les ardeurs de ce terrible élément. Jupiter indigné précipita le monstre au fond du Tartare.

C'est Typhon qui produit les vents 870.
orageux, excepté Notus, Borée, Argestes & Zéphyre, que les Dieux ont fait naître pour l'utilité des hommes. Pour les autres, ils ne servent qu'à soulever les flots de la mer, à exciter des tempêtes, à causer des naufrages. Tantôt 875.
ils tourmentent les vaisseaux & font périr les matelots ; malheur à ceux qui en sont assaillis sur mer, leur perte est inévable ; tantôt ils soufflent sur la vaste étendue de la terre, brisent les tendres fleurs dont elle est couverte, renversent les travaux des hommes, remplissent tout 880.
de poussiere.

Les Dieux délivrés enfin de leurs travaux & de la guerre qu'ils avoient eue à soutenir contre les Titans, déférerent par les conseils de la terre l'empire des immortels à Jupiter, maître de l'Olym- 885.
pe ; & pour récompense il leur a distribué à tous des emplois. Jupiter, Roi des Dieux, prit pour sa premiere épouse

Métis, la plus ſavante des Dieux & des hommes. Mais lorſqu'elle fut ſur le point d'accoucher de la Déeſſe Minerve,
890. Jupiter gagné par les conſeils artificieux & les diſcours ſéduiſans du Ciel & de la Terre, la renferma dans ſon propre ſein. Leur deſſein étoit d'empêcher qu'aucun des Dieux immortels ne s'emparât de l'autorité de Jupiter : parce qu'il étoit réglé par les deſtins que Métis mettroit au monde des enfans d'un génie ſupé-
895. rieur. D'abord elle devoit enfanter la Déeſſe aux yeux bleus, qui ſortit peu après du cerveau de Jupiter, qui égale ſon pere en force & en prudence, enſuite un fils qui par ſon courage ſeroit devenu maître des Dieux & des hommes. Jupiter prévint ce malheur en cachant
900. Métis dans ſes propres entrailles, afin qu'elle lui fît connoître le bien & le mal.

Jupiter épouſa enſuite la belle Thémis. Celle-ci enfanta les heures, les bonnes loix, l'équité, la paix, qui apprennent aux hommes à tout faire avec ordre, & les Parques auxquelles le ſouverain des Dieux a donné de grands privileges : ce
905. ſont Clotho, Lachéſis, Atropos, qui diſtribuent aux hommes le bonheur & le malheur.

L'aimable Eurynomé, fille de l'Océan, eut de Jupiter les trois Graces, Aglaé, Euphroſyne & Thalie, filles auſſi char-

mantes que leur mere, dont les regards 910.
gracieux inſpirent une reſpectueuſe tendreſſe.

Jupiter prit enſuite pour épouſe Cérès, nourrice du genre humain, qui fut mere de Proſerpine : Pluton l'enleva par violence à ſa mere, mais le ſouverain des Dieux lui permit de la garder.

Il aima encore Mnémoſyne qui donna 915.
naiſſance aux neuf muſes, dont les plaiſirs ordinaires ſont les feſtins & les concerts. Latone eut de lui Apollon & la 920.
chaſſeuſe Diane, les deux plus aimables enfans de tous les immortels.

La derniere épouſe de Jupiter, Roi des Dieux & des hommes, fut la belle Junon qui devint mere d'Hébé, de Mars & de Lucine. Jupiter fit ſortir de ſon cerveau la reſpectable Pallas, Déeſſe vive & courageuſe qui anime les guerriers, qui ſe plaît aux combats & au 925.
tumulte des armes.

Junon, ſans le ſecours de ſon mari & pour diſputer de pouvoir avec lui, mit au monde le fameux Vulcain, le plus induſtrieux de tous les immortels.

D'Amphitrite & du bruyant Neptune 930.
eſt né Triton, Dieu puiſſant, qui domine ſur les abîmes de la mer, & qui habite le ſuperbe palais du Roi & de la Reine des eaux, dont il a reçu le jour.

Vénus, épouſe de Mars, Dieu de la guerre, enfanta la Crainte & la Ter-

reur, Divinités redoutables qui mettent
935. le trouble & la confusion dans les armées, se mêlent aux horreurs de la guerre & aux calamités que Mars traîne toujours à sa suite. Venus mit encore au monde Harmonia, qui devint épouse de Cadmus.

Maïa, fille d'Atlas, aimée de Jupiter, donna le jour à l'illustre Mercure, ambassadeur & héraut des Dieux.

CINQUIEME PARTIE.

Hommes placés au nombre des Dieux : quatrieme époque de la Religion grecque.

940. SÉMÉLÉ, fille de Cadmus, eut de Jupiter le joyeux Bacchus, Dieu immortel, quoique né d'une mere mortelle, mais tous deux jouissent à présent des honneurs de la Divinité.

Enfin du commerce d'Alcmène avec Jupiter est né le vaillant Hercule.

945. Vulcain, Dieu fameux, mais mal bâti & boiteux des deux côtés, épousa Aglaé la plus jeune des trois Graces.

Bacchus aux cheveux blonds, prit pour épouse la belle Ariadne, fille de Minos, à laquelle Jupiter a daigné accorder l'immortalité & une jeunesse éternelle.

Le vaillant Hercule, fils d'Alcmène 950.
heureusement sorti des hasards auxquels
il a été exposé par son courage, a
épousé dans l'Olympe la belle & sage
Hébé ; heureux mortel qui a mérité par
ses exploits d'habiter éternellement par- 955.
mi les Dieux sans vieillir jamais.

Perseïs, fille de l'Océan, épouse du
soleil, l'a rendu pere de Circé & du
Roi Aëtès. Celui-ci par l'avis des Dieux
immortels a épousé Idyia, fille du grand 960
fleuve Océan ; de leur mariage est née
la belle Medée.

Recevez nos hommages, Dieux im-
mortels, qui habitez le ciel, la mer,
les isles & le continent. Que les Muses, 965.
filles de Jupiter, célébrent dans mes
vers la postérité des Déesses immortelles
qui, unies à des hommes, ont donné
naissance à des enfans semblables aux
Dieux & assurés comme leurs meres de
l'immortalité.

Cérès, la plus estimable des Divinités
devenue épouse de Jasius dans l'isle for- 970.
tile de Créte, & occupée avec lui à
cultiver la terre, enfanta Plutus, Dieu
bienfaisant qui parcourt la terre & les
mers, enrichit & comble de prospérités
celui qui est assez heureux pour le ren-
contrer.

L'épouse de Cadmus, Harmonia, fille 975.
de Vénus, fut mere d'Ino, de Sémélé,
de la belle Agavé & d'Autonoë, qui fut

femme d'Aristée. Elle enfanta encore Polydore dans l'illustre ville de Thébes.
980. Callirhoë, fille de l'Océan, épouse & amante de Chrysaor, mit au monde le plus robuste des mortels, Géryon, qui fut tué par Hercule; ce Dieu lui enleva ses bœufs dans l'isle Erythie.

L'Aurore, épouse de Titon, accoucha de Memnon, Roi des Ethiopiens
985. & d'Emathion, autre Roi célebre. La même, unie à Céphale, eut un illustre fils, le vaillant Phaëton, héros semblable aux Dieux. Ce beau Prince étant encore dans la premiere fleur de jeunesse
990. & occupé des plaisirs de son âge, fut enlevé par la galante Vénus & transporté dans son temple dont elle lui confia la garde pendant la nuit; pour récompense, la Déesse lui accorda les honneurs divins.

Jason, fils d'Œson, après s'être heureusement tiré des périls auxquels l'injuste & superbe Roi Pélias l'avoit forcé
995. de s'exposer, enleva Médée, fille du Roi Aëtès, par l'ordre des Dieux; & après bien des peines, il ramena sur son vaisseau cette jeune beauté, & l'épousa
1000. à Iolcos dont il étoit Roi. Bientôt cette charmante épouse mit au monde un fils auquel elle donna son nom de Médée, & qui fut élevé dans les montagnes par Chiron, fils de Phillyre: ainsi se sont accomplis les desseins du grand Jupiter.

Psamathé, fille du vieux Nérée, Dieu marin, & l'une des Nymphes les plus accomplies, ayant eu commerce avec Œacus, devint mere de Phocus. 1005

Téthys, Déesse d'une blancheur éblouissante, choisit Pélée pour son mari, & mit au monde le vaillant Achille, ce héros fameux qui versa le sang de tant d'ennemis.

La galante Vénus, Reine de Cythere, accorda ses faveurs au vaillant Anchise dans les forêts du mont Ida & fut mere d'Enée. 1010

Circé, fille du Soleil & petite fille d'Hypérion, unie au malheureux Ulysse, en eut Agrius & Latinus, Rois d'une équité & d'un courage sans reproche. Ils tenoient sous leurs loix, les peuples fameux nommés Tyrrhéniens qui habitent les isles les plus éloignées. Calypso, autre Déesse, eut du même Ulysse Nausithoüs & Nausinoüs, pendant le séjour qu'il fit chez elle. 1015

Voilà les Divinités immortelles, qui mariées à des hommes, ont eu des enfans immortels & semblables aux Dieux. A présent, Muses charmantes, filles du souverain Jupiter, qui habitez l'Olympe avec lui, chantez dans vos concerts la race des femmes dignes de l'immortalité. 1020

LE BOUCLIER D'HERCULE.

TELLE étoit Alcmène, fille du puissant Electryon, lorsqu'elle quitta sa patrie & sa famille, pour suivre à Thébes son mari Amphitrion : elle surpassoit par sa beauté & par la régularité de sa taille, toutes les femmes de son siecle, aucune ne lui étoit comparable pour la prudence & les dons de l'esprit. Elle auroit pu le disputer à Venus même par les graces touchantes de sa physionomie & le tendre feu de ses regards. Elle joignoit à ces rares qualités un attachement inviolable à son époux ; quoiqu'elle eût vu son propre pere tomber sous les coups de cet époux redoutable, mais justement irrité de la perte de ses troupeaux.

Forcé de s'éloigner de sa patrie, Amphitrion vin à Thébes, & supplia les descendans de Cadmus de le recevoir dans leur ville avec son épouse. Mais il ne lui étoit pas permis alors d'habiter avec elle. Il s'étoit engagé à venger au-

paravant le meurtre de ses freres, à porter le fer & le feu chez les fiers Té-
20. léboiens qui habitoient l'isle de Taphos. Telle étoit la loi qu'il s'étoit imposée, & dont il avoit pris les Dieux à témoin. La crainte d'encourir leur disgrace lui faisoit hâter une expédition que le ciel sembloit approuver. Il avoit sous ses ordres d'excellens cavaliers Béotiens, dont l'ardeur égaloit la sienne, qui, couverts de leurs boucliers, ne respi-
25. roient que le carnage : des Locriens exercés à combattre de près, & des Phocéens qui ne leur cédoient point en valeur. Le fils d'Alcée, à la tête de cette troupe invincible, se croyoit égal aux plus grands héros.

Jupiter, pere des Dieux & des hommes, formoit alors un projet différent, il vouloit donner le jour à un héros digne par son courage d'être le défenseur
30. des Dieux & des hommes. Il quitta l'Olympe tout occupé du dessein de surprendre pendant la nuit la charmante épouse d'Amphitrion. Il descendit sur le mont Typhaon, d'où il passa sur le sommet du mont Phicius, & il s'arrêta un
35. moment à rêver à son projet. L'exécution n'en fut point différée, il passa la nuit suivante avec la fille d'Electryon. Pendant cette nuit même, son époux vainqueur & couvert de gloire, arriva chez lui ; & sans parler à aucun de ses

domestiques, courut d'abord à l'appartement de son épouse. Semblable à un homme échappé d'un danger pressant, d'une maladie douloureuse, ou d'une étroite prison, notre héros sortit heureusement d'une expédition périlleuse, s'empressa de regagner sa maison, & combla de ses caresses une épouse qu'il chérissoit. Alcmène ayant successivement passé dans les bras d'un Dieu & dans ceux d'un homme, mit au monde deux enfans bien différens de caractere, quoique formés dans le même sein. Le premier nommé Iphiclés, n'eut rien qui le distinguât des autres hommes : le second, nommé Hercule, fut le plus grand & le plus vaillant des héros. Celui-ci avoit pour pere Jupiter, tandis que son frere étoit né d'Amphitrion : origine bien différente ! L'un devoit le jour à un homme mortel, l'autre au fils même de Saturne, au souverain des Dieux.

C'est lui qui fit tomber sous ses coups le fils de Mars, le vaillant Cygnus ; il les rencontra l'un & l'autre dans un bois consacré à Apollon : Mars environné des horreurs de la guerre, montoit un même char avec son fils ; l'œil ne pouvoit soutenir le vif éclat de leurs armes ; deux coursiers fougueux, par leur marche précipitée, faisoient voler des tourbillons de poussiere ; le char, traî-

né avec rapidité, faisoit un bruit épou-
65. vantable. Cygnus plein d'audace se flattoit de renverser à ses pieds le fils de Jupiter & son conducteur, & de se faire un trophée de leurs armes ; mais Apollon ne prêta point l'oreille à ses vœux, il anima au contraire le courage de son
70. ennemi. Le bois sacré & l'autel d'Apollon brilloit de l'éclat des armes du Dieu de la guerre & du feu qui sortoit de ses yeux étincelans : quel mortel eût osé lui tenir tête, si ce n'est Hercule & Iolaüs ? La force de leur corps étoit éga-
75. le à la grandeur de leur courage, leur bras puissant portoit des coups auxquels rien ne pouvoit résister.

Tel est le discours qu'adressa pour lors Hercule au compagnon de ses travaux. Brave Iolaüs, le plus cher de mes amis ; Amphitrion avoit sans doute irrité les
80. Dieux, lorsqu'il quitta l'agréable séjour de Tirynthe, pour aller demeurer à Thébes. Le meurtre d'Electryon sur lequel il vengea la perte de ses troupeaux, l'obligea de se refugier auprès de Créon & d'Hénioché son épouse : il en fut re-
85. çu avec bonté, ils eurent pour lui tous les égards que l'on doit à un suppliant fugitif, ils l'honorerent même de leur amitié. C'est dans ce tems-là même qu'il prit Alcmène pour épouse, & qu'elle nous donna la naissance à votre pere & à moi. Mais nous nous sommes trou-

vés bien différens de corps & de caractere : il faut que Jupiter lui ait ôté la 900.
prudence, puisqu'il a quitté sa patrie & sa famille pour devenir le lâche courtisan de l'impie Eurysthée. Le malheureux n'a eu que trop sujet de déplorer sa faute, mais elle est irréparable : pour moi je suis condamné par les ordres du ciel à des travaux rudes & périlleux. Mais, mon ami, tenez ferme les rênes 950.
à nos vigoureux coursiers, ranimez votre courage, conduisez droit devant vous les chevaux & le char ; ne vous laissez point effrayer par le bruit que fait Mars en fureur & par les vaines clameurs dont il fait retentir le bois sacré d'Apollon : quoiqu'exercé à la guerre & 1000.
au carnage, il aura besoin à ce moment de toute sa valeur.

Iolaüs ne tarda point à lui répondre : O mon maître, de quelle gloire vous allez être couvert ! Le pere des Dieux & des hommes, le puissant Neptune 1050.
protecteur de Thébes, présentent eux-mêmes à vos coups ce fier mortel, pour relever par sa défaite l'éclat de votre courage. Allons, revêtez-vous de vos armes redoutables, opposons à ce char dont Mars fait parade, le nôtre qui ne lui cede en rien ; montrons-lui que l'in- 1100.
trépide fils de Jupiter & celui d'Iphiclès ne le redoutent point ; forcé à fuir devant nous, qu'il apprenne que les descendans

d'Alcée savent combattre aussi vaillamment que lui, & ne connoissent d'autre plaisir que celui de la victoire.
115. Hercule, charmé d'une réponse si courageuse, & le regardant d'un air satisfait : brave Iolaüs, dit-il, éleve de Jupiter, le combat ne tardera point;
120. rappellez votre ancienne valeur, maniez avec adresse le noir Arion, le meilleur des chevaux de bataille, & secondez-moi de toutes vos forces.

En finissant ces paroles, il mit ses bottes d'airain dont Vulcain même lui
125. avoit fait présent; il garnit sa poitrine d'une cuirasse couverte d'or, dont le travail exquis rehaussoit encore l'éclat, que la fille de Jupiter, la Déesse Pallas lui avoit donnée lorsqu'il combattit pour la premiere fois : il ceignit l'épée
130. tranchante qui lui avoit déjà procuré tant de victoires; il rejetta derriere lui son carquois plein de ces fleches meurtrieres qui font voler la mort & portent au loin le deuil & les larmes : elles étoient d'une longueur excessive, d'un poli parfait, garnies à l'extrêmité du
135. plumage d'un aigle. Tenant d'une main sa lance armée d'airain, il couvrit sa tête altiere d'un casque d'acier richement orné : tel étoit l'équipage du grand Hercule, du favori des Dieux.
140. Mais il munit son bras gauche d'un bouclier merveilleux, qu'aucune force

humaine n'eût pu rompre ni percer ; il étoit garni de toutes parts d'or, de vermeil, d'étain, d'ivoire, de lames d'acier d'un brillant éclat. L'on voyoit au milieu un dragon terrible, dont les yeux étincelans lançoient des éclairs, sa gueule hérissée de dents faisoit frémir : il portoit sur sa tête la cruelle Discorde qui sembloit voltiger, animoit les guerriers au combat, & portoit la terreur dans les cœurs assez hardis pour se mesurer avec le fils de Jupiter : bientôt l'ame de ces téméraires descendoit dans le sombre Tartare, & leur corps, devenu la proie des vers, pourrissoit sur la terre. On y voyoit le choc des guerriers acharnés au combat, leurs mouvemens réciproques, le tumulte confus de leurs coups, le bruit de la mêlée, la fureur, la terreur, la mort. La Parque cruelle entraînoit au milieu du carnage un homme encore frais & vigoureux, un autre déjà languissant de ses blessures, un troisieme expirant & étendu : sa robe étoit teinte de sang, ses regards terribles, ses cris affreux. Douze serpens d'une figure hideuse épouvantoient par leurs sifflemens les ennemis du héros ; & quand il agitoit ses armes, on entendoit le grincement horrible de leurs dents. On y distinguoit toutes ces figures, sans aucune confusion, l'on appercevoit jusqu'aux taches

de la peau de ces furieux dragons & la noirceur de leurs mâchoires.

On y voyoit des troupeaux de sangliers & de lions irrités, le regard farouche, prêts à se dévorer, qui s'avançoient fiérément l'un contre l'autre, dont les crins hérissés annonçoient la fureur. Déjà un lion d'une grandeur énorme & deux sangliers étoient étendus morts couverts de sang, ceux-ci, la hure renversée sous la griffe cruelle des lions. Ce spectacle sembloit animer davantage les deux troupes de ces terribles animaux.

Le combat des Lapithes y étoit représenté. D'un côté le Roi Cæneus, Dryas, Pirithoüs, Hopléus, Exadius, Phalerus, Prolochus, Mopsus d'Ampycide, Titaresius descendant de Mars, Thesée, fils d'Egeus, tous guerriers d'une valeur plus qu'humaine, couverts d'armes également riches & brillantes : de l'autre les Centaures en ordre de bataille, le grand Petræus, l'augure Asbolus, Arctus, Hurius, Mimas aux cheveux noirs, les deux Peucides, Perimedes, Dryalus, avec des massues garnies d'or : ils sembloient s'élancer sur leurs ennemis comme s'ils eussent été vivans; ils combattoient de près avec la lance & la massue. Le terrible Mars, auteur de tant de maux, paroissoit au milieu monté sur son char attelé de chevaux cou-

verts d'or ; l'épée à la main il animoit les combattans, tout couvert de sang & de poussiere, prêt à enlever les dépouilles des vaincus. Il étoit environné de la Pâleur & de la Crainte, monstres altérés de carnage. La fille de Jupiter, la fiere Pallas se montroit aussi animée que lui & aussi ardente au combat. Elle 200
tenoit sa lance à la main, avoit un casque d'or sur sa tête & l'égide sur son épaule; ainsi elle sonnoit la charge.

Sur le même bouclier étoit représentée l'assemblée des Dieux. Le fils de Jupiter & de Latone, placé au milieu, jouoit de sa lyre dorée; l'Olympe retentissoit d'une douce harmonie. Tout autour étoit rassemblée la troupe infinie des immortels; les Muses joignoient à 205
l'envi le concert de leur voix au son de la lyre d'Apollon.

On y remarquoit encore la forme d'un port sur le bord d'une mer immense; le bassin formé de métail, représentoit l'inégalité des ondes: des dauphins 210
se jouoient au milieu, prêts à se jetter sur d'autres poissons, & sembloient animés: deux dauphins d'argent sortant leur tête hors des eaux, dévoroient leur proie; & tandis que la crainte rendoit les autres poissons immobiles, un pêcheur placé sur le bord attentif à les 215
observer, tenoit un filet qu'il se préparoit à jetter.

L'objet le plus remarquable étoit le fameux cavalier Persée, fils de Danaë, qui sortoit tout entier hors du bouclier, & sembloit n'y pas tenir, tant le savant
320. ouvrier Vulcain avoit su l'en faire paroître détaché; il étoit couvert d'or, avoit des aîles aux pieds & une épée d'airain suspendue au côté par un baudrier : il sembloit voler avec autant de rapidité que la pensée. Il portoit derriere
325. lui la tête monstrueuse de la Gorgone, enveloppée dans un drap d'argent garni de crépines d'or. Le héros avoit sur sa tête le casque de Pluton environné des ténébres de la nuit; il fuyoit de toutes ses forces transporté de frayeur; les cruelles
330. & horribles Gorgones le poursuivoient & s'efforçoient de l'atteindre : leur bouclier d'acier bruni sembloit résonner par l'impétuosité de leur course. Elles avoient à leur ceinture deux serpens qui baissoient la tête, lançoient leur langue, grin-
335. çoient les dents, & jettoient des regards furieux.

Au-dessus de ces horribles monstres étoit peint le plus terrible spectacle; des hommes armés & obstinés au combat, les uns pour défendre leur patrie & leur famille, les autres pour y porter le fer
340. & le feu. Plusieurs étoient déjà étendus par terre, d'autres continuoient à se charger de coups. Des troupes des femmes rassemblées sur les murs & sur les tours

d'une

d'une ville, perçoient le ciel de leurs cris & se déchiroient le visage; tous 245
ces objets sembloient respirer & montroient l'adresse de Vulcain. Des troupes de vieillards, blanchis par les années, sortoient de la ville, les bras étendus vers le ciel, imploroient le secours des Dieux pour leurs enfans, tandis que ceux-ci continuoient à combattre. Derriere eux, 250
les Parques au visage noir, à la dent meurtriere, au regard farouche, avides de carnage, se disputoient les corps des mourans: toutes vouloient se rassasier de sang; dès qu'un malheureux étoit blessé, elles le saisissoient de leurs griffes 255
redoutables, & faisoient descendre son ame dans les froides ténébres du Tartare. Après avoir assouvi leur faim cruelle, elles le jettoient brutalement par derriere, & couroient de nouveau à la mêlée & au carnage. Clotho, Lachésis 260
& Atropos Déesse de plus petite stature que ses sœurs, mais la plus âgée & la plus redoutable, combattoient autour de chacun des guerriers en se jettant des regards furieux, & se déchirant de leurs ongles cruels. Auprès d'elles étoit la Tristesse pâle & affligée, décharnée & languissante, consumée par la faim, qui 265
se soutenoit à peine sur ses genoux, ses mains armées de griffes aiguës, son visage sale, ses joues couvertes de sang, ses dents serrées, épouvantoient le spec-

tateur : elle avoit les épaules couvertes
270. de poussiere, & pleuroit amérement.

A quelque distance on voyoit une ville superbement bâtie, avec sept portes dorées, où les habitans étoient livrés à la joie & au plaisir. Les uns conduisoient une nouvelle épouse dans un char magnifique, & célébroient le Dieu de l'hymenée à la lueur des flambeaux que
275. portoit une troupe d'esclaves. Des femmes superbement parées étoient à la tête du cortége, d'autres les suivoient en dansant : un chœur de Musiciens les accompagnoit, faisoit retentir les échos
280. du son des instrumens, & animoit les danseuses par une vive harmonie ; d'autre côté des jeunes gens étoient rassemblés à un festin & se réjouissoient au son de la flûte ; le jeu, le chant, la danse, la gayeté régnoient de toutes parts : toute la ville étoit plongée dans la joie. Hors des murs, plusieurs s'exerçoient à la course des chevaux ; des laboureurs
285. habillés à la légere, conduisoient la charrue ; une vaste campagne étoit couverte de riches moissons : déjà des ouvriers armés de faulx faisoient tomber les épis dorés, & recueilloient les dons
290. de Cérès ; d'autres les lioient en javelles & les conduisoient dans la grange. D'autres étoient occupés à la vendange, & la serpe à la main dépouilloient la vigne de ses fruits : les uns remplissoient

de raisins les paniers couronnés de feuilles & de pampre, d'autres les portoient sous le pressoir. Les seps de vigne rangés avec art, étoient également remarquables par l'éclat de l'or dont ils étoient formés, & par l'art avec lequel Vulcain avoit représenté les feuilles qui sembloient voltiger autour des échalas, & les raisins avec leurs couleurs naturelles. Le son de la flûte animoit au travail ceux qui fouloient le raisin dans les cuves & ceux qui puisoient le divin jus de Bacchus. On voyoit des jeunes gens qui s'exerçoient au combat du ceste & de la lutte, des chasseurs occupés à poursuivre le gibier, deux chiens, qui la gueule béante sembloient prêts à atteindre leur proie, des lievres qui par la rapidité de leur course s'efforçoient d'échapper au danger.

Plus loin des guerriers combattoient à cheval & sur des chars pour le prix de la course; les écuyers placés sur le devant, lâchoient les rênes & animoient les coursiers : ceux-ci sembloient voler, l'on croyoit entendre le bruit des chars & le mouvement des roues : l'ardeur pour la victoire & la crainte pour le succès du combat étoient peintes sur le visage des combattans. Au bout de la lice paroissoit un grand trépied d'or fabriqué par Vulcain, qui devoit être le prix de la victoire.

315. Sur le bord du bouclier & tout autour étoit représenté l'océan dont les ondes sembloient flotter : des cignes voloient au-dessus des vagues & se rappelloient par leurs cris, d'autres nageoient dans les flots au milieu d'une troupe de poissons qui s'égayoient au-tour d'eux.
320. Jupiter lui-même auroit admiré le travail exquis de ce bouclier divin que Vulcain avoit fabriqué par ses ordres. Malgré sa grandeur & son poids, le vaillant fils de Jupiter le portoit sans effort, & le manioit avec adresse.

A la légéreté avec laquelle il sauta sur son char, on l'auroit pris pour Jupiter même armé du foudre. Iolaïs, digne écuyer d'un tel héros, gouvernoit d'une main hardie & savante, les deux coursiers qui le traînoient.

325. La Déesse aux yeux bleus, la blonde Minerve leur apparut alors, & leur adressa ces paroles : Courage, généreux descendans de Lyngéus ; le souverain des immortels, Jupiter lui-même vous protége ; il vous accorde l'avantage de tuer Cygnus de votre main & de le dé-
330. pouiller de ses armes : mais n'oubliez pas, jeune héros, l'avis que je viens vous donner ; après avoir ôté la vie à votre ennemi, laissez-le étendu sur la place avec ses armes : attachez-vous à observer le cruel Mars prêt à fondre sur vous ; & lorsque vous le verrez découvert de son

bouclier, plongez-lui votre épée dans le sein; retirez-vous ensuite, parce qu'il ne vous est pas permis de vous emparer de ses chevaux ni de ses armes. 335.

A ces mots, la Déesse monta sur le char, tenant dans ses mains immortelles la victoire & la gloire. Iolaüs d'une voix terrible excitoit l'ardeur des coursiers; ceux-ci animés par les cris de leur maître, faisoient voler le char & couvroient la terre de poussiere. Minerve, par le mouvement de son égide, leur avoit inspiré une nouvelle vigueur; la terre sembloit mugir sous leurs pas. 340.

D'autre côté le fameux cavalier Cygnus & Mars, Dieu de la guerre, s'avançoient avec autant de rapidité que le feu & la tempête. Les chevaux des deux chars prêts à s'entrechoquer, poussèrent un cri aigu & firent retentir les échos d'alentour. Hercule prit la parole le premier: Lâche Cygnus, comment oses-tu hasarder un combat contre des hommes endurcis aux travaux & aux périls de la guerre? crois-moi, détournes ton char, & cherches à t'éloigner. Je vais à Trachine, chez le Roi Ceyx: tu connois sa puissance & le respect qui lui est du: tu ne saurois l'ignorer, puisqu'il t'a donné sa fille Thémistonoë: un lâche comme toi ne méritoit pas cet honneur; mais si tu oses te mesurer avec moi, Mars lui-même ne te sauvera pas 345. 350. 355.

de la mort. Ce n'eſt pas la premiere fois
360. qu'il a éprouvé la force de mon bras ;
lorſqu'il voulut me diſputer la poſſeſſion
de Pyles, trois fois je le portai par terre
d'un coup de lance avec ſon bouclier
percé : du quatrieme coup je la lui paſ-
ſai de toutes mes forces au travers de la
365. cuiſſe après avoir percé ſon bouclier :
on le vit renverſé ignominieuſement
ſur la pouſſiere par la force du coup.
Les Dieux mêmes inſulterent à ſa foi-
bleſſe, & lui reprocherent les dépouil-
les ſanglantes qu'il m'avoit laiſſées en-
tre les mains.

Ces audacieuſes paroles ne firent point
reculer le vaillant Cygnus ; le fils de Ju-
370. piter & celui de Mars mirent prompte-
ment pied à terre, tandis que leurs
écuyers rangerent leurs chevaux de cô-
té. La violence de leur choc fit retentir
la terre ſous leurs pieds. Tels que les ro-
chers ſe précipitent du ſommet des mon-
375. tagnes roulant les uns ſur les autres,
briſent en tombant les chênes, les pins,
les peupliers, malgré la profondeur de
leurs racines ; ainſi les deux guerriers
ſe jettoient l'un ſur l'autre & faiſoient
retentir de leurs cris les villes voiſines ;
Phtie, Iolcos, Arné, Hélice, la fertile
380. Antée, entendirent leur voix & le bruit
de leurs armes.

Jupiter fit partir un coup de tonnerre
& pleuvoir du ſang ; heureux préſage

pour son fils, qui lui enfla encore le courage. 385.

Tel qu'un affreux sanglier poursuivi dans les gorges des montagnes, grince les dents, se rue sur les chasseurs, aiguise sa dent meurtriere, blanchit sa gueule d'écume, lance des regards étin- 390.
celans, fait dresser les soies sur son dos & sur sa hure; tel le fils de Jupiter parut en s'élançant de son char.

C'étoit le tems auquel la bruyante Cigale, cachée sous la verdure, annonce aux hommes l'été par ses chants, re- 395.
cueille pour se nourrir la rosée sur les plantes, & fait entendre son ramage depuis le lever de l'aurore jusqu'à la fin du jour; tems des chaleurs brûlantes de la canicule, lorsque le millet semé au commencement de l'été se forme en épis, lorsque le raisin encore verd commence à changer de couleur, & fait espérer aux hommes les doux 400.
présens de Bacchus. C'est ce tems-là même que nos guerriers prirent pour mesurer leurs forces & pour se livrer le plus cruel combat.

Comme deux lions irrités se battent pour s'arracher le corps sanglant d'un cerf qu'ils viennent d'égorger, poussent des rugissemens horribles & grincent les dents de fureurs; comme deux vautours 405.
au sommet d'un rocher se déchirent à coups de bec & d'ongles, & font en-

tendre au loin leurs cris aigus ; lorſqu'ils ont apperçu une chevre ſauvage ou une biche qu'un jeune chaſſeur a percée de ſes fleches : ſi le jeune homme, incertain du lieu où eſt tombée ſa proie, vient à s'écarter, les cruels oiſeaux fondent ſur
410. elle, & ſe battent pour la dévorer ; tels nos deux guerriers s'obſtinoient au combat, & faiſoient retentir l'air de leurs clameurs.

Cygnus croyant percer le fils du Jupiter, pouſſa ſa lance contre le bouclier
415. de ſon ennemi, mais il ne put pénétrer au travers de cette armure divine ; Hercule au contraire lui plongea la ſienne entre le caſque & l'écu, l'atteignit ſous le menton, où il étoit ſans défenſe, &
420. lui coupa les deux nerfs du cou. Terrible plaie qui le fit tomber ſans force & ſans vie ; tel qu'un chêne ou un rocher eſcarpé frappé du foudre de Jupiter, ainſi fut renverſé le malheureux Cygnus, & il fit retentir la terre du bruit de ſes armes.

425. Le fils de Jupiter le laiſſa étendu pour recevoir le redoutable Mars qui s'élançoit ſur lui. Comme un lion au regard terrible ſe jette ſur ſa proie, la déchire de ſes griffes meurtrieres, lui arrache en un moment la vie, ſe raſſaſie de ſang &
430. de carnage : le feu dans les yeux, il ſe bat les flancs & le dos de ſa queue, gratte la terre de ſes pieds, jette l'épouvante autour de lui ; tel le fils d'Amphi-

trion, échauffé au combat, osa tenir tête à Mars lui-même & disputer de courage avec le Dieu de la guerre. Ce Dieu redoutable s'avançoit avec le désespoir dans le cœur : ils jetterent tous deux un grand cri, & commencerent à se décharger. 435.

De même qu'un rocher tombé du haut d'une montagne roule au loin en bondissant, fait un fracas épouvantable, remonte contre la colline qui se trouve sur son passage & qui lui fait obstacle; ainsi le cruel Mars poussant son char avec impétuosité & jettant un cri affreux, se précipita sur Hercule. Celui-ci immobile, soutint l'effort sans s'ébranler : alors la fille du souverain Jupiter, la Déesse Minerve, couverte de sa noire égide, se présente devant Mars & le regardant d'un air indigné, lui cria : Arrête, Dieu sanguinaire, arrête la fougue de ton courage & les vains efforts de ton bras; il ne t'est point donné par les Destins de dépouiller le fils de Jupiter & d'ôter la vie au grand Hercule. Quittes la partie & ne t'expose point à combattre contre moi. 440. 445.

Mars ne daigna pas l'écouter; agitant ses armes aussi brillantes que l'éclair, il déchargea sur Hercule un coup qu'il croyoit mortel : désespéré du meurtre de son fils, il plongea sa lance de toutes ses forces contre le bouclier dont Her- 450.

cule étoit couvert ; mais Minerve d'une
455. main habile détourna le coup & le rendit inutile. Mars furieux, tira son épée & voulut en percer Hercule : celui-ci non moins animé lui passa sa lance au travers
460. du bouclier, lui fit une profonde blessure à la cuisse & le renversa par terre.

Le Trouble & l'Effroi, écuyers du Dieu de la guerre, le remplacerent à l'instant sur son char, & poussant à
465. toute bride, ses vaillans coursiers le ramenerent sur l'Olympe. Le fils d'Alcmène & son fidéle Iolaüs couverts de gloire, dépouillerent Cygnus de ses armes, & reprirent la route de Trachine où ils ne tarderent pas d'arriver. La
470. blonde Minerve de son côté regagna l'Olympe & le Palais de son pere.

Le Roi Ceys accompagné de tout son peuple, des habitans d'Antée, de Phtie, d'Iolcos, d'Arné & d'Hélice, accourut pour rendre à Cygnus les hon-
475. neurs de la sépulture. Ces peuples prirent part à la juste douleur d'un Roi respecté des hommes & qui n'étoit pas moins chéri des Dieux. Mais les eaux du fleuve Anaurus dans une inondation violente ont entiérement couvert le tombeau de Cygnus & l'ont rendu inaccessible. Ainsi l'a voulu le fils de Latone, le divin Apollon, pour se venger de ce Prince qui avoit l'audace de dépouiller
480. & d'outrager ceux qui conduisoient à Delphes des victimes pour les sacrifices.

LES TRAVAUX

ET

LES JOURS.

MUSES Piérides qui accordez l'immortalité aux vers des Poëtes, j'implore votre secours : inspirez-moi des chants dignes de votre pere. C'est le souverain Jupiter qui du haut du ciel où il fait gronder son tonnerre, décide à son gré du sort des mortels, qui couvre l'un de gloire & retient l'autre dans l'obscurité, qui tantôt nous éleve au faîte des grandeurs & tantôt nous en fait descendre, qui nous rend comme il lui plaît le destin, ennemi ou favorable, qui punit les méchans & humilie les superbes. Jettez sur moi, ô Roi des Dieux, un regard de bienvaillance, & prêtez l'oreille à ma voix : inspirez l'équité à ceux qui rendent la justice, pour moi je me charge d'enseigner la vérité à Persés. ℣. 1. 5. 10.

Il y a parmi les hommes deux sortes de rivalité : l'une digne de louange, l'autre de blâme, mais toutes deux menant après elles la division. L'une en-

tretient la discorde & la guerre pour le
15. malheur des mortels; tous la détestent, & tous par une fatalité inévitable, ont entr'eux des différends & des procès. Celle-là est fille de la Nuit; le Roi du ciel, le souverain Jupiter, plaça l'autre sur la terre pour le bien des humains: elle anime le plus indolent au travail.
20. Un homme oisif vient-il à jetter les yeux sur celui qui s'est enrichi, cet exemple lui inspire le goût de l'agriculture & de l'économie. Cette émulation est avantageuse; le voisin est jaloux du gain de son voisin, l'artisan de tous
25. ceux qui exercent son métier, le pauvre de celui qui mendie comme lui, le Poëte de quiconque fait des vers.

Persés, mon ami, souviens-toi de mes leçons. Qu'une maligne jalousie ne te fasse point quitter le travail pour aller être spectateur des disputes & des cla-
30. meurs du Barreau. Quiconque n'a pas été fidéle à cultiver les dons de Cérès, à recueillir pendant l'été de quoi vivre toute l'année, ne doit point s'occuper de procès; il faut être sûr de sa propre subsistance, avant que de disputer aux
35. autres leurs possessions. Tu n'auras plus lieu désormais de commettre cette imprudence; finissons pour toujours nos démêlés par un arrangement équitable: c'est la plus grande faveur que Jupiter puisse nous accorder. Lorsque nous fîmes

autrefois nos partages, tu sus t'emparer de ce qui te convenoit; tu comptois sur les présens que tu faisois à des Juges avides, & qui prétendent décider nos contestations à leur gré. Insensés! Ils ne 40.
savent pas que la moitié vaut souvent mieux que le tout, & quel avantage on trouve à vivre de plantes & de légumes.

Les Dieux ont caché aux mortels la vraie maniere de vivre; sans cela tu saurois gagner dans un seul jour de quoi subsister pendant toute une année sans 45.
rien faire: tu pourrois suspendre à ton foyer le gouvernail de ton vaisseau, faire reposer tes bœufs & tes mulets qui succombent sous la fatigue. Mais Jupiter irrité nous a dérobé ce secret pour se venger des tromperies de Prométhée, & nous a condamné à des peines continuelles. 50.

Il avoit ôté le feu aux hommes; le fils de Japet le leur rendit en le cachant dans une tige de férule, à l'insçu de Jupiter, & sans redouter sa foudre: le Dieu du ciel indigné lui adressa ces funestes paroles: Fils de Japet, fourbe 55.
trop habile, tu triomphes de m'avoir trompé, & d'avoir rendu à la Terre un élément dont je l'avois privée; mais tu payeras cher ce vol, toi & ta postérité. Je vais faire aux hommes un don qui sera la source de leurs plaisirs & de leurs

peines, ils chériront l'instrument de ma
60. vengeance & de leur malheur. Le pere des Dieux & des hommes accompagna cette menace d'un sourir amer. Il ordonna à Vulcain de former une statue d'argile détrempée, de lui accorder le don de la parole, & toute la vigueur d'un homme, d'en faire une fille charmante, égale en beauté aux Déesses immortelles. Minerve fut chargée de lui apprendre à travailler, à manier savamment l'aiguil-
65. le & le fuseau, Vénus, d'orner sa tête de toutes les graces, de lui inspirer de violens desirs & un goût décidé pour la parure; Mercure, de lui donner un esprit fourbe, un caractere dissimulé. Tels furent les ordres du souverain fils de Saturne, & ils furent ponctuellement exécutés. On vit sortir des mains de l'habile Vulcain une figure de jeune fille; la Déesse aux yeux bleus, la sa-
70. vante Minerve prit soin de la parer & de la coëffer; les graces & la persuasion
75. releverent sa beauté par l'or & les pierreries; les saisons lui firent une couronne des brillantes fleurs du printems; l'industrieuse Pallas n'oublia rien pour en faire une personne accomplie; Mercure mit dans son cœur la duplicité, le mensonge, l'art de séduire & dans sa
80. bouche le talent de la parole; enfin il lui donna le nom de Pandore, parce que tous les Dieux l'avoient comblée de

leurs dons, pour la rendre plus pernicieuse aux hommes.

Après avoir ainsi achevé cette dangereuse merveille, Jupiter envoya le prompt messager des Dieux, Mercure, 85
en faire présent à Epiméthée. Celui-ci ne se souvint plus des avis que lui avoit donnés Prométhée, de ne rien recevoir de Jupiter, mais de tout refuser, de peur qu'il n'en arrivât quelque malheur aux mortels. Après avoir reçu le présent fatal, il sentit bientôt de quel fardeau il s'étoit chargé.

Avant ce tems, les hommes vivoient 90
sur la terre sans peine & sans travail, exempts de maladies & des incommodités de la vieillesse; dès-lors ils passent leurs années dans la douleur & le chagrin. Pandore ayant ouvert la boîte qu'elle avoit entre les mains, en laissa sortir tous les maux qu'elle renfermoit: 95
l'espérance seule demeura au fond, lorsque Pandore referma le couvercle. Telle fut l'artificieuse vengeance de Jupiter. Dès-lors les maux de toute espece sont répandus parmi les hommes; ils couvrent toute l'étendue de la terre & la surface de la mer. Les maladies parcou- 100
rent l'univers jour & nuit & nous surprennent sans parler; Jupiter les a rendues muettes; & il n'est pas possible de se soustraire aux décrets du maître des 105
Dieux.

Si tu veux, je te ferai encore une autre leçon non moins utile, sois exact à la retenir.

Lorsque les Dieux furent nés aussi-
110. bien que les hommes, ces immortels citoyens du ciel créerent d'abord le siecle d'or pour les habitans de la terre. Ce fut sous Saturne, & lorsqu'il régnoit dans le ciel. Les hommes vivoient aussi heureux que les Dieux, dans une entiere sécurité, sans soins, sans travail, sans vieillir jamais, toujours avec un
115. corps également jeune & vigoureux : exempts de chagrin, ils ne pensoient qu'à jouir des plaisirs de la table & de l'abondance que les Dieux leur accordoient. Leur mort étoit semblable au sommeil : ils ne manquoient de rien, la terre féconde portoit d'elle-même & sans culture des fruits en abondance ;
120. heureux & tranquilles, ils jouissoient en paix des dons de la nature. Après que cette premiere race d'hommes fut enterrée, ils devinrent, par l'ordre du souverain Jupiter, des Démons ou bons Génies qui errent sur la terre enveloppés
125. d'un air léger, pour prendre soin des hommes ; ils examinent leurs bonnes ou leurs mauvaises actions, & leur distribuent les richesses de la nature. Telle est la dignité suprême à laquelle ils ont été élevés.

Les Dieux créerent ensuite le siecle

l'argent beaucoup moins heureux que le premier, où les mortels n'avoient plus la même force ni le même caractere. Leur enfance duroit cent ans, pendant lesquels ils vivoient sous la conduite de leur mere, & demeuroient renfermés sans autres occupations que celles du bas âge. Parvenus enfin à la puberté, ils vivoient peu de tems, & le défaut de sagesse rendoit encore leur vie malheureuse : ils ne pouvoient s'abstenir de l'injustice ; ils ne vouloient point honorer les Dieux ni offrir des sacrifices sur leurs autels comme il est établi par l'usage. Jupiter irrité les fit bientôt disparoître, parce qu'ils ne rendoient aucun culte aux Dieux bienheureux qui habitent l'Olympe.

Après que cette seconde race eût été ensevelie dans les entrailles de la terre, on les nomma les mortels bienheureux ; ils ne tiennent que le second rang, ils sont cependant honorés.

Leur souverain Jupiter créa en troisieme lieu le siecle d'airain, pire encore que le siecle d'argent ; alors vivoit une race d'hommes sauvages, robustes & violens, qui n'avoit de goût que pour la guerre & les combats : ils ne prenoient aucune nourriture apprêtée ; ils étoient d'un caractere dur & indomptable. Ils avoient le corps & les membres d'une grandeur & d'une force prodi-

gieuse ; rien ne résistoit aux efforts de
150. leurs bras. Ils étoient couverts d'armes d'airain & habitoient des maisons de même métal ; on n'en connoissoit point d'autre alors, le fer n'étoit pas encore en usage. Ils se détruisirent les uns les
155. autres, & descendirent couverts de crimes dans la sombre demeure de Pluton : leur force terrible ne les sauva point des coups de la mort, ni des ténébres où elle enveloppe les mortels.

Lorsque cette odieuse espece d'hommes fut exterminée, Jupiter en fit naître une quatrieme plus sage & plus ver-
160. tueuse. C'est la race divine des héros que l'on nomme autrement demi-Dieux, qui nous ont précédés sur la terre. Tous ont péri dans les hasards de la guerre & au milieu des combats ; les uns dans la terre de Cadmus, au siege de Thébes entrepris pour la succession d'Œdipe, les autres au-delà des mers au siege de
165. Troye. La funeste beauté d'Hélene en fut la cause, & ils en ont été les victimes. Le fils de Saturne, le souverain Jupiter les a placés aux extrêmités du monde dans une demeure également éloignée des Dieux & des hommes, où ils sont gouvernés par Saturne : ce sont
170. les isles fortunées situées au milieu de l'océan, où ces héros menent une vie tranquille & heureuse, où la terre féconde porte des fleurs & des fruits trois fois l'année.

Que n'a-t-il plu au ciel de m'exemp-
ter de vivre parmi la cinquieme race 175
des hommes, de me faire mourir plu-
tôt ou naître plutard ! C'est le siecle de
fer, où le travaux & la misere sont sans
interuption, auquel les Dieux n'accor-
deront jamais de repos, où tout au plus
les maux sont entremêlés de quelques
biens. Jupiter ne tardera pas de faire pé- 180
rir encore cette nouvelle espece d'hom-
me ; à peine sont-ils nés, qu'ils blanchis-
sent de vieillesse. L'union ne regne ni en-
tre le pere & les enfans, ni entre les voi-
sins, ni entre les amis ; la discorde arme
les freres contre les freres, & pendant
une si courte vie, ils sont l'opprobre de
leur famille. Les uns sont des impies qui 185
sans craindre la vengeance des Dieux ca-
lomnient & outragent les innocens ; les
autres des cœurs dénaturés qui ne témoi-
gnent à leurs parens, vieux & cassés,
aucune reconnoissance pour leur éduca-
tion: celui-ci porte la guerre chez ses voi-
sins, & met leurs biens au pillage ; on
ne fait grace ni à justice, ni à l'innocence, 190
ni à la vertu ; l'on a plutôt des égards
pour les scélérats & les méchans. Il n'y
a plus ni justice ni pudeur. Un homme
couvert de crimes outrage impunément
l'homme de bien, & se parjure sans
scrupule. L'Envie au teint livide, qui ne 195
se repaît que des maux d'autrui, pour-
suit tous les hommes, & les noircit par

de fausses accusations. Enfin la Pudeur & l'Equité habillées de blanc, ont quitté la terre pour retourner au ciel; elles ont abandonné les hommes pour rejoindre les Dieux : elles les ont laissés en proie à leurs miseres sans aucune espérance de les voir jamais finir.

J'adresse maintenant une parabole aux Rois qui croient être sages ; voici le discours que tînt l'épervier à un rossignol qu'il avoit enlevé au plus haut des airs, qu'il tenoit dans ses serres, & à qui la douleur faisoit pousser des cris lugubres : malheureux oiseau, à quoi servent tes plaintes ? tu es au pouvoir d'un plus fort que toi ; malgré l'harmonie de tes chants, il faut que tu me suives, il dépend de moi de te dévorer ou de te mettre en liberté. C'est une imprudence de résister à celui qui est plus puissant que nous ; loin d'y trouver aucun avantage, on n'en est que plus maltraité. Ainsi raisonnoit l'épervier sûr de la force de ses aîles.

Mon cher Persés, sois ami de l'équité ; ne te rends ni coupable ni fauteur de l'injustice : elle cause infailliblement la ruine des petits : les grands la souffrent impatiemment & se vengent du dommage qu'elle leur cause. Le plus sûr moyen de parvenir est la justice, elle l'emporte tôt ou tard sur son ennemie ; l'insensé en fait l'expérience à ses dé-

pens. Le Dieu redoutable des sermens
poursuit sans relâche la vengeance des
jugemens iniques : la justice outragée
par les juges corrompus, & forcée de 210
succomber sous leurs arrêts tyranniques,
éleve ses cris vers le ciel ; enveloppée
d'un air léger elle voltige autour des vil-
les & des nations qui la méconnoissent,
& fait pleuvoir les fleaux sur ceux qui
l'ont bannie de leurs assemblées. Ceux 215
au contraire qui rendent également jus-
tice aux étrangers & à leurs Concitoyens,
qui ne s'écartent jamais des regles de
l'équité, rendent leur patrie & leur na-
tion florissante, ils y font régner une
paix profonde ; Jupiter attentif à leur
conduite, écarte loin d'eux les malheurs
de la guerre, les horreurs de la famine 230
& toute espece de désordres. Rien ne
trouble la joie de leurs festins ; la terre
s'empresse de leur prodiguer ses dons ;
ils trouvent même, sur les chênes, du
gland pour se nourrir, & du miel pour
l'assaisonner. Leurs brebis portent de 235
riches toisons, leurs femmes mettent au
monde des enfans semblables à leur pere,
ils sont dans l'abondance de toutes cho-
ses. Ils n'ont besoin ni de navigation ni
de commerce ; ils trouvent dans la cul-
ture de leurs campagnes, de quoi pour-
voir à tous leurs besoins.

Pour ceux qui se livrent à l'injustice
& au crime, Jupiter ne tarde pas à les 540

punir. Souvent toute une ville eſt la victime des déſordres & des projets pernicieux d'un ſeul Citoyen ; Jupiter y envoie la diſette & la contagion ; les peuples périſſent, la ſtérilité afflige les femmes, les familles tombent & s'anéantiſ-
245. ſent ; ce Dieu vengeur fait périr leurs armées, ouvre leurs murs à l'ennemi, enſevelit leurs vaiſſeaux ſous les flots.

Rois, qui jugez les Nations, réfléchiſſez ſur ces malheurs : les Dieux ont les yeux ouverts ſur la conduite des mor-
250. tels, ils regardent de près ceux qui font pencher la balance du côté de l'injuſtice, & qui bravent la vengeance divine. Ils ſont répandus par milliers ſur la face de la terre ; Jupiter les y a placés pour veiller ſur les hommes, pour exami-
255. ner leur conduite & leurs crimes : enveloppés d'un air léger ils parcourent l'univers.

La juſtice eſt une vierge pure qui doit ſa naiſſance à Jupiter ; les Dieux mêmes qui habitent le ciel ont du reſpect & de la vénération pour elle. Si quelqu'un la bleſſe & l'outrage, ſur le champ elle porte ſes plaintes à Jupiter contre les
260. hommes ; elle l'engage à venger ſur les peuples les crimes des Rois, qui foulent aux pieds les loix & abuſent de leur autorité. Juges corrompus par les préſens, redoutez ſa vengeance, réformez vos jugemens, renoncez pour jamais à l'injuſtice.

Celui qui pense nuire à autrui, se fait 265
tort à lui-même; un mauvais conseil est toujours pernicieux à celui qui le donne. L'œil perçant de Jupiter à qui rien n'est caché, tient un compte exact de tout; il n'ignore point de quelle maniere un 270
peuple rend la justice. Voudrois-je être juste, & le conseillerois-je à mes enfans, s'il étoit désavantageux de l'être, & si le parti le moins équitable éprouvoit toujours le meilleur sort? Jamais le Dieu qui lance le tonnerre, ne permettra que l'ordre soit ainsi perverti.

Souviens-toi, mon cher Persés, des 275
conseils que je te donne. Sois fidéle à suivre les regles de l'équité, renonces à toute injustice; telle est la loi que Jupiter impose à tous les hommes. Il peut être permis aux bêtes féroces, aux poissons, aux oiseaux de dévorer leurs semblables, 280
la justice n'est pas faite pour eux, mais elle convient aux hommes, & fait leur bonheur. Si quelqu'un dit en public la vérité telle qu'il la connoît, Jupiter le comble de bienfaits; si au contraire il se parjure & blesse la justice par un faux témoignage il se prépare un malheur sans reméde: sa postérité tombera dans le mépris, au lieu que les descendans du 285
juste seront plus honorés de siecle en siecle.

C'est pour ton bien que je te parle, imprudent Persés; il est aisé de pousser

la méchanceté à son comble, la voie en
est toujours ouverte & les occasions sont
290. fréquentes. Pour arriver à la vertu, les
Dieux veulent qu'il en coûte, le chemin
en paroît d'abord long, pénible, escar-
pé; dès que l'on y est entré, il s'applanit,
& les difficultés s'évanouissent.

C'est la perfection de la vertu sans
doute, de prendre toujours le bon parti
par ses propres lumieres, & de consi-
dérer en toutes choses la fin où elles doi-
295. vent aboutir; mais c'est aussi un mérite
de suivre les bons conseils. Celui qui n'a
ni sagesse ni docilité, n'est bon à rien.

Fidéle à mes avis, appliques-toi au
travail, mon cher Persés; rends-toi di-
300. gne des Dieux dont tu es descendu; tu
seras à l'abri de l'indigence; Cérès te
comblera de ses dons, & remplira ta
maison de biens. La faim marche à la
suite de la paresse: un homme oisif est
détesté des Dieux & des hommes; il
ressemble aux avides frêlons qui dévo-
rent dans leur oisiveté le fruit du travail
305. des abeilles. Prens du goût pour les tra-
vaux les plus avantageux, afin d'avoir
toujours chez toi de quoi pourvoir à tes
besoins. Le travail est la source de l'o-
310. pulence; il te rendra cher aux Dieux &
aux hommes: un fainéant leur est en
horreur.

Ce c'est point un déshonneur de tra-
vailler, c'en est un de ne rien faire; dès
que

que tu sauras t'occuper, bientôt l'aisance dont tu jouiras, excitera l'envie des paresseux mêmes : l'opulence ainsi acquise, a pour compagnes la gloire & la vertu : tu deviendras semblable aux Dieux. 315
Travailler est donc le sort du sage. Ne jettes plus un œil avide sur le bien d'autrui, pense à te rendre utile, & pourvois à ta subsistance ; c'est l'avis que je te donne.

Le partage de l'indigence est la honte, & la mauvaise honte ; car il y en a une qui est utile ; la premiere ne conduit qu'à la pauvreté, le courage fait parvenir aux richesses. Ce n'est point par le vol ou par 320
la violence qu'il faut s'en procurer ; celles que les Dieux nous donnent, sont infiniment préférables. Si quelqu'un s'enrichit par la rapine, par la fourbe, par le mensonge, (& l'on n'en voit que trop en qui l'avidité a perverti la raison, chez qui l'effronterie a banni toute pudeur,) les Dieux ne tarderont pas de renverser 325
sa fortune & d'anéantir sa famille ; il n'est pas riche pour long-tems.

C'est se rendre coupable de maltraiter un étranger, un suppliant, de fouiller le lit de son frere, de lui débaucher son épouse par un adultere honteux, de faire tort à de foibles orphelins, d'outrager 330
de paroles un pere blanchi par les années, & courbé sous le poids de la vieillesse. C'est exciter la colere de Jupiter qui

punit tôt ou tard le crime, & rend le mal pour le mal.

635. Sois assez sage pour éviter de semblables forfaits. Honores les Dieux immortels selon tes facultés, par des offrandes pures & innocentes : offres-leur des holocaustes ; aies soin de les appaiser par des libations & des victimes, le soir avant que de prendre ton repos, le matin à ton reveil, afin qu'ils te chérissent & te
340. protégent, qu'ils te mettent en état d'acheter les terres d'autrui, & non pas de vendre les tiennes.

Invites ton ami à ta table, n'y appelles jamais ton ennemi ; aies soin sur-tout
345. de régaler ton voisin. S'il te survient un travail ou un embarras imprévu, les voisins accourent sans ceinture, les parens prennent le tems de se retrousser. Un mauvais voisin est un malheur, un bon voisin est un bien inestimable, heureux qui en rencontre de tels : si le Laboureur voit périr son bétail, c'est qu'il a de mauvais voisins.

350. Empruntes de ton voisin dans une juste mesure, rends-lui de même ; & si tu peux, rends-lui davantage, afin qu'il te prête une autre fois ce dont tu auras besoin. Ne cherches point de profits injustes, ce sont des vrais dommages. Rends amitié pour amitié, visite pour visite, présent pour présent, & rien à
355. celui dont tu n'as rien reçu ; on rend

volontiers à celui qui donne ; quiconque ne donne rien, ne reçoit rien. La libéralité eſt toujours utile, le vol dangereux & pernicieux. Un homme libéral répand ſes dons avec joie, c'eſt le plaiſir le plus pur pour une belle ame. Celui 360
qui eſt porté au larcin & qui le commet ſans ſcrupule, pour peu qu'il dérobe, ſe prépare des cruels remors. En amaſſant peu & fréquemment, on amaſſe enfin beaucoup ; pour éviter les horreurs de l'indigence, il faut accumuler ſans ceſſe. 365
Ce que tu as chez toi, ne te donne point d'inquiétude, il eſt en ſûreté ; ce qui eſt dehors, eſt toujours en danger. Il eſt agréable d'uſer de ce qu'on a, il eſt triſte d'avoir beſoin de ce qu'on n'a pas: fais-y réflexion. Bois à longs traits du tonneau que tu viens de percer : épargnes-le quand il eſt au milieu ; il eſt trop tard de l'épargner quand il eſt au bas.

Récompenſes juſtement les ſervices, 370
même d'un ami : quand tu jouerois avec ton frere, prends des témoins. La confiance & la défiance pouſſées à l'excès perdent également les hommes. Ne te laiſſes point ſéduire par les ajuſtemens, par les diſcours, par les careſſes d'une femme ; ſe livrer à elle, c'eſt ſe fier 375
aux voleurs.

Un ſeul enfant ſuffit pour conſerver la maiſon paternelle : dans ta vieilleſſe il

te sera consolant d'en voir croître un second avant que de mourir ; tes richesses augmenteront avec tes enfans, plus ils seront en grand nombre, plus Jupi-
380. ter les comblera de biens. Plusieurs donnent plus de soins, mais ils font plus de profit. Si tu veux devenir riche, observes cette maxime : que tes travaux se succédent sans interruption.

Commences ta moisson au lever des Pleyades, & ton labour à leur coucher.
385. Elles demeurent cachées pendant quarante jours, mais elles reparoissent sur la fin de l'année, quand on commence à aiguiser la faulx. Telle est la regle des laboureurs, tant pour ceux qui habitent les rivages de la mer, que pour ceux
390. qui cultivent de fertiles vallées loin de cet élément.

Laboures, semes & moissonnes sans habits. Il faut achever de bonne heure tous les travaux de Cérès, si tu veux avoir ses fruits dans leur maturité ; autrement tu cours risque de mendier ton
395. pain & de voir ta peine perdue. Tu m'es venu exposer tes besoins ; mais une seconde fois n'attens de moi ni dons ni emprunts : travailles, insensé, c'est la loi que les Dieux ont imposée aux hommes, si tu ne veux pas mendier avec ta femme & tes enfans, & souffrir
400. les rebuts de tes voisins. On te donnera une ou deux fois, à la troisieme tu seras

importun. Tu auras beau te plaindre & faire de longs discours, on ne t'écoutera pas, & tu n'avanceras rien. Je te donne pour avis de penser à payer tes dettes, & à prévenir la faim.

Commences à te procurer une maison, 405.
du bétail pour le labourage, une bergere pour le conduire, des outils en bon état, afin que tu ne sois pas obligé de les emprunter; & si on te les refuse, de laisser passer le tems propre au travail. Ne remets aucun ouvrage au lendemain; le laboureur indolent ne remplira jamais ses greniers: l'activité double l'ouvrage. Un négligent est toujours aux prises avec les accidens. 410.

En automne, lorsque les ardeurs du 415.
soleil & les sueurs commencent à diminuer, que Jupiter rafraîchit l'air par des pluies fréquentes, le corps humain est plus agile; alors le soleil ne darde point ses rayons directement sur nos têtes, & il prolonge sa course pendant la nuit. 420.
Lorsque le bois de charpente est moins sujet à la carie & à la pourriture, que les feuilles tombent & que la seve ne monte plus, souviens-toi qu'il est tems de couper les bois nécessaires. Coupes un tronc de trois pieds pour un mortier, un pilon de trois coudées, une planche de sept pieds; c'est la juste mesure. Si 425.
tu la fais de huit pieds, tu pourras en retrancher de quoi faire un maillet. Don-

nes trois palmes aux jantes des roues ; & dix palmes à un charriot. Amasses plusieurs bois courbes; lorsque marchant dans la plaine ou sur les montagnes tu trouveras un chêne verd propre pour un manche de charrue, ne manques pas de le porter chez-toi ; c'est le bois le plus
430. dur pour servir au labour. Qu'un éleve de Pallas ait soin de le ficher dans le dental & de le clouer au timon.

Fais deux charrues en travaillant dans ta maison ; l'une d'une seule piece, l'autre d'assemblage ; c'est le meilleur parti : si l'une vient à se rompre, tu te serviras
435. de l'autre. Le laurier & l'orme sont les meilleurs bois pour faire le timon de la charrue, le chêne pour le dental, le chêne verd pour le manche. Aies soin d'acheter deux bœufs de neuf ans, c'est à cet âge qu'ils sont les plus forts, lorsqu'ils cessent de croître, ils sont plus
440. propres au labour. Qu'ils ne soient pas sujets à se battre, à rompre la charrue & à laisser ainsi l'ouvrage imparfait; qu'ils soient conduits par un homme robuste de quarante ans, muni d'un bon quartier de pain, qui soit attentif à l'ouvrage & à tracer des sillons droits, qui ne s'amuse
445. point à regarder ses camarades, mais qui soit attaché à son travail. Un plus jeune ne seroit pas aussi capable de semer, comme il convient, pour éviter de semer deux fois; il seroit trop aisément distrait par ses compagnons.

Obſerves attentivement chaque année le paſſage de la grue; les cris qu'elle pouſſe dans les airs, annoncent le tems du labour & l'approche des pluies de l'hiver : fâcheuſe circonſtance pour celui qui manque de bœufs pour labourer; aies donc alors des bœufs à toi dans tes pâturages. Il eſt aiſé de dire : prêtez-moi des bœufs & un charriot; il eſt auſſi facile de répondre à l'emprunteur : mes bœufs ſont occupés. Alors un homme riche en idée, forme le projet de faire un charriot : l'inſenſé ne penſe pas qu'il faut cent pieces pour le faire ; il auroit du y faire attention plutôt, & ſe les procurer. 450. 455.

Dès que le tems du labour eſt arrivé, commences des premiers; & du matin, toi & tes domeſtiques, laboures la terre ſeche ou humide dans la ſaiſon pour rendre tes champs fertiles. Au printems donnes le premier coup de charrue, n'oublies pas de donner le ſecond en été, & ſeme en automne la terre devenue plus légere par ce ſecond labour. La terre ainſi préparée met à couvert de la diſette & du déſeſpoir qui l'accompagnent, & te procure de quoi appaiſer les cris de tes enfans. 460.

Fais des vœux à Jupiter terreſtre, à la chaſte Cérès, pour qu'elle faſſe parvenir ſes dons à leur maturité. Lorſque tu commences ton labour, que tu prens 465.

d'une main le manche de la charrue, & de l'autre l'aiguillon pour faire avancer les bœufs attachés au timon, qu'un jeune valet armé d'un hoyau recouvre la
470. semence & écarte les oiseaux. L'ordre est pour les mortels la source de tous les biens, la confusion n'engendre que des maux ; tu verras des épis bien nourris pencher vers la terre, & avec le secours du ciel ils viendront à maturité.
475. Tu penseras alors à nettoyer tes greniers, & tu pourras te réjouir à ton aise, quand ils seront pleins. Riche en provisions tu attendras paisiblement le printems ; tu n'auras rien à demander à personne, & les autres auront besoin de toi.
480. Si tu attends le solstice d'hiver pour semer, tu moissonneras à ton aise, à peine trouveras-tu de quoi emplir ta main, tu ne lieras que des javelles inégales en te traînant dans la poussiere ; confus & désolé tu les emporteras à la corbeille, & tu ne recevras les félicitations de personne. Jupiter accorde à la vérité des succès, tantôt bons & tantôt mauvais, & personne ne peut en répon-
485. dre ; si tu laboures tard, voici toute la ressource que tu peux attendre.

Lorsque le coucou commence à chanter sur les chênes, & qu'il annonce aux mortels l'heureux retour du printems, si Jupiter fait pleuvoir pendant trois jours

ſans interruption, tellement que l'eau monte auſſi haut que l'ongle des bœufs & pas davantage, alors le blé ſemé tard pourra égaler le premier ſemé. 490.

Obſerves exactement les ſaiſons, ne te négliges point au retour du printems & lorſqu'il pleut à propos.

Pendant l'hiver, lorſqu'un froid violent tient tout le monde renfermé, ne fréquentes ni les boutiques des artiſans, ni les aſſemblées des hommes oiſifs; un pere de famille laborieux ſait augmenter ſon bien dans ce tems-là même: crains de te voir accablé tout à la fois par la rigueur de la ſaiſon, par l'indigence & les horreurs de la faim. Un homme qui craint le travail, qui dans ſa pauvreté ſe repaît de vaines eſpérances, eſt ſouvent occupé de deſſeins criminels: aſſis tout le jour dans les lieux d'aſſemblée, dans la diſette de toutes choſes, il ſe livre aiſément à de noirs projets. 495. 500.

Dis à tes valets pendant la belle ſaiſon; l'été ne durera pas toujours, reparons notre demeure. Evitez le mois Lenæon & les jours dangereux où la température de l'air eſt pernicieuſe au bétail: préſervez-vous des froids glaçans que nous envoie Borée, dont le ſoufflé met en fureur la mer de Thrace, couvre de glace la terre & les arbres, déracine ſur les montagnes les chênes & les ſapins, les précipite dans les vallons, 505.

510. fait un bruit épouvantable dans les campagnes & les forêts. Les bêtes féroces sont saisies de crainte & demeurent immobiles ; le poil dont elles sont revêtues, ne les met point à couvert des rigueurs de la froidure : elle se fait sentir au
515. bœuf, malgré l'épaisseur de son cuir, & à la chevre, malgré la longueur de son poil ; les troupeaux de moutons y sont moins sensibles à cause de l'épaisseur de leur laine. Le vieillard transi courbe ses épaules : la jeune fille, qu'une pudeur délicate retient sédentaire auprès de sa mere, n'y est pas exposée ;
520. le bain & l'huile dont elle fait usage, le soin qu'elle a de se couvrir exactement pendant la nuit, la défendent contre la rigueur de l'hiver. Alors le Polype se ronge les membres dans sa froide &
525. sombre retraite ; le soleil ne lui montre plus d'autre nourriture dont il puisse se rassasier. Cet astre est retiré vers les climats des noirs Ethiopiens, & ne luit que fort tard sur la Gréce.

Dans cette triste saison, l'on voit les différens animaux qui peuplent les fo-
530. rêts, fuir en grinçant les dents, au travers des broussailles ; ils cherchent à se mettre à couvert dans les plus épais taillis ou dans les cavernes des rochers : semblables à un vieillard courbé sur son bâton, dont les membres sont sans vigueur & la tête penchée vers la terre,

ils rodent de tous côtés pour éviter la neige & les frimats. 535.

Alors aies soin de te vêtir d'étoffe de laine & d'une longue robe ; enveloppes-toi d'un drap épais & bien fourni, si tu ne veux trembler sans cesse & frissonner de froid. Couvres tes pieds de bons 540. souliers de cuir de bœuf garnis de fourrures en-dedans. Lorsque la froidure sera plus violente, fais-toi un manteau de peau de chevreau cousue avec des nerfs de bœuf pour te défendre de la pluie ; 545. & mets sur ta tête un chapeau capable de préserver tes oreilles de l'humidité. Le froid redouble au point du jour, lorsque la bise veut cesser ; l'air frais du matin se répand sur la terre pour donner la fécondité aux travaux du riche Laboureur. L'humide vapeur qui s'éleve 550. des rivieres, portée au plus haut des airs par la force du vent, tantôt retombe en pluie, & tantôt est agitée avec violence ; lorsque Borée nous amene de la Thrace de sombres nuages.

Préviens-le pour finir ton ouvrage & rentrer à la maison ; ne demeures point 555. exposé à l'humidité d'un brouillard épais qui pénétre les habits & le corps, évites-le soigneusement : la saison de l'hiver est dangereuse à tous, aux animaux comme aux hommes. Il faut donner alors aux bœufs la moitié de leur ordinaire, & un peu plus à l'homme ; la 560.

longueur des nuits diminue leurs besoins. Sur cette observation aies soin pendant l'été de proportionner la nourriture à la longueur du travail journalier & à celle du repos de la nuit, jusqu'à ce que la terre ait fourni de nouvelles provisions à ses habitans.

565. Soixante jours après le solstice, l'étoile Arcturus sortant de l'Océan, paroîtra la premiere sur le soir. Ensuite l'hirondelle de Pandion vient annoncer aux mortels par ses chants lugubres du
570. matin le retour du printemps. Préviens son arrivée pour tailler la vigne, c'est le tems le plus propre. Lorsque l'escargot paroissant hors de sa coquille, commence à se traîner sur les plantes au lever des Pleyades, il est trop tard pour fouir la vigne. Aiguises alors ta faulx, & conduis tes gens au travail. Ce n'est plus le tems de reposer à l'ombre ni de dor-
575. mir le matin, lorsque la moisson vient & que le soleil affoiblit nos forces : il faut se hâter, mettre promptement ses grains à couvert, se lever au point du jour pour avoir assez de tems. L'aurore seule emporte le tiers du travail journalier ; c'est le moment le plus précieux pour mettre en train les ouvriers & pour avancer la besogne : c'est l'aurore
580. qui met les hommes en mouvement & fait attacher les bœufs au joug.

Lorſque le chardon fleurit, que la bruyante Cigale fait entendre ſon ramage ſur la verdure, & tient ſes aîles dans un mouvement continuel, les chaleurs ſe font ſentir avec violence : alors les 585
chevres ſont plus graſſes, le vin plus agréable au goût, les femmes plus portées au plaiſir, les hommes moins vigoureux ; deſſéchés par les brûlantes ardeurs du ſoleil, à peine ſe ſoutiennent-ils ſur leurs genoux. Alors il eſt agréable de prendre le frais ſous un ombrage
épais avec du vin de Biblos, de gran- 590
des coupes de lait de chevre dont les petits ſont ſevrés, de la chair de chevreau & de géniſſe qui n'ait pas encore porté. Dans cette ſaiſon tu peux boire à longs traits, étendu à l'ombre, & te
régaler à ton aiſe, en reſpirant la douce 595
haleine des zéphirs & la fraîcheur d'une fontaine vive & pure : mêles trois parties d'eau avec un quart de vin.

Au premier lever d'Orion, commandes à tes gens de fouler les dons pré-
cieux de Cérès dans une aire bien bat- 600
tue & expoſée au grand air ; après avoir meſuré ton grain, ſerres-le promptement dans le grenier. Lorſque tu auras raſſemblé toutes tes proviſions, je te conſeille de chercher un valet qui n'ait point de domicile, & une ſervante qui n'ait point d'enfans : une ſervan-

te avec des enfans est une embarras.
Entretiens un chien alerte & vigou-
605. reux, & ne lui épargnes point la nourriture, de peur qu'un voleur attentif à dormir de jour & à veiller de nuit ne t'enleve ce qui t'appartient. Amasses du foin & de la paille pour nourrir tes bœufs & tes mulets ; mais accordes de tems en tems du repos à tes domestiques & ôtes le joug à tes bœufs.

610. Lorsqu'Orion & Sirius seront parvenus au plus haut du ciel, & qu'Arcturus paroîtra avec l'aurore, alors, mon cher Persés, il faut vendanger & recueillir le raisin. Exposes-le au soleil pendant dix jours & dix nuits ; tiens-le à l'ombre pendant cinq jours, & le sixieme verses dans des vases le précieux
615. jus de Bacchus. Enfin lorsque les Hyades, les Pleïades & l'étoile d'Orion auront disparu, aies soin de labourer à tems : ainsi toute l'année sera successivement occupée par les travaux champêtres.

Si tu veux t'exposer aux périls de la navigation, lorsque les Pleïades fuyant
620. le nebuleux Orion se seront cachées sous les eaux de la mer, différens vents commencent à souffler avec impétuosité, il ne faut plus exposer un vaisseau sur les flots : c'est le tems de s'occuper à l'agriculture, comme je te l'ai enseigné. Mets ton vaisseau à sec, & le soutiens

de toutes parts avec des pierres, pour qu'il ne soit pas battu par les vents; vuides la sentine, de peur que les eaux ne le pourissent : tiens à couvert tous les agrès, plies proprement les voiles, suspends le gouvernail à la fumée; attens paisiblement le retour du tems propre à remettre en mer. Alors remets ton vaisseau à flot, fournis-le d'une riche cargaison pour en tirer un profit considérable.

C'est ainsi, ô imprudent Persés, que mon pere & le tien montoit des vaisseaux pour gagner de quoi vivre: c'est ainsi qu'il sortit de Cumes en Eolide pour venir ici par mer : il ne quittoit ni biens ni héritages, il fuyoit la pauvreté que Jupiter envoie à qui il lui plaît. Il s'établit au pied de l'Hélicon dans le chétif village d'Ascra, séjour incommode en hiver, désagréable en été, & qui n'est bon en aucune saison.

Aies soin de faire à tems toutes sortes d'ouvrages, mais sur-tout les voyages par mer. Approuves les petits vaisseaux, mais sers-toi d'un grand, une charge plus considérable rapportera plus de profit, si tu n'es pas contrarié par les vents. Si tu veux t'appliquer au commerce pour rétablir tes affaires & sortir de l'indigence, je t'enseignerai les regles de la navigation, quoique je ne les aie jamais apprises par expériences : je

650. n'ai jamais monté un vaisseau que pour aller en Eubée depuis Aulide, où autrefois nos peres rassemblerent toutes les forces de la Gréce, & attendirent un vent favorable pour voguer à Troye. J'allai à Chalcis paroître au concours de Poésie publié par les ordres d'Amphidamas, où l'on avoit proposé des prix
655. considérables. J'y remportai pour prix de ma victoire un trépied magnifique, que je consacrai aux Muses de l'Hélicon, pour les remercier de l'avantage
660. qu'elles m'avoient acordé. C'est la seule fois que j'ai été porté sur un vaisseau.

Je t'enseignerai néanmoins ce que Jupiter veut que tu fasses; les Muses elles-mêmes me l'ont appris.

Cinquante jours après le solstice, lorsque les travaux de l'été sont finis, c'est le meilleur tems pour la naviga-
665. tion; les naufrages sont alors moins à craindre, tu ne couras aucun risque, à moins que le terrible Neptune ou le souverain Jupiter ne veuillent te perdre de propos délibéré; car il dépend d'eux de nous envoyer des biens ou des maux.
670. Dans cette saison les vents sont plus doux, la mer plus calme & plus tranquille, tu peux leur confier ton vaisseau, mais prends soin de le charger à propos & de ne pas différer trop ton retour. N'attens pas que le vin nouveau soit tiré, que les pluies d'automnes soient venues,

& l'hiver commencé : le souffle impé- 675.
tueux des vents du midi met alors la mer en fureur, fait tomber des pluies abondantes & rend la navigation périlleuse.

On peut encore naviger au printemps, lorsque le figuier commence à pousser à l'extrêmité de ses branches des feuilles semblables au pied d'une corneille. La 680.
mer est encore accessible, mais ces voyages de la premiere saison ne sont ni sûrs ni agréables ; il faut en épier l'occasion ; c'est un hazard si on les fait sans danger. 685.
La folie des hommes les leur fait entreprendre, les richesses leur tiennent plus au cœur que leur vie ; & quelle mort que de périr au milieu des flots ! Mais c'est à toi de faire des réflexions sérieuses sur les avis que je te donne.

N'expose pas tout ton bien sur un 690.
vaisseau, n'en hazarde que la moindre partie ; il est triste de tout perdre sur mer ; il ne l'est pas moins de briser son char pour l'avoir trop chargé, & de gâter ses marchandises. Gardes le milieu en toutes choses ; le grand secret est de savoir prendre son tems.

Prens-le sur-tout pour choisir une 695.
épouse, peu devant ou peu après trente ans ; c'est l'âge le plus convenable. Qu'une fille soit nubile à quatorze ans & qu'elle se marie à quinze ; prens une fille de bonnes mœurs & à qui tu puisses,

700. apprendre à les conſerver. Choiſis-la dans ton voiſinage, après l'avoir ſoigneuſement examinée; ne t'expoſes point à être la riſée du public. Une femme vertueuſe eſt pour ſon époux le plus précieux de tous les biens ; mais c'eſt le plus terrible de tous les fléaux qu'une femme de mauvaiſe conduite qui fait
705. ſécher ſon époux de douleur & vieillir avant les années.

Obſerves le reſpect & la piété envers les Dieux. N'aies jamais pour un ami la même confiance que pour un frere, ſinon gardes-toi de lui manquer le premier. N'uſes jamais avec lui de menſonge ni de détour; mais s'il vient à te bleſſer par ſes paroles ou par ſa conduite, pu-
710. nis-le doublement. S'il cherche à regagner ton amitié & à te faire ſatisfaction, reçois-le : un malheureux eſt expoſé à changer ſouvent d'amis. Que jamais l'air de ton viſage ne trahiſſe les ſecrets de ton ame ; il ne faut pas être l'hôte
715. de tout le monde, ni l'hôte de perſonne, partiſans des méchans, ni calomniateur des bons. N'aie jamais la dureté de reprocher à un homme ſa pauvreté, ſouvent elle vient des Dieux.

720. La langue qui ſait ſe taire eſt un tréſor, celle qui parle à propos eſt encore plus louable ; ſi tu fais un reproche, peut-être t'en fera-t-on un plus grand. Ne chicanes pas ſur le prix d'un régal

que l'on se donne entre amis ; l'on y goûte beaucoup de plaisir pour peu de dépense.

Ne fais jamais à Jupiter ni aux autres 725
Dieux, des libations de vin sans avoir lavé tes mains ; ils n'écouteroient ni tes vœux ni tes prieres. Ne te tournes point contre le soleil pour épancher de l'eau, ne le fais pas même après le soleil couché & pendant la nuit d'une maniere peu modeste. Les Dieux veillent même 730
pendant les ténébres. Un homme modeste se retire à l'écart ou derriere un mur pour satisfaire aux nécessités de la nature. Ne te découvres jamais d'une maniere indécente devant ton foyer. N'habites 735
point avec ton épouse au retour d'un repas funebre, mais après un sacrifice offert aux Dieux. Ne traverses jamais à pied les eaux pures d'une riviere sans en avoir salué le Génie & lavé tes mains dans ses eaux : traverser un fleuve sans 740
s'être purifié les mains, est une action odieuse aux Dieux ; & ils la punissent par quelqu'accident.

Ne coupes point tes ongles pendant le festin d'un sacrifice ; ne poses point le vase où l'on verse du vin sur la coupe des convives ; cette action est un présage de malheur. Ne laisse point imparfait 745
l'édifice que tu auras commencé, de peur qu'une corneille de mauvaise augure n'aille croasser sur les murs ; n'y

mange point & n'y prens point le bain, avant que d'en avoir fait la dédicace,
750. c'est une espece de crime. Ne fais point asseoir sur une pierre un enfant de douze ans ou de douze mois, cela pourroit l'énerver : qu'un homme ne se lave point dans les bains d'une femme, cette indécence entraîne des malheurs à sa suite.
755. Si tu arrives à un sacrifice commencé, n'en tournes point les mysteres en ridicule, le Dieu en seroit offensé. Ne lâches jamais aucune ordure dans le lit des fleuves qui se jettent dans la mer, ni dans les fontaines, évites même avec soin cette malpropreté. Redoutes la censure publique, & la mauvaise réputation.
760. La renomée est à craindre, elle est aisée à exciter, fâcheuse à supporter, difficile à étouffer : un bruit qui passe par la bouche de tout un peuple ne se dissipe jamais entiérement ; c'est la voix de la renomée qui est une Divinité.

Jours remarquables.

765. Observes la distinction des jours selon l'ordre de Jupiter, & apprends à tes gens à faire de même. Le trentieme du mois est heureux pour visiter les travaux & distribuer les provisions ; ce jour-là tout le monde est occupé à ses affaires. Ceux-ci ont encore été désignés par Jupiter. La nouvelle lune, le quatrieme

& le septieme : celui-ci est sacré, parce 770
que c'est le jour auquel Latone mit au monde Apollon avec sa chevelure dorée. Le huitieme & le neuvieme sont favorables pour vaquer à ses affaires, l'onzieme & le douzieme sont encore bons ; 775
le premier pour tondre les brebis, le second pour faire les moissons, le douzieme cependant est préférable. C'est à celui-ci que l'araignée suspendue en l'air à la chaleur du jour file sa toile, & que la sage fourmi augmente son monceau : une femme le doit choisir pour ourdir sa toile & commencer son travail.

Ne commences jamais à semer le treize 780
du mois, mais il est bon pour planter : le seize est dangereux pour les plantes, mais il est favorable à la naissance des garçons, non pas à celle des filles ni à leur mariage ; il en est de même du si- 785
xieme ; il est propre à châtrer les chevreaux & les beliers, à fermer d'une haie l'étable des troupeaux : il est encore favorable à la naissance des garçons ; il donne de l'inclination pour les injures & le mensonge, pour les discours séduisans & les entretiens secrets.

Il faut châtrer les chevreaux & les 790
veaux le huit, les mulets le douze. Le vingt, auquel la lune est pleine, est heureux pour mettre au monde un fils sage & de bon caractere ; il en est de même du dix, le quatorze est pour les filles. 795

C'eſt à celui-ci qu'il faut apprivoiſer les moutons, les bœufs, les chiens, les mulets en les touchant de la main. Souviens-toi le quatre, le quatorze & le vingt-quatre, d'éviter toute eſpece de
800. chagrin ; ce ſont des jours ſacrés. Le quatre eſt heureux pour prendre une épouſe, après avoir conſulté le vol des oiſeaux ; les augures ſont néceſſaires dans une occaſion ſi importante. Evites les cinquiemes, ils ſont pernicieux ; alors, dit-on, les furies ſe promenent pour venger les droits du Dieu Orcus, que la Diſcorde a enfanté pour punir les parjures.

805. Le dix-ſept, viſites le blé dont Cérès t'a fait préſent, & vannes-le dans ta grange ; fais couper les bois de charpente & propres à faire des vaiſſeaux ; commences le quatre à les aſſembler, le dix-neuf après-midi eſt le plus favorable, le neuf eſt encore ſans danger, il
810. eſt bon pour planter & pour augmenter une famille, jamais il n'a été marqué par aucun événement fâcheux. Mais peu de perſonnes ſavent que le vingt-neuf eſt excellent pour goudronner les tonneaux,
815. pour atteler les bœufs, les mulets, les chevaux, pour mettre un navire en mer : pluſieurs n'oſent pas s'y fier.

Le quatre, perces ton tonneau ; le
820. quatorze eſt le plus ſacré de tous ; quelques-uns croient que c'eſt le vingt-

quatre au matin, l'après-midi eſt moins favorable.

Voilà les jours les plus heureux pour tout le monde ; les autres ſont indifférens, ne préſagent & ne cauſent ni bien ni mal : l'un préfere celui-ci, l'autre celui-là ; mais peu ſont en état d'en dire les raiſons. Souvent un jour eſt malheu- 825
reux, d'autres fois il eſt meilleur. Heureux celui qui ſait les diſtinguer pour régler ſon travail ! Il évite d'offenſer les Dieux, de contredire les augures, de ſe rendre coupable.

Fin des Poëmes d'Héſiode & du premier Volume.